This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NOS MEILLEURS AMIS SONT LES LIVRES
A. THIERIET

FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

PQ
1161
.L49

BIBLIOTHEQUE
POËTIQUE.
TOME TROISIE'ME.

BIBLIOTHEQUE
POËTIQUE,
OU
NOUVEAU CHOIX
DES PLUS BELLES PIECES DE VERS en tout genre, depuis MAROT juſqu'aux Poëtes de nos jours.

AVEC LEURS VIES

ET DES REMARQUES

Sur leurs Ouvrages.

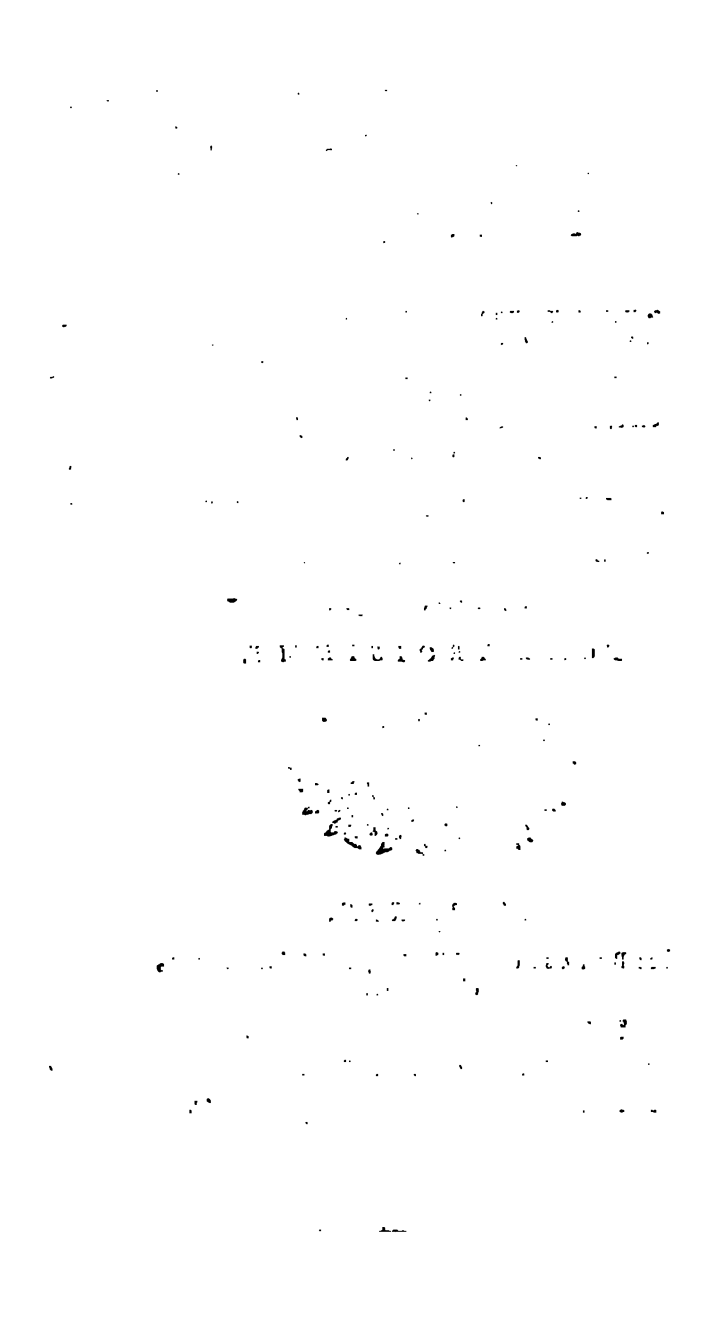
TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCC. XLV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



TABLE

DES PIECES CONTENUES dans le Tome III.

LIVRE XI.

SEGRAIS.

INSCRIPTION. Page 4
Chanſons. 5
Madrigaux. Sur le bonheur de la France par la paix générale. 7
Sur le portrait de Madame la Comteſſe de Fieſque. Ibid.
Il s'excuſe de ne pouvoir faire des Vers pour une Dame qui lui en demandoit. 8
A une Belle malade. Ibid.
Climene au Cours. Ibid.
Eglogues. 9
Endroits choiſis de la Traduction de l'Enéide de Virgile. Du Livre I. Haine de Junon contre les Troyens. Eole, à ſa priere, excite une tempête pour les ſubmerger. Neptune l'appaiſe. 17
Du Livre II. Mort de Laocon. 22
Embraſement de Troye. 23
Du Livre III. Le Mont Ethna. Ibid.

Du Livre VI. Deſcription des Enfers. 24
Deſcription des Champs Elyſées. 26
Immortalité de l'ame. 27
Science des Romains. 28
Extraits des Georgiques, Ouvrage poſthume de M. de Segrais. Du Livre I. Divers prodiges arrivez à la mort de Céſar. Priere pour la conſervation d'Auguſte. 29
Du Livre IV. Orphée deſcend aux enfers pour en retirer Euridice. Sa mort. 30
Epilogue de ſes Poëſies, imité de la fin des Georgiques. 33

PERRAULT.

ODES. *Sur la Paix des Pyrénées.* 38
Sur le mariage du Roi. 45
Au Roi ſur la naiſſance de M. le Dauphin. 50
Poëme. Sur la Peinture. 54
Deſcription du temps, & ſes différens effets. 64
Deviſes pour Louis le Grand. Un Lys ſur ſa tige. 67
Un Sep de vigne de Virginie. Ibid.
Une Grenade. Ibid.
Epitaphe de M. le Maréchal de Créqui, inhumé aux Jacobins de la ruë Saint Honoré. 68
Sur la mort de François d'Harcourt de Beuvron, Abbé du Montier en Argonne. Ibid.
Sur un Tableau de Mignard qui repréſente la Famille Royale. 69
Portrait de l'amitié. Ibid.
Sur quelques traductions des Poëtes Grecs. 70
A M. de Fontenelle. Le Génie. 71
A M. de la Quintinye, ſur ſon Livre de l'Inſtruction

des Jardins fruitiers & potagers. 77
Pour la Sainte Croix. 85
Aux nouveaux Convertis. Ibid.
Caïn maudit de Dieu. 86
Stances sur la vanité du repentir dans la vieillesse. Ibid.
Extrait de saint Paulin, Poëme heroïque. Sages maximes pour les Rois. 88
Extraits du Poëme intitulé, le Siécle de Louis le Grand. Progrès de la Physique depuis Aristote. 89
Effets de la Musique. 92
Eloge de Louis le Grand. 94
Valeur du soldat François, augmentée par la présence de Louis XIV. 96

CHEVREAU.

VERS *pour mettre au bas du portrait de Louis XIV.* 98
Sur Didon. 99
Epitaphe de M. de Turenne. Ibid.
Epitaphe du Grand Corneille. Ibid.
A un Ami. 100
Lettres. A M. le Duc du Maine, Ibid.
Epître. 102
Le Sage du monde. 105

BETOULAUD.

Le Cameleon. Poëme. Chant I. 108
Chant II. 113
Chant III. 117

A Mademoiſelle de Scudery, ſur la mort de ſon Caméléon. 124
C'eſt le Caméléon qui parle. 126
Les Papillons à la belle Ameſtris. Ibid.
Le Paon de Sapho. 128
Madrigal. Le différend terminé. Ibid.
Sur la priſe de Montmellian. 129

TALLEMAND.

EPITAPHE *de M. d'Ablancourt.* 130
Epitaphe de M. Patru. Ibid.

N***.

SUR *la mort ſubite d'un Grand.* 131
Prieres vaines & ſtériles ſans les actions. Ibid.

LIVRE XII.

BOURSAULT.

EPIGRAMMES. *Equivoque plaiſante.* 136
Réplique d'un jeune Avocat à un vieux Procureur. Ibid.
Vanité confonduë. Ibid.
Naïveté du Domeſtique d'un Chanoine. 137
Vers pour mettre au bas du portrait du R. P. de la Chaiſe, Confeſſeur de Louis XIV. Ibid.
D'un Médecin & d'un Maréchal. 138

Réponse d'un Batelier à Henri le Grand. Ibid.
Sur la mort d'un Avocat, très-habile & très-honnête homme. Ibid.
D'un Partisan. 139
Une bonne Comédie est une leçon efficace. Ibid.
Chanson. 140
Félicité de l'honnête homme. Ibid.
Faux Grands. 141
Fables. Le Charlatan & l'Ane. 142
L'Ecrevisse & sa Fille. 143
Le Rossignol & la Fauvette. Ibid.
Le Faucon malade. 146
Le Loup & l'Agneau. 147
C'est un jeune homme qui parle 148
Extraits d'Esope à la Cour, Comédie. Heureux les Rois qui veulent être éclairez sur leurs défauts. 149
Le Lion, l'Ours, le Tigre & la Panthère. 153
Portrait de la Cour. 155
Belle leçon d'Esope à un Favori. 156
Eloge d'Esope. Ibid.

LE LABOUREUR.

Sur la Cour de Louis le Grand. 158
Portrait de Louis de Bourbon, Prince de Condé. 159
Sur la place de premier Président du Parlement de Paris, donnée à M. de Béliévre. Ibid.
Sonnet. Les Caméléons à Sapho. 160

MADAME DE PLAT-BUISSON.

Il est peu de véritables Amans. 161

Sur le retour de l'Hiver. 162
Epitaphe du Caméléon. 163

CHARPENTIER.

IMITATION *d'Auſone.* 167
Imitation d'une Epigramme de l'Anthologie. Ibid.
Autre. 168
Inſcription pour la Pompe du Pont Notre-Dame, traduite du Latin de Santeüil. Ibid.

LE P. COMMIRE.

RONDEAUX. *Sur la mort d'un Chat.* 170
Sur le même ſujet. 171
Sur la défaite de l'Héréſie. Ibid.

DUCHE.

HYMNE. 174
Il faut ſonger à l'Eternité plus qu'à la réputation. 179
Extrait d'Abſalon, Tragédie, tirée de l'Ecriture Sainte. Tharès, vertueuſe Epouſe d'Abſalon, lui repréſente toute l'horreur de ſa rébellion contre ſon pere, & tâche de l'en détourner par les motifs les plus touchans. Ibid.
Clémence de David envers Abſalon. 180

BELLOCQ.

SATYRE. *Le Novelliſte.* 186

PAVILLON.

MADRIGAL. 198
Imitation d'Anacréon. 200
A Mademoiſelle de Peliſſari. Ibid.
A Madame de Peliſſari, ſur la perte d'un grand procès. 201
A la même, ſur les couches de Madame ſa fille. 203
*Epître en Proſe & en vers, à Madame ***.* 204
*A Monſieur *** ſur un changement.* 207
A une Dame, qui ſe plaignoit de ſon abſence. 208
Sur les Hôpitaux inſolvables. 209
Les Muſes au Roi. 211
Placet au Roi, pour M. l'Abbé Tallemant. 213
Sur la vie du Roi. 214
*A Monſieur *** ſur ſa chûte.* 215
A Mademoiſelle Coulon. 216
Conſeils à Iris. 219
Sur la Mort. 224

MARTIN.

A une Jalouſe. 228
Endroits choiſis de la Traduction des Georgiques. Du Livre I. Deſſein de l'ouvrage. Invocation. Divers préceptes pour la culture des terres.... Ibid.
Deſcription d'un orage. 234
Signes de pluye ou de vent. 235
Divers prodiges arrivez à la mort de Céſar. Ibid.
Du Livre II. Avantages du Printems. 237
Bonheur de la vie champêtre. 239
Du Livre III. Qualitez naturelles à un bon cheval. 243

Comment il faut dreſſer un cheval pour la guerre. 244
Tout eſt ſujet à l'amour. 245
Ravage cauſé par la peſte. Ibid.

Mlle DESCARTES.

RELATION *de la mort de M. Deſcartes, ouvrage mêlé de proſe & de vers.* 248
L'Ombre de M. Deſcartes à Mademoiſelle de la Vigne. 257
Réponſe de Mademoiſelle de la Vigne à l'Ombre de Deſcartes. 259

LIVRE XIII.

TESTU.

SUR *la naiſſance de M. le Duc de Bourgogne.* 262
Sévérité de l'ami, préférable aux complaiſances du flateur. 263
Riches avares, détrompez à l'heure de la mort. Ibid.
Lettre ſur les conquêtes de Louis XIV. 264
Noel. 272
Dieu ne nous a faits que pour lui, & nous ne pouvons trouver qu'en lui ſeul notre repos. 274

MAUCROIX.

ODE. *Malheurs de la Guerre.* 277

A un Ami qui vouloit l'engager à se marier. 279

LA FOSSE.

MADRIGAUX. *L'amour ne peut se cacher.* 281
Commencement d'une passion. Ibid.
A la même. 282
Sur une belle voix & de beaux yeux. Ibid.
A la même, en lui envoyant des fleurs. Ibid.
Jalousie. 283
Sur un Portrait. Ibid.
Le bonheur inutile. Ibid.
Sur l'Amour & la Fortune. 284
Sur Didon. Ibid.
Sur les portraits de Mademoiselle Chéron. Ibid.
Sur un Portrait du Roi, qui d'une main soutient un globe, & de l'autre une Eglise. 285
Elegie. Sur les plaisirs aisez. Ibid.
*Epître. Le Moineau de Madame *** à elle-même.* 286
Les Etoiles conjurées contre le Soleil. 291
Traduction de l'Idille de Buchanan. 294
A S. A. S. Madame la Princesse de Toscane, à l'occasion d'une Comédie qu'elle composa, & qu'elle fit représenter secretement par des Dames de sa Cour, elle-même y jouant le personnage d'une Esclave. 298
Odes traduites d'Anacréon. Sur sa Lyre. 301
Sur la Rose. 302
L'amour pris. 303
Le Printems. Ibid.
Sur un Songe. 304
Extrait de Manlius, Tragedie. Amitié constante &

inébranlable.... Ibid.
Traduction du Pſeaume II. 307

REGNARD.

SATIRE *contre les Maris.* 312

FLECHIER.

L'HERCULE *François.* 325
Extrait d'un Eloge de Louis le Grand. 328
Apoſtrophe à Rome. Ibid.

LAINEZ.

CHANSONS. 331
Madrigal. 334

MLLE CHERON.

PSEAUME LXXIII. *Miſere du Peuple Juif dans les derniers tems de la captivité de Babylone. Temple & Prêtres du Seigneur en proye à la fureur des Idolâtres.* 336
Imitation du Pſeaume CXXI. *Sur le retour des Juifs à Jéruſalem, après ſoixante & dix ans de captivité à Babylone.* 338
Cantique d'Habacuc. Ce Prophète prédit la déſolation prochaine de la Judée par Nabuchodonoſor; la captivité du peuple Juif, la priſe de Babylone par Cyrus; & enfin la délivrance de ce même Peuple, figure de la Rédemption du Monde par Jeſus-Chriſt. 342

LA FARE.

SUR *ſes Vers.* 346
Chanſon ſur l'air, un Inconnu... 347
A Madame la Comteſſe de Cailus. Ibid.
Odes traduites d'Horace. L'Auteur reproche à ſa Maîtreſſe ſon inconſtance, & s'applaudit d'être dégagé de ſon amour. 348
La mort eſt inévitable, & il n'y a ni vertus, ni talens qui nous en puiſſe exempter. 349
Ode. Réflexions d'un Philoſophe ſur une belle campagne. 350

MLLE BERNARD.

MADRIGAL. 356
Bouquet. Ibid.
Epitaphe de Madame la Marquiſe d'Hendicour. 357
Requête au Roi. 358
Fable allegorique. L'Imagination & le Bonheur. 359
Progrès de la Religion chrétienne. 360

N***.

SUR *la mort d'un jeune homme très-ſage.* 361
Sur les Diſcours de M. de la Motte, de l'Académie Françoiſe. Ibid.

LIVRE XIV.

REGNIER.

MADRIGAUX. 368
Rondeau. 372
Autre. Ibid.
Sonnets. Sur la mort d'une Chate. 373
Comment il faut enviſager le paſſé & l'avenir. 374
Fable. Le Berger & la Prairie. Ibid.
Ode traduite d'Anacréon. Sur la Vieilleſſe. 375
Imitation de l'Ode d'Horace. 376
Je le croi bien, je n'en croi rien. Sur divers ſujets. 378
L'Attelage. 381
La Maiſon en décadence. 382
Des avantages de la vieilleſſe. 383
A quoi l'on doit aſpirer dans la vieilleſſe. 384
Eglogue. 385
A M. l'Evêque de Meaux, lorſqu'il étoit Précepteur de Monſeigneur le Dauphin, Fils unique de Louis XIV. 394
Traduction d'une Scene du Paſtor Fido. 399
Sur les Miniſtres. 401
Epître Morale en Vers de nouvelle meſure. 403
Odes. Sur le Mariage. 409
La Solitude. 412
A M. Péliſſon. 419
A la Raiſon. 423
Sur l'Ambition. 424
Contre les Impies. 426

Sur la Naiſſance de Jeſus-Chriſt. 429
Extrait des j'ai vû. 431
Extrait du Voyage de Munick. 433

BRULART.

ODES. *Sur la Paix.* 435
L'Amitié. 437
A M. de Segrais. 441
Imitation d'un paſſage de la Satire X. de Juvenal. 442

COULANGES.

CHANSONS. *A une Vieille fort parée.* 445
A un Avare. 446
A une jeune Perſonne fiere de ſa beauté. Ibid.
La Précieuſe à la promenade de la porte ſaint Bernard. Ibid.
La Femme de qualité. 447
Sur la Nobleſſe. 448
Sur l'air de l'Opera de Tancrede, *Le Plaiſir nous appelle, Il faut l'écouter.* Ibid.

LIVRE XV.

GENEST.

ENDROITS *choiſis de ſes Pieces de Théâtre. Zéloniде. Courage & magnanimité des femmes de Sparte.* 451

LIVRE XIV.

REGNIER.

MADRIGAUX. 368
Rondeau. 372
Autre. Ibid.
Sonnets. Sur la mort d'une Chate. 373
Comment il faut enviſager le paſſé & l'avenir. 374
Fable. Le Berger & la Prairie. Ibid.
Ode traduite d'Anacréon. Sur la Vieilleſſe. 375
Imitation de l'Ode d'Horace. 376
Je le croi bien, je n'en croi rien. Sur divers ſujets. 378
L'Attelage. 381
La Maiſon en décadence. 382
Des avantages de la vieilleſſe. 383
A quoi l'on doit aſpirer dans la vieilleſſe. 384
Eglogue. 385
A M. l'Evêque de Meaux, lorſqu'il étoit Précepteur de Monſeigneur le Dauphin, Fils unique de Louis XIV. 394
Traduction d'une Scene du Paſtor Fido. 399
Sur les Miniſtres. 401
Epître Morale en Vers de nouvelle meſure. 403
Odes. Sur le Mariage. 409
La Solitude. 412
A M. Péliſſon. 419
A la Raiſon. 423
Sur l'Ambition. 424
Contre les Impies. 426

Sur la Naiſſance de Jeſus-Chriſt. 429
Extrait des j'ai vû. 431
Extrait du Voyage de Munick. 433

BRULART.

ODES. *Sur la Paix.* 435
L'Amitié. 437
A M. de Segrais. 441
Imitation d'un paſſage de la Satire X. de Juvenal. 442

COULANGES.

CHANSONS. *A une Vieille fort parée.* 445
A un Avare. 446
A une jeune Perſonne fiere de ſa beauté. Ibid.
La Précieuſe à la promenade de la porte ſaint Bernard. Ibid.
La Femme de qualité. 447
Sur la Nobleſſe. 448
Sur l'air de l'Opera de Tancrede, *Le Plaiſir nous appelle, Il faut l'écouter.* Ibid.

LIVRE XV.

GENEST.

ENDROITS *choiſis de ſes Pieces de Théâtre. Zéloniде. Courage & magnanimité des femmes de Sparte.* 451

Le Solitaire. 536
*A un Courtisan, sur la mort de M. B**. sous le nom de Daphnis.* 541

M. LE MARQUIS DE **.

FABLES. *La Chenille & le Ver à soye.* 543
La Bouteille de savon. 544
Le Paon se plaignant à Junon. 546
Les Obseques du Rat. 547
Le Singe & le Renard, Peintres. 549

Fin de la Table du Tome III.

BIBLIOTH.

BIBLIOTHEQUE POËTIQUE.

LIVRE XI.

SEGRAIS.

JEAN REGNAUT DE SEGRAIS, nâquit à Caën le 22 Août 1624. & y fit ſes études dans le Collége des Jéſuites. Après ſa Philoſophie, il s'appliqua à la Poëſie Françoiſe, qu'il cultiva juſqu'à la fin de ſa vie, & qui ne lui fut pas infructeuſe, puiſqu'elle ſervit à le tirer auſſi-bien que ſes quatre freres & ſes deux ſœurs, du mauvais état où la bonté ruineuſe d'un pere les avoit

SEGRA

EGRAIS.

laiſſés.. Il n'avoit encore que 19 ou 20 ans, lorſque le Comte de Fieſque le produiſit à la Cour. Il y prit cette politeſſe & ce bon goût, qui ont paru depuis dans tous ſes Ouvrages.. En 1648. il entra au ſervice de MADEMOISELLE [1], en qualité de Gentilhomme ordinaire. Ce fut dans le loiſir qu'il eut à Saint-Fargeau, où cette Princeſſe paſſa quelques années, que M. de SEGRAIS mit la derniere main à ſa traduction de l'Enéïde. Elle a de fort beaux endroits, & quoiqu'en vers, elle n'eſt guéres moins fidelle que ſi elle étoit écrite en proſe.

Tantâ Segreſius quòd verterit arte Maronem
Non mirum; illis mens una eademque fuit.
Quippe ita ſunt ſimiles, ut dici poſſit uterque
Et Maro Segreſius, Segreſiuſque Maro.

Le beau naturel & l'aimable ſimplicité de ſes Eglogues, l'ont fait regarder juſqu'à

1 Marie-Louiſe d'Orléans, Ducheſſe de Montpenſier, fille aînée de Gaſton de France, Oncle de LOUIS XIV.

préſent comme un des meilleurs modeles que nous ayons dans le genre paſtoral. En 1672. MADEMOISELLE croyant avoir quelque ſujet [1] de ſe plaindre de ſa conduite, le fit rayer de l'état de ſa Maiſon. M. le Duc de Longueville lui envoya auſſitôt deux cens piſtoles, & quelques jours après la Comteſſe de la Fayette eut la généroſité de lui donner un Logement chez elle & ſa table. Cette Dame n'a pas moins travaillé que lui à *Zaïde*, & à *la Princeſſe de Cleves*, Romans également eſtimables par la beauté du ſtile & la délicateſſe des penſées.. Enfin las du grand monde, M. de SEGRAIS ſe retira à Caën, où il épouſa une riche héritiere. Il faiſoit les délices de cette Ville par les agrémens de ſa converſation, & par le récit de tout ce qu'il avoit vû de plus brillant & de plus curieux à la Cour.. L'Académie de Caën étant demeu- SEGRAI

1 Cette Princeſſe nous l'apprend elle-même dans ſes Mémoires. *Segrais ne vouloit pas qu'elle ſe mariât avec M. de Lauſun, & il aimoit mieux que ce fût avec M. le Duc de Longueville.*

rée ſans Protecteur depuis la mort de Fran-
SRAIS. çois de Matignon, Lieutenant de Roi en Normandie, il en recueillit les membres chez lui, & leur procura toutes les commoditez néceſſaires pour leurs aſſemblées.. Il fut affligé pendant les derniers mois de ſa vie d'une langueur, cauſée par l'hydropiſie, qu'il regarda comme une faveur du Ciel, & dont il ſçut profiter en Chrétien.. Il avoit été reçu à l'Académie Françoiſe en 1662. & mourut à Caën le 25 Mars 1701. âgé de ſoixante-dix-ſept ans.. Sa traduction des Georgiques en Vers François n'a paru que long tems après ſa mort. On ne ſçauroit diſconvenir que cette traduction ne ſe reſſente un peu de la vieilleſſe de SEGRAIS : mais il s'en faut bien qu'elle ſoit auſſi mépriſable que le fait entendre M*** dans ſon *Recueil d'Epigrammes*, à l'article où il fait mention de notre Poëte.

Inſcription.

MALHERBE, de la France éternel ornement,
Pour rendre hommage à ta mémoire,

SEGRAIS, enchanté de ta gloire,
Te conſacre ce monument. [1]

CHANSONS.

I.

PRINTEMS aimable & gracieux,
Pere des fleurs & des amours nouvelles,
Tu nous renouvelles
Tes dons précieux :
Belle peinture,
Belle verdure,
Par qui tout fleurit,
Par qui tout rajeunit ;
Ta grace
Fait changer de face
A tout ce qui vit.
Hélas ! tout change,
Hors le mal étrange
Dont mon cœur languit.

II.

DOUX ruiſſeaux, coulez ſans violence ;
Roſſignol, ne vante plus ta voix :

[1] M. de SEGRAIS avoit une ſi grande vénération pour Malherbe, ſon célébre compatriote, qu'il lui fit élever une ſtatuë de pierre, plus grande que le naturel, & la fit placer dans une niche faite exprès à la façade de ſa maiſon.

[redacted]

IGRAIS.

Taiſez-vous, zéphirs, faites ſilence;
C'eſt Iris qui chante dans ces bois.

Je l'entends, & mon cœur qu'elle attire,
La connoît à ſes divins accens,
Aux tranſports que leur douceur inſpire;
Mais bien mieux aux peines que je ſens.

III.

Que tes lois, Amour, ſont cruelles!
Malheureux ſont les cœurs que tu peux enflammer!
Plus malheureux encor ceux qui te ſont fidelles!
Mais qui peut vivre ſans aimer?

IV.

Enfin me voici de retour,
Et j'apporte avec moi pour vous faire ma cour
Un bel équipage d'amour.
J'ai des fleurettes,
De doux propos, des vers, des chanſonnettes;
Pour tout avoir,
Il ne me faut, Iris, que de l'eſpoir.

Je ſçai concevoir des deſirs;
Je ſçai faire des vœux, & pouſſer des ſoupirs
Dans les douleurs & les plaiſirs:
Je ſuis fidelle;
J'ai du reſpect, & j'ai beaucoup de zéle;
Pour tout avoir,
Il ne me faut, Iris, que de l'eſpoir.

V.

POUR l'aimable Comteſſe
Meurt tous les jours
Quelqu'Amant qu'elle laiſſe
Sans nul ſecours ;
Et cependant la preſſe
Y eſt toujours.

SEGR/

MADRIGAUX.

Sur le bonheur de la France par la paix générale.

FRANCE, ton grand Monarque accomplit tes ſouhaits :
Etant né pour la guerre, il ſe donne à la paix ;
Il fait par ſes vertus adorer ſon empire ;
Et de ſi riches dons les Graces l'ont orné,
Qu'un légitime choix nous le feroit élire,
Si la faveur du Ciel ne nous l'avoit donné.

Sur le portrait de Madame la Comteſſe [1] *de Fieſque.*

DANS ce divin portrait où brillent tant d'attraits,
Vénus reconnoiſſant & ſon air & ſes traits,
Se figura d'abord en être le modelle :
La regardant mieux toutefois,
Pourquoi tant de Graces, dit-elle ;
Car jamais avec moi je n'en vis plus de trois.

1 Anne le Veneur, fille de Jacques, Comte de Tillieres.

SRAIS.

Il s'excuſe de ne pouvoir faire des Vers pour une Dame qui lui en demandoit.

QUAND à mon eſprit je propoſe
De faire pour vous vers, ou proſe,
Il ne trouve rien de plus doux :
Si pourtant à votre courroux
Souvent ſa pareſſe m'expoſe,
Sçavez-vous quelle en eſt la cauſe ?
Il s'amuſe à penſer à vous,
Et ne veut plus faire autre choſe. [1]

A une Belle malade.

EN vous faiſant parler votre ſanté s'altere.
Hé bien, auprès de vous, Philis, il ſe faut taire ;
Mais connoiſſez au moins combien de mes langueurs
Votre langueur eſt différente :
C'eſt pour parler que votre mal s'augmente ;
C'eſt pour me taire que je meurs.

Climene au Cours.

UN jour en revenant du Cours,
Le long des rives de la Seine.

1 M. de Fontenelle a rendu ainſi la même penſée :

Je veux chanter en vers la Beauté qui m'engage ;
J'y penſe, j'y repenſe, & le tout ſans effet :
Mon cœur s'occupe du ſujet,
Et l'eſprit laiſſe-là l'ouvrage.

Je vis une troupe d'Amours
Qui ſuivoit le char de Climene.
Charmé de ſon éclat vainqueur,
Je ſuivis comme eux cette Belle :
Mais lorſque je m'éloignai d'elle,
Je les trouvai tous dans mon cœur.

SEGRA

EGLOGUES.

CLIMENE.

1 TIRCIS mouroit d'amour pour la belle Climene,
Sans que d'aucun eſpoir il pût flatter ſa peine.
Ce Berger accablé de ſon mortel ennui,
Ne ſe plaiſoit qu'aux lieux auſſi triſtes que lui.
Errant à la merci de ſes inquiétudes,
Sa douleur l'entraînoit aux noires ſolitudes ;
Et des tendres accens de ſa mourante voix
Il faiſoit retentir les rochers & les bois.
Climene, diſoit-il, ô trop belle Climene !
2 Vous ſurpaſſez autant les Nymphes de la Seine,
Que ces chênes hautains 3 & ſi verds & ſi beaux,

1 *Formoſum Paſtor Corydon ardebat Alexim,*
nec quid ſperaret habebat :
Tantùm inter denſas, umbroſa cacumina, fagos,
Aſſiduè veniebat : ibi incondita ſolus
Montibus & ſilvis ſtudio jactabat inani. Virg. Egl. 2.

2 *Verùm hæc tantùm alias inter caput extulit urbes,*
Quantùm lenta ſolent inter viburna cupreſſi. Virg. Egl. 1.

3 Ce mot ne s'employe plus que dans le figuré. Nous diſons qu'une perſonne eſt *hautaine*, pour dire qu'elle eſt *glorieuſe, ſuffiſante*.

Des humides marais surpassent les roseaux.
TÉRAIS. Votre divin esprit, votre beauté divine,
Du plus pur sang des Dieux marquent votre origine.
Où peut-on voir, qu'en vous, ces œillets & ces lys,
Qui paroissent toujours nouvellement cueillis ?
Mais plus ces doux attraits vous rendent adorable,
Plus ces attraits si doux me rendent misérable,
Si vous considérez tant de charmes divers,
Comme autant de sujets de mépriser mes vers.
[1] De votre belle bouche une seule parole,
M'est ce qu'au voyageur est l'herbe fraîche & molle,
Et l'aise de vous voir est à mon cœur blessé
Ce qu'une eau claire & vive est au cerf relancé.
Jamais rien de si beau n'a paru sur la terre ;
Mais toujours vos rigueurs me déclarent la guerre :
[2] Et ce qu'à nos troupeaux est la fureur des loups,
Ce qu'est à nos vergers l'aquilon en courroux,
Ce qu'à nos épics mûrs est la pluye orageuse,
Telle est votre colere à mon ame amoureuse.
Hélas ! de vains desirs si long tems enflammé,
Faut-il toujours aimer où l'on n'est point aimé ?
Hélas ! de quel espoir est ma flamme suivie,
Si, lorsque dans les pleurs je consume ma vie,

1 *Tale tuum carmen nobis.....*
Quale sopor fessis in gramine, quale per æstum
Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo. Virg. Egl. 5.
2 *Triste lupus stabulis, maturis frugibus imbres,*
Arboribus venti, nobis Amaryllidis ira. Virg. Egl. 3.

Celle pour qui je ſouffre un ſort ſi rigoureux
Trouve tant de plaiſir à me voir malheureux !
En mille & mille lieux de ces rives champêtres,
J'ai gravé ſon beau nom ſur l'écorce des hêtres ;
[1] Sans qu'on s'en apperçoive, il croîtra chaque jour.
Hélas ! ſans qu'elle y ſonge, ainſi croît mon amour.
Pour éclairer autrui comme un flambeau s'allume,
Pour en ſervir un autre ainſi je me conſume.
Ah ! ſi du même trait dont mon cœur eſt bleſſé...
Mais ne pourſuivons pas ce diſcours inſenſé :
Je ſerai trop heureux, belle & jeune Climene,
S'il vous plaît ſeulement conſentir à ma peine.
N'ai-je point quelque agneau dont vous ayez déſir ?
Vous l'aurez auſſi-tôt, vous n'avez qu'à choiſir ;
Et ſi Pan le défend de tout regard funeſte,
Aux yeux des Enchanteurs j'abandonne le reſte.
[2] Pan a ſoin des brebis, Pan a ſoin des Paſteurs ;
Et Pan me peut venger de toutes vos rigueurs.
[3] Il aime, je le ſçais, il aime ma muſette.
De mes ruſtiques airs aucun * il ne rejette ;
Et la chaſte Pallas, [4] race du Roi des Dieux,
A trouvé quelquefois mon chant mélodieux :
Des grandes Déitez Pallas la plus aimable,

SEGRAIS.

1 *Creſcent illæ, creſcetis amores.* Virg. Egl. 10.
2 *Pan curat oves, oviumque magiſtros.* Virg. Egl. 11.
3 *Pollio amat noſtram, quamvis ſit ruſtica, muſam.* Virg. Egl. 3.
4 MADEMOISELLE.

La plus victorieuſe, & la plus redoutable.

SEGRAIS. [1] Par elle ſous le frais de ces jeunes ormeaux,
Je puis, quand il me plaît, enfler mes chalumeaux;
Et je puis ne chanter que mon amour fidelle,
Quoiqu'on ne dût chanter que ſa gloire immortelle;
Et que je doive encore à ſa ſeule bonté
Cette délicieuſe & douce oiſiveté.
Sous ces feüillages verds venez, venez m'entendre:
Si ma chanſon vous plaît, je vous la veux apprendre.
[2] Que n'eût pas fait Iris pour en apprendre autant?
Iris que j'abandonne, Iris qui m'aimoit tant.
Si vous vouliez venir, ô miracles des belles,
[3] Je vous enſeignerois un nid de tourterelles:
Je vous les veux donner pour gage de ma foi;
Car on dit qu'elles ſont fidelles comme moi.
Climene, il ne faut pas mépriſer nos boccages:
[4] Les Dieux ont autrefois aimé nos pâturages;
Et leurs divines mains aux rivages des eaux
[5] Ont porté la houlette, & conduit les troupeaux.
L'aimable Déïté qu'on adore en Cythere,

---

1 *Ille meas errare boves, ut cernis, & ipſum*
Ludere, quæ vellem, calamo permiſit agreſti. Virg. Egl. 1.
2 *Hæc eadem ut ſciret quid non faciebat Amyntas?* Virg. Egl. 2. 9.
3 *Namque notavi*
Ipſe locum aëriæ quæ congeſſere palumbes. Virg. Egl. 3.
4 *Habitarunt Dî quoque ſylvas,*
Dardanuſque Paris. Virg. Egl. 2.
5 *Nec te pœniteat pecoris, divine Poëta,*
Et formoſus oves ad flumina pavit Adonis. Virg. Egl. 10.

Du Berger adonis ſe faiſoit la Bergere.
Hélene aima Pâris, & Pâris fut Berger ; SEGRAIS
Et Berger on le vit les Déeſſes juger.
Quiconque ſçait aimer, peut devenir aimable :
Tel fut toujours d'amour l'arrêt irrévocable.
Hélas ! & pour moi ſeul change-t'il cette loi ?
Rien n'aime moins que vous, rien n'aime tant que moi.

Généreux MONTAUZIER, dont l'ame vigilante
Aſſure le repos des Bergers de Charante, [1]
Qui des lauriers de Mars tant de fois couronné,
Des lauriers d'Appollon fais gloire d'être orné ;
Daigne pour un moment ſur cette fraîche rive
Oüir de mon Berger la muſette plaintive.
Ainſi tout l'Univers de JULIE [2] & de toi
Entende la louange, & l'aime comme moi. [3]

AMIRE.

4 TANDIS que je vais voir mon adorable Amire,
Garde bien mes troupeaux mon fidelle Tityre.

---

1 Riviere du Poitou, de l'Angoumois, de la Saintonge & du pays d'Aunis.

2 Julie-Lucine d'Angennes, Marquiſe de Ramboüillet & de Piſani, que M. le Duc de Montauzier recherchoit en ce tems-là, c'eſt-à-dire vers l'année 1645.

3 Le ſçavant M. Ogier a fait ſur cette Eglogue une diſſertation très-curieuſe, où il fait ſurtout ſentir combien M. de SEGRAIS, dans ce qu'il a imité de Virgile, a ſçu encherir ſur ſon original.

4 *Titire, dum redeo, brevis eſt via, paſce capellas.* Virg. Egl. 9.

SERRAIS.

[1] L'aſtre heureux & brillant de la Mere d'Amour,
de l'aurore vermeille annonce le retour.
Il eſt tems de partir, adieu, mon cher Tityre.
Garde bien mes troupeaux, je vole vers Amire.
Soit, quand je reviendrai, tout le Ciel en courroux,
S'il me donne en allant un tems ſerain & doux,
Pourvû qu'enfin j'arrive & qu'au moins je la voye,
Que je meure auſſi-tôt, je mourrai plein de joye;
Qui peut en être vû d'un regard amoureux,
Ne peut jamais avoir un deſtin malheureux.
Que fait-elle à préſent ? De quoi s'entretient-elle ?
Où dois-je en arrivant rencontrer cette belle ?
Sera-ce ſous ces pins aux rameaux toujours verds,
[2] Où j'ai gravé nos noms en cent chiffres divers ?
Sera-ce aux bords fleuris de la claire fontaine,
Où je lui découvris mon amoureuſe peine ?
Et que doit mieux ſentir un véritable amour,
Ou l'ennui de l'abſence, ou l'aiſe du retour ?
Enfant, maître des Dieux, qui d'une aîle légere,
Tant de fois en un jour voles vers ma Bergere,
Dis-lui combien loin d'elle on ſouffre de tourment:
Va, dis-lui mon retour, puis reviens promptement,
(Si pourtant on le peut quand on s'éloigne d'elle)
M'apprendre comme elle a reçu cette nouvelle,

---

1 *Ecce Dionæi proceſſit Cæſaris aſtrum.* Virg. Egl. 9.
2 *Teneriſque meos incidere amores*
Arboribus.... Virg. Egl. 10.

O Dieux ! que de plaiſir, ſi quand j'arriverai,
Elle me voit plutôt que je ne la verrai,
Et du haut du côteau, qui découvre ma route,
En s'écriant, c'eſt lui, c'eſt lui-même ſans doute,
Pour deſcendre en la rive elle ne fait qu'un pas,
Vient juſqu'à moi peut-être, & me tendant les bras,
M'accorde un doux baiſer de ſa bouche adorable !
Baiſer frivole & vain, & pourtant délectable,
Et qui marque ſi bien à mes douces langueurs
L'ineſtimable prix des plus grandes faveurs.
Inutiles penſers, ou peut être menſonges !
1 Un amant ſans dormir ſe forge bien des ſonges.
Qui ne ſçait que tout change en l'empire amoureux,
Et qui peut être abſent & s'eſtimer heureux ?
Mais pourquoi s'affliger d'une crainte mortelle,
Pouvant tout eſpérer de mon amour fidelle ?
Eſpoir, qui ſeul fais vivre un malheureux amant,
Ne m'abandonne pas en cet éloignement ;
Tu pourrois adoucir la plus cruelle abſence,
Si tu ne venois point avec l'impatience.
Que loin de ſa Bergere on ſent durer les jours !
Et qu'auprès d'elle auſſi les plus longs ſemblent courts !
Aſſis tous deux à l'ombre au pied de ce grand hêtre,
Où par ſon jugement ma muſette champêtre
Sur nos jeunes Bergers la guirlande gagna,
. . . . . .

SEGRAIS

1 *An qui amant, ipſi ſibi ſomnia fingunt ?* Virg. Egl. 8.

Chante, me dira-t'elle, & ne ceſſe de dire
REGRAIS. La chanſon que tu fis pour ta fidelle Amire.
Ton chant me charme plus que celui des oiſeaux;
J'aime moins que ta voix le doux bruit des ruiſſeaux;
Alors la regardant, & la voyant ſi belle,
Amour m'échauffera d'une flamme nouvelle;
Peut-être auſſi qu'alors Amour la touchera;
Elle voudra répondre, & ſa chanſon ſera,
Qui chantera, Berger, ſi ton Iris ne chante,
Iris dont ton amour rend l'ame ſi contente?
Elle accompagnera l'aimable nom d'Iris
D'un regard languiſſant, d'un gracieux ſouris,
Interprêtes du cœur, qui ſembleront me dire,
Sans la peur de rougir elle auroit dit Amire.
Ainſi puiſſe couler le reſte de mes jours,
Adorant ſon viſage, admirant ſon diſcours:
[1] O les diſcours charmans, ô les divines choſes,
Qu'un jour diſoit Amire en la ſaiſon des roſes!
Doux zéphirs qui régniez alors dans ces beaux lieux,
N'en portâtes-vous rien aux oreilles des Dieux?
Tels étoient les penſers de l'amoureux Cléandre,
Retournant vers les bords du Celtique Méandre;

[1] *O quoties & quæ nobis Galatea locuta eſt?*
Partem aliquam, Venti, Divum referatis ad aures.
Virg. Egl. 3.

Retournant

Car quiconque a vû l'Orne aux tortueux détours,
Au Méandre fameux a comparé ſon cours.

SEGRAIS.

ENDROITS CHOISIS DE LA TRADUCTION DE L'ENÉIDE DE VIRGILE.

DU LIVRE I.

Haîne de Junon contre les Troyens. Eole, à ſa priere excite une tempête pour les ſubmerger. Neptune l'appaiſe.

ONT-ILS vaincu, dit-elle, & ma haine impuiſſante
Verra-t'elle aborder leur flotte triomphante?
Je ne puis l'écarter du rivage Latin,
Et partout je me trouve eſclave du Deſtin!
Qui ne ſçait que Pallas, pour mettre Ajax en poudre,
Sur la flotte des Grecs a pû lancer la foudre,
A pû la diſſiper, l'abîmer ſous les eaux?
Pour le crime d'un ſeul perdre mille Vaiſſeaux?
Qui me reconnoîtra déſormais pour Déeſſe,
Et qui craindra Junon après tant de foibleſſe?
Roulant ces ſoins divers dans ſon cœur irrité,
Son char paſſe les airs d'un vol précipité,
Et vient aux creux rochers des Eoliques plages,
Le nébuleux ſéjour des vents & des orages.

EGRAIS.

Là, le Dieu qui régit ces sujets mutinez,
Les dompte, les enferme, & les tient enfermez.
Ils grondent sous ces monts, ils se livrent la guerre,
Pour se faire passage ils ébranlent la terre :
Ils tremblent toutefois à l'aspect de ce Roi,
Qui reprime leur fougue, & leur donne la loi.
Ce souverain Monarque est le superbe Eole ;
C'est à lui que Junon adresse sa parole.
Toi qui reçus des vents le sceptre impérieux,
Par le Roi des mortels, & le Pere des Dieux ;
Les Troyens fugitifs, ces objets de ma haine,
Avec leurs Dieux vaincus fendent la mer Tyrrhene,
Bravent insolemment tous mes divins efforts,
Et transportent Pergame aux Italiques bords.
Abandonne à tes vents les campagnes ameres ;
Poursuis, disperse, abîme & nochers & galeres :
Ainsi je te promets le sort le plus heureux
Dont se puisse flatter un espoir amoureux.
De mes Nymphes l'honneur, l'aimable Déjopée,
D'un doux trait de ses yeux a ton ame frappée ;
Tu l'aimes, elle est belle, & j'en puis disposer ;
Pense, pour me servir, que tu dois tout oser.
Eole lui répond. Commandez, grande Reine ;
C'est à moi d'obéir, & j'obéis sans peine.
Il dit, & d'un grand coup il renverse le mont.

. . . . . .

Des prompts enfans de l'air la mutine cohorte,
Du moindre jour ouvert s'ouvre une large porte ;

Ils ſortent tous en foule, & ce gros bataillon
Eleve dans ſa courſe un épais tourbillon.
La Terre en eſt émûë ; ils paſſent ſur les ondes ;
La mer en voit ouvrir ſes entrailles profondes,
Eure le redoutable, Aquilon le neigeux,
Et l'humide Afriquain plus que tous orageux,
Changent l'azur poli des liquides campagnes,
En rochers écumeux, en bruyantes montagnes.
Des cordages, des cris, ſoudain ſiffle le bruit ;
Sous un nuage épais le ciel, le jour s'enfuit ;
La nuit vient, l'éclair brille, & le tonnerre gronde ;
Tout préſente la mort aux yeux de tout le monde.
Enée en eſt ſurpris, il leve au ciel les yeux,
Et déplore, en ces mots, ſon ſort injurieux.
O trois & quatre fois mort bienheureuſe & belle,
La mort de ces Troyens, qui d'une ardeur fidelle,
Combattant près des murs de leur triſte cité,
Aux yeux de leurs parens perdirent la clarté !
Pourquoi, fils de Tydée, aux combats indomptable,
N'ai-je fini par toi mon deſtin lamentable,
Où le fier Simoïs roule encore les os,
Les caſques, les pavois de tant de grands Héros !
A ces mots, l'Aquilon s'entonne dans les voiles,
Pouſſe avecque fureur les flots juſqu'aux étoiles,
La rame rompt aux mains du nocher rebuté ;
La nef tourne la proüe, & prête le côté ;
Et le Pilote cede à la vague aboyante,

SEGRAIS

EGRAIS.

Qu'il voit, comme un grand mont, ſur ſa tête pendante..
Borée attaquant ſeul trois des plus grands vaiſſeaux,
Les pouſſe ſur un roc caché deſſous les eaux ;
Trois autres ſur un banc, par l'Eure impitoyable
Demeurent enfoncez ſous des monceaux de ſable.
Oronte, chef hardi des adroits Lyciens,
Du plus haut de ſa poupe encourageoit les ſiens :
D'un front audacieux il brave la tempête ;
Le flot qui s'en émeut, s'éleve ſur ſa tête,
Creve, & tombe ſur lui, montre un abîme ouvert ;
La nef tourne trois fois, diſparoît & ſe perd.
Neptune cependant, au bruit que font les ondes,
S'éveille & ſe courrouce en ſes grottes profondes ;
Paroît, & ſur les flots attachant ſes regards,
Voit ſon vaſte palais ému de toutes parts.
De l'invincible Enée il voit toute la flotte
Abandonnée aux vents par le triſte Pilote ;
Il voit l'orage affreux, & par tant de fureur
Il reconnoît la haine & l'eſprit de ſa Sœur.
Approche, Eure, dit-il, & toi mutin Zéphire ;
Et par ce fier propos leur exprime ſon ire.
Qui vous rend ſi hardis, ſujets ſéditieux ?
Etes-vous ſouverains de la Terre & des Cieux,
Pour venir ſans mon ordre exciter un orage,
Et juſques ſur mon trône exercer votre rage ?
Inſolens.... (mais il faut mes ondes applanir)
Abſous pour cette fois, tremblez pour l'avenir :

Fuyez vers votre Maître, & lui faites entendre,
Qu'à l'empire des Mers il ceſſe de prétendre ; SEGRAIS
Que par le choix du Sort le trident n'eſt qu'à moi ;
C'eſt parmi vos rochers qu'il peut faire le Roi.

. . . . . .

A peine il a parlé, qu'il rend le calme aux flots,
Le jour à l'Univers, l'eſpoir aux Matelots.
Avecque les Tritons les Nymphes ſecourables
Dégagent les vaiſſeaux des rochers & des ſables ;
Mêmes où le danger eſt le plus évident,
Neptune les ſecourt d'un coup de ſon trident ;
Et volant ſur ſon char par les humides plaines,
A ſes chevaux marins abandonne les rênes.
Tel devient d'un grand peuple un ſoudain mouvement :
Ce monſtre forcené dans ſon emportement,
De grais & de tiſons forme un épais nuage ;
Croit tout juſte, oſe tout, de tout arme ſa rage ;
Mais ſi quelque homme grave, à l'air impérieux,
S'offre & mêle ſa voix aux cris ſéditieux ;
On s'arrête, on l'écoute, & ſa bouche éloquente
Adoucit la fureur de la fouſe inſolente.
De la mer irritée ainſi ceſſa le bruit ;
Devant Neptune ainſi la tempête s'enfuit.

DU LIVRE II.

ÉNÉIS.

Mort de Laocon.

LAOCON que le Sort fit Prêtre de Neptune,
Immoloit un taureau sur le haut de la dune,
Quand deux affreux serpens (je sens frémir mon cœur,
Et le seul souvenir me donne de l'horreur)
Quand d'un cours mesuré, cette engeance reptile
Abandonne Ténede, avance vers la ville,
Sur la mer applanie à l'envi déployant
Les tortueux replis de leur corps ondoyant;
Ils portent au dessus de la plaine mouvante
Leur col enflé d'orgueil, leur crête rougissante;
En cercles bigarrez courbent leur vaste dos;
Le reste traîne après sur la face des flots:
Leurs rapides élans, & leur énorme queuë,
Font écumer leur trace, & bruire l'onde bleuë:
Ils passent sur la terre. A ce funeste abord
S'épand de toutes parts la frayeur de la mort;
Leurs yeux jettent la flamme, & leurs langue sifflantes
Léchent les sales bords de leurs gueules béantes.
Tout fuit sur le rivage, & pâlit de terreur:
Mais Laocon est seul l'objet de leur fureur.
Ils attaquent d'abord ses deux enfans aimables;
Couvrent ces petits corps de leurs plis effroyables,
S'entortillent autour, mordent ces tendres chairs,
Dont le sang coule épais dans leurs gosiers ouverts.

Le pere armé de traits, accourt tremblant & blême ;
De leurs terribles nœuds ils l'étreignent lui-même.. SEGRAIS.
Ses mains font mille efforts pour arracher ces nœuds ;
Le sang & le venin coulent sur ses cheveux ;
Il perce de ses cris la voûte étincelante,
Et mugit sous l'effort de sa douleur pressante ;
Comme le fier taureau qui s'enfuit de l'autel,
Où son front mal frappé gauchit au coup mortel.

Embrâsement de Troye.

QUI peut par un discours assez épouvantable,
Faire de cette nuit la peinture effroyable ?
Tout Ilion n'est plus qu'un vaste embrâsement ;
L'ouvrage de cent Rois périt en un moment.
Les temples, les palais, sont d'amples cimetieres ;
Et les ruisseaux de sang débordent les rivieres.
La Parque confond tout ; son aveugle rigueur
Souvent sous le vaincu fait tomber le vainqueur ;
Partout l'horreur de Mars, pleurs, plaintes & carnage,
Et partout de la mort paroît l'affreuse image.

DU LIVRE III.

Le Mont Ethna.

DES Cyclopes hideux nous abordons la plage.
Le port est vaste & sûr ; mais par tout ce rivage

EGRAIS. Inceſſamment d'Ethna tonne le bruit affreux :
Tantôt juſques au ciel il élance ſes feux,
Et roule à gros bouillons ſur ſa cime enflammée
Un tourbillon épais de cendre & de fumée.
Tantôt du plus profond de ſes gouffres ouverts,
Furieux, il mugit, & vomit dans les airs
Du mont étincelant les entrailles brûlantes,
Et les rochers fondus dans ſes grottes ardentes.
On croit que de la foudre autrefois terraſſé,
Sous ce mont Encelade eſt encore oppreſſé;
Qu'au moment qu'il reſpire, ainſi qu'une fournaiſe,
Par ce gouffre béant il exhale la braiſe;
Et que l'Iſle à l'entour tremble aux moindres efforts
Que tente le Géant pour mouvoir ſon grand corps.

DU LIVRE VI.

Deſcription des Enfers.

C'EST-LA que Rhadamante [1] exerce ſa juſtice,
Découvre l'impoſture, & fait la guerre au vice,
Au crime en vain ſecret, puiſqu'on n'évite pas
La peine & les remords qui ſuivent le trépas.
Ses arrêts prononcez, Tiſiphone implacable
Fait par ſes noirs ſerpens ronger l'ame coupable,
Lui reproche ſon crime, inſulte à ſes malheurs,
Et preſſe par ſes cris les inflexibles Sœurs.

[1] Minos, Eaque & Rhadamante, étoient, ſelon la Fable, Juges des Enfers.

C'eſt

C'eſt-là que du Tartare eſt la caverne immonde,
Deux fois plus haute encor dans ſa chûte profonde, SEGR
Que la Terre n'eſt loin de l'Olympe azuré.
Aux plus creux des cachots de l'abîme enſouffré,
Sont les immenſes corps des enfans de la Terre,
Les orgueilleux Titans écraſez du tonnerre.
Là, je vis d'Aloüs les fils audacieux,
Qui briſant de leurs mains l'épais criſtal des cieux,
Voulurent détrôner le grand Jupiter même.
Là, je vis Salmonée, & ſon tourment extrême,
L'arrogant, qui jadis bravoit les Immortels,
Et vouloit uſurper l'encens & les autels,
Quand ſur un pont d'airain pouſſant ſon char rapide,
Lançant ſes feux ardens ſur le peuple d'Elide,
Il penſoit imiter dans ſon triomphe vain
L'inimitable foudre, & l'immortelle main.
Mais du grand Roi des Dieux l'ire juſte & puiſſante,
Lança non une torche, & de la poix fumante;
Mais perça le Tyran de ſon foudre vengeur,
Et le précipita dans ces lieux pleins d'horreur..
J'en vis ſur qui pendoit une roche peſante,
Toujours prête à tomber, & toujours menaçante:
Tel eſt Pirithoüs brûlé d'ambition,
Les Lapithes cruels, & l'impie Ixion.
Sous un ſuperbe dais le criminel Tantale
Regarde l'appareil d'une table royale;

Mégere lui préſente une torche de poix,
GRAIS. Et tonnant à l'entour d'une terrible voix,
Irrite avec plaiſir ſa faim inſatiable,
Et défend à ſes mains d'approcher de la table.
Les enfans révoltez, les freres ennemis,
Le Seigneur infidele à ſon vaſſal ſoumis,
Celui qui d'un Tyran embraſſa la querelle,
Le ſerviteur perfide, & le ſujet rebelle,
Tous ſentent juſtement les tourmens des enfers:
Chacun, ſelon ſon crime, éprouve un ſort divers.

Deſcription des Champs Elyſées.

Un air délicieux, une lumiere pure,
Anime de ces champs l'agréable peinture,
Celui-ci danſe à l'ombre, ou récite des vers;
Là le charmant Orphée entonne ſes beaux airs,
Tantôt pince la corde en ſon habit de gloire,
Tantôt la fait parler ſous ſon archet d'yvoire.
Là ſont ces vieux Héros, ces Guerriers généreux,
Nez par l'ordre du Ciel en des tems plus heureux;
Dardan, le grand Ilus, & l'illuſtre Aſſarace,
La ſource & la ſplendeur de la Troyenne race.
Là ſont abandonnez les chariots de Mars;
Les chevaux débridez par les champs ſont épars:
Les dards au fer rouillé ſont piquez dans la terre;
Celui qui s'exerçoit autrefois pour la guerre,
A conduire ſon char, à dreſſer ſes chevaux,
Dans ces beaux lieux s'exerce à ces nobles travaux.

Deçà delà ſur l'herbe, on voit les tables prêtes ;
Sans ceſſe ils ſont aux Dieux de ſolemnelles fêtes, SEGRA
Dans un bois odorant de lauriers toujours verds,
Qu'arroſe l'Eridan par cent replis divers.
Le front ceint de bandeaux en ce lieu de délices,
Sont les Prêtres exempts de ſouillure & de vices,
Ceux qui pour leur pays ſont morts aux champs de Mars,
Ceux que rendit fameux l'invention des Arts,
Les Poëtes divins, dont la céleſte flamme
A montré qu'Apollon illuminoit leur ame ;
Tous ces nobles eſprits, dont les faits généreux
Affranchirent leur nom de l'oubli ténébreux.

Immortalité de l'ame.

DE's leur commencement le ciel, la terre & l'onde,
Les flambeaux éternels, la lune vagabonde,
Reçurent un eſprit, qu'au dedans enferma,
Et qu'entretient toujours le Dieu qui les forma.
Par le Vaſte Univers cette ame répanduë,
De ces immenſes corps anima l'étenduë :
La terre ſe peupla d'hommes & de troupeaux ;
L'eau de poiſſons divers, l'air d'infinis oiſeaux :
Notre eſſence marquant ſa céleſte origine,
Conſerveroit du feu la nature divine,
Si ſon activité ne ſe retardoit pas
Par un corps fait de terre, & ſujet au trépas.

SEGRAIS. De-là naît la douleur, de-là naît l'allegreſſe,
Le deſir plein d'eſpoir, l'effroi plein de triſteſſe,
Enfans impétueux des rebelles efforts
De l'eſprit ennuyé de la priſon du corps.

Science des Romains.

D'AUTRES peuples ſçauront l'art d'animer le cuivre;
Leurs marbres ſembleront & reſpirer & vivre;
D'autres de l'éloquence emporteront le prix,
Ou décriront l'Olympe, & ſon riche lambris.
Ton art, Peuple Romain, ton illuſtre ſcience,
Sera d'aſſervir tout à ta vaſte puiſſance,
De te rendre en tous lieux, dans la guerre ou la paix,
L'effroi des Ennemis, & l'amour des Sujets. 1

1 A juger de l'Enéïde de M. de SEGRAIS, par ce qu'on en vient de lire, on aura ſans doute peine à croire qu'un de nos plus grands Poëtes ait avancé qu'elle étoit écrite en ſtile de Chappelain. M. de la Monnoye, bon juge en ces ſortes de matieres, a rendu plus de juſtice à notre Auteur dans le Madrigal ſuivant.

Quand SEGRAIS, *affranchi des terreſtres liens,*
Deſcendit plein de gloire aux Champs Eliſiens,
Virgile en beau François lui fit une harangue;
Et comme à ce diſcours SEGRAIS *parut ſurpris,*
Si je ſçai, lui dit-il, le fin de votre Langue,
C'eſt vous qui me l'avez appris.

Ce Madrigal, imprimé dans quelques Recueils ſous le nom de M. l'Abbé Teſtu, eſt ſûrement de M. de la Monnoye.

EXTRAITS DES GEORGIQUES,

OUVRAGE POSTHUME DE M. DE [1] SEGRAIS. SEGR

DU LIVRE I.

Divers prodiges arrivez à la mort de Céſar. Priere pour la conſervation d'Auguſte.

DES phantômes affreux, d'épouvantables voix,
Redoublerent l'horreur de la nuit & des bois.
Sortant loin de ſes bords, l'Eridan Roi des Fleuves,
Laiſſa de ſa fureur de lamentables preuves,
Détacina les bois, & roula dans ſes eaux
Sur les champs inondez cabanes & troupeaux:
Les victimes jamais plus de morts n'annoncerent;
Les puits, de ſang humain en cent lieux regorgerent:
Auſſi vit-on deux fois Romains contre Romains,
De javelots pareils enſanglanter leurs mains;
Et le Ciel ordonna que le ſang d'Italie
Deux fois engraiſſeroit les champs de Theſſalie.
Courbé ſur ſa charruë, un jour le Laboureur

[1] On a gravé au bas de ſon portrait, qui eſt à la tête de cette traduction, les Vers ſuivans.

Dans ma verte ſaiſon une jeune Maîtreſſe
M'inſtruiſit à parler d'amour:
Dans un âge plus mûr Courtiſan ſans baſſeſſe,
On me vit paroître à la Cour;
Et cet ouvrage enfin qu'un ami met au jour,
Fut le fruit innocent d'une oiſive vieilleſſe.

Sur ces champs déteſtez, non ſans quelque frayeur,
RAIS. Verra devant le ſoc rouler les caſques vuides,
Et le fer enrouillé des armes parricides;
Ou creuſant les tombeaux, ſurpris & curieux,
A la grandeur des os attachera ſes yeux.
Pere & Roi des Romains, fils du Dieu des batailles,
Protectrice du Tybre, appui de nos murailles,
Tutélaire Veſta, Dieux pénates, au moins
A conſerver Auguſte appliquez tous vos ſoins:
D'aſſez & trop de ſang, verſé pour une injure,
Votre Rome de Troye expia le parjure..
Citez contre citez s'arment de toutes parts;
Du Parthe & du Germain flottent les étendards;
Et Mars court, forcené, de l'un à l'autre pole:
Ainſi hors de la lice un char léger s'envole....

DU LIVRE IV.

Orphée deſcend aux enfers pour en retirer Euridice. Sa mort.

SEUL au milieu des bois dans les ſombres vallées,
Sur ſa harpe chantant ſes amours déſolées,
Du matin juſqu'au ſoir l'inconſolable Epoux
Aux arbres, aux rochers nommoit un nom ſi doux.
Il tenta des enfers l'entrée épouvantable:
Perçant une forêt au jour impénétrable,
Il pénétra ſans peur les palais ſouterrains

Du Monarque inflexible aux plaintes des humains. SEGRAIS

Dans le séjour des Morts les pâlissantes Ombres
Accourent à son chant de leurs demeures sombres.

. . . . . .

Confondus dans la bouë au-delà du Cocyte,
Tous, sans distinction de rang ni de mérite,
Languissent sans espoir de retourner au jour;
Le Stix par neufs replis s'oppose à leur retour.
Dans le fond du Tartare on vit jusqu'aux Furies,
Pour la premiere fois, sensibles, attendries.
Ixion vit sa rouë arrêter à sa voix;
Cerbere donna tréve à ses tristes abois.
Déja s'en revenant avec sa prisonniere,
Euridice après lui marchoit vers la lumiere,
(Telle de Proserpine étoit la dure loi)
Quand son amour trop vif lui fit manquer de foi;
Un regard imprudent (offense pardonnable,
Si jamais pardonnoit l'enfer inéxorable)
Lui fit voir Euridice abîmée en la nuit,
Et de ses vains travaux y remporter le fruit:
Du traité rigoureux il sentit la rupture,
Et trois fois des enfers entendit le murmure.
Erudice s'écrie, ô malheureux Epoux,
Quel obstacle nouveau me sépare de vous?
Il faut vous perdre encore, & la nuit éternelle
Pour la deuxiéme fois assiége ma prunelle;
Euridice entraînée aux antres souterrains,

Hors d'eſpoir d'être à vous, vous tend ſes foibles
RAIS. mains.
Adieu, fidelle Orphée. A ce triſte langage,
L'ombre s'écoule en l'air comme un ſubtil nuage;
Il ne peut l'embraſſer, elle ne le vit plus,
Elle n'entendit rien de ſes cris ſuperflus;
Caron le repouſſa de la barque fatale,
Et ſa femme deux fois fendit l'onde infernale.
Que faire pour toucher les manes de ſes pleurs?
Et quel des Dieux pourroit implorer ſes douleurs?
Sur les bords du Strymon, dans une roche creuſe,
Sept mois il déplora ſon amour malheureuſe;
Les tygres adoucis, les chênes dans les bois,
S'émûrent aux accens de ſa charmante voix.
Telle ſur un ormeau la triſte Philomele
Pleure de ſes petits l'avanture cruelle,
Lorſque nuds & ſans plume un paſteur inhumain
Les enleve à ſes yeux d'une barbare main;
Toute la nuit en pleurs ſon douloureux ramage
De longs gémiſſemens remplit tout le boccage.
Des plus rares Beautez vainement recherché,
Son cœur de nul amour ne put être touché.
Au bord du Tanaïs ſur des rives déſertes,
De neiges, de frimats & de glaçons couvertes,
Il cherchoit Euridice, & plaignant ſes malheurs,
Reprochoit à Pluton ſes frivoles faveurs.
Aux fêtes de Bacchus, les Dames de la Thrace,
Ne mettant plus de frein à leur barbare audace,

Pour punir ſes mépris, dans leurs jaloux tranſports,
Le percerent de dards, déchirerent ſon corps; SEGRA
De ſes membres épars ſa tête ſéparerent,
Et non ſans quelque horreur dans l'Hebre le plongerent.
Là roulant ſur les flots, d'un lamentable ton,
D'Euridice ſa langue encor nommoit le nom:
Malheureuſe Euridice! écho ſur le rivage
Répondoit, Euridice, en ſon triſte langage.

Epilogue de ſes Poëſies, imité de la fin des Georgiques.

Ainsi foulant aux pieds l'honneur imaginaire,
L'avare faim de l'or, & l'erreur du vulgaire,
Même ſans concevoir la noble vanité
Qui naît du doux penſer de l'immortalité,
Aux bords délicieux de nos claires fontaines,
Je chantois mes plaiſirs, je ſoupirois mes peines,
Je goûtois en repos de céleſtes douceurs,
Plus poſſedé d'amour, qu'inſpiré des neuf Sœurs.
Pendant que pour le Ciel ſoutenant ſeul la guerre,
Mon Roi tournoit ſur lui tous les yeux de la Terre;
Etoit l'appui des bons, la terreur des pervers,
Et l'objet qu'Apollon eût choiſi pour ſes vers:
Pendant que frémiſſoit à ſa ſeule parole
La Diſcorde Françoiſe, & l'Envie Eſpagnole;
Et que du premier coup de ſon ſceptre fameux
On les vit à ſes pieds trébucher toutes deux.

PERRAULT.

ER-
ULT.

CHARLES PERRAULT, de l'Académie Françoiſe, & Contrôleur Général des Bâtimens, étoit né avec un goût décidé pour les Sciences & pour tous les beaux Arts. Honoré de l'eſtime & de la confiance de M. Colbert, il ſeconda de toutes ſes lumieres & de tout ſon zéle la forte paſſion de ce Miniſtre pour la grandeur de ſon Maître, & pour la gloire de ſa Nation. Peintres, Sculpteurs, Architectes, Phyſiciens, Aſtronomes, Poëtes, Orateurs furent produits, mis en œuvre, & récompenſez, chacun, ſelon ſes talens. M. PERRAULT, ſans faſte & ſans intérêt, donnoit le mouvement à tout. Trop content de faire valoir le mérite des autres, de ſolliciter & d'obtenir des graces pour eux, il bornoit au ſeul établiſſement de leur fortune tout l'avantage de ſa grande faveur. Elle finit avec la vie

du Miniſtre, & M. PERRAULT éprouva dans cette occaſion ce qui n'eſt que trop ordinaire à ſes ſemblables, l'ingratitude de pluſieurs faux amis. Sa maiſon, ſi fréquentée auparavant, devint ſolitaire; & la grandeur du poſte qu'il avoit occupé lui ſuſcita nombre de traverſes: mais il ſçut rendre inutiles tous les efforts de ſes envieux, en retournant à la vie paiſible. C'eſt alors qu'*enveloppé dans ſa vertu*, & riche de ſa modération, il dévoua tout ſon loiſir aux Muſes. Tantôt enjoué, tantôt ſérieux, il s'exerça à divers genres de Poëſies, qui font voir tout à la fois la facilité de ſon génie & la fécondité de ſon imagination. Son *Dialogue de l'Amour & de l'Amitié* a été reçu (de l'aveu même du plus redoutable de ſes adverſaires) avec un applaudiſſement univerſel. Ses *Paralelles des Anciens & des Modernes*, ſont bien écrits; & le fond de la queſtion à part, il y a mille choſes dans ce Livre qui méritent fort d'être lûës. C'eſt dommage que l'Auteur,

PERRAULT

PER-AULT.

pour avoir voulu trop donner à la gloire de ſon ſiécle, n'ait pas rendu aſſez de juſtice aux grands Originaux de l'Antiquité. Pluſieurs mépriſes qui lui ſont échappées à leur égard, ont été rélevées par le Traducteur de Longin, dans ſes réfléxions ſur quelques paſſages de ce Rhéteur; mais non content d'éguiſer ſes traits, il les a ſouvent empoiſonnez. M. PERRAULT termina glorieuſement ſes travaux litteraires par l'*Eloge Hiſtorique d'une partie des Grands Hommes qui ont paru dans le dix-ſeptiéme ſiécle.* Il ſe préparoit à donner un Livre intitulé *le Cabinet des Arts*, lorſque la mort le ſurprit, & priva le Public de cet Ouvrage dont la Renommée parloit déja fort avantageuſement. Vrai en toutes choſes, & d'une candeur admirable dans ſes mœurs; plein de zéle & de tendreſſe pour ſes amis; déſintereſſé juſqu'à éviter même les gains les plus innocens, toujours égal dans l'humeur, & toujours aimable dans la ſocieté, M. PERRAULT

[1] ſçut unir en lui dès l'âge le plus tendre, le bel eſprit & la ſageſſe, l'honnête homme & le Chrétien. Il avoit été reçu à l'Académie Françoiſe en 1671. & mourut à Paris en 1703. âgé de 76 ans. Son corps eſt inhumé à Saint Benoît. Les Chanoines de cette Egliſe, en reconnoiſſance d'un ſervice ſignalé que M. PERRAULT leur avoit rendu, ont mis dans leur Chapitre ſon portrait, avec cette inſcription du fameux Santeüil : PERRAULT

Nullius ille artis, virtutis nullius expers,
Reſtituit noſtros violati juris honores.

Le célébre Claude Perrault, de l'Académie Royale des Sciences, étoit ſon aîné. Il avoit deux autres freres, dont l'un étoit, ce ſemble, Receveur général des Finances; & l'autre, Préſident de la Chambre des

1 Voyez ſon éloge funébre, prononcé par M. l'Abbé Tallemand dans une ſéance publique de l'Académie Françoiſe.

PERRAULT.

Comptes, Intendant [1] & chef du Conſeil de M. le Prince.

ODES.

Sur la Paix des Pyrénées.

MUSES, quelle eſt votre joye,
De voir qu'en ce jour heureux
Enfin le Ciel nous envoye
Le doux objet de nos vœux!
Donnez-en d'illuſtres marques,
Puiſque de tous les Monarques
Le plus grand qui fût jamais,
Deſcend tout brillant de gloire,
Du beau char de la Victoire,
Afin d'embraſſer la Paix.

Si ce Prince magnanime
Eût toujours, d'un même pas,
Suivi l'ardeur qui l'anime,
Et qui le porte aux combats;
Par tant d'exploits admirables,
A nos neveux incroyables,

[1] Le monument en bronze qu'il a fait ériger au grand Prince de Condé dans l'Egliſe des RR. PP. Jéſuites de la rue Saint Antoine, & qui a coûté plus de 200000 liv. eſt un monument à jamais durable de ſon zéle pour la gloire de ſon Maître, & de ſa reconnoiſſance pour ſes bienfaits.

PERRAULT.

Il alloit ſe ſignaler,
Que votre Art, qui tout ſurmonte,
Eût enfin reçu la honte
De ne le pas égaler.

Quittez donc, en cette fête,
Le trop pénible laurier,
Et n'ombragez votre tête
Que de mirthe & d'olivier :
Loin de vous le Dieu des armes,
Des combats & des allarmes ;
Et ne chantez déſormais
Sur votre lyre d'yvoire,
Que le triomphe & la gloire
De l'Amour & de la Paix.

L'impitoyable Bellonne,
Depuis cinq luſtres entiers,
De ſon glaive qui moiſſonne
Tous les ans tant de Guerriers,
Ravageoit de deux grands Princes
Les plus fertiles Provinces,
Sans que rien pût l'arrêter ;
Et le ſang & le carnage,
Au lieu d'aſſouvir ſa rage,
Ne faiſoient que l'irriter.

Le Printems qui fait les roſes,
Et dont l'aimable retour

PERRAULT.

Dans le ſein de toutes choſes
Verſe la joye & l'amour ;
Aux Villes infortunées
Des frontieres ruinées
Portoit la pâle terreur ;
Et renouvellant la guerre,
Ne couvroit toute la terre
Que de triſteſſe & d'horreur.

A peine l'herbe échauffée
Reverdiſſoit les ſillons,
Qu'elle mouroit étouffée
Sous le faix des bataillons :
La plaine, après cette perte,
Montrant, poudreuſe & déſerte,
Au Ciel ſon ſtérile flanc,
Goûtoit bien-tôt la vengeance
De leur brutale inſolence,
Et s'engraiſſoit de leur ſang.

Mais quittons-là ce langage ;
N'employons point nos accords
A faire la triſte image
D'un champ tout couvert de morts ;
Ou d'une Ville aſſiégée,
Que d'une ardeur enragée *
On force de toutes parts ;
Et qui près de ſa ruine,

Voit

Voit dans ſon ſein la Famine,
Et la Mort ſur ſes remparts.

Enfin ces longues miſeres
Ont arrêté le courroux
Et les châtimens ſéveres
Du Ciel armé contre nous :
Il ſemble qu'il ſe repente
Des coups de ſa main peſante,
Et des maux qu'il nous a faits ;
Il nous flatte, il nous carreſſe ;
Et, pour marque de tendreſſe,
Il fait deſcendre la Paix.

Que de beauté l'environne !
Qu'elle poſſéde d'appas !
Si l'olive la couronne,
Les fleurs naiſſent ſous ſes pas.
C'eſt bien d'elle qu'on peut dire
Qu'elle voit ſous ſon empire
Et les Peuples & les Rois :
Tout le monde rend les armes
Au doux pouvoir de ſes charmes,
Et ſe range ſous ſes lois.

[1] Devant elle fuit & crie

[1] Les penſées de cette ſtrophe ſont auſſi forres & auſſi nobles, que celles de la précédente ſont riantes & gracieuſes.

Bellone au front courroucé,
Plus rouge encor de furie,
Que du ſang qu'elle a verſé.
Cette affreuſe meurtriere,
Qui loin de notre frontiere
Pour jamais ſe voit bannir,
Court immoler des victimes
Où l'appellent les grands crimes,
Qu'elle ſeule doit punir.

La Paix triomphe ſans peine,
Tous nos diſcords ſont finis;
Et de l'Ebre & de la Seine
Les peuples ſont réunis:
D'une alliance éternelle,
Malgré leur vieille querelle,
Ils ſe donnent le baiſer;
Et rien que les Pyrénées
Dont leurs Terres ſont bornées,
Ne peut plus les diviſer.

Les Nymphes effarouchées
Des tambours & des clairons,
Depuis ſi long tems cachées
Sous l'écorce de leurs troncs,
Au lieu des aigres trompettes,
N'entendent que les muſettes
Dont raiſonnent les hameaux;

Et de mille fleurs parées,
Danſent, toutes les ſoirées,
Autour des ſacrez ormeaux.

Lorſque la Nuit tend ſes voiles
Sur les campagnes d'azur,
Et que le feu des étoiles
Jette un éclat vif & pur;
Mille traits de flamme ardente
Vers la voûte étincelante
Pouſſent leurs brillans éclairs;
Et retombans ſur la terre,
D'un agréable tonnerre
Frappent la vague des airs..

Quittez les rives du Tage,
Divin chef-d'œuvre des Cieux;
Venez recevoir l'hommage
Que méritent vos beaux yeux:
Sous les lois de leur empire
Souffre, languit & ſoupire
Le plus grand de tous les cœurs:
Venez, Princeſſe, & qu'il voye,
Comblé d'amour & de joye,
Ses adorables vainqueurs.

Illuſtre & parfait modéle
Des plus ſolides vertus,
Dont l'infatigable zéle

ER-
ULT.

* Tous nos maux a combattus ;
ANNE, Reine incomparable,
Par qui le Ciel favorable
Répand ſur nous ſes bienfaits ;
Nous devons à tes prieres
Ces trois faveurs ſingulieres,
Le Roi, la Reine & la Paix.

Et toi, qui de notre France,
Parmi tant d'évenemens,
Es la ſage Intelligence
Qui régle ſes mouvemens ;
JULES, vainqueur de l'Envie,
Quels peuples liſant ta vie,
N'admireront, étonnez,
De tes faits la ſuite heureuſe,
Et cette paix glorieuſe
Dont tu les as couronnez ?.

Oui, quoi que diſent nos Peres
Du régne du grand HENRI,
Où ſous des deſtins proſperes
La Paix a long tems fleuri ;
Nos jours tous remplis de joye,
Dévidez d'or & de ſoye,
Seront plus heureux encor ;
Et deviendra véritable
Ce que la plus vaine fable
Raconte du ſiécle d'or.

PERRAULT

[1] *Sur le mariage du Roi.*

Toi, qui sur un char de lumiere
Parois aux portes d'Orient,
Et qui commences ta carriere
Avec un visage riant;
Ceins ton illustre front d'une clarté nouvelle;
Etale, beau Soleil, tes plus riches trésors;
Et que ta robe d'or tout autour étincelle
Des plus beaux diamans que l'Inde ait sur ses bords.

Fais-nous voir ta magnificence,
Que nos yeux en soient éblouis;
Puisqu'enfin tu dois ta présence
Au fameux himen de Louis.
De tant de majesté la splendeur l'environne,
Et d'une telle gloire il éclate aujourd'hui,
Que de quelques rayons que ton chef se couronne,
Tu seras moins pompeux & moins brillant que lui.

Ce Monarque dans son enfance
Se fit obéir en tous lieux,
Moins par le droit de sa naissance,
Que par le pouvoir de ses yeux.

[1] Le célèbre Racine a fait une belle Ode sur le même sujet. Il avoit alors dix-neuf ou vingt ans. M. Colbert lui envoya de la part du Roi une bourse de cent louis, qui fut suivie, peu de tems après, d'un brevet de deux cens écus de pension.

PERRAULT.

Chacun à ſes attraits fit gloire de ſe rendre ;
Sa douce majeſté ravit toute la Cour :
Mais le voyant ſi beau dans un âge ſi tendre,
Peut-être le pris-tu pour le Dieu de l'Amour.

C'eſt lui qui parmi les allarmes
Et les plus redoutez hazards,
Trouvant toujours de nouveaux charmes,
N'aima que le métier de Mars.
C'eſt lui qui tant de fois plein d'un ardeur guerriere,
Fit tomber à tes yeux mille ennemis à bas :
Mais couvert qu'il étoit de ſang & de pouſſiere,
Peut-être le pris-tu pour le Dieu des combats.

Cette Reine qui l'accompagne,
L'amour de la Terre & des Cieux,
Eſt de la noble & riche Eſpagne
Le tréſor le plus précieux.
Elle eſt de ce Héros la derniere conquête,
Et le prix éclattant de ſes actes guerriers.
Ah ! qu'un mirthe ſi beau pare bien une tête,
Quand on le ſçait mêler avec tant de lauriers !

Que d'une vive & douce flamme
On voit briller dans ſes beaux yeux
L'aimable fierté de ſon ame,
Et la gloire de ſes Ayeux !

Que d'un cœur aiſément ſa bouche a la victoire !
Que ſes bras ſont de honte aux marbres [1] plus polis! PERRAULT.
Et qu'à ſes belles mains, plus blanches que l'yvoire,
Il ſied bien de porter le beau ſceptre des lys !

Vois-tu cette auguſte Princeſſe,
Qui d'un courage plus qu'humain,
Montra ſa force & ſon adreſſe,
Quand le timon fut en ſa main ?
De cent flots mutinez l'impétueuſe rage,
Contre elle s'éleva d'un inutile effort ;
Et maîtreſſe toujours des vents & de l'orage,
Elle voit aujourd'hui ſes vaiſſeaux dans le port.

Mais regarde bien ce grand Homme,
Digne d'un éternel honneur ;
Ce Héros, la gloire de Rome,
Et de la France le bonheur.
Par lui notre valeur remplit toute la Terre :
Par lui notre repos doit durer à jamais :
Perſonne ne ſçut mieux l'art de faire la guerre,
Perſonne ne ſçut mieux l'art de faire la paix.

. . . . . .

Contemple ces Beautez dont la Cour eſt ornée,
As-tu rien vû d'égal, & ne ſemble-t'il pas

. . . . . .

1 *Plus polis* pour *les plus polis* : mais au tems où M. PERRAULT écrivoit, cette façon de parler étoit encore en uſage.

PERRAULT.

Que l'Amour qui prend ſoin de ce grand himenée,
Pour embellir ſa pompe augmente leurs appas ?

Mais que cette ſalle eſt pompeuſe !
Que ſon abord charme les yeux !
Que cette table eſt ſomptueuſe,
Et que de mets délicieux !
Par un heureux effort, le Ciel, la Terre & l'Onde
Semblent s'être épuiſez en ce riche appareil ;
Et jamais les Céſars, Maîtres de tout le Monde,
Dans leurs plus grand feſtins n'ont rien fait de pareil.

Qu'entens-je ? que cette harmonie
Frappe agréablement les ſens !
Et que ſa douceur infinie
Donne de plaiſirs innocens !
Soleil, pere des Vers, oſerai-je te dire
Que les airs immortels dont tu ravis les Dieux,
Ni les tons éclatans de ta ſçavante Lyre
Ne ſont point ſi touchans ni ſi mélodieux ?

Par des cadences meſurées
Au ſon de ces divins concerts,
Les Dames, richement parées,
Etalent leurs charmes divers.
Que leurs yeux ont d'éclat ! que leur démarche eſt fiere !
Du vaſte firmament les magnifiques feux,

Au

Au milieu de la nuit n'ont point tant de lumiere,
Et ne vont point d'un pas si juste & si nombreux.

PERRAULT.

Des Reines la plus glorieuse
Qu'on voye en la suite des tems,
Et des Meres la plus heureuse,
ANNE, que tes vœux sont contens!
Tu goûtes les douceurs d'une parfaite joye,
Qu'on peut bien ressentir, mais qu'on ne peut penser;
Digne de la grandeur du Ciel qui te l'envoye,
Digne de la vertu qu'il veut récompenser.

Mais, bel Astre, l'heure s'avance;
Qui t'oblige à quitter ces lieux;
Ne vois-tu pas que ta présence
Te rend désormais ennuyeux?
En sa robe d'argent la diligente Lune
A l'himen de LOUIS veut paroître à son tour:
Retire, beau Soleil, ta lumiere importune,
Et fais place à la Nuit plus belle que le Jour.

Déja de ses plus riches voiles
Elle commence à s'ombrager,
Et troupe à troupe les Etoiles
Près d'elle viennent se ranger.
Qu'il fera beau la voir sortir de chez Neptune;
Au milieu des clartez de sa brillante Cour!

PERRAULT.

Retire, beau Soleil, ta lumiere importune,
Et fais place à la Nuit plus belle que le Jour.

L'Amour en ſoupirant l'appelle,
Fâché de la voir s'arrêter;
Et marchant toujours devant elle,
La conjure de ſe hâter.

Que les charmes ſont doux de cette aimable Brune,
Quand ils ſont éclairez du flambeau de l'Amour!
Retire, beau Soleil, ta lumiere importune,
Et fais place à la Nuit plus belle que le Jour.

AU ROI,

Sur la naiſſance de M. le Dauphin.

MONARQUE à toi ſeul comparable,
Qui voudroit de tes doux tranſports
Exprimer l'excès incroyable,
Feroit d'inutiles efforts.

Seul tu ſçais de quel heur * le Ciel te favoriſe;
Un mortel comme moi ne le conçoit pas bien:
Cette joie eſt trop vaſte, & pour être compriſe,
Elle demande un cœur auſſi grand que le tien.

Ce fils auſſi beau que ſa mere,
Et que l'on prendroit pour l'Amour;
Sera vaillant comme ſon pere,
Et pour Mars ſera pris un jour;

Cet aimable ſujet de toutes nos tendreſſes,
Deviendra la terreur de plus vaillans Guerriers ; PERRAULT
Et ces petites mains qui te font des carreſſes,
Renverſeront l'orgueil des Tyrans les plus fiers.

De tant d'heureuſes deſtinées
Le cours illuſtre & glorieux,
N'attend plus qu'après les années,
Et ſe lit déja dans ſes yeux.
Déja l'on voit en lui ces marques éclattantes
Dont le Ciel ennoblit le front des Souverains ;
Et qui dès leur berceau viſibles & brillantes,
Séparent les Héros du reſte des humains.

Bellonne de ſang affamée,
Avant qu'il eut reçu le jour,
Par la voix de la Renommée
Nous menaçoit d'un prompt retour :
Déja de toutes parts ſes couleuvres errantes
Répandoient un venin prêt de tout embrâſer,
Et portoient dans les cœurs leurs bleſſures cuiſantes ;
Quand ton fils en naiſſant a ſçu les écraſer.

Tel autrefois le jeune Alcide
Etouffa deux affreux ſerpens,
Qu'il vit d'un regard intrépide
Autour de ſon berceau rampans.
Les monſtres étranglez par la main enfantine

PERRAULT.

De ce fameux Héros iſſu du ſang des Dieux,
Furent en même tems, & de ſon origine,
Et de ſes grands travaux les ſignes glorieux.

Ainſi c'eſt en vain que tes armes
Iroient lui gagner des Etats;
Il trouvera bien plus de charmes
A ne les devoir qu'à ſon bras:
Oui, quelque grand que ſoit ce fertile héritage,
Qu'en ces jours fortunez tes ſoins font refleurir,
Son cœur ambitieux aimera davantage
Ceux que tu lui voudras laiſſer à conquérir.

Quand ce jeune foudre de guerre
Sur les traces de Godefroi,
Ira dans l'infidelle Terre
Porter le carnage & l'effroi;
Que tu ſeras content d'ouir la Renommée
Qui viendra te parler de ſes faits glorieux, [1]
Et de voir ſa valeur par l'exemple animée,
Egaler les exploits de tous ſes grands Ayeux!

La noble & ſainte Paleſtine,
Après tant de tourmens ſoufferts

1 Ce mot répété juſqu'à trois fois en rime dans une Ode auſſi courte, eſt une petite négligence que nos bons Poëtes d'aujourd'hui voudroient éviter.

Sous le Tyran qui la domine,
Verra par lui rompre ſes fers.
Sur les brûlans ſablons des plaines Idumées,
Cent Bachas tomberont par ſes vaillans efforts;
Et n'auront aſſemblé tant de grandes armées,
Que pour croître [1] ſa gloire, & le nombre des morts.

Au creux de ſa grotte profonde
Le Jourdain mollement couché,
Appercevant rougir ſon onde
Du ſang tout autour épanché,
Montera ſur ſes bords, & des troupes craintives
Contemplant le carnage, & ton fils au milieu:
Croira voir Joſué, qui ſur ces mêmes rives
Revient exterminer les ennemis de Dieu.

En vain la ſuperbe Byſance,
De mille bataillons épars
Aura couvert, pour ſa défenſe,
Le vaſte tour de ſes remparts;
Par le paſſage affreux des bréches attaquées
Il ira, plein d'ardeur, les ſoumettre à ſes lois;
Et ſur l'orgueilleux front de toutes les Moſquées,
Le Croiſſant abbattu fera place à la Croix.

[1] *Croître* pour *augmenter*, n'a plus de régime depuis long tems.

PERAULT.

Alors ſe verront éclaircies
Par ces fameux évenemens,
Les infaillibles Prophéties
De la chûte des Otthomans.
Alors un nouvel Aſtre, éclattant de lumiere,
Tiendra ſur ſon grand cours tous les yeux arrêtez;
Et des bords du Couchant commençant ſa carriere,
De l'aſtre de la Nuit éteindra les clartez. 1

POEME.

Sur la Peinture.

De l'Eſprit Eternel la ſageſſe infinie
A peine eut du cahos la Diſcorde bannie,

1 Cette Ode & les deux précédentes furent comme le coup d'eſſai poëtique de M. PERRAULT, & lui acquirent à juſte titre la réputation de bel Eſprit. Cependant M. Deſpréaux en appella comme d'abus, prétendant que le ſublime & l'enthouſiaſme qui caractériſent particulierement l'*Ode*, manquoient à celles-ci. Pour le mieux prouver, lui-même en fit une dans la ſuite *ſur la priſe de Namur*; mais le ſuccès en fut aſſez équivoque; du moins ſi l'on en juge par l'Epigramme ſuivante:

Quand Deſpréaux fut ſifflé ſur ſon Ode,
Ses partiſans crioient dans tout Paris,
Pardon, Meſſieurs; le pauvret s'eſt mépris;
Plus ne louëra, ce n'eſt pas ſa méthode.
Il va draper le ſexe féminin;
A ſon grand nom vous verrez s'il déroge:
Il a paru cet Ouvrage malin;
Pis ne vaudroit quand ce ſeroit éloge.

Et le vaſte pourpris de l'empire des Cieux
A peine étoit encor peuplé de tous ſes Dieux,
Qu'enſemble on vit ſortir du ſein de la Nature
L'aimable Poëſie, & l'aimable Peinture,
Deux Sœurs dont les appas égaux, mais différens,
Furent le doux plaiſir de l'eſprit & des ſens.
L'aînée eut en naiſſant la parole en partage;
La plus jeune jamais n'en eut le moindre uſage;
Mais ſes traits & ſon teint ravirent tous les Dieux;
Sa Sœur charma l'oreille; elle charma les yeux:
Elle apprit avec l'âge & les ſoins de l'Ecole,
A ſi bien réparer le défaut de parole,
Que du geſte aiſément elle ſçut l'exprimer,
Et non moins que ſa Sœur diſcourir & charmer.
Si-tôt qu'elle parut ſur la voûte éternelle,
Tous les Dieux étonnez eurent les yeux ſur elle;
Et pour apprendre un art ſi charmant & ſi beau,
Chacun d'eux à l'envi prit en main le pinceau.
Le Maître ſouverain du Ciel & de la Terre,
D'un rouge étincelant colora ſon tonnerre,
Et marqua d'un trait vif dans le vague des airs
L'éblouiſſant éclat de ſes brillans éclairs.
Dès la pointe du jour la diligente Aurore,
Depuis l'Inde fameux juſqu'au rivage More,
Couvroit tout l'horiſon d'un or luiſant & pur,
Pour y répandre enſuite & le pourpre & l'azur.
Celui qui des ſaiſons fournit l'ample carriere,
Fit toutes les couleurs avecque ſa lumiere;

PERRAUL

Et ſes rayons dorez ſur la terre & les eaux
Furent dès ce moment comme autant de pinceaux,
Qui touchant les objets d'une légere atteinte,
Leur donnerent à tous leur véritable teinte.
D'un trait ingénieux l'inimitable Iris
Traça ſur le fond bleu du céleſte lambris
Un grand arc triomphal, dont les couleurs brillantes
S'uniſſant l'une à l'autre, & pourtant différentes,
De leur douce nuance enchanterent les yeux,
Et furent l'ornement de la voûte des cieux.
La céleſte Junon ſur l'air & les nuages
Peignit d'or & d'azur cent diverſes images;
Et la mere [1] Cybele en mille autres façons
Colora ſes guérets, ſes prez & ſes moiſſons.
Mais le plaiſir fut grand de voir Flore & Pomone;
Sur les riches préſens que la Terre leur donne,
A l'envi s'exercer en couchant leurs couleurs,
A qui l'emporteroit ou des fruits, ou des fleurs.
Les Nymphes toutefois des paiſibles fontaines,
Et des mornes étangs qui dorment dans les plaines,
Ravirent plus que tous les yeux & les eſprits,
Et ſur les autres Dieux remporterent le prix.

1 Le culte de Cybelle étoit conſidérable chez les Payens par ſes différents attributs. Les uns l'honoroient ſous le nom de la Déeſſe de la Terre : d'autres ſous le nom de la Mere des Dieux du premier ordre, &c.

Ce fut peu d'employer les couleurs les plus vives,
A peindre avec amour le penchant de leurs rives; PER
D'une adreſſe incroyable on les vit imiter RAUL
Tout ce qu'à leurs regards on voulut préſenter.
Des plaines d'alentour & des prochains boccages
Sur l'heure elles formoient cent divers payſages,
Et le plus vîte oiſeau, ſi-tôt qu'il paroiſſoit,
Etoit peint ſur leur onde au moment qu'il paſſoit.
Au pied de l'Hélicon, d'un art inimitable,
La Nymphe avoit conſtruit ſa demeure agréable.
Un jour le Dieu des Vers, qui plus voiſin des cieux
Habite de ce Mont les ſommets glorieux,
Vint trouver cette Nymphe, à ſes yeux ſi charmante,
Dans ſon riche palais, où d'une main ſçavante
Elle-même avoit peint mille tableaux de prix
Sur les larges parois, & dans les hauts lambris.
Il la vit au milieu d'une ſuperbe ſalle,
Où le jour éclairoit d'une lumiere égale,
Qui par les traits hardis de ſes doctes pinceaux,
D'un ſoin laborieux retouchoit les tableaux
De [1] neuf jeunes Beautez, qui toutes ſingulieres
Sous ſes ordres ſuivoient neuf diverſes manieres;
Et qui s'étant formé de différens objets,

1 Les neuf genres de Peinture, qui ſont *l'Hiſtoire*, *les Groteſques*, *les Bacchanales*, *les Portraits*, *les Payſages*, *l'Architecture Perſpective*, *les Animaux & les Fleurs*.

Avoient repréſenté neuf ſortes de ſujets.
ER- Celle qui s'occupoit aux tableaux de l'Hiſtoire,
ULT. Sur ſa toile avoit peint l'imortelle victoire
Que ſur les vains Titans remporterent les Dieux,
Lorſqu'un injuſte orgueil leur diſputa les Cieux.
Sur l'Olympe éclatant d'une vive lumiere
Paroiſſoit des Vainqueurs la troupe auguſte & fiere;
Et dans l'ombre giſoient les vaincus diſperſez,
Fumans du foudre encor qui les a renverſez.
Une autre moins ſévere, & plus capricieuſe,
Avoit des mêmes Dieux peint la fuite honteuſe,
Quand ſur les bords du Nil vainement allarmez,
On les voyoit encor à demi transformez.
D'un bélier bondiſſant la toiſon longue & belle,
Cachoit le Souverain de la Troupe immortelle:
La timide Venus plus froide qu'un glaçon,
Femme à moitié du corps, finiſſoit en poiſſon,
Et Bacchus dont la peur rendoit les regards mornes,
Avoit déja d'un bouc & la barbe & les cornes.
Apollon qui ſe vit des aîles de corbeau,
Se détourna de honte, & quitta le tableau.
Il ſe plut dans un autre à voir le vieux Silene,
Qui hâte ſa monture, & ſe tenant à peine,
Mene un folâtre eſſein de Faunes inſolens,
Et de Dieux chévrepieds, yvres & chancelans.
Enſuite il contempla l'image de ſon pere,
Plus connoiſſable encor par ce ſaint caractere
Qui le fait adorer des Dieux & des humains.

Que par le foudre ardent qu'il porte dans ſes mains.
Sur la toile ſuivante il vit les beaux rivages
Du ſinueux Penée, & ſes gras pâturages,
Où libre de tous ſoins, à l'ombre des ormeaux,
Pan faiſoit raiſonner ſes frêles chalumeaux.
Dans un autre tableau riche d'architecture,
Il voit de ſon palais la ſuperbe ſtructure;
Où brillent à l'envi l'or, l'argent, le criſtal,
L'opale, & le rubis du bord Oriental.
Dans le tableau ſuivant il ſent tromper ſa vûë
Par le fuyant lointain d'une longue avenuë
De cédres pâliſſans, & de verds orangers,
Dont Pomone enrichit ſes fertiles vergers.
Enſuite il voit le Nil, qui ſur ſes blonds rivages
Abreuve de ſes eaux mille animaux ſauvages;
Puis les lys, les œillets, les roſes, les jaſmins,
Qui de la jeune Flore émaillent les jardins.
De ces tableaux divers le beau fils de Latone
Contemple avec plaiſir le travail qui l'étonne;
Admire leurs couleurs, leurs ombres, & leurs jours;
Puis regardant la Nymphe, il lui tient ce diſcours.
Beauté de l'Univers, honneur de la Nature,
Charme innocent des yeux, trop aimable Peinture,
Rien ne peut égaler l'excellence des traits
Dont brillent à l'envi ces chef-d'œuvres parfaits;
Mais ſi de l'avenir les replis les plus ſombres
N'ont rien dont mes regards ne pénétrent les ombres,

PEI
RAU

Je veux vous révéler les succès éclattans,
PERRAULT. Qu'aura votre bel art dans la suite des tems,
Quand aux simples mortels l'Amour par sa puissance
En aura découvert la premiere science..
[1] Là d'un soin sans égal les fruits représentez,
Par les oiseaux déçûs se verront becquetez;
Et là d'un voile [2] peint avec un art extrême,
L'image trompera les yeux du trompeur même.
D'un Maître [3] renommé le chef-d'œuvre charmant,
De sa ville éteindra l'affreux embrâsement.
D'un autre [4] plus fameux la main prompte & fidelle,

1 Tableau de Zeuxis.

2 Parrhasius avoit peint si artistement un rideau, que Zeuxis y fut trompé le premier; car le voulant tirer pour voir l'ouvrage qu'il croyoit caché derriere, il eut la honte de s'être mépris, & avoua que Parrhasius l'avoit vaincu.

3 Protogene avoit peint *Jalysus*, fameux chasseur... Ce tableau qui étoit son chef-d'œuvre, fut le salut de toute la ville de Rhodes, lorsque Démetrius l'assiégea: car ne pouvant être prise que du côté où étoit la maison de Protogene, ce Roi aima mieux lever le siége, que d'y mettre le feu, & de perdre un ouvrage si admirable.

4 Apelle avoit commencé une Venus pour les habitans de Coos; mais sa mort fut cause que cet ouvrage demeura imparfait: on le trouva néanmoins si excellent, qu'aucun Peintre ne fut jamais assez hardi pour entreprendre d'achever ce qui en restoit à faire. Ce fut à l'occasion de la Venus d'Apelle qu'Ovide fit ces deux vers:

Si Venerem Cois numquam pinxisset Apelles,
Mersa sub æquoreis illa lateret aquis.

Peindra la Cythérée, & la peindra ſi belle,
Que jamais nul pinceau n'oſera retoucher
Les beaux traits que le ſien n'aura fait qu'ébaucher.
Par mille autres travaux d'une grace infinie,
La Grece fera voir ſa force & ſon génie.
Mais comme le Deſtin veut que de toutes parts
Habitent tour à tour la Science & les Arts ;
Les jours arriveront où l'aimable Italie
Des Arts & des Vertus doit ſe voir embellie.
Le Chantre de Mantouë égalera les ſons
Dont le divin Aveugle animoit ſes chanſons ;
Et du Conſul Romain les paroles hautaines
Feront autant de bruit que les foudres d'Athenes.
Alors éclatera l'adreſſe du pinceau,
Et l'ouvrage immortel du pénible ciſeau.
Là de mille tableaux les murailles parées,
Des Maîtres de votre art ſe verront admirées ;
Et les marbres vivans épars dans les vergers,
Charmeront à jamais les yeux des étrangers..
Lorſque par les beaux Arts non moins que par la guerre,
La France deviendra l'ornement de la Terre,
Elle aura quelque tems ce précieux tréſor
Qu'elle ne croira pas le poſſeder encor..
Combien ſera la main, noble, ſçavante & juſte ;
Qui donnera la vie à ce viſage auguſte,
Où ſeront tous les traits, par qui les Souverains
Charment, & font trembler le reſte des humains !

PE
RAU

PERAULT.

Que ceux dont le bon goût donné par la Nature,
Aime, admire & connoît la belle Architecture,
Auront l'eſprit content, & les yeux ſatisfaits,
De voir les grands deſſeins de ſon riche palais,
Qui pour leur noble audace & leur grace immortelle,
Des pompeux bâtimens deviendra le modelle!
Qu'il ſera doux de voir peint d'un ſoin curieux
De tous les beaux vergers le plus délicieux,
Soit pour l'aſpect fuyant des longues avenuës,
Soit pour l'aimable objet des différentes vûës,
Soit pour le riche émail & les vives couleurs
Des parterres ſemez de plus riantes fleurs!
Soit pour les grands étangs & les claires fontaines,
Qui de leurs vaſes d'or ſuperbes & hautaines,
Et malgré la Nature hôteſſes de ces lieux,
Par le ſecours de l'art monteront juſqu'aux cieux!
Soit enfin pour y voir mille troupes errantes
De tous les animaux d'eſpeces différentes,
Qui par tout l'Univers autrefois diſperſez,
Dans ce charmant ſéjour ſe verront ramaſſez!
C'eſt-là que le Héros las du travail immenſe,
Qu'exige des grands Rois l'emploi de leur puiſſance,
Ayant porté ſes ſoins ſur la terre & les flots,
Ira goûter en paix les charmes du repos;
Afin qu'y reprenant une vigueur nouvelle,
Il retourne auſſi-tôt où ſon peuple l'appelle.

Ainſi lorſque mon char de la mer approchant,
Roule d'un pas plus vîte aux portes du Couchant,
Après que j'ai verſé dans tous les coins du Monde
Les rayons bienfaiſans de ma clarté féconde,
J'entre pour rafraîchir mes feux preſque amortis
Dans l'humide ſéjour des grottes de Thétis,
D'où ſortant au matin couronné de lumiere,
Je reprends dans les cieux ma courſe coutumiere.
Telle doit en ces tems de gloire & de grandeur,
De votre Art & du mien éclater la ſplendeur.
Là ſe tût Apollon, & la Nymphe ravie
De voir de tant d'honneur ſa ſcience ſuivie,
Se plaignit en ſon cœur des Deſtins envieux,
Qui remettoient ſi loin ce ſiécle glorieux.
Le Brun, c'eſt en nos jours que ſeront éclaircies
Du fidele Apollon les grandes prophéties,
Puiſqu'enfin dans la France on voit de toutes parts
Fleurir le régne heureux des Vertus & des Arts.
De combien d'Amphions les ſçavantes merveilles,
De combien d'Arions les chanſons ſans pareilles
Nous raviſſent l'eſprit par leurs aimables Vers,
Et nous charment l'oreille au doux ſon de leurs airs!
Mais il ſuffit de voir ce que ta main nous donne,
Ces miracles de l'Art, dont l'Art même s'étonne;
Et ce qu'en mille endroits de tes grands atteliers,
Travaille ſous tes yeux la main des Ouvriers.
C'eſt-là que la Peinture avec l'or & la ſoye,

PERRAULT

PERRAULT.

Sur un riche tiſſu tous ſes charmes déploye ;
Et que ſous le ciſeau les métaux transformez,
Impoſent à la vûë, & ſemblent animez.
Là d'un art ſans égal ſe remarque dépeinte
Du Monarque des Lys la ferveur humble & ſainte.
Lorſqu'il reçoit les dons du baume précieux,
Qu'autrefois à la France envoyerent les Cieux.
Ici l'œil eſt charmé de l'auguſte préſence
De deux Princes rivaux, qui jurent alliance ;
Et devenus amis mettent fin aux combats,
Qui depuis trente étez déſoloient leurs Etats.
LOUIS, le cœur touché d'une ſolide gloire,
Et vainqueur des appas qu'étaloit la Victoire,
Préfére ſans regret le repos des Sujets
Au bonheur aſſuré de ſes juſtes projets.

Deſcription du Temps, & de ſes différens effets.

IL peignit un Veillard, dont la barbe chenuë
Tomboit à flots épais ſur ſa poitrine nuë ;
D'un ſable diligent ſon front étoit chargé,
Et d'aîles de vautour tout ſon dos ombragé.
Près de lui ſe voyoit une faux argentée,
Qui faiſoit peur à voir, mais qu'il avoit quittée,
Pour prendre ainſi qu'un Maître ébauchant un tableau,
D'une main une éponge, & de l'autre un pinceau.
Les chef-d'œuvres fameux dont la Grece ſe vante,
Les tableaux de Zeuxis, d'Apelle & de Timante,

D'autres

PERRAULT

D'autres Maîtres encor des siécles plus âgez,
Etoient avec honneur à sa droite rangez.
A sa gauche gisoient honteux & mépriſables,
Des Peintres ignorans les tableaux innombrables;
Ouvrages ſans eſprit, ſans vie & ſans appas,
Et qui bleſſoient la vûë, ou ne la touchoient pas.
Sur les uns le Vieillard, à qui tout eſt poſſible,
Paſſoit de ſon pinceau la trace imperceptible,
D'une couche légere alloit * les bruniſſant,
Y marquoit des beautez, même en les effaçant;
Et d'un noir ſans égal fortifiant les ombres,
Les rendoit plus charmans en les rendant plus ſombres;
Leur donnoit ce teint brun, qui les fait reſpecter,
Et qu'un pinceau mortel ne ſçauroit imiter.
Sur les autres tableaux d'un mépris incroyable,
Il paſſoit ſans les voir l'éponge impitoyable;
Et loin de les garder aux ſiécles à venir,
Il en effaçoit tout juſques au ſouvenir.
Mais, LE BRUN, ſi le Tems dans la ſuite des âges,
Loin de les effacer, embellit tes ouvrages,
Et ſi ton Art t'éleve au comble de l'honneur,
Sçache que de LOUIS t'eſt venu ce bonheur.
Quand le Ciel veut donner un Héros à la Terre,
Aimable dans la paix, terrible dans la guerre,
Dont le nom ſoit fameux dans la ſuite des ans,
Il fait naître avec lui des Hommes excellens;

PERRAULT.

Afin qu'en cent façons ils célébrent ſa gloire,
Et que de ſes hauts faits conſervant la mémoire,
Des vertus du Héros la brillante clarté
Serve encor de lumiere à la poſtérité.
De-là nous ſont venus tant de doctes Orphées,
Qui chantent de LOUIS les glorieux trophées:
Apollon de ſes feux anime leurs efforts,
Et leur inſpire à tous ſes merveilleux accords.
De-là vient que le Ciel au gré de la Nature,
A voulu qu'en nos jours la charmante Peinture
T'ait mis au premier rang de tous les favoris,
Que dans le cours des ans elle a le plus chéris.
Et que l'Art ſoit monté par l'étude & l'exemple
A ce degré ſuprême où notre œil le contemple;
Digne de la grandeur du Roi que nous ſervons,
Digne de la ſplendeur du ſiécle où nous vivons. 1

1 Ce Poëme a paru pour la premiere fois en 1668. Quelqu'eſtimé qu'il ait été des Connoiſſeurs, on ne prétend pas qu'il ſoit exempt de défauts. Dirons-nous, pour les juſtifier, que l'Auteur, lorſqu'il compoſa cet Ouvrage, étoit chargé d'Emplois auſſi pénibles qu'importans? Diſons plutôt que les négligences y ſont en ſi petit nombre, qu'elles diſparoiſſent en quelque ſorte dans la foule des beautez dont il eſt rempli.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis. Hor.

DEVISES POUR LOUIS LE GRAND.

PERRAULT

UN LYS SUR SA TIGE.

Candore omnia vincit.

REJETTON glorieux d'une tige ſublime,
Je monte vers le Ciel d'un amour magnanime,
Et brille d'un éclat qui n'a rien d'emprunté :
Rien de ce que je ſuis aux mortels ne ſe cache :
Mont front toujours ouvert auſſi-bien que ſans tache,
Sert de parfait ſymbole à la ſincerité.

UN SEP DE VIGNE DE VIRGINIE.

Creſcit in immenſum.

UN progrès ſans pareil a ſuivi ma naiſſance.
Par une merveilleuſe & ſecrette puiſſance
On me voit élever toujours :
Il n'eſt obſtacles ni limites,
Qui puiſſent retarder mes démarches ſubites,
Ni qui puiſſent borner mon cours.

UNE GRENADE.

Præſtant interna corona.

QUELQUE avantage que me donne
La royale couronne

PERAULT.

Dont mon front eſt paré ;
Toutefois ce beau diadême
Ne ſçauroit être comparé
Aux tréſors infinis que j'enferme en moi-même.

Epitaphe de M. le Maréchal de Créqui, inhumé aux Jacobins de la ruë Saint Honoré.

CELUI dont le grand cœur, par la gloire animé,
Ne ſe borna jamais, eſt ici renfermé.
Son trépas fut ſuivi des regrets les plus tendres ;
Et ſon Epouſe en pleurs attend cet heureux jour,
Où la mort en mêlant leurs précieuſes cendres,
Les joindra pour jamais comme a fait leur amour.

Sur la mort de François d'Harcourt de Beuvron, Abbé du Montier en Argonne.

PRE's des murs aſſiégez d'une Ville obſtinée,
Il meurt en s'acquittant de ſon pieux emploi.
Tous pleurent à l'envi ſa triſte deſtinée ;
Il eſt plaint des Soldats, des Chefs & de ſon Roi.

La nobleſſe du ſang fut ſon moindre avantage :
Sa belle ame brûla du feu qui fait les Saints ;
Et lorſque les Guerriers ſignaloient leur courage,
Il élevoit au Ciel ſes innocentes mains.

Il mourut quand Namur d'une immortelle gloire
En tombant couronna ſes illuſtres vainqueurs ;

Et ſa mort au milieu des champs de la Victoire,
Troubla notre allegreſſe, & fit couler nos pleurs. 1.

PERRAULT

Sur un Tableau de Mignard, qui repréſente la Famille Royale.

DANS ces jeunes Héros, dont l'auguſte naiſſance
Promet cent miracles divers,
Tu vois tes Rois, heureuſe France;
Et peut-être y vois-tu ceux de tout l'Univers. 2

Portrait de l'Amitié.

J'AI le viſage long & la mine naïve;
Je ſuis ſans fineſſe & ſans art:
Mon teint eſt fort uni, ſa couleur aſſez vive,
Et je ne mets jamais de fard.

Mon abord eſt civil, j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs;
Mais quoique je ſois belle, agréable & charmante,
Je régne ſur bien peu de cœurs.

1 Ces Stances & l'Epitaphe qui les précéde, ſont traduites du Latin de Santeüil.

2 C'eſt une belle traduction de ces deux vers du même Poëte:

Hîc agnoſce tuos ventura in ſæcula Reges,
Gallia; quondam orbis ſentiet eſſe ſuos.

Il faut pourtant convenir que ſi la penſée eſt également noble dans les deux Langues, l'expreſſion Latine a plus de force & de préciſion que la Françoiſe.

PERRAULT.

Il eſt vrai qu'on m'exalte, & preſque tous les hommes
Se vantent de ſuivre mes lois :
Mais que j'en connois peu dans le ſiécle où nous ſommes
Dont le cœur réponde à la voix !

Ceux que je fais aimer d'une flamme fidelle,
Me font l'objet de tous leurs ſoins ;
Et quoique je vieilliſſe à leurs yeux toujours belle,
Ils ne m'en eſtiment pas moins.

On m'accuſe ſouvent d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la proſpérité ;
Cependant il eſt vrai qu'on ne me peut connoître
Qu'au milieu de l'adverſité.

Sur quelques traductions des Poëtes Grecs.

Ils devoient ces Auteurs [1] demeurer dans leur Grec,
Et ſe contenter du reſpect

[1] Bion, Moſchus, Anacréon & Théocrite, traduits en vers François par le Baron de L***. C'étoit un homme conſommé dans le Grec, mais ſec & dur verſificateur au ſentiment des gens du métier. On lit dans le *Bollæana*, que M. Deſpréaux ayant entendu cette Epigramme, s'écria d'un ton de ſurpriſe : *Eſt-ce bien* M. PERRAULT *qui l'a faite ?* Il eſt ſans doute fort ſurprenant que l'Auteur du Poëme *ſur la Peinture*, de *l'Idylle* à M. de la Quintinie, du *Génie* à M. de Fontenelle, &c. ait pû faire une jolie Epigramme !

De la gent qui porte férule :
D'un ſçavant Traducteur on a beau faire choix, PERRAULT.
C'eſt les traduire ridicule
Que de les traduire en François.

A MONSIEUR DE FONTENELLE.

Le Génie.

COMME on voit des Beautez ſans grace & ſans appas,
Qui ſurprennent les yeux ; mais qui ne touchent pas ;
Où brille vainement ſur un jeune viſage
De la roſe & du lys le pompeux aſſemblage ;
Où ſous un front ſerain de beaux yeux ſe font voir
Comme des Rois captifs ſans force & ſans pouvoir ;
Tels on voit des eſprits au-deſſus du vulgaire,
Qui parmi cent talens n'ont point celui de plaire.
En vain, cher FONTENELLE, ils ſçavent prudemment
Employer dans leurs vers juſqu'au moindre ornement,
Prodiguer les grands mots, les figures ſublimes,
Et porter à l'excès la richeſſe des rimes ;
On baîlle, on s'aſſoupit, & tout cet appareil,
Après un long ennui cauſe enfin le ſommeil.
Il faut qu'une chaleur dans l'ame répanduë,
Pour agir au dehors l'éleve & la remuë ;

Lui fourniſſe un diſcours qui dans chaque auditeur
Ou de force ou de gré trouve un approbateur ;
Qui ſaiſiſſe l'eſprit, le convainque & le pique ;
Qui déride le front du plus ſombre Critique,
Et qui par la beauté de ſes expreſſions
Allume dans le cœur toutes les paſſions.
C'eſt ce feu qu'autrefois d'une audace nouvelle
Promethée [1] enleva de la voûte éternelle,
Et que le Ciel répand, ſans jamais s'épuiſer,
Dans l'ame des mortels qu'il veut favoriſer.
L'homme, ſans ce beau feu qui l'éclaire & l'épure,
N'eſt que l'ombre de l'homme, & ſa vaine figure ;
Il demeure inſenſible à mille doux appas,
Que d'un œil languiſſant il voit & ne voit pas.
Des plus tendres accords les ſçavantes merveilles
Frappent, ſans le charmer, ſes ſtupides oreilles ;
Et les plus beaux objets qui paſſent par ſes ſens,
N'ont tous pour ſa raiſon que des traits impuiſſans.
Il lui manque ce feu, cette divine flamme,
[2] L'eſprit de ſon eſprit, & l'ame de ſon ame.

[1] Promethée ayant détrempé dans l'eau une eſpece de limon, il en forma, ſelon la Fable, les premiers Hommes : il déroba enſuite par adreſſe le feu du Ciel, pour leur donner la vie. Jupiter irrité de ſon audace commanda à Vulcain de l'attacher ſur le mont Caucaſe avec des chaînes de fer. Non content de cette punition, il envoya un Vautour affamé, qui dévoroit chaque jour une partie du foye du malheureux Promethée ; & pour éterniſer ſon ſupplice, ce foye renaiſſoit & ſe reproduiſoit toutes les nuits.

[2] Ce vers qui paroît ſi fort alambiqué à un Critique de

Que

Que celui qui poſſede un don ſi précieux,
D'un encens éternel en rende grace aux Cieux.
Eclairé par lui-même, & ſans étude habile,
Il trouve à tous les Arts une route facile;
Le ſçavoir le prévient, & ſemble lui venir
Bien moins de ſon travail que de ſon ſouvenir.
Sans peine il ſe fait jour dans cette nuit obſcure
Où ſe cache à nos yeux la ſecrete Nature:
Il voit tous les reſſorts qui meuvent l'Univers;
Et ſi le ſort l'engage au doux métier des vers,
Par lui mille beautez à toute heure ſont vûës,
Que les autres mortels n'ont jamais apperçûës.
Quelque part qu'au matin il découvre des fleurs,
Il voit la jeune Aurore y répandre des pleurs.
S'il jette ſes regards ſur les plaines humides,
Il y voit s'y jouer les vertes Néréïdes;
Et ſon oreille entend tous les différens tons,
Que pouſſent dans les airs les conques des Tritons.
S'il promene ſes pas dans une forêt ſombre,
Il y voit des Sylvains & des Nymphes ſans nombre;
Qui toutes l'arc en main, le carquois ſur le dos,
De leurs cors enrouez réveillent les échos;

PERRAULT.

nos jours, exprime, ce ſemble, d'une façon énergique la penſée de l'Auteur. Au reſte, comme la Poëſie a ſes hardieſſes, on ne peut guéres les condamner que lorſqu'elles ſont trop fréquentes.

PERRAULT.

Et chaſſant à grand bruit vont terminer leur courſe
Au bord des claires eaux d'une bruyante ſource.
Tantôt il les verra ſans arc & ſans carquois,
Danſer durant la nuit au ſilence des bois,
Et ſous les pas nombreux de leur danſe légere,
Faire à peine plier la mouſſe & la fougere;
Pendant qu'aux mêmes lieux le reſte des humains
Ne voit que des chevreuils, des biches & des daims.
C'eſt dans ce feu ſacré que germe l'éloquence;
Qu'elle y forge ſes traits, ſa noble véhémence;
Qu'elle y rend ſes diſcours ſi brillans & ſi clairs.
C'eſt ce feu qui formoit la foudre & les éclairs
Dont le fils de Xantipe & le grand Démoſthenes
Effrayoient à leur gré tout le peuple d'Athenes.
C'eſt cette même ardeur qui donne aux autres Arts
Ce qui mérite en eux d'attirer nos regards;
Qui féconde, produit par ſes vertus ſecretes,
Les Peintres, les Sculpteurs, les Chantres, les Poëtes;
Tous ces hommes enfin en qui l'on voit régner
Un merveilleux ſçavoir qu'on ne peut enſeigner,
Une ſainte fureur, une ſage manie,
Et tous les autres dons qui forment le génie.
Au-deſſus des beautez, au-deſſus des appas
Dont on voit ſe parer la Nature ici-bas,
Sont dans un grand palais ſoigneuſement gardées
De l'immuable Beau les brillantes idées;
Modeles éternels des travaux plus qu'humains

Qu'enfantent les eſprits, ou que forment les mains.
Ceux qu'anime & conduit cette flamme divine, PER-
Qui du flambeau des cieux tire ſon origine, RAUL
Seuls y trouvent accès, & par d'heureux efforts
Y viennent enlever mille riches tréſors.
Les célébres Myrons, les illuſtres Apelles
Y prirent à l'envi mille graces nouvelles;
Ces Charmantes Venus, ces Jupiters tonnans,
Où l'on vit éclater tant de traits étonnans,
Que la Nature même en ſes plus beaux ouvrages,
Ne peut nous en donner que de foibles images.
Ce fut-là qu'autrefois ſans l'uſage des yeux,
Du ſiége d'Ilion le Chantre glorieux,
Découvrit de ſon art les plus ſacrez myſteres,
Et prit de ſes Héros les divins caracteres.
Ce fut-là qu'il forma la vaillance d'Hector,
Le courage d'Ajax, le bon ſens de Neſtor,
Du fier Agamemnon la conduite ſévere,
Et du fils de Thétis l'implacable colere:
Ulyſſe y fut conçu toujours ſage & prudent,
Therſite toujours lâche & toujours impudent.
Dans ce même ſéjour tout brillant de lumieres,
Où l'on voit des objets les images premieres,
Il ſçut trouver encor tant de variétez,
Tant de faits merveilleux ſagement inventez,
Que malgré de ſon tems l'ignorance profonde,
De ſon tems, trop voiſin de l'enfance du monde,
Malgré de tous ſes Dieux les diſcours indécens,

PERRAULT.

Ses redites ſans fin, ſes contes languiſſans,
Dont l'harmonieux ſon ne flatte que l'oreille,
Et qu'il laiſſe échapper quand ſa Muſe [1] ſommeille,
En tous lieux on l'adore, en tous lieux ſes Ecrits
D'un charme inévitable enchantent les eſprits.
C'eſt-là que s'élevoit le Héros de ta race,
CORNEILLE, dont tu ſuis la glorieuſe trace:
C'eſt-là qu'en cent façons, ſous des fantômes vains,
S'apparoiſſoit en lui la vertu des Romains;
Qu'habile il en tira ces vivantes images,
Qui donnent tant de pompe à ſes divins Ouvrages,
Et qu'il releve encor par l'éclat de ſes vers,
Délices de la France & de tout l'Univers.
En vain quelques Auteurs, dont la Muſe ſtérile
N'eût jamais rien chanté ſans Homere & Virgile,
Prétendent qu'en nos jours on ſe doit contenter
De voir les Anciens & de les imiter..
Combien ſans le ſecours de ces rares modeles,
En voit-on s'élever par des routes nouvelles!
Combien de traits charmans ſemez dans tes Ecrits,

1 De l'aveu même d'Horace, *aliquando bonus dormitat Homerus.* Le jugement que M. PERRAULT porte ici d'Homere eſt fondé ſur la raiſon & ſur l'équité. S'il eût uſé d'une pareille modération dans ſes *Paralleles*, il n'auroit eu rien à démêler avec quelques fameux partiſans des Anciens.

Ne doivent qu'à toi ſeul & leur être & leur prix !
N'a-t'on pas vû des Morts aux rives infernales
Briller de cent beautez toutes originales,
Et plaire aux plus chagrins ſans redire en François
Ce qu'un aimable Grec [1] leur fit dire autrefois ?
De l'Eglogue, en tes vers, éclate le mérite,
Sans qu'il en coûte rien au fameux Théocrite,
Qui jamais ne fit plaindre un amoureux deſtin,
D'un ton ſi délicat, ſi galant & ſi fin.
Pour toi, n'en doutons pas, trop heureux FONTENELLE,
Des nobles fictions la ſource eſt éternelle ;
Pour toi, pour tes égaux, d'un immuable cours,
Elle coule ſans ceſſe, & coulera toujours.

A M. DE LA QUINTINYE,

Sur ſon Livre de l'Inſtruction des Jardins fruitiers & potagers.

PENDANT que vous chantez les Héros de la guerre,
Qui font régner la Mort, & déſolent la Terre ;
Souffrez, Muſes, ſouffrez qu'à l'ombre du repos
Je chante des Jardins le paiſible Héros.
Par ſon heureux travail, par ſes ſoins honorée,
De mille nouveaux fruits la Terre s'eſt parée ;

1. Lucien.

Et devenant féconde au gré de ſes deſirs,
ER- A charmé tous nos ſens de mille doux plaiſirs.
ULT. Le ſolide élément qui ſoutient notre vie,
La Terre ſe plaignoit de n'être plus ſervie
Que par des hommes vils, par de ruſtiques mains;
Elle qui vit jadis les plus grands des Romains
Au ſortir des combats, de leurs mains triomphantes
Cultiver avec ſoin les moindres de ſes plantes.
Elle n'enfantoit plus dans ſa vive douleur,
Que des fruits imparfaits, ſans force, ou ſans couleur.
A peine pour garder ſes lois & ſes coutumes,
Donnoit-elle au Printems les plus ſimples légumes,
Et retenant cachez ſes précieux tréſors,
Elle ne daignoit plus les produire au dehors.
De ſon riche palais la diſcrete Nature
Avec joie entendit cet innocent murmure,
Et pour notre bonheur promit de mettre fin
Aux ſiniſtres effets d'un ſi juſte chagrin.
Elle avoit dès long tems du ſage QUINTINYE
Formé pour les Jardins l'admirable génie,
Et verſé dans ſon ſein les dons qu'elle départ,
Quand elle veut qu'un homme excelle dans ſon art.
L'eſprit qu'il reçut d'elle, ouvert ſur toutes choſes,
Ne voyoit point d'effets ſans en chercher les cauſes,
Avec un ſoin exact il avoit médité
Tout ce qu'a jamais ſçu la docte Antiquité;

Dont les ſombres chaleurs, plus douces & plus lentes,
Sont l'amour, le ſoutien & la force des plantes.
Ces deux feux différens en joignant leur pouvoir,
Font tout croître & germer, font tout vivre & mouvoir.
Il eſt encore un feu vif, abjet, mépriſable,
Né du ſale rebut d'une ruſtique étable,
Mais qui rempli de ſucs & de ſels précieux,
Fait ſeul plus que la terre & le flambeau des cieux.
Par ſon heureux ſecours, joint à ton induſtrie,
Tu peux cueillir des fruits au ſein de ta Patrie,
Plus doux, plus ſavoureux, plus fins, plus délicats,
Que ceux où le Soleil dans les plus beaux climats
Aura, pendant le cours de ſa longue carriere,
Répandu tous ſes feux & toute ſa lumiere.
De l'art que tu chéris le ſecret ſouverain
Eſt de ſe bien poſter, & ſur un bon terrain:
Il faut connoître encor comment l'arbre prend vie;
Comment il ſe nourrit, comment il fructifie;
Quelle vertu l'anime, & ſi diverſement
A tout, ſans ſe peiner, donne le mouvement.
Dans l'endroit où le tronc ſe joint à la racine,
L'ame fait ſa demeure, & prend ſon origine.
Lorſque l'hiver répand ſa neige & ſes frimats,
Elle quitte la tige & deſcend en embas,
Où ſage elle travaille à pouſſer de ſes ſouches.

PERAULT.

De nouveaux rejettons, qui comme autant de bouches
Attirent l'aliment, & forment la liqueur,
Qui de l'arbre au Printems fait toute la vigueur;
Qui ranime en montant ſon tronc & ſes branchages,
Et le couronne enfin de fruits & de feuillages.
Ainſi c'eſt un abus de ne pas retrancher
Ces petits filamens, où l'on n'oſe toucher:
Dès qu'ils ont vû le jour, [1] auſſi-tôt ils périſſent,
Et dans terre enfouis ſe ſéchent, ſe moiſiſſent,
Infectent ce qui vit. Loin que l'arbre par eux
En repouſſe des jets plus ſains, plus vigoureux,
Il en ſent devenir ſes forces languiſſantes,
Et ne prend d'aliment qu'aux racines naiſſantes.
Tes Peres, peu ſçavans, ſe ſont encore trompez
Dans l'art dont les rameaux veulent être coupez.
Quand du milieu de l'arbre une branche nouvelle
S'élevoit fierement groſſe, luiſante & belle,
Elle étoit conſervée, & charmé de l'avoir,
L'ignorant Jardinier y mettoit ſon eſpoir.
Il faut jetter à bas cette jeune inſolente,
Qui prend pour ſe nourrir tout le ſuc de la plante:
Ce ſuc, dès qu'on la coupe, auſſit-tôt abattu,

1 *Auſſi-tôt* après *dès que*, eſt ſuperflus; & le Poëte s'en ſeroit tenu ſans doute à l'un des deux s'il n'eût été gêné par la meſure du vers.

Aux branches d'alentour partage ſa vertu ;
Répare abondamment leurs forces preſque éteintes, PER-
Et groſſit tous les fruits dont elles ſont enceintes. RAUL
Je ne pourrois nombrer les abus différens,
Où de mille façons tombent les ignorans.
Le tems & mes leçons te les feront paroître.
Des arbres cependant travaille à bien connoître
Tous les tempéramens & toutes les humeurs,
Leurs chagrins, leurs deſirs, leur langage, leurs mœurs.
Il faut qu'à demi mot un Jardinier entende
Ce que dans ſes beſoins un arbre lui demande.
Sa tige, ſes rameaux, ſes feuilles, ſa couleur,
Lui témoignent aſſez ſa joye, ou ſa douleur.
Si dans ces lieux ſacrez j'ai voulu te conduire,
Si moi-même je prends la peine de t'inſtruire,
Et te découvre enfin tant de ſecrets divers,
Tu dois en rendre grace au Maître que tu ſers.
Ce Prince eſt mon amour, c'eſt mon parfait ouvrage ;
Sa bonté, ſa douceur, ſa force, ſon courage,
Et tous mes plus grands dons qu'en lui j'ai ramaſſez,
Auroient fait vingt Héros dans les ſiécles paſſez.
Quand ſuivi de ſa Cour, & tout brillant de gloire,
LOUIS en deſcendant du char de la Victoire,
Viendra ſe délaſſer après mille dangers,
Dans les longs promenoirs de ſes riches vergers ;
Il faut que de beaux fruits en tout tems ſoient couvertes

De tes arbres féconds les branches toujours vertes,
ER- Puiſqu'en toutes ſaiſons ſuivi de ſes Guerriers
ULT. Dans le beau champ de Mars il cueille des lauriers.
Ainſi la QUINTINYE apprit de la Nature
Des utiles Jardins l'agréable culture.
De-là tant de beaux fruits : de-là nous ſont venus
Tant d'arbres excellens, autrefois inconnus,
Ou qui ne ſe plaiſoient qu'aux plus lointaines terres.
De-là viennent encor ces admirables ſerres,
Où les arbres choiſis, qu'on enferme dedans,
Sous un calme éternel ſont toujours abondans.
Chez lui, quand l'Aquilon de ſes froides haleines
Fixoit le cours des eaux, & durciſſoit les plaines;
Dans l'enclos ſouterrain de ces tiédes réduits,
De l'Eté, de l'Automne on trouvoit tous les fruits;
On trouvoit du Printems toutes les fleurs écloſes,
Et l'Hiver au milieu des fraiſes & des roſes,
Auroit cru n'être plus au nombre des ſaiſons,
Si dehors il n'eût vû ſa neige & ſes glaçons.
Là, brilloit le teint vif des pêches empourprées;
Ici, le riche émail des prunes diaprées;
Là, des rouges pavis le duvet délicat;
Ici, le rouge ambré du rouſsâtre muſcat;
Tous fruits, dont l'œil ſans ceſſe admiroit l'abondance,
La beauté, la groſſeur, la diſcrete ordonnance:
Jamais ſur leurs rameaux également chargez,

La main ſi ſagement ne les eût arrangez.
Mais c'eſt peu que notre âge, illuſtre QUINTINYE, PERRAULT.
Ait profité des dons de ton rare génie ;
C'eſt peu que déſormais la terre où tu nâquis,
Jouiſſe par tes ſoins de tant de fruits exquis ;
Tu veux avec ta plume, agréable & ſçavante,
Tranſmettre tes ſecrets à la race ſuivante ;
Et les faiſant paſſer à nos derniers neveux,
Rendre tous les climats & tous les tems heureux.

Pour la Sainte Croix.

VOILA la Chaire où JESUS nous inſtruit :
Le Lit, où pour jamais ſon Sang nous reproduit ;
Le Siége, où ſe rendra la juſtice ſuprême ;
Le Char, où juſqu'au Ciel la gloire l'a conduit ;
Et l'Autel, où pour nous il s'immole lui-même. 1

Aux nouveaux Convertis.

ENFIN de vos ames rebelles
La Grace a deſſillé les yeux,
Et rejoints au Corps des Fidelles,
Vous rentrez au chemin des Cieux.

1 Ces vers ſont traduits des vers ſuivans de Santeüil, qui ſont eux-mêmes autant de penſées tirées des SS. Peres.

Hæc illa ſedes quâ docuit Deus ;
Vitalis, in quo nos peperit, thorus ;
Currus triumphantis, tribunal
Judicis, atque litantis ara.

PERRAULT.

Béniſſez le Seigneur, béniſſez ſa clemence ;
Et de votre bonheur immenſe
Goûtez les ſolides appas ;
Mais n'oubliez jamais, qu'aux routes ineffables
De ſes véritez adorables,
C'eſt à la ſeule Foi de conduire vos pas.

Caïn maudit de Dieu.

A tout homme à jamais tu ſeras en horreur.
Le ſang, le juſte ſang qu'a verſé ta fureur,
Eſt tombé devant moi ſur la terre alterée :
Elle l'a bû fumant, & s'en eſt enyvrée.
Tu n'en recueilleras qu'une moiſſon d'ennuis ;
Son ſein à tes travaux refuſera ſes fruits ;
Et toujours fugitif ſur la face du monde,
Tu n'y pourras fixer ta courſe vagabonde.

STANCES.

Sur la vanité du repentir dans la vieilleſſe.

Je ne le ſçai que trop, dans le cours du bel âge,
Quand la nature ardente échauffant nos deſirs,
Nous rend ſi propres aux plaiſirs,
Qu'il eſt mal-aiſé d'être ſage :
Cependant, malgré tant d'attraits,
On ne peut trop le dire, & le faire connoître,
En ce tems-là même il faut l'être,
Ou l'on court grand danger de ne l'être jamais.

Il n'eſt pas vrai que la vieilleſſe
Ramene chez nous le bons ſens :
Ce que l'on y voit de ſageſſe,
N'eſt que l'effet de ſa foibleſſe
Qui rend nos deſirs impuiſſans.

En vain l'homme paroît renoncer aux délices
Qui firent autrefois ſon crime & ſon erreur ;
Rendez à tous ſes ſens leur premiere vigueur,
Vous verrez auſſi-tôt renaître tous ſes vices.

C'eſt à tort qu'un vieux débauché
Sur quelques vains remords fonde ſon eſpérance :
Ce remords dont il eſt touché
N'eſt qu'une vaine pénitence,
Qui ſans expier ſon offenſe,
Ne ſert qu'à punir ſon péché.

Dans les pleurs qu'on lui voit répandre
Pour les crimes qu'il a commis,
Qui ſçait s'il ſe repent des plaiſirs qu'il a pris,
Ou s'il regrette ceux qu'il ne ſçauroit plus prendre ?

Le pécheur qui tranquillement
Attend à revenir de ſon égarement
Qu'il ſoit au bout de ſa carriere,
Se trompe malheureuſement :

PERRAULT.

C'eſt une grace ſinguliere
Que Dieu ne fait que rarement. 1

EXTRAIT DE SAINT PAULIN,

POEME HE'ROIQUE.

Sages maximes pour les Rois.

2 DEUX fois à peine encor l'inégale courière
Dans le cercle des mois fournira ſa carriere,
Que Gontaire effacé du nombre des humains,
Vous laiſſera, Seigneur, ſon ſceptre dans les mains.
Mais lorſqu'enfin le Ciel au trône vous appelle,
Aux devoirs qu'il preſcrit ſongez d'être fidelle.
N'imitez pas ces Rois, dont l'eſprit orgueilleux
Penſe que les Etats ne ſont faits que pour eux;
Qu'un digne Potentat doit n'aimer que la guerre,
N'avoir point de repos qu'il n'ait conquis la Terre,
N'admettre dans ſon cœur que de vaſtes projets,
Et ne compter pour rien le bonheur des ſujets.
Non, Seigneur, d'un grand Roi la véritable gloire
N'eſt point de remporter victoire ſur victoire,

1 Ces Stances ont été gravées ſous le nom de M. PERRAULT, & annoncées même comme ſon dernier ouvrage: cependant elles ſe trouvent imprimées parmi les Poëſies de M. Pavillon. Une choſe eſt vraye, c'eſt qu'elles ſont dignes de tous les deux.

2 Saint Paulin annonce au Prince Traſimond, neveu du Roi des Vandales, qu'il eſt à la veille de lui ſuccéder.

De

De répandre du ſang, d'envahir des Etats,
Ni de faire trembler les autres Potentats ; PER-
Mais bien d'aimer ſon peuple, & d'en être le pere, RAUL.
D'avoir toujours un cœur ſenſible à ſa miſére,
Et de n'être attentif qu'au deſſein généreux
De le régir en paix, & de le rendre heureux.

EXTRAITS DU POEME INTITULÉ, LE SIÉCLE [1] DE LOUIS LE GRAND.

Progrès de la Phyſique depuis Ariſtote....

CHACUN ſçait le décri du fameux Ariſtote,
En Phyſique moins ſûr qu'en Hiſtoire Hérodote :
Ses Ecrits qui charmoient les plus intelligens,
Sont à peine reçûs de nos moindres Régens.
Pourquoi s'en étonner ? Dans cette nuit obſcure
Où ſe cache à nos yeux la ſecrete Nature,
Quoique le plus ſçavant d'entre tous les humains,
Il ne voyoit alors que des fantômes vains.

1 Ce Poëme dont l'Auteur fit lecture en 1687. dans une ſéance publique de l'Académie Françoiſe, y reçut de grands applaudiſſemens ; mais il fut en même tems cauſe d'une guerre civile, qui s'éleva dans la République des Lettres au ſujet de la prééminence entre les Auteurs anciens & modernes. La chaleur avec laquelle chacun des deux partis ſoutenoit ſon opinion, les empêcha d'abord de s'entendre : cependant ils ſe raprocherent peu à peu ; & le calme ſe rétablit. On convint de part & d'autre qu'on pouvoit donner de grandes louanges aux Anciens, ſans rien diminuer de celles qui ſont légitimement dûës à tant d'illuſtres Modernes.

PERRAULT.

Chez lui, ſans nul égard des véritables cauſes,
De ſimples qualitez opéroient toutes choſes ;
Et ſon ſyſtême obſcur rouloit tout ſur ce point,
Qu'une choſe ſe fait de ce qu'elle n'eſt point.
D'une épaiſſe vapeur ſe formoit la cométe ;
Sur un ſolide ciel rouloit chaque planette,
Et tous les autres feux dans leurs vaſes dorez
Pendoient du riche fond des lambris azurez.
Grand Dieu, depuis le jour qu'un art incomparable
Trouva l'heureux ſecret de ce verre admirable,
Par qui rien ſur la Terre & dans le haut des cieux,
Quelque éloigné qu'il ſoit, n'eſt trop loin de nos yeux,
De quel nombre d'objets d'une grandeur immenſe,
S'eſt accruë en nos jours l'humaine connoiſſance ?
Dans l'enclos incertain de ce vaſte Univers,
Mille mondes nouveaux ont été découverts ;
Et de nouveaux ſoleils, quand la nuit tend ſes voiles,
Egalent déſormais le nombre des étoiles.
Par des verres encor non moins ingénieux,
L'œil voit croître ſous lui mille objets curieux :
Il voit, lorſqu'en un point ſa force eſt réunie,
De l'atôme au néant la diſtance infinie :
Il entre dans le ſein des moindres petits corps ;
De la ſage Nature il y voit les reſſorts,
Et portant ſes regards juſqu'en ſon ſanctuaire,

Admire avec quel art en ſecret elle opere.
L'homme de mille erreurs autrefois prévenu,
Et malgré ſon ſçavoir à ſoi-même inconnu,
Ignoroit en repos juſqu'aux routes certaines
Du 1 Méandre vivant qui coule dans ſes veines.
Des utiles vaiſſeaux où de ſes alimens
Se font pour le nourir les heureux changemens,
Il ignoroit encor la ſtructure & l'uſage,
Et de ſon propre corps le divin aſſemblage.
Je vois les Cicerons, je vois les Démoſthenes,
Ornemens éternels & de Rome & d'Athenes,
Dont le foudre éloquent me fait déja trembler;
Et qui de leurs grands noms viennent nous accabler.
Qu'ils viennent, je le veux; mais que ſans avantage,
Entre les combattans le terrain ſe partage;
Que dans notre Barreau l'on les voye occupez
A défendre d'un champ trois ſillons uſurpez:
Qu'inſtruits dans la Coutume, ils mettent leur étude
A prouver d'un égoût la juſte ſervitude;
Ou qu'en riche appareil la force de leur art,
Eclate à ſoutenir les droits de Jean Maillard.

PER RAUL

1 Fleuve de la Grece qui retourne pluſieurs fois ſur lui-même.

Si leur haute éloquence, en ſes démarches fieres,
PERRAULT. Refuſe de deſcendre à ces viles matieres,
Que nos grands Orateurs ſoient aſſez fortunez
Pour défendre comme eux des Cliens [1] couronnez;
Ou qu'un grand Peuple en foule accoure les entendre,
Pour déclarer la guerre au pere [2] d'Alexandre.
Plus qu'eux peut être alors diſerts & véhémens,
Ils donneroient l'eſſor aux plus grands mouvemens;
Et ſi pendant le cours d'une longue Audience,
Malgré les traits hardis de leur vive éloquence,
On voit nos vieux Catons ſur leurs riches tapis,
Tranquilles auditeurs & ſouvent aſſoupis,
On pourroit voir alors au milieu d'une place,
S'émouvoir, s'écrier l'ardente populace:
Ainſi, quand ſous l'effort des autans irritez
Les paiſibles ruiſſeaux ſont à peine agitez,
Les moindres aquilons ſur les plaines ſalées,
Elevent juſqu'aux cieux les vagues ébranlées.

Effets de la Muſique.

Ce bel Art tout divin par ſes douces merveilles,
Ne ſe contente pas de charmer les oreilles,
Ni d'aller juſqu'au cœur par ſes expreſſions,
Emouvoir à ſon gré toutes les paſſions :

1 Ciceron plaida pour le Roi Déjotarus.
2 Démoſthene haranguoit contre Philippe, pere d'Alexandre le Grand.

PERRAULT.

Il va, paſſant plus loin, par ſa beauté ſuprême,
Au plus haut de l'eſprit charmer la raiſon même.
Là cet ordre, ce choix, & ces juſtes rapports
Des divers mouvemens & des divers accords,
Le choc harmonieux de divers parties,
Dans leurs tons oppoſez ſagement aſſorties,
Dont l'une ſuit les pas de l'autre qui s'enfuit;
Le mélange diſcret du ſilence & du bruit,
Et de mille reſſorts la conduite admirable,
Enchante la raiſon d'un plaiſir ineffable.
Ainſi pendant la nuit quand on leve les yeux
Vers les aſtres brillans de la voûte des cieux,
Plein d'une douce joye on contemple, on admire
Cet éclat vif & pur dont on les voit reluire,
Et d'un reſpect profond on ſent toucher ſon cœur
Par leur nombre étonnant & leur vaſte grandeur:
Mais ſi de ces beaux feux les courſes meſurées,
De celui qui les voit ne ſont pas ignorées,
S'il connoît leurs aſpects & leurs déclinaiſons,
Leur chûte & leur retour qui forment les ſaiſons,
Combien adore-t-il la Sageſſe infinie,
Qui de cette nombreuſe & céleſte harmonie,
D'un ordre compaſſé juſqu'aux moindres mo-
mens,
Régle les grands accords & les grands mouve-
mens!

Eloge de Louis le Grand.

PERAULT.

Le Ciel en le formant épuiſa ſes tréſors,
Et le combla des dons de l'eſprit & du corps.
Par l'ordre des Deſtins la Victoire aſſervie
A ſuivre tous les pas de ſon illuſtre vie,
Animant les efforts de ſes vaillans Guerriers,
Dès qu'il régna ſur nous le couvrit de lauriers:
Mais lorſqu'il entreprit de mouvoir par ſoi-même
Les pénibles reſſorts de la grandeur ſuprême,
De quelle majeſté, de quel nouvel éclat,
Ne vit-on pas briller la face de l'Etat!
La pureté des Lois partout eſt rétablie;
Des funeſtes duels la rage eſt abolie,
Sa valeur en tous lieux ſoutient ſes alliez;
Sous elle, les ingrats tombent humiliez;
Et l'on voit tout à coup les fiers peuples de l'Ebre,
Du rang qu'il tient ſur eux rendre un aveu célébre.
Son bras ſe ſignalant par cent divers exploits,
Des places qu'il attaque en prend quatre à la fois.
Auſſi loin qu'il le veut il étend ſes frontieres;
En dix jours il ſoumet des Provinces entieres:
Son armée à ſes yeux paſſe un fleuve profond,
Que Céſar ne paſſa qu'avec l'aide d'un pont.
De trois vaſtes Etats les haines déclarées,
Tournent contre lui ſeul les armes conjurées;
Il abat leur orgueil, il confond leurs projets,
Et pour tout châtiment leur impoſe la paix.

Inſtruit d'où vient en lui cet excès de puiſſance,
Il s'en ſert, plein de zéle & de reconnoiſſance, PERRAULT
A rendre à leur bercail les troupeaux égarez,
Qu'une mortelle erreur en avoit ſéparez;
Et par ſes pieux ſoins l'Héréſie étouffée
Fournit à ſes vertus un immortel trophée.
Peut-être qu'éblouis par tant d'heureux progrès,
Nous n'en jugeons pas bien pour en être trop près:
Conſultons au dehors, & formons nos ſuffrages
Au gré des Nations des plus lointaines plages;
De ces peuples heureux, où plus grand, plus vermeil,
Sur un char de rubis ſe leve le Soleil;
Où la Terre, en tout tems, d'une main libérale,
Prodigue ſes tréſors qu'avec pompe elle étale;
Dont les ſuperbes Rois ſont ſi vains de leur ſort,
Qu'un ſeul regard ſur eux eſt ſuivi de la mort.
L'invincible Louis ſans flotte, ſans armée,
Laiſſe agir en ces lieux ſa ſeule renommée;
Et ces peuples charmez de ſes exploits divers,
Traverſent ſans repos le vaſte ſein des mers,
Pour venir à ſes pieds lui rendre un humble hommage,
Pour ſe remplir les yeux de ſon auguſte image,
Et goûter le plaiſir de voir tout à la fois
Des hommes le plus ſage, & le plus grand des Rois.

PERRAULT.

Valeur du Soldat François, augmentée par la préſence de LOUIS *XIV.*

QUAND toute la fleur de la Grece
Autrefois d'Aulide partit
Pour Ilion qu'elle abattit,
On remarqua moins d'allegreſſe ;
L'Euphrate vit moins de valeur,
Moins de cette noble chaleur,
Qui brave les dangers & fait tout entreprendre,
Lorſque ſes bords furent couverts
Des fameux combattans que menoit Alexandre,
Et qui ſous ſes drapeaux conquirent l'Univers.

CHEVREAU.

CHEVREAU.

URBAIN CHEVREAU, né à Loudun, ville du Poitou, le 18 Avril 1623. y eſt mort le 15 Février 1701. Il s'appliqua dès ſa jeuneſſe avec tant d'ardeur à l'étude des Belles-Lettres, que dans un âge plus mûr il devint un des plus ſçavans hommes de ſon tems. Son érudition, également vaſte & polie, lui fit des amis[1] & des admirateurs depuis la Loire juſqu'au Nord. A peine avoit-il fini les longs voyages qu'il avoit entrepris pour connoître les mœurs des Peuples qui nous environnent, que ſon mérite lui procura des emplois, importans par la confiance qui en faiſoit le principal caractere. De retour en France, LOUIS XIV. le nomma Pré-

1 De ce nombre étoient la fameuſe Reine *Chriſtine*, le Roi *Guſtave* ſon ſucceſſeur, l'Electeur Palatin *Charles-Louis*, Madame Palatine Douairiere ſa mere, & Madame mere de M. le Duc d'Orléans Régent; ſans parler des *Saumaiſes*, des *Spinoſa*, des *Fabrices*....

CHEVREAU.

cepteur de M. le Duc du Maine. Ce nouveau poſte fut pour lui un nouveau ſujet de faire paroître toute l'étenduë de ſon zéle & de ſa capacité. Le tems preſcrit pour l'inſtruction du jeune Prince ne fut pas plutôt écoulé, que M. CHEVREAU ſe retira dans ſa Patrie pour y jouir du repos & de la liberté qui lui avoient toujours été ſi chers. Il nous a laiſſé divers ouvrages, dont le plus conſidérable eſt l'*Hiſtoire du Monde* en 8 volumes in-12. Ce Livre eſt rempli de mille choſes curieuſes & intéreſſantes: mais il eſt facile de voir au peu d'ordre qui y régne, que l'Auteur n'y a pas mis la derniere main.

Vers pour mettre au bas du portrait de LOUIS XIV.

CE Monarque eſt du Ciel le plus parfait ouvrage.
Son jugement égale ſon courage:
Sa bonté charme ceux qu'il ſoumet à ſes lois,
Et qui voit ſon image,
Voit celle du plus ſage,
Du premier, du plus juſte, & du plus grand des Rois.

Sur Didon.

CHE
VRE

[1] DANS l'état déplorable où l'on te voit réduite,
Hélas! qui ne plaindroit ton amour & ton sort!
Si la mort d'un époux est cause de ta fuite,
La fuite d'un amant est cause de ta mort.

Epitaphe de M. de Turenne.

TURENNE a son tombeau parmi ceux de nos Rois.
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
LOUIS voulut ainsi couronner sa vaillance,
Afin d'apprendre aux siécles à venir
Qu'il ne mit point de différence
Entre porter le sceptre & le bien soutenir.

Epitaphe du Grand Corneille.

EN vain les beaux Esprits, par de communs suffrages,
Elevent à sa gloire un superbe tombeau;
Il n'en peut avoir de plus beau
Que celui qu'il s'est fait dans ses divins ouvrages.

---

[1] Cette Epigramme est imitée de celle-ci d'Ausone :

Infelix Dido, nulli bene nupta marito,
Hoc perenute fugis, hoc fugiente peris.

On verra à l'article de M. Charpentier une heureuse traduction de cette même Epigramme.

A un Ami.

CHEVREAU. Tout m'afflige, tout m'importune ;
Les promeſſes des Grands n'ont pour moi nul effet ;
Et j'en ſuis ſi peu ſatisfait,
Que je crains bien, cher Liſle-Brune,
De n'avoir rien de la Fortune,
Que le [1] tableau que j'en ai fait.

LETTRES.

A M. le Duc du Maine.

SERVEZ Dieu, reſpectez le Roi.
Tâchez de vous former ſur un ſi grand modele ;
Et pour être jugé digne de votre emploi,
Renoncez déſormais à toute bagatelle..
Déteſtez le menſonge & la ſotte fierté ;
Faites de la vertu votre plus grande affaire ;
Et dans un entretien même de liberté,
Voyez quand vous devez ou parler, ou vous taire.
N'écoutez point le délateur,
N'obligez point l'ingrat, mépriſez le flatteur.

[1] L'Auteur fait alluſion au Livre qu'il a compoſé ſous le titre de *Tableau de la Fortune*. Au reſte on ne doit regarder ſes plaintes que comme un jeu d'eſprit. Outre une groſſe penſion de la Cour, M. CHEVREAU avoit une Bibliotheque de plus de vingt mille écus, une très-belle maiſon qu'il avoit fait bâtir à Loudun, & qu'il appelloit ſon hermitage ; & pour ſurcroît de bonheur, il étoit garçon.

Par une fauſſe politique,
D'une choſe publique,
Ne faites jamais un ſecret.
Uſez bien de celui d'un autre:
Mais tant que vous ſerez diſcret,
Vous ne direz jamais le vôtre.
Aimez le divertiſſement,
Sans le chercher avec empreſſement.
Ne donnez point dans la chimere.
N'ayez jamais d'emportement:
Dans la douleur la plus amere,
Et dans la plus âpre colere,
Conſervez votre jugement.
N'uſez jamais de méchantes fineſſes;
Soyez exact dans vos promeſſes;
Du tems qui fuit ſoyez bon ménager;
Et ſi vous avez des foibleſſes,
N'oubliez rien pour vous en corriger.
Il eſt bon dans vos entrepriſes
De ne rien précipiter:
Si les autres font des ſottiſes,
Vous en devez profiter.
Fuyez la débauche & l'intrigue;
Des plaiſirs criminels détournez tous vos pas:
Dans vos dons & dans vos repas,
Empêchez-vous d'être avare ou prodigue,
Fermez l'oreille aux conſeils dangereux:
Ne ſoyez ni guindé, ni railleur, ni ſévere:

Soyez pour vos amis conſtant & généreux ;
Et pour une faute légere,
Ne rompez jamais avec eux.
Pour votre bien ſoyez toujours docile :
Au malheureux accordez votre appui :
Préférez l'honnête à l'utile :
C'eſt tout ce que j'ai pû vous écrire aujourd'hui.

EPITRE.

Eh bien, Seigneur, vous y voilà.
Je ſuis ici, vous êtes là ;
Et mon emploi, ſans doute, eſt différent du vôtre.
Vous n'aimez plus que les combats ;
Vous coupez & jambes & bras ;
Et moi, je vis comme un Apôtre.
Aux plaiſirs innocens tout chemin m'eſt frayé ;
Je n'y vois rien dont je ſois effrayé ;
Tous mes jours ſont des jours de fête ;
Heureux de n'être point payé
Pour me faire caſſer la tête !

Il n'en eſt pas ainſi de vous autres vaillans,
A qui le Ciel a donné des talens,
Dont nos derniers Neveux garderont la mémoire.
Pour vous le combat n'eſt qu'un jeu ;
Vos moindres actions enrichiſſent l'Hiſtoire ;
Et vous allez chercher la gloire
Au travers du ſang & du feu.

Le pere des Métamorphoſes,
Le Tems, qui fait périr & naître toutes choſes,
Sur mes vieux ans a bien ſçu me changer :
Et comme ſa rigueur n'eſt pas toute aſſouvie,
Je ne ſonge qu'à ménager
Ce qui peut me reſter de vie.

CHEVREAU.

L'engagement
Eſt bien charmant,
Quand il nous mene
Heureuſement
Et promptement
Où le plaiſir paſſe la peine :
Mais de courir chaque ſemaine,
Chaque jour, ou chaque moment,
Pour forcer un retranchement,
Où ſouvent la mort eſt certaine,
Et de s'en faire un divertiſſement ;
Je ne ſuis plus touché d'une gloire ſi vaine,
Et ſi j'ai moins de cœur, j'ai plus de jugement.

Aimons la vie
Qu'on voit ſuivie
De la ſanté ;
Qui nous convie
A la gayté.
Dès le moment qu'elle nous eſt ravie,
Adieu chaſſes, volans, voyages, liberté,

Montres, bijoux, & toute nouveauté.
Les Morts dans leur Communauté
N'ont jamais de table ſervie ;
Et celui qui comme eux a perdu la clarté,
Fait plus de pitié que d'envie.

On n'eſt point beau
Dans le tombeau,
Et la choſe eſt aſſez notoire ;
Outre que l'eau
Bourbeuſe & noire
Que l'on doit paſſer en batteau,
Eſt rude à boire.
Les Filles du ſacré Coupeau
Font revivre, il eſt vrai, dans leur vieux répertoire,
Ceux dont les actions ſont dignes de mémoire,
Quand leurs jours ſont coupez du funeſte ciſeau.
Hé quoi donc ! pour tenir quelque rang dans l'Hiſtoire,
Irai-je porter mon muſeau
Où l'on caſſe & tête & mâchoire ?
Seigneur, j'aime beaucoup la gloire ;
Mais j'aime encore plus ma peau.

Ne rien attendre
Dans un manoir
Où tout eſt noir.

Ne rien entendre,
Et ne rien voir:
Ne point s'asseoir,
Ne point s'étendre;
Et ne pouvoir
Ni se mouvoir,
Ni monter enfin, ni descendre,
C'est l'état présent d'Alexandre,
Que vous nous faites tant valoir;
Et dont aujourd'hui même on ne voit plus la cendre,
Autant que ceux qui doivent le sçavoir,
Me l'ont voulu faire comprendre,
Et c'est pour vous un assez beau miroir.

CHEVRAU

Allez, Seigneur, où l'honneur vous appelle;
N'ayez rien à vous reprocher:
Mais de suivre toujours votre ardeur naturelle,
La mort vient assez tôt sans qu'on l'aille chercher.

Le Sage du monde.

Le Sage écoute tout, s'explique en peu de mots;
Il interroge, & répond à propos.
Rarement il ouvre la bouche
Devant un plus sage que lui;
Il n'est point curieux des affaires d'autrui;

Et ce qui le regarde eſt tout ce qui le touche.
CHEVREAU. Jamais à s'affliger il n'eſt ingénieux ;
Il s'accommode aux tems, aux perſonnes, aux lieux..
Le repos de l'eſprit eſt tout ce qu'il ſouhaite ;
Et s'il n'a pas beaucoup de bien,
Du peu qu'il a ſon ame eſt ſatisfaite,
Et tout ce qu'il n'a pas, il le compte pour rien.

BETOULAUD.

ON ne ſçait rien de précis touchant M. l'Abbé BETOULAUD, ſinon qu'il joignoit à beaucoup de mérite un talent décidé pour la Poëſie. Il étoit eſtimé de tous les beaux Eſprits de ſon tems, & particulierement de Mademoiſelle de Scudery, l'objet inépuiſable de ſes louanges, tant en proſe qu'en vers. On avoit fait préſent à cette illuſtre Fille de deux Caméléons : elle ſeule en voulut prendre ſoin ; mais ayant été malheureuſement obligée de garder le lit un jour ou deux, ils furent négligez ; & la Caméléone mourut. Pluſieurs [1] Poëtes exercerent à l'envi leur veine ſur cette mort, & entre autres, M. BETOULAUD, dont la Muſe également féconde & ingénieuſe a ſçu faire d'un ſujet auſſi aride & auſſi mince un Poëme agréable & intéreſſant.

1 Madame de Plat-Buiſſon, M. le Laboureur, M. l'Abbé Cenest.... dont on verra les extraits dans la ſuite de ce Recueil.

ETOU-LAUD.

LE CAMELEON.

POEME.

CHANT I.

JE chante un Animal auſſi galant que rare,
Un beau Caméléon, dont l'Affrique ſe pare ;
Qui venant pour Palmis du bout de l'Univers,
Affronta les écueils & traverſa les mers.
Le bruit s'en répandit, & chacun vit chez elle
Cet aimable Affricain d'une forme ſi belle :
Tout Paris fut charmé de ce noble animal,
Qui renonçoit pour elle à ſon pays natal :
On admira cent fois ſes couleurs, ſes figures ;
Mais on ne ſçavoit pas encor ſes avantures ;
Et Palmis ſouhaitant que la Poſtérité,
De ce bel étranger ſçût la fidélité,
Voulut qu'il fît lui-même une hiſtoire ſi tendre ;
Palmis le ſouhaitoit, pouvoit-il s'en défendre ?
Quadrupedes, oiſeaux, poiſſons, rochers & bois,
Parlent, quand il lui plaît, & trouvent de la voix ;
Au gré de ſes déſirs, Palmis fait ces miracles,
Et donne à l'Univers ces étonnans ſpectacles.
Un jour donc qu'elle vit ſes amis aſſemblés,
Parlez, dit-elle alors, Caméléon, parlez ;
Et le Caméléon, bête jadis muette,
Parla comme autrefois avoit fait la Fauvette.
Tout le monde auſſi-tôt ſe tut, & l'écouta :

Voici fidellement tout ce qu'il raconta.
Sans l'ordre de Palmis, ſans ſa toute-puiſſance, BETOU LAUD.
Je garderois encore un obſtiné ſilence ;
Mais l'honneur d'obéïr, devenu le plus fort,
M'oblige à vous conter l'hiſtoire de mon ſort.
Avant le crime affreux dont je porte la peine,
Dans l'antique Memphis j'eus la figure humaine ;
Et j'euſſe été jadis un Prince trop heureux,
Si le Ciel m'eût formé le cœur plus amoureux,
Mais dans un corps bien fait j'eus une ame infidelle :
Sans me fixer jamais, j'allois de belle en belle :
Tantôt j'étois paré des couleurs d'Eunoé,
Et tantôt je portois celles d'Arſinoé.
J'adorois tour à tour le ſceptre & la houlette,
Aujourd'hui Cléopatre, & demain Timarette ;
Mon eſprit ſe plaiſoit à ce déréglement,
Et je n'étois conſtant que dans le changement.
Le beau Sexe indigné d'une ſi lâche offenſe,
Aux autels d'Oſiris en demanda vengeance.
Par de vaines couleurs je voulus m'excuſer ;
Oſiris a des yeux qu'on ne peut abuſer,
Et ce Dieu redoutable, irrité qu'en mon ame
Il nâquit chaque jour quelque nouvelle flamme,
En un Caméléon me transforma d'abord :
On voit encore en moi quel fut mon premier ſort.
Je change à tout moment de couleur, de figure,
Et d'un volage cœur vous voyez la peinture.

Nouveaux Caméléons, infidelles amans,
ETOU- Tremblez, & profitez de tous mes châtimens.
LAUD. Ne traînant dès ce tems qu'une rampante vie,
Et rongé des remords dont elle étoit ſuivie,
Malgré ma forme, hélas! je voulois être un jour
Conſtant en amitié, du moins plus qu'en amour.
J'avois fait ce deſſein, lorſqu'auprès d'une roche
J'ouis deux Affricains; curieux je m'approche
Pour ouir en ſecret quels étoient leurs propos,
Et j'entendis que l'un dit à l'autre ces mots.
Oui, ſage Almoradis, qui dans tes doctes veilles,
De la Terre & du Ciel as peſé les merveilles;
Ceſſe d'examiner dans tes raiſonnemens
Les miracles du Nil & ſes accroiſſemens,
Et cherche ſeulement d'où cette illuſtre Fille
Puiſa tous les rayons dont ſa belle ame brille.
Palmis qui vit enfin ſous le plus grand des Rois,
Eſt à ſon tour l'honneur de l'Empire François.
Alors comme ſaiſi d'une fureur ſoudaine,
Regardant les forêts qui couronnoient la plaine,
Tout à coup il ſe leve, & pourſuit en ces mots:
Pantheres, Léopards, Onces, Rhinoceros,
Monſtres, hôtes affreux de nos triſtes rivages,
Allez ouir Palmis, vous ſerez moins ſauvages;
Et vous Caméléons, qui changez en tout tems,
Allez ouir Palmis, vous ſerez moins changeans.
A peine eut-il fini ce diſcours plein de flamme,
Que je ſentis ſon feu couler juſqu'en mon ame:

Des vertus de Palmis soudainement frappé,
En de nouveaux liens je me vis attrapé. *
Hélas! c'eſt vainement que je veus m'en défendre;
Palmis me prit un cœur qu'Eunoé ne ſçut prendre.
Malgré la triſte forme où les Dieux m'ont réduit,
Ce portrait glorieux me charma jour & nuit;
Et comme en cet état, par un rare avantage,
De l'humaine raiſon je conſervois l'uſage,
Dès ce premier moment le déſir de la voir
Fut ma ſeule penſée & mon plus doux eſpoir.
Rempli de ce deſſein je vins en une rade,
Et ne pris avec moi que ce ſeul camarade.
Là tous deux embarquez ſans famille & ſans train,
Nous quittons ſans regret le rivage Affricain.
Mais, hélas! quand par mer on va voir ce qu'on aime,
Que les vents ont alors une lenteur extrême!
Ah! combien foiblement ſoufflent les aquilons!
Ah! que nous mouillons tard au port où nous allons!
Débarquez à la fin aux côtes de Provence,
Brûlant d'une ſecrette & tendre impatience,
Nous hâtons jour & nuit le voyage entrepris;
Enfin nous arrivons de Marſeille à Paris;
Et l'illuſtre Palmis, mon aimable Maîtreſſe,
Nous y reçut d'abord d'un air plein de tendreſſe.
A peine elle eut parlé, qu'ému de mon bonheur,
A ſes charmans diſcours je changeai de couleur:
Et qui n'en changeroit parmi tant de merveilles?

BETOU LAUD.

L'Egypte, mon pays, n'en a point de pareilles.
ETOU-LAUD. Quand Palmis m'eut chez elle un peu considéré,
Et que par ses bontez elle m'eut rassuré,
Me croyant Prince encor, je voulus en sa langue
Lui faire en peu de mots une courte harangue,
Un éloge succint, où d'un léger crayon
J'aurois de ses vertus tracé quelque rayon.
Mais hélas! que sçait-on souvent ce qu'on desire!
Muet comme un poisson, je ne pus lui rien dire;
Et cherchant vainement cette premiere voix,
Dont ma bouche à Memphis s'exprimoit autrefois,
Il fallut recourir à ces aimables Cygnes
Que l'on nomme Genets, Plat-Buissons & la Vignes :
Tous lui parloient pour moi, mais depuis ce moment
Je me suis proposé de lui plaire autrement;
Et je veux d'heure en heure en cent formes galantes
Lui paroître enrichi de couleurs différentes,
Lui peindre en un instant & la Terre & les Cieux,
Et la peindre elle-même au milieu de mes yeux.
Si ces objets divers à Palmis peuvent plaire,
C'en est fait, pour toujours je renonce au grand Caire.
Adieu, noire Zahide, amour des Affricains;
Adieu Zara, je passe en de plus nobles mains.
Me faisant autrefois d'engageantes caresses,
Vous m'avez, il est vrai, marqué mille tendresses;
Mais

Mais je trouve à Paris une empire plus doux :
Adieu, je ne veux plus me ſouvenir de vous.

CHANT II.

Du peuple curieux la ſurpriſe imprévûë,
Confondoit à la fois la raiſon & la vûë.
D'où viennent, diſoit-il, ces prompts enchantemens,
Dont le Caméléon nous frappe à tous momens?
L'Iris, fille de l'air, ſi pure & ſi brillante,
Peint de moins de couleurs une nuë éclatante;
Et l'opale, portrait de cette même Iris,
De moins de changemens éblouit nos eſprits.
Chacun s'en étonnoit, & la blonde Iſmenie,
Et Madonte aux yeux noirs, & la ſage Uranie,
Et l'aimable Philis qui le prit ſi ſouvent
Pour un Magicien en preſtiges ſçavant,
Courent voir parmi nous ce renommé Prothée,
Dont partout l'Univers l'hiſtoire eſt racontée.
Tandis qu'aux bords de Seine un ſi rare enchanteur
Trompoit en cent façons les yeux du ſpectateur,
Ce charmant animal, à Palmis ſi fidelle,
Languiſſoit triſtement s'il n'étoit auprès d'elle.
Les accens de ſa voix, ſes aimables diſcours
Etoient ſa ſeule vie, & ſes ſeules amours.
Un jour donc qu'il n'eut plus ce principe de vie,
Que Palmis juſqu'à Mante alla chercher Célie,

ET OU-
LAUD.

Il ne put ſupporter ce triſte éloignement,
Il en pouſſa d'abord un long gémiſſement ;
Et comme au tems d'Eſope empruntant des paroles,
Il exprimoit ainſi ſes allarmes frivoles.
Vous me fuyez, & plein d'un eſpoir décevant,
Je ne vivrai donc plus que d'air & que de vent !
Ah ! Palmis, ménagez un peu mieux vos conquêtes ;
Les Dieux ont mille fois, ſous la forme des bêtes,
Ou couru ſur la terre, ou nagé dans la mer ;
Et quel Caméléon plus grand que Jupiter ?
Qui changea plus que lui de couleur, de figure ?
Et de qui puis-je mieux devenir la peinture ?
Cependant vous fuyez, & partant de ces lieux
Vous me laiſſez en proye aux chagrins ennuyeux !
A ces triſtes accès de ſa langueur preſſante,
Arrive heureuſement le généreux [1] Cléante,
Dont la divine voix en de pareils malheurs
Enchante, anéantit les plus vives douleurs.
Conſole-toi, dit-il ; Palmis dans ſa demeure
Reviendra dès ce jour, peut-être dès cette heure ;
Bien-tôt avec Palmis les Muſes de retour,
Vont de rayons plus vifs éclairer ce ſéjour.
A peine il dit ces mots, qu'on porte la nouvelle

[1] M. Pélisſon.

Que Palmis n'étoit plus qu'à vingt pas de chez elle.
Ce bruit en un inſtant diſſipe la langueur,
Qui du tendre animal avoit ſaiſi le cœur.
Pour recevoir Palmis qu'un heureux ſort renvoye,
Ce ſéjour retentit d'abord de cris de joye;
D'un pas précipité tous vont la recevoir;
Tous veulent à l'envi & l'entendre & la voir.
La Pigeonne auſſi-tôt avec la Tourterelle,
Vers elle en un moment volent à tire-d'aîle;
Et le Caméléon inquiet & jaloux
De ſe voir prévenu dans un devoir ſi doux,
Pour arriver plutôt où Palmis pouvoit être,
S'élance tout à coup du haut d'une fenêtre.
Tranſporté de l'ardeur dont il eſt poſſédé,
Il croit atteindre en l'air ceux qui l'ont précédé;
Il croit voler comme eux où ſon zéle le guide;
Il croit d'un Aigle alors avoir l'aîle rapide.
Mais hélas! quel malheur! il s'écraſe en tombant,
Et ſous ſon propre poids lui-même ſuccombant,
Malgré le prompt ſecours du généreux Cléante;
Bien-tôt la mort affreuſe à ſes yeux ſe préſente.
Froiſſé, pâle & livide, il change de couleur,
Il expire; & voyez l'excès de ſon malheur!
Car lorſqu'il exhaloit ſon ame fugitive,
La trop lente Palmis ſubitement arrive:
Mon cher Caméléon, dit-elle pluſieurs fois;
Mais il étoit déja ſans mouvement, ſans voix;
Et ce tendre animal en cette heure affligeante,

BETO LAUI

Ne jetta ſur Palmis qu'une œillade mourante ;
BETOULAUD. Et la Parque barbare en ſéparant le fil,
Envoya ſa belle ame à jamais en exil.
Hélas ! quels accidens, quel déſordre effroyable,
Ne cauſa pas alors cette mort pitoyable !
Deux fidelles miroirs, qui peintres obligeans,
A tout repreſenter étoient ſi diligens,
De l'un à l'autre bout de douleur ſe fendirent ;
Six vaſes de criſtal d'eux-mêmes ſe rompirent ;
Deux conques, autrefois trompes dont deux Tritons
Se ſervoient en chaſſant les Phoques & les Thons ;
Deux branches de corail, préſent dont Amphitrite
De Palmis ſur nos bords honora le mérite,
D'une corniche, hélas ! tombant ſubitement,
Se ſentirent briſer en ce fatal moment.
Mais ſi la dure Parque à nos vœux inflexible,
Dans ſon appartement fit ce fracas terrible,
Depuis l'arbre hautain juſqu'à la moindre fleur,
Tout fut dans ſes jardins ſenſible à ce malheur.
Mirthes, Acacias, & l'arbre de Pirame,
Parurent tout à coup ſans verdure & ſans ame.
Le triſte Chevrefeuille ému d'un ſort ſi dur,
Ne pouvant ſe tenir, s'appuya contre un mur.
On vit dès ce moment ſécher un ſicomore,
Sans feuilles, ſans rameaux le tronc en reſte encore.
Le Houx déſeſpéré, dès qu'on s'en approcha,
Piqua dans ſon chagrin tout ce qui le toucha.

L'abricotier parut tout plein d'une humeur noire ;
Le poirier de tout l'an ne porta nulle poire.
L'if, hôte ſi chéri de ce charmant ſéjour,
Reſté nain, n'a pas crû depuis ce triſte jour.
Les ſoucis, les pavots furent tous taciturnes ;
Les jaſmins tout mourans ſe mirent dans des urnes.
Les œillets & les lys, de cette mort fâchez,
Languiſſoient triſtement ſur la terre couchez.
Tout ſembla plaindre enfin cette mort ſi cruelle :
Tout Paris regreta cet animal fidelle :
Mais rien n'eut en ce jour de ſi vive douleur
Qu'en reſſentit Palmis dans un ſi grand malheur.

BETO LAUD

CHANT III.

TENDRE Caméléon, animal plein de charmes,
Que ta mort a coûté de précieuſes larmes !
Et combien a-t'on vû de grands Rois enterrez,
Qui par de ſi beaux yeux n'ont pas été pleurez !
Tel fut le cher moineau de l'aimable Lesbie,
Quand la Parque autrefois le priva de la vie.
Chacun plaignit ſon ſort, & la lyre à la main,
Catulle en fit pleurer tout le peuple Romain.
Mais comme après avoir aſſez plaint ce qu'on aime,
Il faut enfin aux Morts rendre un devoir ſuprême,
. . . . . .
Palmis voulut au moins de ce convoi funébre,
Rendre à jamais la pompe immortelle & célébre,

Et qu'insectes, oiseaux, quadrupedes, poissons,
BETOULAUD. Et tous êtres enfin de toutes les façons,
Accouruſſent former ce convoi magnifique,
Et vinſſent tous groſſir cette pompe publique.
O vous qui m'écoutez avec étonnement,
Vous paroiſſez frappez d'un tel enchantement.
Ce charme à vos eſprits eſt incompréhenſible;
Mais quand Palmis l'ordonne, eſt-il rien d'impoſſible?
Tant de Héros fameux autrefois ſi vantez,
Et Clélie & Cirus qu'elle a reſſuſcitez,
N'ont-ils pas reçu d'elle une plus noble vie,
Que celle que le Sort leur a jadis ravie?
. . . . . .
Les Pharaons jadis en des deſerts arides
Elevoient juſqu'au Ciel d'énormes piramides,
Maſſes qui ſemblent même aux ſpectateurs confus
Faire encor reſpecter des Rois qui ne ſont plus.
La prudente Palmis crut ſelon cet uſage
Des vieux Egyptiens, peuple autrefois ſi ſage,
Que le Caméléon qu'elle avoit tant aimé,
En des champs écartez devoit être inhumé;
Et qu'Atis, lieu charmant, lieu rempli de verdure,
Seroit un deſert propre à cette ſépulture.
Mais le corps hors des murs de la vaſte Cité,
Etant dès le ſoir même incognito porté,
Auſſi-tôt la lugubre & menaçante Orfraye,
Qui de ſon cri perçant ſi ſouvent nous effraye,

Et les triſtes hibous, amoureux de la nuit,
Firent autour du corps un effroyable bruit. BETOU-
L'Aurore ſe montrant à ces oiſeaux nocturnes, LAUD.
Ils diſparurent tous confus & taciturnes,
Réſolus déſormais de n'aimer plus le jour,
Qu'un ſi rare animal dédaignoit à ſon tour.
Mais dès que le Soleil, pere de la lumiere,
Vint à recommencer ſa tâche journaliere,
On vit depuis Conflans juſqu'auprès des fauxbourgs,
De milliers d'animaux le merveilleux concours:
On eût dit que leur troupe, immenſe & vagabonde,
Venoit peindre en ce lieu la naiſſance du monde.
Palmis d'un ſeul coup d'œil les fit tous ranger là,
Et puis elle leur dit, allez; & tout alla.
Au premier rang marchoient les triſtes Tourterelles,
Les Faiſans aux couleurs ſi vives & ſi belles,
Les Perdrix, les Pluviers, & ces autres oiſeaux
Qui charment tour à tour le palais des côteaux.
Après eux on voyoit des troupes magnifiques
De Cignes, de Hérons, & d'oiſeaux aquatiques;
Et les premiers chantoient de cette triſte voix,
Qu'on dit qu'ils font ouir quand ils ſont aux abois.
On leur vit ſucceder en pompeux équipage
Tous ceux qui ſont parez d'un ſuperbe plumage,
Et l'Aigrette, & l'Outarde, & l'oiſeau curieux

En qui fut transformé jadis l'homme aux cent yeux.

BETOULAUD. Après eux ſe montroient les volatiles rares
Qui viennent des climats ou lointains, ou barbares,
L'Autruche au corps énorme, avec les Pélicans,
L'oiſeau de Numidie, & les Paons qui ſont blancs.
On vit venir enſuite un grand nombre de Pies,
Toutes d'un petit deuil proprement aſſorties;
Et mille Perroquets diſant à chaque pas
Des mots entrecoupez, & de triſtes hélas.
La charmante Fauvette en tous lieux ſi vantée,
Et dont avec reſpect la voix fut écoutée,
Volant de rang en rang, ſeule conduiſoit tout,
Régloit tout par ſes ſoins, de l'un à l'autre bout.
. . . . . .
Le peuple étoit ſurpris d'un objet ſi nouveau,
Quand tout à coup frappé d'un appareil plus beau,
Il vit ſix beaux courſiers tout le long de la Seine,
D'un pas ſuperbe & fier traînant un char d'ébeine,
Sur qui brilloit de loin un cercueil de criſtal,
Où repoſoit le corps de l'illuſtre animal.
La ſombre Poule d'eau, le Merle & la Corneille,
Entouroient le cercueil, tous en robe pareille.
Quand le corps eut paſſé, l'on vit ſuivre après lui
L'Eléphant, accablé de triſteſſe & d'ennui..
Le Léopard, le Tigre, & deux Lions terribles,
Suivoient nonchalamment comme moutons paiſibles:

La

La douleur, en ce jour, les avoit amollis;
Ou peut-être ils venoient de regarder Philis. BETOU
Le Chat de Barbarie, en miaulant ſans ceſſe, LAUD.
Exprimoit vivement ſa profonde triſteſſe.
Les Singes, les Guenons; animaux Affricains,
Portraits, ou pour mieux dire, ébauche des humains,
Suivoient; mais accablez de telle rêverie,
Qu'ils ſembloient n'avoir fait jamais de ſingerie.
Lorſque ces animaux eurent ainſi paſſé,
Chacun ſelon le rang où l'on l'avoit placé;
L'Ours revêtu partout d'une robe hideuſe,
Parut dans cette pompe avec ſa mine affreuſe.
Il s'étoit, pour marquer ſon extrême langueur,
Laiſſé croître le poil d'une horrible longueur.
Le Renard après lui marcha plus d'une lieuë,
Tout penſif, & traînant partout ſa longue queuë.
L'Ecureuil ſur ſes pas paroiſſoit empreſſé,
Et puis le Hériſſon ſuivoit tout hériſſé.

. . . . . .

La Marmote à ſon tour étoit de la partie;
Mais étant de douleur tombée en léthargie,
Tout le peuple allarmé pour elle à cette fois,
Craignit qu'elle n'en pût revenir de ſix mois.
Enſuite la Tortuë, & le Caſtor en vie,
Firent ſeuls les honneurs pour l'eſpece amphibie;
Et ſurtout le Caſtor étoit fort attendri,
Bien que chez les Hurons il eût été nourri;

BETOULAUD.

Mais la Tortuë alors à cheminer fort lente,
Marchoit à pas comptez comme une Préſidente.
Pour les triſtes poiſſons, ils allerent par eau
Juſques auprès 1 d'Atis, conduits par un Barbeau.
Les autres animaux auſſi là s'arrêterent,
Et jamais dans Atis les plus hardis n'entrerent.
On ignoroit pourquoi, mais on ſçut de l'un d'eux,
Qu'il ne va point de bête en un lieu ſi fameux.
Nous vîmes à leur place en nombreuſe aſſemblée,
Tout le Parnaſſe en corps venir dans une allée :
Les neuf ſçavantes Sœurs, les Graces, les Amours,
Formoient en cet endroit un ſi noble concours.
Pour recevoir le corps d'abord tous s'avancerent,
Et les Muſes ſurtout au premier rang marcherent,
Amenant à leur ſuite un gros de beaux Eſprits,
Jadis fameux à Rome, ou fameux à Paris.
Après les doctes Sœurs parurent les trois Graces,
De qui mille Beautez accompagnoient les traces ;
Auſſi-tôt un eſſein de petits Amours bruns,
Aux rives de Garonne & du Rhône communs,
Et tous les Amours blonds qu'on voit aux bords de Seine,
Parurent tous enſuite avec des arcs d'ébeine ;
Chacun même, en ce jour, portoit un noir bandeau,

1 Maiſon de M. Conart.

Et s'étoit appliqué des aîles de Corbeau.
Milles tendres Amans de toutes les eſpeces,
De ſages, d'emportez auprès de leurs Maîtreſſes,
De triſtes, de mutins, de grands & de petits,
Les ſuivoient pas à pas dans le palais d'Atis,
Qui tout ſubitement fut paré par les Fées,
De flammes, de feſtons, d'urnes & de trophées,
Et de tous ces reliefs dont l'art induſtrieux
Par la main des le Bruns ſçait faſciner les yeux.
Lorſque l'on eut au bruit d'un lugubre cantique
Elevé ſous un dais le cercueil magnifique,
Et que les ſpectateurs ſe furent tous placez
Sur divers échaffaux que l'on avoit dreſſez,
La grave Melpomene en beaux vers ſi célébre,
Du grand Caméléon fit l'oraiſon funébre.
Enſuite ayant paſſé ſous de ſombres ciprès,
Qui ſembloient en ces lieux être venus exprès,
On fit mettre le corps dans un caveau ruſtique,
Sur qui l'on fit dreſſer un obéliſque antique,
Où l'on grava ſoudain cette épitaphe au bas,
Ouvrage ingénieux du grand Théodamas.

. . . . . .

Paſſant, arrêtez-vous: avant d'aller ailleurs,
Vous devez en ce lieu le tribut de vos pleurs.
Le beau Caméléon n'eſt plus qu'un peu de cendre:
Hélas! qui fut jamais plus ſenſible & plus tendre!
Si la mort a mis fin à tous ſes changemens,
La mort n'altere point ſes premiers ſentimens.

BETOU LAUR.

BETOULAUD.

Son corps gît en ce lieu ; mais ſon eſprit fidelle
A choiſi chez Palmis ſa demeure éternelle :
Il la voit, il la ſuit, il l'écoute parler.
Adieu, paſſant ; voilà de quoi vous conſoler.

A MADEMOISELLE DE SCUDERY,

Sur la mort de ſon Caméléon.

SAPHO, qui l'eût oſé croire,
Qu'aux plus beaux jours de ſa gloire
Méléon fût trépaſſé ?
Et qui jamais eût penſé
Qu'en des lieux où tout le monde
Trouve une ſource féconde
De pure immortalité,
Cet animal ſi vanté,
Eût de la Parque cruelle
Senti la main criminelle ?
Mais reſſuſciter un mort
N'eſt pas pour vous un effort ;
Vous pouvez, malgré l'envie,
Lui redonner une vie
Contre qui vous ſçavez bien
Que la Parque ne peut rien.
SAPHO, ſon amour fidéle,
Sa complaiſance & ſon zéle,
Et le voyage entrepris

D'Aléxandrie à Paris,
Méritent bien cette grace.
Eſt-il beſoin que je trace
Tant de divers changemens,
Que vous trouviez ſi charmans ?
Ou bien qu'en vers héroïques,
Je cherche aux vieilles chroniques
Le droit de divinité
A ſes ayeux affecté ?
SAPHO, ce ne ſont point fables,
Les Caméléons aimables
Dont il vient de pere en fils,
Furent les Dieux de Memphis.
Sur ces rives renommées
Où régnoient les Ptolomées,
On adoroit en tous lieux
Ces animaux glorieux ;
Et dans des tableaux antiques,
Dans des temples magnifiques,
Aux pieds des Caméléons
On voyoit les Pharaons.
Méléon, comme ſes peres
N'a pas vû tous ces myſteres,
Ni vû l'Egypte à genoux ;
Mais Méléon fut chez vous ;
Et vous oüir à toute heure,
Etre dans votre demeure,
Y paſſer mille momens

BETOU
LAUD.

ETOU-
LAUD.

Agréables & charmans,
Eſt ſelon moi quelque choſe
Qui vaut bien l'Apothéoſe.

C'eſt le Caméléon qui parle.

Les animaux les plus rares,
Chez les peuples polis, chez les peuples barbares,
Meurent ſans eſpoir de retour;
Eléphans, Lions & Pantheres,
Rhinoceros & Dromadaires,
Tombent tous dans l'oubli lorſqu'ils perdent le jour:
Mais moi, puiſque SAPHO travaille pour ma gloire,
Et que le divin Apollon
Grave ce qu'elle chante au Temple de Mémoire,
Je ſuis aſſuré que l'Hiſtoire
Parlera du Caméléon.

Les Papillons 1 *à la belle Ameſtris.*

Pour vous marquer notre zéle,
Nous venons à tire-d'aîle
Au célébre rendez-vous
Que Flore aſſigne chez vous.

1 Ces papillons, peints en aſſez grand nombre, & de différentes couleurs, formoient comme en volant le chiffre d'Ameſtris.

C'eſt au jour de votre fête,
Qu'elle pare votre tête
De fleurs, dont l'émail divers
Se mêle à des lauriers verds..
En quelque endroit qu'elles naiſſent,
En quelque endroit qu'elles croiſſent,
Dans un pré, dans un ſillon,
Chacune a ſon papillon.
Sur ſes aîles bigarrées
Chacun porte les livrées
De la fleur qui l'a charmé,
Et dont il veut être aimé,

. . . . . .

Agréez qu'à notre tour
Dans cette brillante Cour
Nous venions vous rendre hommage;
Notre humeur n'eſt point volage;
Et bien qu'il ſemble à nous voir
Errer du matin au ſoir,
Que nos flammes ſoient légeres,
Inconſtantes, paſſagéres,
Sans nulle ſolidité;
Pourtant la légereté
N'eſt jamais que dans nos aîles;
Nos petits cœurs ſont fidéles.

Le Paon de Sapho.

BETOULAUD.

AUTREFOIS de Junon l'oiſeau le plus chéri,
Et depuis de SAPHO l'aimable favori,
J'ai préféré cent fois ma demeure chez elle
Au palais éclattant de la Cour immortelle.
Junon en fut jalouſe, & croyant qu'ici-bas
Je vivois ſous les lois de la ſage Pallas,
Prit un arc inviſible, & du ſéjour céleſte,
Sur moi dans ſa fureur décoche un trait funeſte:
J'expirai. Mais SAPHO, pour adoucir mon ſort,
Fait que j'étale encore, en dépit de la mort,
De toutes mes couleurs la ſuperbe parure,
Et des cent yeux d'Argus la charmante peinture.
Ainſi par un bonheur que je n'attendois pas,
Pompeux & couronné, brillant de mille appas,
SAPHO m'honore encor d'une juſte mémoire;
Et ſa chambre eſt pour moi le temple de la Gloire.
J'y revis à jamais; & dans ſon fier courroux
Junon voudroit en vain m'ôter un ſort ſi doux.

MADRIGAL.

Le différend terminé.

DORYLAS & Damon, ces deux fameux Poëtes,
Sur leurs vers ne ſont point d'accord:
On ne peut ſans bâiller lire ce que vous faites,
Dit l'un: en vous liſant, répond l'autre, on s'endort.
L'un a raiſon, & l'autre n'a pas tort.

Sur la prise de Montmellian.

BETOU-LAUD.

Le plus grand de nos Rois disoit à la Victoire,
Sa fidelle compagne au chemin de la gloire;
Déesse, qui toujours si prompte à mes desirs,
Faites de leur succès vos plus charmans plaisirs;
Souffrirez-vous encor qu'un roc inaccessible
D'un injuste ennemi soit l'azile paisible?
La Victoire, à ces mots, lui jettant des regards,
Tels qu'au jour d'un triomphe elle en jette au Dieu Mars,
Répondit aussi-tôt: Héros dont le courage
D'une constante ardeur à tous vos pas m'engage,
Puis-je vous refuser? Vous parlez, j'obéis;
Je vais joindre ces monts à l'Empire de Lys:
Malgré mille périls vos guerriers intrépides
Y monteront, portez sur mes aîles rapides;
Et vous allez enfin triompher dans les airs,
Ainsi que sur la terre, ainsi que sur les mers.

LLE-
AND.

TALLEMAND 1 DESREAUX.

Epitaphe de M. d'Ablancourt.

L'Illustre d'Ablancourt repoſe en ce tombeau.
Son génie à ſon ſiécle a ſervi de flambeau.
Dans ſes fameux écrits toute la France admire
Des Grecs & des Romains les précieux tréſors.
A ſa perte on ne ſçauroit dire
Qui perd le plus des vivans ou des morts.

Epitaphe de M. Patru.

Le célébre Patru ſous ce marbre repoſe.
Toujours comme un Oracle il s'eſt vû conſulter,
Soit ſur les vers, ſoit ſur la proſe.
Il ſçut jeunes & vieux au travail exciter :
C'eſt à lui qu'ils devront la gloire
De voir leurs noms gravez au temple de Mémoire.
Tel eſprit qui brille aujourd'hui
N'eût eu ſans ſes avis que lumieres confuſes ;
Et l'on n'auroit beſoin d'Apollon ni de Muſes,
Si l'on avoit toujours des hommes comme lui.

1 Tous ceux qui ont connu particulierement cet Auteur, en ont parlé d'une maniere fort avantageuſe. Il avoit fait beaucoup d'Epigrammes, que ſes héritiers n'ont pas jugé à propos de rendre publiques. Heureuſement pour celles-ci, elles avoient paru du vivant de M. Desreaux.

N***

N***.

Sur la mort ſubite d'un Grand.

FIGURE du monde, qui paſſe
Et qui paſſe dans un moment;
Pompe, richeſſe, honneur, funeſte amuſement
Dont un mortel s'enyvre, & jamais ne ſe laſſe:
De quoi ſert votre éclat à l'heure de la mort?
Il ne peut ni changer ni retarder le ſort.
L** plus haut que lui ne voyoit que ſon Maître:
Dans le comble des biens, des grandeurs, du plaiſir,
Lorſqu'il la craint le moins, la Mort vient le ſaiſir,
Et ne lui donne pas le tems de la connoître.
Hélas! aux grands emplois à quoi bon de courir?
Pour veiller ſur ſoi-même heureux qui s'en délivre!
Qui n'a pas le tems de bien vivre,
Trouve mal-aiſément le tems de bien mourir.

Prieres vaines & ſtériles ſans les actions.

CE n'eſt point par le bruit d'une vaine priere
Que l'on peut emporter le Royaume des Cieux:
Il faut combattre, agir, courir dans la carriere,
Et l'on trouve à la fin ce tréſor précieux.
Le Ciel n'eſt pas le prix de nos diſcours frivoles;
Dieu l'accorde aux vertus, & non pas aux paroles.

LIVRE XII.

BOURSAULT.

BOUR-SAULT.

EDME BOURSAULT, né en 1638. à Muſſy-l'Evêque, petite ville de Champagne, vint à Paris en 1651. n'ayant encore qu'une connoiſſance très-imparfaite de la Langue Françoiſe : mais il fit ſi bien, qu'à force de travail & d'application il en pénétra toutes les délicateſſes, & s'en rendit familiéres toutes les beautez. Ce fut pour lui un grand malheur, que les diſpoſitions favorables qu'il avoit à apprendre, ayent été négligées dès l'enfance par un pere, moins occupé de l'éducation de ſa famille, que de ſes plaiſirs. La connoiſſance des Langues mortes lui eût ouvert le chemin à une brillante fortune : car ayant fait en 1671. par l'ordre

du feu Roi un livre intitulé *l'Etude des Souverains*, ce grand Prince en fut si content, qu'il fit l'honneur à M. BOURSAULT de le nommer sous-Précepteur de MONSEIGNEUR. Le seul défaut de latinité ne lui permit pas de profiter d'une grace si flatteuse; & il se vit remplacé par un homme [2] d'un mérite supérieur & de la plus vaste érudition. Au reste, quoique M. BOURSAULT ne fut pas sçavant (s'il est vrai qu'on doive en refuser le titre à qui ne sçait ni grec ni latin) il a fait divers ouvrages, tant en prose qu'en vers, qui l'ont mis au niveau des plus beaux Esprits de son siécle. On lira toujours avec plaisir ses Lettres, & sur tout celles [3] qu'il adresse

BOURSAULT

1 Cet ouvrage écrit avec autant de feu que de jugement, est rempli d'un bout à l'autre d'exemples illustres & nécessaires, tant aux jeunes Princes qu'on instruit, qu'aux grands hommes qui sont chargez de leur éducation.

2 Feu M. Huet, Evêque d'Avranches.

3 Madame la Comtesse de la Suze les a célébrées dans le Madrigal suivant.

Babet, *qui que tu sois, que tes Lettres sont belles!*
Que pour toucher les cœurs elles ont de pouvoir!
Ce sont des beautez naturelles,
Qu'on ne se lasse point de voir.

OUR-
AULT.

à *Babet.* Son *Germanicus* a été loué hautement par le Grand Corneille en pleine Académie. Ses *Fables* [1] *d'Eſope* & ſon *Eſope à la Cour*, deux Comédies admirables dans leur genre, font d'autant plus d'honneur à notre Théâtre, qu'elles ſont aſſaiſonnées partout d'une morale fine, inſinuante, agréable, & en même tems utile, qui intéreſſe également le cœur & l'eſprit. Mais ſi on ne peut refuſer à pluſieurs ouvrages de M. BOURSAULT l'approbation qui leur eſt dûë, on ne doit pas moins eſtimer la beauté de ſon ame & la nobleſſe de ſes ſentimens. M. Deſpréaux étant allé aux Eaux de Bourbon pour une extinction de voix, fut obligé d'y demeurer plus long

Quand Tircis, inſenſible aux accens de ma lyre,
Pour ne pas m'écouter portoit ailleurs ſes pas,
Que ne te connoiſois-je, hélas!
Tu m'aurois appris à lui dire
Ce que je ne lui diſois pas.

1 Je n'ai rien lû dans ce caractere, dit Saint-Evremond, de plus beau en notre Langue; & la ſeule hardieſſe (indépendamment du ſuccès qui l'a juſtifiée) d'oſer mettre le premier des Fables d'Eſope ſur la Scene, ne peut partir que d'un génie qui penſe au-deſſus du commun.

tems qu'il ne ſe l'étoit propoſé : l'argent lui manqua. M. BOURSAULT qui étoit alors à Mont-luçon en Bourbonnois, ne le ſçut pas plutôt, qu'oubliant qu'il avoit ſujet de ſe plaindre de notre Satyrique, il alla lui offrir ſes ſervices, & le pria d'accepter deux cens louis. Une démarche auſſi généreuſe eut ſa récompenſe, puiſqu'elle occaſionna dès l'inſtant même l'étroite & ſincére amitié qui a duré entre eux juſqu'à la mort. Celle de M. BOURSAULT arriva le 15 Septembre 1701. Il jouiſſoit de toute la vigueur de ſon eſprit & de ſa ſanté, lorſqu'il fut attaqué d'une colique ſi violente, qu'elle lui noua l'inteſtin ; & pendant les huit jours qu'il a ſurvêcu aux douleurs les plus aiguës, il donna les marques les plus édifiantes de courage, de patience, de réſignation & de piété. Il eſt inhumé aux Théatins. Le Pere Bourſault, célébre Prédicateur de cet Ordre, étoit ſon fils.

BOURSAULT

BOURSAULT.

EPIGRAMMES.

Equivoque plaisante.

CERTAIN Intendant de Province
Qui menoit avec lui l'équipage d'un Prince,
En passant sur un pont parut fort en courroux :
Pourquoi, demanda-t-il au Maire de la Ville,
A ce pont étroit & fragile
N'a-t'on point mis de garde-foux ?
Le Maire craignant son murmure,
Pardonnez, Monseigneur, lui dit-il assez haut ;
Notre Ville n'étoit pas sûre
Que vous y passeriez si-tôt.

Réplique d'un jeune Avocat à un vieux Procureur.

PÉ-FOURNIER, méchant borgne, & Procureur subtil,
Contre un jeune Avocat déployant son babil,
Dit qu'au lieu de raisons il contoit des sornettes,
Des inutilitez d'un Orateur transi.
Mes raisons, répondit l'Avocat, sont fort nettes ;
Et rien n'est inutile ici
Qu'un des côtez de vos lunettes.

Vanité confonduë.

Un Prédicateur Espagnol,
Qui prétendoit prêcher aussi-bien que Saint Paul,

Et

Et s'il n'étoit Prélat, qu'il méritoit de l'être,
Un jour parla hautement
Contre le Gouvernement;
Et crut par ce moyen se bien faire connoître.
De sa témérité Philippes Quatre instruit,
C'est un homme, dit-il, qui veut faire du bruit;
Il n'importe comment, pourvû qu'il réussisse:
Mais pour le bien punir d'avoir si mal parlé,
Il n'aura point de Bénéfice,
Et ne sera pas exilé.

BOURSAULT

Naïveté du Domestique d'un Chanoine.

HIER au soir un gros Chanoine
Voyant que d'un peu d'eau la terre avoit besoin,
Disoit que cette année on auroit peu de foin,
Et peut-être encor moins d'avoine:
Pour les pauvres chevaux que ce tems est mauvais!
Tous vont mourir de faim, sans aucune réserve.
Monsieur, s'écria son laquais,
Que d'un si grand malheur le bon Dieu vous préserve.

Vers pour mettre au bas du portrait du R. P. de la Chaise, Confesseur de LOUIS XIV.

SON austere vertu, sa doctrine profonde,
Lui soumettent le cœur du plus juste des Rois:

BOURSAULT.

Ce grand Homme à ſes pieds a vû plus d'une fi
Celui qui doit un jour voir aux ſiens tout le mo

D'un Médecin & d'un Maréchal.

UN Maréchal ayant guéri la mule
D'un Médecin de réputation,
Ne voulut point de rétribution :
Dieu me garde, dit-il, d'être aſſez ridicule
Pour rien prendre des gens de ma profeſſion.

Réponſe d'un Batelier à Henri le Grand.

HENRI QUATRE en bateau paſſant un jou
Loire,
Le Batelier robuſte, homme de cinquante ans
Ayant les cheveux tout blancs,
Et la barbe toute noire ;
Le Roi familier & bon
En demanda la raiſon :
La raiſon ? pardié, Sire, elle eſt bien naturelle ;
Répondit le manan, qui ne fut point honteux
C'eſt parce que mes cheveux
Sont de vingt ans plus vieux qu'elle.

Sur la mort d'un Avocat, très-habile & très honnête homme.

VEUVES qu'on perſécute, orphelins qu'on
prime,

Et qui n'avez pour vous que l'équité des lois ;
Pleurez un Orateur, dont l'éloquente voix
Protégeoit l'innocence & foudroyoit le crime.
Cy-gist le célébre de Rets,
L'un des plus illustres sujets
Qui jamais de Thémis ait soutenu l'empire.
Passant, qui vois son nom, ne cherche rien après ;
Son nom seul en dit plus que je n'en sçaurois dire.

BOU
SAUL

D'un Partisan.

Un Partisan, Seigneur Haut-Justicier
D'un fief, jadis possédé par des Princes,
Se gendarma contre son Charpentier
Pour avoir d'un gibet fait les fourches trop minces :
Eh ! Monsieur, lui dit-il, n'ayez aucun chagrin ;
C'est du bois de cormier, plus dur que tous les autres :
Jamais de cet ouvrage on ne verra la fin ;
Je vous le garantis pour vous & pour les vôtres.

Une bonne Comédie est une leçon efficace.

Dans les plus illustres familles
Bien souvent aux garçons, quelquefois même aux filles,
Les conseils des parens semblent hors de saison :
Mais par les leçons du Théâtre

OURAULT.

Le fat le plus opiniâtre
Eſt d'abord mis à la raiſon.

Chanſon.

FOREL, 1 Rouſſeau, Lany, nous ſommes convaincus
Que chez vous on nous vole ;
Et que pour deux écus
On compte une piſtole :
Nous vous pardonnons cet abus ;
Mais renoncez à l'injuſte maxime
De mélanger le vin dans nos repas :
C'eſt aſſez de commettre un crime,
Volez ; mais n'empoiſonnez pas.

Félicité de l'honnête homme.

JE ne ſçais ici-bas d'autre félicité
Que dans une flateuſe & douce volupté :
Non dans la volupté dont le peuple s'entête ;
Qu'on évite avec ſoin pour peu qu'on ſoit honnête ;
Et qui pour des plaiſirs peu durables & faux,
Cauſe preſque toujours de véritables maux.
J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme
Ne ſe reprocher rien & vivre en honnête homme.
Appuyer l'innocent contre l'iniquité ;

1 Fameux Traiteurs.

Briller moins par l'eſprit que par la probité;
Du mérite opprimé réparer l'injuſtice,
Ne ſouhaitter du bien que pour rendre ſervice;
Etre acceſſible à tous par ſon humanité:
Non, rien n'eſt comparable à cette volupté.

BOURSAULT.

Faux Grands.

L'UN monté ſur un grand crédit,
Ou ſur une haute naiſſance,
Paroît d'une grandeur immenſe,
Qui, ſans un tel ſecours, paroîtroit bien petit.
L'autre qu'éleve la fortune,
Et dont ſon orgueil ſe prévaut,
Séduit par une erreur à tant d'autres commune,
Se croît grand parce qu'il eſt haut.
* N'étoit leur piédeſtal qui leur donne du luſtre
Par le rang qu'autrefois leurs Ayeux ont tenu,
Tel qui ſort d'une tige illuſtre,
A peine ſeroit-il connu..
Qu'on ôte à ces Prélats leur mître,
A ces Préſidens leur mortier,
La plûpart, en quittant leur titre,
Quitteront leur mérite entier.
Il ne part de leur ame aucun trait de nobleſſe,
Qu'ils ſoient dans le plaiſir, ou qu'ils ſoient dans le deuil:
Malheureux, ce n'eſt que foibleſſe,

Et fortunez, ce n'eſt qu'orgueil.
OURAULT. Toi, [1] dont le cœur tranquile, ennemi de l'extrême,
N'eſt jamais orgueilleux, ni jamais abatu,
Ton piédeſtal eſt ta vertu;
Et c'eſt-là proprement être grand par ſoi-même.

FABLES.

Le Charlatan & l'Ane

A Vienne un Charlatan, Médecin empirique,
Promit à l'Empereur, pour quinze mille francs,
Qu'il ſe fit avancer en beaux deniers comptans,
De faire parler Grec une jeune bourique;
Et s'il n'en vient à bout au plus tard en dix ans,
Conſent d'être pendu dans la place publique.
Ses amis l'ayant trouvé
Au ſortir de cette affaire,
Promirent tous un *Salve*
A ſa fin patibulaire.
Eh! Meſſieurs, leur dit il, n'ayez aucun effroi.
Avant qu'on ſoit au bout d'un ſi long intervalle,
Ou l'Empereur, ou l'âne, ou moi,
Il faut que l'un des trois détale,

[1] M. de Batillat, Garde du Téſor-Royal.

L'Ecrevisse & sa Fille.

L'Ecrevisse une fois s'étant mis dans la tête
Que sa fille avoit tort d'aller à reculons,
Elle en eut sur le champ cette réponse honnête :
Ma mere nous nous ressemblons :
J'ai pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez :
Allez droit si vous pouvez,
Je tâcherai de vous suivre.

Le Rossignol & la Fauvette.

Un jeune Rossignol qui faisoit son plaisir
De voltiger de belle en belle,
Satisfait de la bagatelle,
Sur aucune Beauté n'arrêtoit son désir.
Linote, allouette, hyrondelle,
Toutes l'une après l'autre occupoient son loisir ;
Et soit qu'on lui fût douce, ou qu'on lui fût cruelle,
Son cœur irrésolu ne sçavoit que choisir.
L'Amour qui se lassa d'un semblable manége,
Un jour sur le bord d'un ruisseau
Lui fit voir un certain oiseau,
Qui de fixer ses vœux eut seul le privilége.
D'une aimable Fauvette un moment d'entretien
Mit le Rossignol tout en flamme :
Elle étoit belle, sage, & gazouilloit si bien,

Que ſon ramage enlevoit l'ame..
UR- Brûlant alors du plus beau feu
LT. Que jamais on ait vû paroître,
Par un tendre & ſincere aveu
Il en fit confidence à qui l'avoit fait naître,
Mais la Fauvette émuë à peine l'entendit,
Qu'elle le fit changer de note,
Et fiérement lui répondit
Qu'il ne lui diſoit rien que ce qu'il avoit dit
A l'allouette, à la linote.
Les yeux du Roſſignol attentifs ſur ce point,
Virent, ou crurent voir dans ceux de ſon amante
Que ces reproches n'étoient point
D'une Fauvette indifférente.
Ma conſtance, dit-il, parlera quelque jour;
Et la trouvant un ſoir diſpoſée à l'entendre,
Il chanta ce qui ſuit d'une façon ſi tendre,
Qu'en lui prêtant l'oreille, elle prit de l'amour.

Arbres, rochers, échos, fontaines,
A qui j'ai tant de fois confié mes ſoupirs,
Eternels témoins de mes peines,
Ne ſerez-vous jamais témoins de mes plaiſirs?

De peur d'être ſenſible au feu qui me dévore,
On dit que mon amour ne dure qu'un inſtant:
Belle Fauvette que j'adore,
Vous m'avez bien appris à devenir conſtant!

Mon

Mon ame ſous vos lois eſt ſi bien aſſervie,
Que malgré les tourmens que vous me deſtinez,
Je plains les momens de ma vie
Que je ne vous ai pas donnez.

Impatient d'être fidelle
A de légitimes appas,
Quand je volois de belle en belle,
Qui cherchois-je que vous, que je ne trouvois pas!

Depuis que je vous ai trouvée,
Ai-je formé des vœux pour un deſtin plus doux!
Quelle félicité ſeroit plus achevée,
Si vous ſentiez pour moi ce que je ſens pour vous!

A peine eut-il fini, que la ſage Fauvette,
Que ſon heureux amant touchoit,
Fit une prudente retraite,
Et dit, pour ſes raiſons, que la nuit s'approchoit.
Le lendemain avant l'aurore
Elle parut au même endroit;
Peut-être pour entendre encore
Ce que ſon amant chanteroit.
Il lui tint le même langage
Qui le ſoir précédent l'avoit fait retirer;
Et ne le croyant plus volage
Elle lui permit d'eſpérer.

OURAULT.

Le Faucon malade.

Un Faucon à l'extrêmité,
(Libertin en pleine ſanté
Juſqu'à traiter les Dieux d'une pure chimere)
De ſes jours malheureux prêt à finir le cours,
Avec empreſſement ſollicita ſa mere
D'aller en ſa faveur implorer leur ſecours.
Mon enfant, lui répondit-elle,
Je plains l'état où je te voi;
Mais après tes mépris pour la Troupe immortelle,
J'irriterois les Dieux en les priant pour toi.
Combien de fois as-tu ſouillé leurs temples;
Et riant de leurs vains carreaux,
Infecté les autres oiſeaux
De tes pernicieux exemples?
Si pour appréhender leurs impuiſſans efforts,
Tu n'étois pas aſſez crédule,
Ils ſont ce qu'ils étoient alors;
Et ton eſpoir eſt ridicule.
[1] Il faut toujours les révérer
Pour les avoir toujours propices:
C'eſt commettre deux injuſtices
De ne les croire pas, & de les implorer.
On ne les ſurprend point en changeant de langage.

[1] Ce Vers & le ſuivant ſont pris mot pour mot d'une Ode de Malherbe à Henri IV.

Pendant que tu te portois bien,
Tu disois qu'ils ne pouvoient rien ;
Ils ne peuvent pas davantage.

Le Loup & l'Agneau.

UN Loup se trouvant à boire
Où buvoit un jeune Agneau,
Eut d'abord l'ame assez noire
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé son eau.
Qui te rend si téméraire,
Lui dit ce traître en courroux ?
L'Agneau, qui justement craint sa dent sanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flateur & doux ;
Eh ! comment, Monseigneur, cela se peut-il faire ?
Je me suis, par respect, mis au-dessous de vous.
J'ai toujours sur le cœur une vieille querelle,
Répondit la bête cruelle,
Où tu te déclaras mon mortel ennemi :
Depuis six mois entiers j'en cherche la vengeance.
Je n'ai, répond l'Agneau, que deux mois & demi ;
Comment pouvois-je alors vous faire quelque offense ?
Ta mère qui me hait, & qui ne sçait pourquoi,
Hier par deux mâtins me fit long tems poursuivre.
Ma mere cessa de vivre
Quand elle accoucha de moi.

BOURSAULT.

C'eſt donc ton pere ! Mon pere
Du Boucher inhumain a ſenti la fureur.
C'eſt donc ta ſœur ou ton frere ?
Je n'ai ni frere ni ſœur.
Oh bien, qui que ce ſoit, il faut que je me venge ;
Je ſuis las d'écouter tout ce que tu me dis.
Lors ſans plus de raiſon il l'égorge & le mange.
Que de Grands ſont de même à l'égard des petits !

C'eſt un jeune homme qui parle.

La raiſon qu'on nous vante, & qu'on trouve ſi belle,
Loin d'être un bien ſolide, eſt le plus grand des maux :
Le pur inſtinct des animaux
Eſt bien plus raiſonnable qu'elle.
Guerre, procès, vieilleſſe, infirmité, trépas,
N'ont rien qu'un animal redoute :
S'il lui vient du bien, il le goûte ;
Et s'il lui vient du mal, il ne le connoît pas.
La nature envers l'homme eſt beaucoup plus avare ;
Le bien qu'elle lui fait eſt trop proche du mal ;
En le faiſant ſçavant, elle le rend bizarre ;
En le faiſant vaillant, elle le rend brutal.
L'animal au contraire a toujours l'ame égale ;
De tout ce qu'il rencontre il ſe fait des plaiſirs ;

Et s'il a de l'amour, il remplit ſes déſirs,
Sans bleſſer la pudeur ni la foi conjugale.
La joye eſt le vrai bien ; tous les autres ſont faux ;
Où je ne la vois point, rien ne ſçauroit me plaire :
Si l'on met cette pente au rang de mes défauts,
C'eſt le dernier de tous dont je veux me défaire.

BOU
SAUI

EXTRAITS D'ESOPE A LA COUR, COMEDIE.

Heureux les Rois qui veulent être éclairez ſur leurs défauts.

CRESUS, *Roi de Lydie.*

[1] ENFIN, mon cher Eſope, il faut que je t'avouë
Que de ton équité tout le monde ſe louë.
Il n'eſt grands ni petits des endroits d'où tu viens,
Qui ne faſſent des vœux pour mes jours & les tiens.
Après avoir été par l'ordre de ton Prince,
Réformer les abus de province en province,
Il ne te reſtoit plus qu'à hâter ton retour
Pour venir réformer les abus de ma Cour.
Rends les vices affreux à tout ce que nous ſommes.
Tous les hommes en ont, & les Rois ſont des hommes.
Le Ciel qui les choiſit les éleve aſſez haut
Pour faire voir en eux juſqu'au moindre défaut.
Loin de flater les miens dans ce dégré ſuprême,
A corriger ma Cour commence par moi-même :

[1] Scene III. du I. Acte.

OURAULT.

Régle ce que je dois ſuivant ce que je puis ;
Et rends-moi digne enfin d'être ce que je ſuis.

ESOPE.

Seigneur, vous obéïr eſt ma plus forte envie :
C'eſt à vous que mon zéle a conſacré ma vie :
Mais dans l'heureux état où vos bontez m'ont mis,
Ne me commandez rien qui ne me ſoit permis.
Il eſt beau qu'un Monarque auſſi grand que vous l'êtes,
Pour s'immortaliſer faſſe ce que vous faites ;
Qu'au gré de la juſtice il régle ſon pouvoir,
Et qu'exempt de défauts il ait peur d'en avoir.
Mais ſi vous en aviez, quel homme en votre empire
Seroit aſſez hardi pour oſer vous le dire ?
Pour oſer, plein de zéle & de ſincerité,
Découvrir à vos yeux l'auſtere vérité ?
Seroit-ce ces cœurs bas, ces flateurs mercénaires,
Qui d'un encens groſſier prodigues téméraires,
Exaltent dans les Rois, d'un plus tranquille front,
Les vertus qu'ils n'ont pas, que les vertus qu'ils ont ?

CRESUS.

Si tu veux que ta foi ne me ſoit point ſuſpecte,
Ne ſouffre dans ma Cour nul flateur qui l'infecte.

L'équité qui partout ſemble emprunter ta voix,
Eſt ce qu'on s'étudie à déguiſer aux Rois. BOU SAUL
Pour me la faire aimer, fais-la moi bien connoître,
Je t'en prie en ami, je te l'ordonne en Maître.
Je ſuis jeune, & peut-être aſſez loin du tombeau;
Mais que ſert un long régne, à moins qu'il ne ſoit beau?
De ton zéle pour moi donne-moi tant de marques,
Que je reſſemble un jour à ces fameux Monarques,
Qui pour veiller, défendre & régir leurs Etats,
En ſont également l'œil, l'eſprit & le bras.
Guide mes pas toi-même au chemin de la Gloire.

ESOPE.

Les Rois preſque toujours y vont par la victoire:
Leurs plus nobles travaux ſont les travaux guerriers.
Eh! quel Prince a-t'on vû plus couvert de lauriers?
Après avoir deux fois mis Samos dans vos chaînes,
Vaincu cinq Rois voiſins, & fait trembler Athenes,
Pour en vaincre encore un qui les ſurpaſſe tous,
Vous n'avez plus, Seigneur, à ſurmonter que vous.
Sans être conquérant un Roi peut être auguſte,
Pour aller à la gloire il ſuffit d'être juſte.
Dans le ſein de la paix faire de toutes parts
Diſpenſer la juſtice & fleurir les beaux Arts;
Protéger votre peuple autant qu'il vous révere,
C'eſt en être, Seigneur, le véritable pere;

OURAULT.

Et pere de ſon peuple eſt un titre plus grand
Que ne le fut jamais celui de Conquérant.
Je vous parle, Seigneur, en ſerviteur fidéle.

CRESUS.

Eh ! qui ſçait mieux que moi la grandeur de ton zéle ?
Mais un trait important que tes ſoins ont obmis,
Un Roi ne ſçait jamais s'il a de vrais amis.
De tant de Courtiſans, qui toujours ſur mes traces
N'accompagnent mes pas que pour avoir des graces,
Je ne puis diſtinguer, au rang où je me voi,
Ceux qui m'aiment pour eux ou qui m'aiment pour moi.
Je voudrois quelquefois, pour ſçavoir ſi l'on m'aime,
Pendant un mois ou deux me voir ſans diadême;
Et dans mon premier rang être enſuite remis
Pour ne me plus méprendre au choix de mes amis.
Que ſçai-je qui me flate ou qui me rend juſtice ?
Je ne dis pas un mot, que chacun n'applaudiſſe;
Et ſi l'on prévoyoit ce que je dois penſer,
On m'applaudiroit même avant de m'énoncer.
Je confonds le faux zéle avec le véritable.

ESOPE.

Permettez-moi, Seigneur, de vous dire une Fable. BOE
Jamais la vérité n'entre mieux chez les Rois, SAU
Que lorſque de la Fable elle emprunte la voix.

Le Lion, l'Ours, le Tigre & la Panthére.

PAR cent fameux exploits un Lion renommé,
Ayant ſçû d'un vieux Cerf, qu'il connoiſſoit fidéle,
Que ſouvent tels & tels dont il étoit charmé
Payoient ſes bontez d'un faux zéle,
En voulut par lui-même être mieux informé.
Il fait venir un Tigre, un Ours, une Panthere,
Apres à la curée, & qui ſans héſiter,
Quand de quelque déſordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guére.
Mes amis, leur dit-il, à qui j'ai ſi ſouvent
Confié le ſoin de ma gloire,
Je crois, ſans me flater d'un eſpoir décevant,
Avoir un ſûr moyen de vivre dans l'Hiſtoire.
Alors faiſant ſemblant d'être encor dans l'erreur,
Et d'ignorer leur artifice,
Il leur propoſe une injuſtice
Dont lui-même avoit de l'horreur.
Peſez bien, leur dit-il, ce que je vous propoſe;
Et ſurtout que ma gloire aille avant toute choſe,
Je n'ai rien de plus important.
Ce que vous propoſez eſt juſte & néceſſaire,

OURAULT.

Répond tout d'une voix la troupe mercénaire,
Et rien ne le fut jamais tant.
Penſez-y deux fois plutôt qu'une,
Reprit doucement le Lion ;
Les Rois ont moins beſoin d'augmenter leur fortune
Que de voir croître leur renom.
Seigneur, répond encor la bande inſatiable,
Quelque deſſein que vous ayez,
Pour rendre une choſe équitable,
Il ſuffit que vous la vouliez.
Dangereux conſeillers, adulateurs infames,
Dit le Lion terrible en élevant ſa voix ;
Je trouve de ſi baſſes ames
Indignes d'approcher des Rois.
Fuyez loin de moi, troupe avide,
Qui des foibles agneaux & du chevreuil timide
Etes ſi juſtement l'effroi :
C'eſt votre interêt qui vous guide,
Ce n'eſt point la gloire du Roi.
D'un exil éternel ayant puni l'audace
De leurs conſeils pernicieux,
Il menaça de la même diſgrace
Les animaux qui brigueroient leur place,
S'ils ne la rempliſſoient pas mieux.

Une mémorable victoire
Que ſur trois Léopards il eut le même jour,

A l'éclat de ſa vie ajouta moins de gloire
Que de s'être défait de ces peſtes de Cour. BOURSAULT.
Pour expliquer l'énigme & dévoiler l'emblême,
Penſez-vous qu'un Monarque auſſi grand que vous-même
Ne fît pas une belle & louable action,
D'imiter quelquefois l'adreſſe du Lion ?

CRESUS.

Charmé de tes avis, pénétré de ton zéle,
Et par tant de raiſons ſûr que tu m'es fidéle,
Je confie à ta foi comme deux grands dépôts,
Et les ſoins de ma gloire, & ceux de mon repos.

Portrait de la Cour.

C'EST le ſéjour de l'art & de la politeſſe :
Mais combien de chagrins y faut-il eſſuyer,
Et ſur quelle parole oſe-t'on s'appuyer ?
Tout rares qu'ils y ſont, les amis s'embaraſſent :
Tels voudroient s'étouffer que l'on voit qui s'embraſſent.
Pour un dont la vertu trouve un heureux deſtin,
Mille vont à leur but par un autre chemin.
L'un, qui pour s'élever n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite.
L'autre met ſon étude à vous donner des ſoins,
Quand il ſçait que vos yeux en ſeront les témoins.
Celui-ci fait du jeu ſa capitale affaire :

OURSAULT.

Cet autre en plaisantant devient sexagénaire ;
Et l'on arrive ainsi presque en toutes les Cours
D'un pas imperceptible à la fin de ses jours.
On est si dissipé qu'avant que de connoître
Ce que c'est que d'être homme, on y cesse de l'être ;
Et ceux qui de leur tems examinent l'emploi,
Trouvent qu'ils ont vécu sans qu'ils sçachent pourquoi.

Belle leçon d'Esope à un Favori.

Eussions-nous l'un ou l'autre encor plus de pouvoir,
Nous sommes des jettons que le Roi fait valoir.
Comme souverain Maître à qui tout est facile,
Il nous fait valoir un, ou nous fait valoir mille ;
Et suivant que son choix nous poste mal ou bien,
Nous sommes quelque chose, ou nous ne sommes rien.
Surtout souvenez-vous, dans tout ce que vous faites,
De n'abuser jamais de la place où vous êtes.
La Fortune en aveugle ouvre ou ferme la main ;
Et puissant aujourd'hui, l'on ne l'est pas demain.

Eloge d'Esope.

Dans le rang le plus bas comme dans le plus haut,
Toujours l'ame d'Esope a paru sans défaut.
Crésus à qui le Ciel fit un si beau partage,

Qu'une richeſſe immenſe eſt ſon moindre avantage;
Créſus, le plus heureux de tous les Potentats,
Se repoſe ſur lui du ſoin de ſes Etats.
Dans un poſte ſi haut, à quoi crois-tu qu'il penſe ?
A vivre dans le faſte & parmi l'opulence ?
A bâtir ſa maiſon des dépouilles d'autrui ?
Il ſert le Roi, le Peuple, & ne fait rien pour lui.
Au riche comme au pauvre il tâche d'être utile,
Et depuis quatre mois qu'il va de ville en ville,
Il enſeigne aux petits à faire leur devoir,
Et tempere des Grands l'impétueux pouvoir.
A la droite raiſon il veut que tout ſe rende;
Qu'en pere de ſon Peuple un Monarque commande;
Et que mourant plutôt que d'oſer le trahir,
Un ſujet ſe reſtraigne à l'honneur d'obéïr.
Comme il eſt dangereux d'être trop véritable,
Il ſe ſert du ſecours que lui prête la Fable;
Et ſous les noms abjets de divers animaux,
Applaudit les vertus, & reprend les défauts.

LE LABOUREUR.

LABOUREUR.

LOUIS LE LABOUREUR, Bailli de Montmorenci, a donné quelques ouvrages de Proſe & de Vers, qui lui ont fait une réputation aſſez brillante parmi les gens de Lettres. Il ne faut pas le confondre avec ſon frere Jean le Laboureur, à qui nous devons *les Tombeaux des Perſonnes illuſtres avec leurs éloges & leurs généalogies ; le Voyage de la Reine de Pologne... l'Hiſtoire du Roi Charles VI. celle du Maréchal de Goesbriant, &c.* On ignore en quelle année mourut l'Ecrivain dont il s'agit ici.

Sur la Cour de LOUIS LE GRAND.

L'AMOUR, la Gloire & la Fortune,
Dont le charmant éclat rend les yeux éblouis,
Las de ſe faire entre eux une guerre importune,
Se ſont venus ranger auprès du grand LOUIS.
Ce demi-Dieu ſous qui tout tremble,
D'un lien ſi doux les aſſemble,

Qu'ils ne quitteront plus cet aimable ſéjour.
Qui voudra les trouver enſemble,
Les vienne chercher à ſa Cour.

LABOUREUR.

Portrait de Louis de Bourbon, Prince de Condé.

J'AI le cœur comme la naiſſance;
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant:
J'ai de la foi, de la conſtance;
Je ſuis prompt, je ſuis fier, généreux & vaillant;
Rien n'eſt comparable à ma gloire:
Le plus fameux Héros qui brille dans l'Hiſtoire
Ne me le ſçauroit diſputer.
1 Si je n'ai pas une couronne,
C'eſt la Fortune qui la donne;
Il ſuffit de la mériter.

Sur la place de Premier Préſident du Parlement de Paris donnée à M. de Béliévre.

ELEVE' dans la vertu,
Et malheureux avec elle,

1 M. Capiſtron a heureuſement imité cette penſée en faiſant dire à ſon Alcibiade, amoureux d'une grande Princeſſe:

Si parmi mes ayeux je ne vois point de Rois,
J'ai fait connoître au moins mon nom par mes exploits;
Et ſi pour vous aimer il faut une couronne,
Ce n'eſt pas la vertu, c'eſt le ſort qui la donne.
Enfin s'il n'a pas mis un Sceptre dans ma main,
Je ne dois point rougir des fautes du Deſtin.

ABOU-
LIER.

Je disois : à quoi sers-tu,
Pauvre & stérile vertu ?
Ta droiture & tout ton zéle,
Tout compté, tout rabatu,
Ne valent pas un fêtu :
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Aussi-tôt je me suis tû :
A quelque chose elle est bonne.

SONNET.

Les Caméléons à Sapho.

VOTRE vertu, votre sçavoir
Ont une admirable puissance :
SAPHO, nous quittons pour vous voir,
L'Afrique où nous prîmes naissance.

Allant souvent du blanc au noir,
On nous accuse d'inconstance ;
Mais que vous devez bien avoir
D'autres Caméléons en France !

Notre petit corps n'est qu'esprit ;
Un peu de soleil le nourrit ;
Il nous anime, il nous inspire :

Et nous venons loger chez vous,
Parce que l'air qu'on y respire
Est le plus épuré de tous.

MADAME

MADAME DE [1] PLAT-BUISSON.

Il eſt peu de véritables Amans.

OU peut-on trouver des Amans
Qui nous ſoient à jamais fidelles?
Je n'en ſçais que dans les Romans,
Ou dans les nids des Tourterelles. [2]

Me Pla
Buisso

[1] Le moindre mérite de cette Dame (& c'eſt tout ce que l'on en ſçait) étoit d'avoir beaucoup d'eſprit, & de faire fort bien des Vers. Elle eſt morte au commencement de ce ſiécle dans un âge aſſez avancé.

[2] Leur conſtance en amour eſt heureuſement exprimée dans le Dialogue ſuivant.

LE PASSANT.
Que fais-tu dans ce bois, plaintive Tourterelle?
LA TOURTERELLE.
Je gémis, j'ai perdu ma compagne fidelle?
LE PASSANT.
Ne crains-tu point que l'Oiſeleur
Ne te faſſe mourir comme elle?
LA TOURTERELLE.
Si ce n'eſt lui, ce ſera ma douleur.

Voici une traduction de ce Dialogue en vers latins qui n'avoient point encore paru.

VIATOR.
Quid gemis in ſolâ, Turtur miſerabilis, ulmo?
TURTUR.
Compare ſublato, quid, niſi triſte, gemam?
VIATOR.
Non metuis tibi ne pariter vitam auferat auceps?
TURTUR.
Si mihi non auceps, auferet ipſe dolor.

Sur le retour de l'Hiver.

PLATTISSON. TOMBEZ, feuilles, tombez ; la Nature l'ordonne.
L'Hiver s'en va bannir les beaux jours de l'Automne.
Déja les aquilons des plus lointains climats,
Ramenent en ces lieux la neige & les frimats.
Nous les verrons bien-tôt désoler nos campagnes,
Et couvrir les sommets des plus hautes montagnes.
Les Saisons tour à tour font le cercle des ans ;
Et l'Homme infortuné sent tous leurs changemens.
. . . . . .
C'est dans son propre sein, théâtre de la guerre,
Que régne le désordre & non pas sur la terre :
Car lorsque la raison sçait régler ses souhaits,
Il s'accommode au tems, & vit toujours en paix :
Mais on peut rarement (oserois-je le dire)
Etablir la raison dans ce petit empire,
L'injuste ambition, les violens désirs,
Le tirannique amour, les frivoles plaisirs,
Tout s'oppose au pouvoir de cette grande Reine ;
Et par les sens trompeurs elle est mise à la chaîne.
Les plus sages enfin ne le sont qu'à demi.
Chacun porte en son cœur son plus grand ennemi.
On se trompe soi-même, on se flatte, on s'excuse ;
Un intérêt caché sans cesse nous abuse ;
Et sans nous bien connoître, & sans nous corriger,
Nous ne changeons jamais & voulons tout changer.

Epitaphe du Caméléon.

Tu vois ici la ſépulture
De qui fut ſurpris par la mort :
Paſſant, apprens ſon avanture
Avant que de plaindre ſon ſort.

A l'Egypte il dut ſa naiſſance ;
Mais un déſir ambitieux,
Si-tôt qu'il fut hors de l'enfance,
Lui fit abandonner ces lieux.

Ses ayeux tout couverts de gloire,
Rois des changeans Caméléons,
Faiſoient remonter leur Hiſtoire
Juſqu'au premier des Pharaons.

Quand cet Etat fut la conquête
D'Alexandre, ce grand vainqueur,
J'étois, dit l'un d'eux, ſur ſa tête ;
Je fus témoin de ſa valeur.

Cléopatre qui fut ſi belle,
Dit un autre tout glorieux,
Me tenoit toujours auprès d'elle,
Et je ſçus plaire à ſes beaux yeux.

Ces grands noms de Rois & de Reines
Qu'ils révérent de pere en fils,
Lui firent mépriſer les plaines
Où l'on voit s'élever Memphis.

LAT-
ISON.

L'illuſtre lieu de ma naiſſance,
Qui, dit-il, eut tant de renom,
N'eſt donc plus que la récompenſe
D'un Bacha barbare & ſans nom!

Il prend ſa compagne fidelle,
C'étoit un préſent de l'Amour;
Il n'auroit jamais pû ſans elle
Trouver un aimable ſéjour.

D'une même ardeur animée
Elle le ſuit, & le hazard
Les préſente à la Renommée
Qui prenoit haleine à l'écart.

Où ſont, diſent-ils, ces grands Hommes,
Que partout vous oſez vanter?
Petits animaux que nous ſommes,
Nous voulons chez eux habiter.

Allez, dit-elle, allez en France;
Cet Empire eſt ſi floriſſant,
Que de jour en jour ſa puiſſance
Fait trembler celle du Croiſſant.

Le grand Prince qu'on y révére,
Qui partout eſt ſi redouté,
A ſçû joindre au bel art de plaire
La plus auguſte Majeſté.

Mettez-vous tous deux sur mes aîles,
En France je vous conduirai ;
Et si vous vous êtes fidelles,
A SAPHO je vous donnerai.

Ils prennent cette heureuse voye,
Impatiens d'être à Paris ;
SAPHO les reçoit avec joye,
Et les voilà ses favoris.

Chez cette Maîtresse charmante
Ils passerent leurs plus beaux jours ;
Mais la Fortune est inconstante,
On ne peut être heureux toujours.

Cette impitoyable Déesse,
La Mort qui cause tant de deuil,
Et que suit toujours la tristesse,
En précipite un au cercueil.

. . . . . .

Deux jours après, de l'onde noire,
Ou plutôt de ce vain tombeau,
On le voit sortir plein de gloire,
Et bien plus brillant & plus beau.

L'Egypte lui donna la vie,
La France l'arrache à la mort :
A qui d'elle, ou de sa Patrie,
Rendra-t'il grace de son sort ?

Me PLA
BUISSO

CHARPENTIER.

CHAR-
ENTIER.

FRANÇOIS CHARPENTIER, Parisien, étoit un homme de beaucoup d'esprit, & très versé dans les Langues sçavantes, telles que l'Hébraïque, la Grecque & la Latine. On connoît la facilité de son génie & sa grande application au travail, par les différens ouvrages en Prose & en Vers qu'il a donnés au Public. Il étoit Doyen de l'Académie Françoise & de l'Académie des Inscriptions; ce qui lui donna occasion de faire les Vers suivans :

Le rang où je suis parvenu ;
N'est pas d'un fort grand revenu ;
Un Doyen de l'Académie
Fait peu craindre son tribunal :
Pour être estimé dans la vie,
Il faut pouvoir faire du mal.

M. CHARPENTIER est censé Auteur du *Carpentaria*.... où sont insérées plusieurs

de ſes Poëſies. Il eſt mort à Paris le 22 Avril 1702. âgé de quatre-vingt-trois ans. Le portrait injurieux que l'Abbé Furetiere en a fait dans ſes Factums, eſt auſſi peu reſſemblant que celui de pluſieurs Académiciens de mérite, que cet Abbé a ſi indignement défigurez. CHARPENTIER

Imitation d'Auſone.

PAUVRE Didon, où ta réduite
De tes maris le triſte ſort ?
1 L'un en mourant cauſe ta fuite,
2 L'autre en fuyant cauſe ta mort.

Imitation d'une Epigramme de l'Anthologie.

3 REÇOIS de moi, chere moitié,
Pour gage de mon amitié,
Ce tombeau qu'aucun ne t'envie :
Je dois avec raiſon te rendre cet honneur ;
Car le dernier jour de ta vie
Fut le premier de mon bonheur.

1 Sichée, premier mari de Didon, ayant été tué, elle ſe ſauva en Afrique avec toutes ſes richeſſes.

2 Enée qui abandonna Didon, & fut cauſe qu'elle ſe tua de déſeſpoir.

3 C'eſt une femme qui ayant aſſez mal vêcu avec ſon mari, lui adreſſe ces Vers après ſa mort.

CHARPENTIER.

Autre.

PASSANT, ci-gît la vieille Macaride
Au rouge nez, à l'œil toujours humide,
Et qui buvoit du soir jusqu'au matin :
Sans nulle peine elle quitta sa fille,
Son fils, son gendre, & toute sa famille ;
Son seul regret fut de quitter le vin.

Inscription pour la Pompe du Pont Notre-Dame, traduite du Latin [1] *de Santeüil.*

AUSSI-TÔT que la Seine, en sa course tranquille,
Joint les superbes murs de la royale Ville,
Pour ces lieux fortunez elle brûle d'amour ;
Elle arrête ses flots, elle avance avec peine,
Et par mille canaux se transforme en fontaine,
Pour ne jamais sortir d'un si charmant séjour.

1 *Sequana cùm primùm Reginæ allabitur Urbi,*
Tardat præcipites ambitiosus aquas.
Captus amore loci cursum oblivisciturr, anceps
Quò fluat, & dulces nectit in urbe moras.
Hinc varios implens fluctu subeunte canales,
Fons fieri gaudet, qui modò flumen erat.

Le grand Corneille a ainsi imité cette magnifique Inscription.

Que le Dieu de la Seine a d'amour pour Paris!
Dès qu'il en peut baiser les rivages chéris,
De ses flots suspendus la descente plus douce
Laisse doiter aux yeux s'il avance ou rebrousse :
Lui-même à son canal il dérobe ses eaux,
Qu'il y fait tressaillir par de secrettes veines ;
Et le plaisir qu'il prend à voir des lieux si beaux,
De grand Fleuve qu'il est, le transforme en fontaines.

LE

LE PERE COMMIRE.

JEAN COMMIRE, [1] Jéſuite, nâquit à Tours en 1625. & mourut à Paris au Collége de LOUIS LE GRAND, le 25 Décembre 1702. La nature l'avoit doué d'un eſprit également vif & ſolide ; & depuis le ſiécle d'Auguſte perſonne n'a peut-être connu mieux que lui le génie de la Poëſie Lyrique. On trouve dans ſes Odes des penſées ſublimes, des images nobles, une élocution pure, & une harmonie d'autant plus flateuſe qu'elle eſt plus variée. Ses Poëſies Héroïques ſont vraiment dignes de leurs ſujets ; & ſes Fables ont tous les agrémens qu'on peut deſirer dans ces ſortes d'ouvrages.. Le Pere COMMIRE étoit un homme

P. COMMIRE.

1 Son nom propre étoit COMMERE, qu'il changea depuis en celui de COMMIRE, croyant que ſon nom véritable n'impoſeroit pas aſſez pour un homme de ſa profeſſion, qui devoit régenter les Claſſes.

entre deux tailles, & assez replet. Il avoit la tête grosse, le visage haut en couleur, & l'air un peu brusque ; ce qui donna sans doute occasion à je ne sçai quel Poëte de faire ce distique latin.

COMMIRE.

COMMIRUS jacet hîc, non re, sed nomine mirus ;
Qui Patriâ Turo, moribus huro fuit.

RONDEAUX.

Sur la Mort d'un Chat.

GRISET est mort. Une noire Furie,
Des jeux, des ris, des amours ennemie,
En trahison a pris ce chat si beau.
Pleurez, mes yeux, & fondez-vous en eau ;
Vous n'avez plus rien à voir dans la vie.

Malgré cent tours d'une aimable folie,
Malgré sa peau tavelée & polie,
Sa longue queuë & son petit museau,
Griset est mort.

De chats mignons une troupe choisie,
Pour faire honneur à son ombre chérie,
Toutes les nuits vient dessus son tombeau
Verser le sang d'un rat ou d'un moineau ;

Puis miaulant d'un air triſte, elle crie :
Griſet eſt mort.

Sur le même ſujet.

GRISET eſt mort. Hélas ! c'eſt grand dommage
Qu'un chat ſi beau, ſi fait au badinage,
Toujours brillant, toujours flateur & doux,
Au lieu d'un tas de gros vilains matous,
Perde la vie en la fleur de ſon âge !

Lui qui jamais ne fut en garouage ;
Lui qui guettant les moineaux au paſſage,
Couroit, ſautoit, les ſuivoit dans leur trous ;
Griſet eſt mort.

Les Jeux, les Ris en trépignent de rage ;
Son pauvre maître en devient tout ſauvage,
Et dans ſon deuil il s'écrie à tous coups ;
Chantez, oiſeaux ; rats, réjouiſſez-vous ;
Rien déſormais ne vous ſera d'outrage :
Griſet eſt mort.

Sur la défaite de l'Héréſie.

QUE de l'Hiſtoire, où du plus grand des Rois
L'on tracera les glorieux exploits,
La vérité ſera peu vraiſemblable !
L'âge à venir trouvera-t'il faiſable
Ce que ſous lui l'on voit faire aux François ?

P. COMMIRE.

Sans réſiſtance, en moins de quatre mois,
Avoir réduit l'Héréſie aux abois;
Cela paroît tenir plus de la Fable,
Que de l'Hiſtoire.

Monſtre fatal aux derniers des Valois,
Monſtre ennemi des vertus & des lois,
Aux ſaints Autels, à l'Etat formidable;
Le Petit-Fils de ce Prince admirable
N'apprendra point, ſi tu fus autrefois,
Que de l'Hiſtoire.

Duci

DUCHÉ.[1]

JOSEPH-FRANÇOIS DUCHÉ, Sieur de Vancy, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, étoit fils d'Antoine Duché, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, & depuis Sécretaire général des Galeres. Il avoit un génie des plus heureux pour la Poëſie, & une facilité prodigieuſe à compoſer. Nous avons de lui quatre Opera, trois[2] Tragédies, & autres

1 *Céphale & Procris, les Fêtes Galantes, Scylla, Iphigénie.*

2 *Jonathas, Abſalon, & Débora.* C'eſt à l'occaſion de cette derniere Piéce que M. Rouſſeau adreſſe à l'Auteur une de ſes Odes, où il lui dit entre autres choſes :

Un ſublime eſſor te ramene
A la Cour des Sœurs d'Apollon,
Et bien-tôt avec Melpomene
Tu vas d'un nouveau phénomene
Eclairer le ſacré Valon.

O que ne puis-je ſur les ailes,
Dont Dédale fut poſſeſſeur,
Voler aux lieux où tu m'appelles,
Et de tes chanſons immortelles
Partager l'aimable douceur!

CHE'. Ouvrages, qui ont mérité l'eſtime & l'approbation du Public. Mais ſi M. DUCHE' ſe diſtingua par les graces & la beauté de ſon eſprit, il ne ſe rendit pas moins recommandable par la douceur & la bonté de ſon caractere. Il ne lui eſt jamais échappé aucun trait malin, pas même équivoque; & l'on reconnoît dans tous ſes Ecrits cette candeur qui paroiſſoit peinte ſur ſon viſage, & qui étoit comme une expreſſion fidelle des ſentimens de ſon ame. La fiévre lente dont il fut attaqué dans les dernieres années de ſa vie, le fit tomber dans une langueur, qui le conduiſit enfin au tombeau le 15 Décembre 1704. ayant à peine trente-ſept ans. LOUIS XIV. qui l'avoit gratifié d'une penſion de cent piſtoles, eut la bonté d'en conſerver la moitié à ſa veuve; femme vraiment eſtimable, & bien digne d'un tel mari.

Hymne.

LOIN d'ici, profanes mortels;
Vous dont la main impie a dreſſé des autels

1 M. DUCHE' a fait cette Hymne ſi célébre d'après les

A des Dieux impuiſſans que le crime a fait naître :
Qu'aux accens de ma voix tout tremble en l'Uni- Duc
vers :
Cieux, Enfers, Terre, Mer, c'eſt votre auguſte
Maître
Que je vais chanter dans mes vers.

Il eſt, & par lui ſeul tout être a pris naiſſance.
Le néant exiſte à ſa voix :
La nature & les tems agiſſent par ſes loix ;
Tout adore, en tremblant, ſa ſuprême puiſſance.
Invisible & préſent, on le trouve en tous lieux :
Il remplit la terre & les cieux,
Par lui tout ſe meut, tout reſpire ;
Sa durée eſt l'éternité ;
Et les bornes de ſon Empire
Sont celles de l'immenſité.

Il produit, à ſon gré, le calme & les tempêtes :
Il commande aux flots en courroux,
Et des foudres bruyans qui menacent nos têtes
Ses ordres éternels conduiſent tous les coups.
Des climats où naît la lumiere,
Aux lieux où le Soleil termine ſa carriere,

idées que lui a fourni celle d'un nommé Onomacritus Grec, qui vivoit du tems de Darius, fils d'Hiſtapes, 489 ans avant JESUS-CHRIST.

UCHE'.

Il étend ſes ſoins bienfaiſans ;
Et l'on voit ſa bonté paroître
Partout où ſon pouvoir fait mourir & renaître
Les jours, les ſaiſons & les ans.

Par lui brille en nos prez la riante verdure,
D'abondantes moiſſons les guérets ſon couverts :
L'Automne de ſes fruits embellit la Nature ;
Et l'aquilon fougueux ramene les hivers.
De l'énorme éléphant à la fourmi rampante,
De l'aigle au paſſereau, du Monarque au Berger,
Tout vit, tout ſe ſoutient par ſa faveur préſente :
Il change, comme il veut, la matiere impuiſſante,
Et ſeul ne peut jamais changer.

Mais auſſi terrible qu'aimable,
J'entends, Dieu tout-puiſſant, ta colere implacable
Porter partout le trouble & la terreur.
Je te vois des méchans péſer les injuſtices,
Et leur préparer des ſupplices
Dignes de ta juſte fureur.

Tu parles ; & ta voix enfante le tonnerre.
Les Anges tombent à tes pieds :
Les ſuperbes vaincus, les Rois humiliés,
Rentrent dans le ſein de la terre.
Pour te venger & nous punir
Tous les élémens vont s'unir,
La mer ouvre ſes flancs, la terre ſes abîmes ;

L'air s'allume, le feu dévore les mortels,
Et l'horrible trépas de tant de criminels
Ne fait qu'éterniſer leurs tourmens & leurs crimes.

Qu'êtes-vous devenus, orgueilleux Souverains,
De cent Peuples divers vivantes deſtinées;
Comment ont diſparu ces brillantes années,
Où les jours des mortels étoient mis en vos mains!
Honneurs, faſte, grandeurs, vains fantômes de gloire,
A peine un reſte de mémoire
Aux portes du néant prolonge votre ſort:
La vérité paroît; les ombres diſſipées
Ne laiſſent voir à vos ames trompées
Que l'horreur, l'enfer & la mort.

Le jour affreux de tes vengeances
Eclaire l'impie éronné:
Je le vois confondu, tremblant, abandonné,
Fuir, & trouver partout ton bras & ſes offenſes;
Dévoré par de vains & criminels ſouhaits,
Il cherche de faux biens diſſipez pour jamais,
Et jamais le vrai bien ne ſera ſon partage.
Il ſouffre, à chaque inſtant, d'éternelles douleurs;
Et pour comble des maux d'un affreux eſclavage,
Tu le contraints d'avouer dans ſa rage
Qu'il eſt digne de ſes malheurs.

Mais quel charme m'arrache à cet objet funeſte!

DUCHE'.

Quelle divine main m'enleve dans les Cieux!
Ta ſplendeur ſe montre à mes yeux;
J'entre dans la Cité céleſte.
Saiſi, la force manque à mes ſens enchantez;
Quels torrens éternels de ſaintes voluptés!
L'ouvrage de tes mains ſemble égal à toi-même:
Tu couronnes en lui les dons que tu lui fais:
Comblé de tes faveurs, tu le chéris, il t'aime;
Et ſa gloire eſt le prix de tes propres bienfaits.

Que ton pouvoir eſt adorable!
Tu peux faire toi ſeul notre félicité:
Toi ſeul dois être redouté:
Tout obéit à ta voix formidable:
Par toi de nos momens le cours eſt limité,
Et de la Mort impitoyable
Tu conduits & ſuſpens l'aveugle cruauté.

Grand Dieu, qui fais trembler l'enfer, la terre & l'onde,
Dont l'Univers entier annonce la grandeur;
Toi, dont l'aſtre du jour emprunte ſa ſplendeur,
Toi, qui d'un mot créas le monde:
Sageſſe, puiſſance, bonté;
Juſtice, gloire, vérité;
Principe de tout bien, ſeul bien digne d'envie!
Puiſſai-je, après ma mort, dans une heureuſe paix,
M'enyvrer en ton ſein dans ces ſources de vie
Qui ne doivent tarir jamais!

Il faut ſonger à l'Eternité plus qu'à la réputation.

DUCHE'

Il eſt permis d'aimer la véritable gloire ;
Mais en cherchant la fauſſe on ſe rend criminel.
Le nom des Rois périt au Temple de Mémoire ;
Dans le Livre de vie il devient éternel.

EXTRAIT D'ABSALON, TRAGEDIE,

TIRE'E DE L'ECRITURE SAINTE.

Tharès, vertueuſe Epouſe d'Abſalon, lui repréſente toute l'horreur de ſa rébellion contre ſon pere, & tâche de l'en détourner par les motifs les plus touchans.

Quoi ! vous avez conçû cet horrible deſſein !
Rien ne peut-il, Seigneur, l'ôter de votre ſein ?
Dûſſiez-vous, moins chéri d'un pere, qui vous aime,
Renoncer pour jamais à ſceptre, à diadême,
Quels maux, quelles horreurs pouvez-vous comparer
Aux malheurs où ce jour eſt prêt à vous livrer ?
Je veux que tout ſuccede au gré de votre envie ;
Quelle honte à jamais va noircir votre vie ?
Que n'oſera-t'on point contre vous publier ?
Le trône a-t'il des droits pour vous juſtifier ?
Vous chercherez vous-même en vain à vous ſéduire ;
Vous verrez quels chemins ont ſçû vous y conduire.

DUCHE'. La vertu, le devoir, devenus vos bourreaux,
Au fond de votre cœur porteront leurs flambeaux.
La crainte & les remords vous suivront sur le trône.
Hé quoi! pour être heureux faut-il une couronne?
Est-ce un affront pour vous de ne la point porter?
Vos vertus seulement doivent la mériter.
N'allez point, pour jouir d'une indigne vengeance,
Flétrir tant d'heureux jours coulez dans l'innocence.
Applaudi, révéré, chacun vous fait la cour.
Vous êtes d'Israel & la gloire & l'amour.
Pour remplir vos désirs tout s'unit, tout conspire:
Conservez sur les cœurs ce doux & noble empire.
Enfin, si votre épouse a sur vous du pouvoir,
Si mes humbles soupirs vous peuvent émouvoir,
Souffrez que la raison puisse au moins vous conduire;
Et croyez, qu'au moment que je cherche à détruire
Le funeste complot que vous avez formé,
Jamais mon tendre cœur ne vous a plus aimé.

Clémence de David envers Absalon.

DAVID.

ENFIN nous voilà seuls: je puis jouir sans peine
Du funeste plaisir de confondre ta haine,
T'inspirer de toi-même une équitable horreur,
Et voir au moins ta honte égaler ta fureur;
Car enfin je connois tes complots parricides.

Te voilà dans le rang de ces fameux perfides,
Dont les crimes ſont ſeuls la honteuſe ſplendeur, DUCHI
Et qui ſur leurs forfaits bâtiſſent leur grandeur.

. . . . . .

Je t'ai vû ſans reſpect ni des lois, ni du ſang,
D'Amnon mon ſucceſſeur oſer percer le flanc,
Moins pour venger l'honneur d'une Sœur éperduë,
Que pour perdre un rival qui te bleſſoit la vûë.
Iſraël de ce coup fut long tems conſterné :
Je devois t'en punir, je te l'ai pardonné :
J'ai fait plus ; ſatisfait qu'un exil néceſſaire
Eût expié trois ans le meurtre de ton frere,
Mes ordres à ma Cour ont fait hâter tes pas,
Ton pere déſarmé t'a reçu dans ſes bras ;
Et dans le même tems, ſecondé d'un Rebelle,
Tu répands en tous lieux ta fureur criminelle.
Ce que n'ont pû jamais les fiers Amorréens,
Le ſuperbe Amalec, les vaillans Hévéens,
Tu le fais en un jour. Ta fureur me ſurmonte :
Je fuis, je traîne ici ma douleur & ma honte ;
Et ſans voir que ſur toi réjaillit mon affront,
D'une indigne rougeur tu me couvres le front.
Grand Dieu, voilà ce fils qu'aveugle en mes demandes,
Ont obtenu de toi mes vœux & mes offrandes !
Je le vois, tu punis mes déſirs indiſcrets :
Hé bien, Dieu d'Iſrael, accomplis tes décrets.
Conſens-tu qu'à ſon gré ſa rage ſe déploye ?

JCHE'.

Veux-tu que dans mon ſang ce perfide ſe noye ?
J'y ſouſcris. Oui, barbare, acheve ton deſſein,
Aux dernieres horreurs oſe enhardir ta main.
Miniſtre criminel des céleſtes vengeances,
Remplis-les ; par ma mort couronne tes offenſes !
Viens, frappe.

ABSALON.

Juſte Ciel !

DAVID.

Tu trembles ! que crains-tu ?
Tu foules à tes pieds les lois & la vertu,
Tu forces dans ton cœur la nature à ſe taire ;
Qui peut te retenir ? Frappe, dis-je.

ABSALON.

Ah ! mon pere.

DAVID.

Ton pere ! oublie un nom qui ne t'eſt plus permis.
Je ne te connois plus : va, tu n'es plus mon fils.

ABSALON.

Un moment ſans courroux, Seigneur, daignez m'entendre :
Je ne puis, ni ne veux chercher à me défendre.
Il eſt vrai, mon orgueil a fait mes attentats.
J'ai craint de voir régner mon frere Adonias ;
Contre le fier Joab j'ai ſuivi ma colere ;

Mais si je puis enfin être crû de mon pere,
S'il peut m'être permis d'atteſter l'ETERNEL,
Voilà ce qui peut ſeul me rendre criminel.
Jouet d'un ſéducteur, qu'à préſent je déteſte,
Le traître Architophel a commis tout le reſte.
Je ſçais qu'après les maux que je vieus de cauſer,
Une fatale erreur ne ſçauroit m'excuſer :
J'ai tout fait, vengez-vous ; puniſſez un coupable,
Ou plutôt, ſauvez-moi du remords qui m'accable :
Quelques affreux que ſoient vos juſtes châtimens,
Ils n'égaleront point l'horreur de mes tourmens.

DUCHI

DAVID.

Ainſi le Ciel commence à te rendre juſtice.
Ton crime fit ta joye, il ſera ton ſupplice :
Heureux, ſi ton remords ſincere, fructueux,
Produiſoit en ton ame un retour vertueux !
Mais ne cherches-tu point à tromper ma clémence ?
Et ta bouche & ton cœur ſont-ils d'intelligence ?

ABSALON.

Dans le funeſte état, Seigneur, où je me voi,
Mes ſermens peuvent-ils vous répondre de moi ?
Mais, Seigneur, n'en croyez ni ma fierté renduë,
Ni ma honte à vos yeux ſur mon front répanduë,
Ni les pleurs que je verſe à vos ſacrez genoux :
Puniſſez un ingrat, ſuivez votre courroux.

DUCHE'.

DAVID.

Leve-toi. Ma tendreſſe étouffe ma colere ;
Sois mon fils, Abſalon, & je ſerai ton pere.
Je te pardonne tout, je veux tout oublier ;
C'eſt à toi déſormais à me juſtifier. 1

1 Cette Scene eſt une des plus belles & des plus pathétiques du Théâtre François, & le caractere de David y eſt une vive expreſſion de la miſéricorde de Dieu envers le pécheur.

BELLOCQ.

BELLOCQ.

BELLO

PIERRE BELLOCQ, Parisien, Valet de Chambre de LOUIS XIV. & Porte-Manteau de la Reine Marie-Therese.... avoit une phisionomie si riante & si gracieuse, qu'elle prévenoit d'abord en sa faveur. Elevé dès sa jeunesse à la Cour, il la connoissoit parfaitement; & il y jouoit même un rôle fort agréable selon son état. Le Roi, la Reine, & Madame la Duchesse de Bourgogne, depuis Dauphine de France, lui donnerent en différentes occasions des marques solides de leurs bontez. Il étoit ami particulier de Moliere & de Racine; & il devoit en partie au commerce de ces deux Illustres son goût & son talent pour la Poësie. Nous avons de lui quelques Pieces de Vers écrites avec feu: c'est dommage qu'elles ne soient pas également correctes partout. M. BELLOCQ est mort

ILLOCQ. au Louvre le 5 Octobre 1704. âgé de cinquante-neuf ans.

SATYRE.

Le Nouvelliſte.

Est-ce toi que je vois, Polyphile, ou ton ombre?
Me viendras-tu toujours frapper de cet air ſombre,
Plus pâle qu'un ſoldat, qui, victime du ſort,
Sur un tambour fatal lit ſon arrêt de mort?
Te verrai-je toujours hauſſé ſur le Cothurne,
Quelquefois éloquent, quelquefois taciturne,
Du geſte, ou du diſcours, en diverſes façons,
De ta lâche frayeur nous marquer les friſſons?
Jadis dans Ilion, parmi les triſtes places,
La fille de Priam tonnoit moins de menaces,
Quand ſon enthouſiaſme aux Troyens étonnez
Prophétiſoit leur perte, & les Dieux déchaînez.
Sans relâche occupé d'avis & de gazettes,
Porteur myſtérieux de dépêches ſecrettes,
Ennemi domeſtique, & fierement armé
Tantôt d'un manuſcrit, tantôt d'un imprimé,
Du François intrépide & plein de confiance,
Oſeras-tu ſans ceſſe attaquer la conſtance?
Par les illuſions d'un eſprit déloyal
Dont la fureur t'agite, & du Palais Royal,

Chaque jour ſans manquer t'entraîne aux Thuil-
leries, BELLC
Faire publiquement trafic de menteries ?
Peut-être n'as-tu point, faute d'avis prudens,
Examiné le fond de tes correſpondans :
Mais de tes préjugez diſſipons les obſtacles,
Et voyons quelle foi l'on doit à tes oracles.
Ces deux avanturiers, Iphicrate & Milon,
Parez d'un vieux pannache, & d'un ſale galon,
Qu'on voit aux lieux publics, malgré leur mine
baſſe,
Reſpectez des Frondeurs de la derniere claſſe ;
Dans un Corps renommé, jadis également
Chacun d'eux d'une troupe eut le commandement :
Le premier, qui jamais n'eut la ſienne complette,
Sacrifioit ſa paye au Dieu de la Baſſette ;
Et l'autre plein d'orgueil, toujours prêt à brouiller,
Aux ordres de ſes Chefs ne ſçut jamais plier :
Tous deux furent caſſez. A la vieille bleſſure
Ils mettent l'appareil d'un conſolant murmure :
Comment ſe ſoutenir ſans eux ? Tout eſt perdu,
Bellone eſt languiſſante & Mars eſt morfondu.
Pour Damis, qui reçoit des avis de Hollande,
Eſtimé parmi vous comme un vieux Chef de bande,
Qui dans ſes yeux hagards & ſa triſte couleur,
Porte de Charenton l'hérétique douleur ; 1

1 Vers de M. Deſpréaux.

BELLOCQ.

Je le connois iſſu des familles errantes,
Qui repaiſſent d'eſpoir leurs libertez mourantes
Et flattent leur parti des révolutions
Qu'annonça du Moulin [1] dans ſes prédictions.
Bien que de l'interêt la ſordide ſageſſe,
Pour conſerver ſon bien l'ait conduit à la Meſſe,
Son ame eſt ulcerée, & cherche adroitement
Chez qui multiplier ſon mécontentement.
La troupe qui lui prête une [4] oreille attentive,
L'établit ſouverain ſur ſa raiſon captive,
Et dans chaque quartier au vulgaire ignorant,
Court annoncer les maux dont Damis eſt garant.
Le ſtupide Lycas, qui de la politique
A compris le myſtere au fond d'une boutique;
Son beau-frere Nicandre, à qui l'art du procès
Aux maximes d'Etat a donné tant d'accès,
Enrichis des larcins de leur coupable race,
S'efforcent de purger la paternelle craſſe:
Sous des habits dorez leur orgueilleux aſpect,
Pour leurs déciſions impoſe un grand reſpect.
L'un, par l'autorité dont la force l'entraîne,
Juge de bonne foi notre perte certaine,

Contre des ennemis qu'on fabrique à ſa mode :
Tu ſçais que je connois des gens d'un autre poids
Dont les réflexions s'expliquent par ma voix :
De cette décadence où tombent nos affaires,
Palamede & Cléon ſont-ils garants vulgaires ?
Il eſt vrai : quelquefois à leur table appellé,
L'on te voit applaudir ſi-tôt qu'ils ont parlé.
Avant d'apprendre d'eux le deſtin des Royaumes ;
D'un éclat impoſant dépouillons ces fantômes ;
Tu verras au travers de ces noms honorez,
Et des titres pompeux dont ils ſont décorez,
Un ſentiment jaloux, par ſa vapeur groſſiere,
De leur diſcernement offuſquer la lumiere.
Palamede & Cléon ſe virent diſputer
Certains commandemens qu'ils croyoient mériter ;
Et ſans pouvoir ſortir de leur ſphere bornée,
Le rang de Colonel fixa leur deſtinée ;
Ils ont quitté l'emploi. Privé de leur ſecours,
L'Etat mal gouverné périt dans leurs diſcours,
Ils frondent le principe, ils blâment la conduite ;
Du tort qu'on leur a fait nos malheurs ſont la ſuite ;
Par leur excluſion nous ſommes déſolez ;
Tout iroit à nos vœux s'ils s'en étoient mêlez.
Ce ſont-là tes Auteurs ; voilà ſur quels mémoires
Tu prétends naviger dans la mer des hiſtoires ;
Ton fragile vaiſſeau ſe met à l'abandon,
Et vogue ſur la foi de l'inſolent lardon ;

BELLOC

ELLOCQ.

L'imprimé de Hollande ou celui de Bruxelles,
Sont le nord qui te guide au détroit des nouvelles.
Et tu crois du bon ſens atteindre la hauteur,
De ces trompeurs écrits triſte compilateur.
Tandis que l'Univers attentif ſur l'Europe,
S'applique au tourbillon dont l'horreur l'enveloppe,
Tandis que dans l'intrigue & dans le mouvement,
La fiere Tragédie attend ſon dénoûment;
Je n'approuverois pas qu'une fade indolence
Des ſuccès de la guerre affectât l'ignorance.
Quand les flots ſoulevez frémiſſent de courroux,
L'affaire de l'Etat eſt l'affaire de tous:
J'aime à voir la Victoire en diverſes batailles,
Tantôt par ſes faveurs éterniſer Noailles,
Et tantôt par ſon vol ombrager tour à tour,
Aujourd'hui Catinat, & demain Luxembourg.
De ces heureux ſuccès que leur valeur m'expoſe,
Je recueille le fruit; mais ſans creuſer la cauſe,
Et ſans m'évaporer en vains raiſonnemens,
Je rapporte à LOUIS ces grands évenemens.
Qu'importe à l'habitant de la plaine féconde
Que tous les ans le Nil ſi richement inonde,
D'examiner à fond ſi ſon débordement
Aux Monts des Abyſſins a pris commencement;
Quand le Ciel régulier dans des lunes exactes,
Pour enrichir l'Egypte ouvre ſes cataractes;
Ou ſi de certains vents le ſouffle officieux,

Pouſſe l'eau de la mer en des lieux ſpacieux,
Qui par d'obſcurs canaux que la terre leur ouvre, BELLO
Dégorgent ce dépôt dont le Delta [1] ſe couvre ?
Laiſſant, à ſes périls, l'oiſif Phyſicien
Se fatiguer l'eſprit d'un frivole entretien,
Libre d'un tel ſouci le Laboureur plus ſage
Du fleuve répandu goûte en paix l'avantage.
Entre l'étoile fixe & les globes errans,
Trozac ne connoît point de chemins différens;
Jamais pour démêler l'un & l'autre ſyſtême,
Trop d'application ne lui rend le teint blême:
Que Copernic s'abuſe, ou Ptolomée ait tort,
Ce ne ſera point lui qui les mettra d'accord;
A peine connoît-il ſon Almanach des Paſtres:
Trozac jouit pourtant du ſoleil & des aſtres.
Pour moi, ſur ce modele au bon ſens ajuſté,
Quand de nos champs féconds je vois Mars écarté,
Porter chez nos Rivaux ſa rage redoutable,
Sans ſonder vainement l'abîme impénétrable,
Du bonheur de l'Etat je ſçais tirer profit,
LOUIS en eſt l'auteur, & cela me ſuffit.
Encor ſi cet eſprit dont le feu t'embarraſſe,
En vains raiſonnemens diſſipant ſon audace,
Se propoſoit pour but l'exacte vérité,
On pourroit faire grace à ta témérité:

1 Partie de l'Egypte la plus féconde.

Mais ton chagrin bizarre, & d'un François indigne,
LLOCQ. Répand dans tes écrits une noirceur maligne,
Qui de nos Généraux inſtruiſant le procès,
S'efforce d'obſcurcir nos plus brillans ſuccès.
Nos plus nobles exploits ſont jeux dont tu te mocques,
Gironne & Palamos ne ſont que des bicoques :
Que le vaillant Tourville, & ſes fiers combattans,
Couvrent Thétis de morts & de débris flottans ;
Tu feins d'être étonné que l'on tire avantage
De quelques bâtimens diſperſez par l'orage.
Que pour forcer la Ligue en ſes retranchemens,
Nos ſoldats ſoient changez en Héros de Romans,
Et que la Renommée au Gange, au Tygre, à l'Inde,
Annonce avec éclat la gloire de Nerwinde ;
Tu nommes ce triomphe une témérité,
Conſtant à déplorer le ſang qu'elle a coûté.
Aujourd'hui tu ſoutiens que le courier t'apporte
Des articles de paix entre Vienne & la Porte,
Et pour mieux la conclure au gré de ton déſir,
Il ne te coûte rien d'étrangler un Vizir.

. . . . . .

Frappé d'étonnement, & d'éloges prodigue ;
Tu vantes ſans pudeur tous les Chefs de la Ligue,
De ces gens merveilleux, à nos tems réſervez,
Les moindres mouvemens par toi ſont relevez :

Je

Je ne puis ſur ce point condamner ta conduite ;
Juſques dans l'ennemi j'honore le mérite : BELLOCQ.
L'on ne me verra point pour un trépas douteux
Faire avec le bourgeois de ridicules feux.
Un rival ennoblit un cœur d'honneur avide ;
La haine d'Euriſthée eſt la gloire d'Alcide :
C'eſt flétrir les lauriers d'un fameux Conquérant,
Qu'oppoſer à ſon bras un foible concurrent :
Tu le veux, Polyphile, & j'y ſouſcrits ſans peine ;
Le Chef des ennemis eſt un grand Capitaine ;
Ses projets ſont hardis & finement conçus ;
Mais qui le bat partout eſt encore au-deſſus.
Vous m'en ſerez témoins, théâtres de victoire,
Que Bellonne à jamais conſacre à la Mémoire,
Du courageux François monument ſolemnel,
Voërd, Senerf, Nerwinde, & Steinkerke & Caſſel. [1]
Vous m'en ſerez témoins, places mal défenduës,
Aux yeux de ce guerrier à nos troupes renduës :
Sans que pour leur ſecours il ait rien hazardé,
Gand, Bouchain, Mons, Namur, Saint-Omer & Condé. [2]
Et vous, Villes, par lui vainement aſſiégées,
Dans l'Hiſtoire du tems ſerez-vous négligées ?
Les murs de Charleroy par deux fois attaquez,
Oudernarde, Maſtrich, y ſeront-ils marquez ? [3]

1 Batailles perduës par le Prince d'Orange.
2 Villes dont il a tenté le ſecours inutilement.
3 Siéges qu'il a levez.

L'avenir, équitable aux exploits de la France,
ELLOCQ. Mettra-t-il de Naſſau les ſuccès en balance,
Et ſe ſouviendra-t'il qu'il a conquis Beaumont,
Furne aux murs démolis, & Binche & Fauquemont?[1]
Peut-être diras-tu que le Chef de la Ligue,
Comme une autre Philippe, eſt un démon d'intrigue;
Que de ſon cabinet, de deux doigts ſeulement,
Il peut au monde entier donner le mouvement.[2]
Soit; je crois, pour te plaire, à la Métempſicoſe;
Du Fils de Charles-Quint l'ame en ſon ſein repoſe;
Mais il n'a point encor, par de fermes liens,
Joint les Epiſcopaux aux Presbytériens;
Mais il n'a point encor, à force de dépenſe,
De nos vieux Alliez[4] ébranlé la conſtance:
Mais, malgré tous ſes ſoins, ſon génie impuiſſant
N'a pû concilier l'Aigle avec le Croiſſant;
Il n'a point juſqu'ici, par ſes ſourdes pratiques,
Fait de mauvais François, des mauvais Catholiques;
Seulement en ce point politique ſçavant,
Qu'il réduit ſes amis à ſe paître de vent;
Et nourriſſant d'eſpoir leur attente trompée,
Maintient, à leurs périls, ſa grandeur uſurpée.

1 Bicoques qu'il a priſes.
2 C'eſt de quoi ſe vantoit Philippe II. Roi d'Eſpagne.
3 Deſſeins où le Prince d'Orange a échoué.
4 Les Suiſſes.

Pourquoi, ſi de ces faits tu ſçais la vérité,
Contre notre bonheur es-tu ſi révolté ? BELLO
La valeur dans autrui te fait peut-être ombrage,
Et t'accuſe en ſecret de manquer de courage :
Peut-être qu'offenſé d'un néceſſaire Edit,
Contre le bien commun l'intérêt te roidit,
Et ſouleve ton cœur pour le ſecours modique
Qu'exige des ſujets la fortune publique.
Dans les Arts de la paix occupé mollement,
De les voir négligez l'un ſe fait un tourment ;
Un autre, du profit cherchant la ſource impure,
S'afflige que Bellone ait écarté Mercure.
Mais ne ſerois-tu point de ces gens obérez,
De créanciers preſſans à toute heure entourez,
Qui voudroient, pour remede à leur inquiétude,
Des débris de l'Etat couvrir leur turpitude ?
Un pareil intérêt autrefois ſuborna
Ces factieux Romains, qui ſous Catilina,
Avant que Ciceron procurât leur ſupplice,
Mirent la République aux bords du précipice.
Mais je te veux traiter avec moins de rigueur ;
Ce noir ſoupçon t'outrage. Et bien, tu n'as que peur :
Lorſque de toutes parts l'orage nous menace,
Le nombre d'ennemis t'épouvante & te glace.
Ainſi le voyageur, dans la nuit égaré,
Traverſant la forêt d'un pas mal aſſuré,
Aux rayons de Phœbé, plein d'une horreur ſecrette,
Croit qu'une ombre bizarre eſt un loup qui le guette ;

ILLOCQ.

Et veut que des hibous les cris indifférens,
Soient des esprits malins, ou des manes errans.
As-tu donc oublié, démentant ta naissance,
De tes braves ayeux l'intrépide assurance ?
N'entends-tu pas leur voix te dire au fond du cœur,
Quoi ! vous êtes François, lâche, & vous avez peur !
Lorsque de cimenter la sûreté publique,
Le plus grand des Héros fait son affaire unique,
D'une vaine terreur vos yeux sont éblouis,
Soutenu, protegé, défendu par LOUIS ?
Portez aux ennemis ce défaut de courage,
Allez, de vos sermens la France vous dégage ;
Elle hait des frayeurs qui pourroient la troubler,
Et ne veut point d'enfant capable de trembler.
Souffre que la raison de ta peur te dégage ;
Il sied mal aux vainqueurs de manquer de courage ;
C'est flétrir les lauriers qui nous couvrent le front,
C'est faire au nom François un immortel affront.
Des affaires du tems explique mieux la suite ;
Du Dieu que nous servons vois sur nous la conduite ;
Et pour rendre le calme à ton cœur étonné,
Songe, en un mot, quel Roi le Ciel nous a donné.

PAVILLON.

ETIENNE PAVILLON, de l'Académie Françoiſe, & de celles des Inſcriptions & Belles-Lettres, commença ſa carriere au Parlement de Mets, en qualité d'Avocat Général. Il ſe diſtingua dans cet emploi par ſon ſçavoir, ſon éloquence & ſon intégrité. Mais la foibleſſe de ſon tempérament & peut-être encore plus l'amour du repos le déterminerent au choix de la vie privée, malgré toutes les inſtances que fit ſon illuſtre Corps pour le retenir. Rendu à lui-même, il vint s'établir à Paris, où il vêcut en aimable Philoſophe. Son cabinet & ſes amis lui tenoient lieu de tout; ſes mœurs étoient douces, ſa converſation charmante & ornée de la plus belle érudition. Il avoit une fineſſe de goût, une beauté d'eſprit & une délicateſſe de ſentimens qu'on ne ſe laſſe point d'admirer dans

VIL-ON.

ſes différens ouvrages de Proſe & de Vers. Mais M. PAVILLON n'étoit pas ſeulement un bel eſprit, c'étoit un homme de bien, digne neveu du ſçavant & pieux [1] Evêque d'Alet, La vérité, la vertu, la religion faiſoient ſon caractere. Il eſt mort le 10 Janvier 1705. âgé de ſoixante & treize ans. Son corps fut porté à Saint Euſtache ſa Parroiſſe, & de-là au cimetiere des Saints Innocens, où il avoit ordonné qu'on l'enterrât. Voici des Vers ſur ſa mort qu'on a mis à la tête de ſes Oeuvres imprimées à la Haye en 1715.

PAVILLON ne vit plus ; les Amours
en gémiſſent,
Apollon en verſe des pleurs ;
Et ſur le Mont ſacré les échos retentiſſent
Des triſtes regrets des neuf Sœurs.
Rival ingénieux d'Ovide,
S'il vouloit fléchir une Iris,
Les Graces dictoient ſes écrits,

1 Nicolas Pavillon.

Et l'Amour lui ſervoit de guide.
La Sageſſe bientôt ſçut bannir de ſon cœur PAVIL
Les vains amuſemens de l'amoureuſe ardeur.
Par une adreſſe ſans égale
Il prit ſoin de former les mœurs,
En cachant ſous l'appas de ſes vers enchanteurs
Les traits d'une auſtere morale.
Les talens en lui raſſemblez
Firent partout briller ſa gloire;
Il n'ignora rien de l'Hiſtoire,
Et les tems les plus reculez
Etoient préſens à ſa mémoire...

MADRIGAL.

IRIS a vingt Amans qui l'obſedent ſans ceſſe,
Dont elle fait vingt malheureux.
Je ſuis le ſeul parmi la preſſe,
De qui ſa cruauté daigne écouter les vœux:
Mais d'une avanture ſi belle,
Rivaux infortunez, ne ſoyez point jaloux;
Puiſque vous m'empêchez d'être ſeul avec elle,
Je ſuis plus à plaindre que vous.

AVILLON.

Quand la nature & la raiſon
Réglent ſeules notre dépenſe,
On ne voit jamais l'indigence
Troubler la paix de la maiſon.

Oubliez pour toujours votre triſte avanture :
Au lieu de tous ces biens qu'on vient de vous ôter,
Faites-vous déſormais une richeſſe ſûre,
En vous accoûtumant à ne rien ſouhaiter.

Vous croiriez, dites-vous, votre ſort ſupportable,
Si vos ſeuls interêts faiſoient votre douleur ;
Et vous n'êtes inconſolable,
Que parce que votre malheur
Fait perdre à vos enfans un deſtin agréable.
Cette innocente affection
N'eſt, croyez-moi, qu'un prétexte honorable
Dont, pour vous tourmenter, ſe ſert l'ambition.

Laiſſez à vos enfans ce qu'une mere ſage
Peut encor leur laiſſer quand elle a tout perdu,
En leur laiſſant pour héritage
L'exemple de votre vertu.
Apprenez-leur qu'un gros partage
N'eſt pas ce qui fournit les ſolides plaiſirs :
Il eſt ſi mal aiſé d'en faire un bon uſage.

Qu'un ſi dangereux avantage
Ne doit être jamais l'objet de leurs déſirs. PAVILLON

A la même, ſur les couches de Madame ſa fille.

Vous voilà donc grand'mere, AMINTE, c'en eſt fait.
Autant que je m'y puis connoître,
Il eſt aſſez plaiſant de l'être,
Mais fâcheux de l'être en effet.

C'eſt un triſte préſent que font les Deſtinées,
Qu'elles ne donnent pas pour rien:
Il vous en a coûté vos plus belles années,
Et le plus clair de votre bien.

Cet enfant qui s'en va croître * votre famille,
Un jour vous vengera ſelon votre ſouhait;
Et vous lui verrez faire un jour à votre fille
Le même affront qu'elle vous fait.

Puiſſe-t'il toujours ſuivre en marchant ſur vos traces,
Du véritable honneur les ſentiers peu batus!
Et ſans jamais avoir de part à vos diſgraces,
N'hériter que de vos vertus!

Que cet heureux enfant, bien-tôt ſuivi d'un autre,
Tranſmette à ſes neveux la gloire de ſon nom;

Quand la nature & la raiſon
Réglent ſeules notre dépenſe,
On ne voit jamais l'indigence
Troubler la paix de la maiſon.

Oubliez pour toujours votre triſte avanture :
Au lieu de tous ces biens qu'on vient de vous ôter,
Faites-vous déſormais une richeſſe ſûre,
En vous accoûtumant à ne rien ſouhaiter.

Vous croiriez, dites-vous, votre ſort ſupportable,
Si vos ſeuls interêts faiſoient votre douleur ;
Et vous n'êtes inconſolable,
Que parce que votre malheur
Fait perdre à vos enfans un deſtin agréable.
Cette innocente affection
N'eſt, croyez-moi, qu'un prétexte honorable
Dont, pour vous tourmenter, ſe ſert l'ambition.

Laiſſez à vos enfans ce qu'une mere ſage
Peut encor leur laiſſer quand elle a tout perdu,
En leur laiſſant pour héritage
L'exemple de votre vertu.
Apprenez-leur qu'un gros partage
N'eſt pas ce qui fournit les ſolides plaiſirs :
Il eſt ſi mal aiſé d'en faire un bon uſage,

Qu'un ſi dangereux avantage
Ne doit être jamais l'objet de leurs déſirs. PAVIL

A la même, ſur les couches de Madame ſa fille.

Vous voilà donc grand'mere, AMINTE, c'en
eſt fait.
Autant que je m'y puis connoître,
Il eſt aſſez plaiſant de l'être,
Mais fâcheux de l'être en effet.

C'eſt un triſte préſent que font les Deſtinées,
Qu'elles ne donnent pas pour rien:
Il vous en a coûté vos plus belles années,
Et le plus clair de votre bien.

Cet enfant qui s'en va croître * votre famille,
Un jour vous vengera ſelon votre ſouhait;
Et vous lui verrez faire un jour à votre fille
Le même affront qu'elle vous fait.

Puiſſe-t'il toujours ſuivre en marchant ſur vos
traces,
Du véritable honneur les ſentiers peu battus!
Et ſans jamais avoir de part à vos diſgraces,
N'hériter que de vos vertus!

Que cet heureux enfant, bien-tôt ſuivi d'un
autre,
Tranſmette à ſes neveux la gloire de ſon nom;

AVILLON. Parmi ceux qui ont quelque connoiſſance de cette avanture, la plus commune & la plus ſaine opinion veut pourtant qu'il ne ſoit pas mort ; mais qu'ayant trouvé la commodité d'une fenêtre ouverte, il a pris le tems de votre abſence pour aller voir ſes parens à l'Amérique. Depuis ce malheur, votre Maiſon eſt ſi affligée, que je n'oſerois vous conſeiller d'y revenir.

Auſſi bien qu'y trouveriez-vous ?
Madame Anne penduë, une cage déſerte,
Des valets déſolez qui pleurent votre perte.
Fuyez loin de ces lieux le céleſte courroux.
Quand pour ſe conſoler d'un mal qui déſeſpere,
Il ne reſte plus qu'un époux,
Un époux ne conſole guére.

Vous aurez le chagrin de remarquer ſur le viſage de tous vos amis une joye maligne de ſe voir enfin délivrez d'un rival ſi chéri. Eh ! Madame, n'ont-ils pas raiſon ?

Pour lui vous avez fait mille & mille injuſtices :
De tant d'honnêtes gens à vous plaire empreſſez
On ne connoît que lui, dont les heureux ſervices
Ayent été récompenſez.

*A Monſieur *** ſur un changement.*

PAVILLON

L'INCONSTANCE d'Iris vous cauſe trop d'ennui.
Eſt-ce un choſe fort étrange,
De l'air dont on vit aujourd'hui,
De voir une femme qui change ?

Vous avez tort de la blâmer ;
Rien n'eſt plus naturel que ce qu'on lui voit faire ;
Vous avez ceſſé de lui plaire ;
Elle a ceſſé de vous aimer.

Pourquoi tant de diſcours, de plaintes & de larmes ?
Vous l'accuſez injuſtement :
On lui verroit pour vous le même empreſſement,
Si vous aviez pour elle encor les mêmes charmes.

Vous l'aimiez ardemment, on le ſçait, on le voit ;
De ſes moindres faveurs votre ame étoit ravie ;
Mais cet amour enfin vous donne-t'il le droit
De l'ennuyer toute ſa vie ?

Ah ! que votre malheur devroit vous être cher !
Plus heureux de pouvoir la traiter de volage,
Que mille & mille amans qui lui rendent hommage,
Et n'ont rien à lui reprocher !

VILLON.

Rendez graces à cette Belle,
Dont l'humeur inégale a ſçû vous dégager.
Quel bonheur, ſans être infidelle,
De pouvoir ſe donner le plaiſir de changer!

Vous ne valez pas mieux qu'un autre;
Croyez-moi, ne criez pas tant:
Son inconſtance, en vous quittant,
Ne fait que prévenir la vôtre.

A une Dame, qui ſe plaignoit de ſon abſence.

Je ne vous vois que rarement,
Je ne vous rends point de viſite;
Ne vous en plaignez point, CARITE:
Vous avez beaucoup de mérite,
Et j'ai quelque diſcernement;
Voilà la raiſon juſtement
Pour laquelle je vous évite.

Si je pouvois vous voir ſouvent ſans m'engager,
Je ne voudrois faire autre choſe;
Mais pardonnez-moi ſi je n'oſe
M'expoſer déſormais à ce charmant danger.

C'eſt en vain que mon cœur ſeroit fidelle & tendre;
Un Barbon à l'amour doit-il s'abandonner?
On ne peut trop craindre d'en prendre
Quand on ne peut plus en donner.

Mon cœur s'embraſeroit ſans échauffer le vôtre:
Hélas!

Hélas ! mes malheureux ſoupirs
Ne feroient tout au plus qu'exciter des déſirs, PAVILL
Que vous contenteriez peut-être avec un autre.

Je veux vivre en repos, & je cherche à bannir
Tout ce qui me fait voir qu'il faut bien-tôt finir,
Et m'annonce le tems de ce triſte paſſage :
Si j'étois tête à tête à vous entretenir,
Je pourrois oublier mon âge ;
Mais vos froideurs bien tôt m'en feroient ſouvenir.

Non, ma Belle, il faut ſe connoître ;
Quoi ! l'Amour me verroit encor ſous ſon pouvoir ?
Je ſerois amoureux ? J'oſerois le paroître ?
Ah ! qu'il ſeroit honteux à mon âge de l'être ;
Et qu'il ſeroit au vôtre ennuyeux de le voir ?

1 *Sur les Hôpitaux inſolvables.*

QUE ſervent les conſeils d'une prudence vaine ;
L'avenir, quel qu'il ſoit, eſt hors de ſon pouvoir :
Ne feroit-on pas mieux de s'épargner la peine
Qu'elle nous donne à le prévoir ?
Malgré tous nos efforts le deſtin nous entraîne ;
Nous découvrons l'écueil ſans pouvoir l'éviter ;
Et ſouvent le chemin que la ſageſſe humaine

1 M. PAVILLON avoit perdu 2000 liv. de rente viagere par cette inſolvabilité.

VILLON.

Montre pour nous en écarter,
Eſt celui ſeul qui nous y méne.

Rien n'eſt aſſuré ſous les cieux :
Ces riches Hôpitaux, ſi connus dans la France,
Si bien fondez par nos ayeux,
Si bien régis par la prudence,
Malgré toute ma prévoyance,
En retenant le bien que je leur ai prêté,
Me font faire aujourd'hui la triſte expérience
De cette grande vérité.

Que la Fortune a d'artifice
Pour faire réüſſir ce qu'elle a projetté !
Qui ſe ſeroit jamais douté
Qu'on pût manquer à la Juſtice
En des lieux, où l'on voit régner la Charité ?
En vain dit-on pour les défendre,
Ces maiſons autrement ne pouvoient ſubſiſter :
Lorſque l'on n'a pas de quoi rendre,
Il n'eſt pas permis d'emprunter.

Si le Ciel quelquefois dans ſa juſte colere,
Pour éprouver les ſiens, ou pour les corriger,
Fait monter à tel point l'excès de la miſére,
Qu'on ne puiſſe la ſoulager ;
C'eſt à nous, en portant nos cris juſqu'à ſon trône,
D'implorer ſon ſecours & l'attendre de lui :
Nous pouvons ſeulement prier qu'il nous le donne.

Mais ce n'eſt pas du bien d'autrui
Qu'un Chrétien doit faire l'aumône. PAVIL

La Charité doit tout embrâſer de ſes feux ;
Mais ſes ſoins pour tous équitables,
Ne ſont jamais des malheureux
Pour ſecourir des miſérables.

Son zéle en nous attendriſſant,
N'exige que des dons ſans taches & ſans crimes ;
Et ſur cet autel innocent
On n'égorge point de victimes.

Les Muſes au ROI.

SIRE, les Muſes déſolées,
Aujourd'hui ſans force & ſans voix,
Viennent vous remontrer qu'elles ſont accablées
Par le nombre de vos exploits.
Fournir à tout ce que vous faites,
Eſt un emploi trop mal-aiſé ;
Tant de ſiéges ont épuiſé
Nos Orateurs & nos Poëtes.

Nos parterres n'ont plus de fleurs à vous donner,
Ou, s'il en reſte quelques-unes,
Ce ne ſont que les plus communes,
Indignes de vous couronner.
En cette extrêmité que voulez-vous qu'on faſſe ?
Il n'eſt plus de lauriers chez nous,

VILLON.

Quoique depuis trente ans ſur le Mont du Parnaſſe
On n'en ait cueilli que pour vous.

Nous chantames jadis la conquête de Troye,
Et l'Univers encor s'obſtine à l'admirer ;
Mais ceux, dont cette ville enfin devint la proye,
Nous donnerent dix ans pour nous y préparer :
Puis retournant chez eux, au ſortir de l'Aſie,
Ces bons & paiſibles Héros
Paſſerent en bourgeois le reſte de leur vie,
Et nous laiſſerent en repos.

Content d'une unique victoire,
Autrefois le brave Jaſon
Crut qu'il ſuffiroit pour ſa gloire,
S'il pouvoit obliger les Filles de Mémoire
De chanter une fois Colchos & la Toiſon :
A vous ſeul aujourd'hui nous ne pouvons ſuffire ;
Quittes de Mons, Namur nous vient embarraſſer ;
Nous avons beau faire & beau dire,
C'eſt toujours à recommencer.

Nous ne connoiſſons que l'Hiſtoire,
SIRE, qui puiſſe y réſiſter ;
Sa maniere de raconter
Eſt plus propre à ſe faire croire.
Nous prendrons ſeulement le ſoin
De la rendre exacte & fidelle ;

C'eſt tout ce que peut notre zéle,
Et dont votre gloire a beſoin.

PAVILL

Placet au ROI, *pour M. l'Abbé* [1] *Tallemand.*

SIRE, notre Abbé vous ſupplie
De ſouffrir qu'il ſoit toujours gueux ;
On l'a vû tel toute ſa vie ;
Il n'a pas vêcu moins heureux.

Perſonne n'a plus d'éloquence
Et de mérite qu'il en a ;
Mais il doute dans l'abondance
Si ce mérite le ſuivra.

S'il a dit ſur votre victoire
Quelque choſe qui vous a plû,
Pour en acquitter votre gloire
Ne hazardez pas ſa vertu.

C'eſt un Héros de gueuſerie,
Qui doit même être reſpecté,
Durant tout le cours de ſa vie,
De votre libéralité.

1 Il étoit de l'Académie Françoiſe. Sa traduction de quelques Vies de Plutarque & ſes Eloges hiſtoriques de LOUIS XIV. ont été aſſez bien reçus en leur tems. Au reſte le tour adroit & ſingulier de ce placet fut plus efficace pour l'Abbé Tallemand, que tous les panégyriques qu'il avoit faits à la louange de Sa Majeſté.

PAVILLON.

Un grand Monarque doit connoître
Comme il faut placer ſes bienfaits,
Et ne doit enrichir jamais
Ceux qui n'ont pas beſoin de l'être.

Ses Oeuvres que vous admirez,
Tentent votre magnificence;
Mais ſûrement vous gâterez
Le plus beau naturel de France.

Il avoit ſur la pauvreté
Toujours quelque conte pour rire;
Si-tôt qu'elle l'aura quitté,
Il n'aura pas le mot à dire.

SIRE, je n'en ſuis point jaloux;
Mais vous ſçavez ce qu'il ſçait faire:
Si vous l'obligez à ſe taire,
Vous y perdrez bien plus que nous.

N'appréhendez pas que l'on s'irrite
Si l'on le voit abandonné:
C'eſt le ſeul homme de mérite
A qui vous n'avez rien donné.

Sur la vie du ROI.

FILLES de l'Achéron, qui tenez dans vos mains
La trame de tous les humains,
Sur celle de LOUIS n'écoutez pas l'Envie;
Laiſſez-lui terminer tant d'illuſtres projets;

C'eſt tout ce que peut notre zéle,
Et dont votre gloire a beſoin.

PAVILL

Placet au ROI, *pour M. l'Abbé* TALLEMAND.

SIRE, notre Abbé vous ſupplie
De ſouffrir qu'il ſoit toujours gueux ;
On l'a vû tel toute ſa vie ;
Il n'a pas vécu moins heureux.

Perſonne n'a plus d'éloquence
Et de mérite qu'il en a ;
Mais il doute dans l'abondance
Si ce mérite le ſuivra.

S'il a dit ſur votre victoire
Quelque choſe qui vous a plû,
Pour en acquitter votre gloire
Ne hazardez pas ſa vertu.

C'eſt un Héros de gueuſerie,
Qui doit même être reſpecté,
Durant tout le cours de ſa vie,
De votre libéralité.

Il étoit de l'Académie Françoiſe. Sa traduction de quelques Vies de Plutarque & ſes Eloges hiſtoriques de LOUIS XIV. ont été aſſez bien reçus en leur tems. Au reſte le tour d'eſprit & ſingulier de ce placet fut plus efficace pour l'Abbé Tallemand, que tous les panégyriques qu'il avoit faits à la louange de Sa Majeſté.

Vous ſerez comme lui boiteux ;
AVILLON. Et peut-être jaloux ; mais toujours trop heureux,
Pourvû que vous ayez une auſſi belle femme.

Ah ! Seigneur, ne permettez pas
Qu'en regrets ſuperflus votre cœur ſe conſomme :
Songez que vous avez évité le trépas
Et qu'un Gaſcon qui n'a qu'un bras
Vaut encore autant qu'un autre homme.

Vous, dont mille accidens divers
Ont fait éclater la conſtance ;
Vous, qui dans le jeu même & les plus grands revers
Avez tenu ſi bonne contenance ;
Ne pourrez-vous donc voir, ſans perdre patience,
Deux ou trois membres de travers ?

Non, non, je ne le ſçaurois croire :
Vous aurez ſoin de votre gloire ;
Votre vertu nous le promet :
Le mal que vous ſoufffrez ; je l'avouë, eſt terrible ;
Mais enfin eſt-il plus ſenſible
Qu'un coupe-gorge au lanſquenet ?

A Mademoiſelle Coulon.

La Beauté mit tout en uſage,
Et ſa main libérale épuiſa ſes tréſors,
Quand elle forma votre corps,
Et les traits de votre viſage.

Le

Le Printems lui prêta ſes roſes & ſes lis ;
La Jeuneſſe fournit & les jeux & les ris, PAVILI
Et les Graces voulant faire encor davantage,
Avant que de s'en déſaiſir,
Voulurent avoir le plaiſir
D'animer un ſi bel ouvrage.

On diroit que l'Amour, pour régner dans vos yeux,
Quitte le ſéjour d'Amathonte,
Cent beautez, dont Paris étoit ſi glorieux,
Ne paroiſſent plus qu'à leur honte ;
Et c'eſt vous ſeule enfin que l'on ſuit en tous lieux :
Telle Venus, ſortant de l'onde,
Parut autrefois dans le monde,
Et ſe fit honorer des hommes & des Dieux.

Mais répondez-moi, je vous prie ;
Cette beauté, l'objet de tant de jalouſie,
Qu'on ne peut voir ſans l'admirer,
Où les yeux même de l'Envie
Ne trouvent rien à cenſurer ;
Croyez-vous que ce ſoit un bien ſi déſirable ?
Et ne craignez-vous point de ne l'avoir reçu,
Que pour voir un heureux coupable
Triompher de votre vertu ?

Non, les folles amours vous trouveront cruelle :
Un époux ſeul tendre & fidelle

VILLON.

Diſpoſera de votre cœur ;
Vous aimez encore plus l'honneur,
Que vous ne chériſſez la gloire d'être belle :
Jeune Iris, ne ſçavez-vous pas,
Que malgré toute ſa ſageſſe,
Il en coûta cher à Lucrece
D'être née avec tant d'appas ?

De pareilles faveurs ſont ſouvent dangereuſes ;
Le Ciel dans les préſens qu'il fait
Ne donne pas tout à ſouhait,
Et les grandes Beautez ſont rarement heureuſes :
Leurs charmes inconſtans paſſent comme des fleurs ;
Et vous trouverez que l'Hiſtoire,
Qui vous vante tant leur mémoire,
Finit preſque toujours en pleurant leur malheur.

Vous verrez à vos pieds ſe rendre
Une foule d'Amans empreſſez & ſoumis ;
Que de peines à ſe défendre
De tant d'aimables ennemis !
Il eſt des momens de foibleſſe,
Où la nature peut tomber ;
Quand on eſt obligé de combattre ſans ceſſe.

Malgré tous ces périls, où vous peut engager
Une beauté qui charme & la Cour & la Ville,
J'en connois ici plus de mille,
Prêtes avec vous de changer ;

Et quel que soit enfin le sort qui vous menace,
Courroient volontiers ce danger, PAVIL.
Et voudroient être à votre place.

Conseils à Iris.

J'AI des conseils à vous donner :
Ce n'est pas le moyen de plaire ;
IRIS, on ne divertit guére,
Quand on ne fait que raisonner.
Aussi j'aurois gardé sagement le silence,
Ou vous n'auriez de moi que de vaines chansons,
Si je n'avois connu qu'une heureuse naissance
Avoit dans votre cœur prévenu mes leçons.

Souffrez donc que ces vers aident à vous conduire,
En cet âge charmant dont vous allez jouir ;
Assez d'autres sans moi voudront vous réjouir ;
Mais peu se chargeront du soin de vous instruire.

Commencez aujourd'hui le cours
D'une longue suite d'années :
Espérez en croissant d'heureuses destinées,
Et qu'une belle humeur anime vos beaux jours :
Il sied mal à quinze ans d'être triste ou rêveuse ;
Mais n'accordez à vos désirs,
Si vous avez dessein d'être long tems heureuse,
Que ce que la Nature a d'innocens plaisirs.

VILLON. Vous n'avez pas beſoin, Iris, que je m'arrête
A vous montrer quelle eſt cette ſévere loi,
Qui vous commande d'être honnête ;
Le ſang dont vous ſortez le fera mieux que moi :
Cet ordre ſouverain n'admet point de diſpenſes,
Et l'Honneur en eſt ſi jaloux,
Que ſur les moindres apparences,
Ce juge rigoureux prononce contre vous.

Fuyez dans vos diſcours l'enflure & la baſſeſſe ;
Qu'ainſi qu'en vos habits rien n'y ſoit affecté ;
Qu'une noble ſimplicité
En faſſe l'ornement, la grace & la richeſſe.
Celles dont la témérité
De termes trop ſçavans pare leur éloquence,
Au lieu de montrer leur ſcience,
Ne font voir que leur vanité.

Evitez la plaiſanterie
Dont les traits médiſans percent juſques au cœur,
Et pour réjouir l'auditeur,
Ne faites point de raillerie
Aux dépens de votre pudeur.
Si les paroles prononcées,
Sont l'image de nos penſées,
Voyez, ſans vous flatter d'un traitement trop doux,
Ce que des têtes bien ſenſées,
Sur de pareils diſcours, doivent juger de vous.

Qu'une sévère contenance
Ne condamne jamais la modeste licence PAVIL
Des propos que vous entendrez :
Aux bons mots que l'on dit joignez plutôt les vôtres ;
Mais faites, quand vous en direz,
Que les gens dont vous raillerez,
Puissent rire comme les autres.

Qui souffre l'assiduité
De l'amant qu'a fait sa beauté,
En vain auprès de lui veut passer pour cruelle ;
Un homme qui se voit d'une femme écouté,
A droit de tout espérer d'elle.

N'accoutumez point votre cœur,
Séduit par la vertu de l'objet qui le tente,
A s'attendrir par la douceur
Même d'une amitié qui peut être innocente ;
L'honneur dans ce commerce est fort mal assuré ;
Ne vous y laissez pas surprendre ;
Un ami si sage & si tendre,
Est bien plus dangereux qu'un amant déclaré.

Je ne défends point à la prude
De prendre un peu de soin de ce qu'elle a d'attraits ;
Ce seroit une ingratitude,

WILLON. Vous n'avez pas besoin, Iris, que je m'arrête
A vous montrer quelle est cette sévere loi,
Qui vous commande d'être honnête ;
Le sang dont vous sortez le fera mieux que moi :
Cet ordre souverain n'admet point de dispenses,
Et l'Honneur en est si jaloux,
Que sur les moindres apparences,
Ce juge rigoureux prononce contre vous.

Fuyez dans vos discours l'enflure & la bassesse ;
Qu'ainsi qu'en vos habits rien n'y soit affecté ;
Qu'une noble simplicité
En fasse l'ornement, la grace & la richesse.
Celles dont la témérité
De termes trop sçavans pare leur éloquence,
Au lieu de montrer leur science,
Ne font voir que leur vanité.

Evitez la plaisanterie
Dont les traits médisans percent jusques au cœur,
Et pour réjouir l'auditeur,
Ne faites point de raillerie
Aux dépens de votre pudeur.
Si les paroles prononcées,
Sont l'image de nos pensées,
Voyez, sans vous flatter d'un traitement trop doux,
Ce que des têtes bien sensées,
Sur de pareils discours, doivent juger de vous.

Qu'une sévère contenance
Ne condamne jamais la modeste licence PAVILL
Des propos que vous entendrez :
Aux bons mots que l'on dit joignez plutôt les vôtres ;
Mais faites, quand vous en direz,
Que les gens dont vous raillerez,
Puissent rire comme les autres.

Qui souffre l'assiduité
De l'amant qu'a fait sa beauté,
En vain auprès de lui veut passer pour cruelle ;
Un homme qui se voit d'une femme écouté,
A droit de tout espérer d'elle.

N'accoutumez point votre cœur,
Séduit par la vertu de l'objet qui le tente,
A s'attendrir par la douceur
Même d'une amitié qui peut être innocente ;
L'honneur dans ce commerce est fort mal assuré ;
Ne vous y laissez pas surprendre ;
Un ami si sage & si tendre,
Est bien plus dangereux qu'un amant déclaré.

Je ne défends point à la prude
De prendre un peu de soin de ce qu'elle a d'attraits ;
Ce seroit une ingratitude,

De négliger les dons que le Ciel nous a faits :
VILLON. Mais ſi vous prétendez qu'on vous eſtime ſage,
Apprenez que le trop grand ſoin
De conſerver cet avantage,
Eſt un infaillible témoin,
Qui prouve qu'on en fait quelque galant uſage.

Celui qui ſans diſcernement,
Adreſſe à tout venant les louanges qu'il donne,
Fait grand tort à ſon jugement,
Et ne fait honneur à perſonne :
Mais auſſi d'un cœur inhumain,
N'allez pas inſulter aux foibleſſes des autres ;
Et que les défauts du prochain
Vous donnent ſeulement du dégoût pour les vôtres.

Ne diſputez jamais avec trop de chaleur ;
Mais jugeant de ſang froid ou du pour, ou du contre,
Si vous vous trompez par malheur,
Loin de ſoutenir votre erreur,
Laiſſez-vous vaincre en ce * rencontre ;
Et par un beau retour plein de ſincerité,
Revenez à la vérité,
Qui que ce ſoit qui vous la montre.

Il ne faut point chercher à voir
Les interêts cachez d'une intrigue ſecrette ;
Quand on eſt curieuſe, & qu'on veut tout ſçavoir,

On eſt ſûrement indiſcrette.
Si le ſecret vous eſt malgré vous révélé, PAVIL
Cachez-le avec un tel ſilence,
Même à celui dont l'imprudence
Vous en a fait la confidence,
Qu'il doute quelquefois s'il vous en a parlé.

Celle qui ſouffre en ſa préſence
Qu'on vante en elle des appas,
Ou des vertus qu'elle n'a pas,
N'eſt qu'une idole qu'on encenſe :
Une juſte louange a de quoi nous flatter,
Mais un eſprit bien fait doit prendre
Bien moins de plaiſir à l'entendre,
Que de peine à la mériter.

Le Jeu, de mille maux eſt la fatale ſource :
Iris, ne jouez que fort peu,
Et ſeulement fort petit jeu,
Et non pas pour remplir ou tarir votre bourſe.
Celles qui ſans repos de cet amuſement
Font leur capital exercice,
A coup ſûr ſe livrent au vice,
Et ſont dans le même moment,
Et toujours ſans diſcernement
De juſtice ni d'injuſtice,
Victimes d'une extrêmité,
Soit de leur ſordide avarice,
Soit de leur prodigalité.

La mode eſt un tyran dont rien ne nous délivre :
ILLON. A ſon bizare goût il faut s'accommoder ;
Et ſous ſes folles loix étant forcé de vivre,
Le Sage n'eſt jamais le premier à les ſuivre,
Ni le dernier à les garder.

Sur la Mort.

La vie eſt peu de choſe, & ſa fin n'eſt terrible
Qu'à ceux qui n'ont jamais oſé la méditer ;
Rien ne doit être moins ſenſible
Que la perte d'un bien qu'on ne peut regreter.

Tout bonheur paſſager eſt peu digne d'envie ;
Chaque heure, chaque inſtant en peut finir le cours :
Ce qui fait la plus longue vie
N'eſt qu'un petit nombre de jours.

Pour en conſerver la mémoire,
Un Prince employe vainement
Et le marbre & l'airain ; ce riche monument
Un jour ſera bien moins la marque de ſa gloire,
Que la preuve de ſon néant.

Les hommes, de tout tems, jugeant ſans connoiſſance,
Par un faux éclat prévenus,
Ont ſouvent pris pour des vertus
Ce qui n'en a que l'apparence ;
Et parmi les pauvres mortels,

Quelquefois ceux que l'on encenſe
Ne ſont que de grands criminels, PAVILI
A qui notre ſeule ignorance
Au lieu de châtimens décerne des autels.
Quand nous ſerons jugez au poids du Sanctuaire,
Qu'aux yeux d'un Dieu vengeur nos crimes paroî-
tront,
Hélas ! de quoi nous ſerviront
Les honneurs qu'ici-bas le monde nous peut faire ?
Ce Héros, dont la Terre admire les hauts faits,
En condamnant la voix publique,
Et plaignant, mais trop tard, ennemis & ſujets,
Maudira peut-être à jamais
Ce qui ſert de matiere à ſon panégyrique.

MARTIN.

MARTIN.

N. MARTIN, neveu du fameux ture, avoit un talent ſingu pour la Poëſie ; & cependa a toujours penſé auſſi mode ment de lui-même, qu'il avoit une h idée de tous les grands Modéles de l'. tiquité. Quoique preſſé pluſieurs fois ſes amis, il n'a pû conſentir qu'il y eût eun de ſes ouvrages imprimé, & moi traduction des Georgiques de Virgile pas un autre. Il a conſervé ces ſentin juſqu'à la fin [1] d'une longue vie ; ſoit le commerce qu'il avoit lié avec Vir en le traduiſant, lui eût fait connoîtr difficulté de copier les graces de cet teur ; ſoit parce que les hommes d'un g auſſi délicat & auſſi ſûr que le ſien, ne

1 M. MARTIN eſt mort le 24 Juin 1705. âgé de qu vingt-neuf ans.

vent jamais être satisfaits de leurs ouvrages, lors même que tout le monde les admire[1]... M. Baillet dans ses *Jugemens des Sçavans*, donne à entendre que M. MARTIN n'est autre que Pinchêne, qui se disoit aussi neveu de Voiture. Mais s'il est vrai que ce M. MARTIN n'ait rien voulu mettre au jour tant qu'il a vêcu, comment peut-il être le même que Pinchêne qui a fait imprimer plusieurs volumes de Poësies? Et d'ailleurs comment imaginer que l'Auteur de tant de milliers de Vers, qui semblent tous faits en dépit des Muses, puisse l'être d'un Ouvrage, dont l'extrait que l'on en va lire, donne une idée si avantageuse? Il y a donc grande apparence que M. Baillet n'a lû ni cet ouvrage, ni l'avertissement de l'Editeur, qui n'auroit eu garde de parler aussi favorablement d'un Poëte tel que Pinchêne.

MART

1 Voyez l'avertissement qui est à la tête de la traduction des Georgiques par M. MARTIN.

RTIN.

A une Jalouſe.

L'Implacable Junon, la terrible Médée,
En proye aux mouvemens jaloux
Dont vous êtes ſi poſſédée,
Ont fait trembler, frémir leurs Amans, leurs Epoux.
Liſez de leurs fureurs l'hiſtoire déplorable ;
Liſez-la pour en profiter.
L'une s'eſt fait haïr, & l'autre redouter :
Mais pour ſe faire aimer, il faut ſe rendre aimable.

ENDROITS CHOISIS DE LA TRADUCTION DES GEORGIQUES.[1]

Du Livre I.

Deſſein de l'ouvrage. Invocation. Divers préceptes pour la culture des terres....

Je chante, Mecenas, les plaines jauniſſantes;
A l'ombre des ormeaux les vignes fleuriſſantes ;

1 Les Georgiques ſont le chef-d'œuvre de Virgile ; ſoit que l'on regarde avec quel art il a rempli d'ornemens une matiere qui en paroiſſoit ſi peu ſuſceptible, ſoit que l'on conſidére les épiſodes admirables qu'il a employées pour annoblir ſon ſujet. Les connoiſſeurs les ont toujours préférées à l'Enéïde : mais autant qu'un des deux ouvrages eſt au-deſſus de l'autre, autant eſt-il plus difficile de traduire en vers les Georgiques, que l'Hiſtoire d'Enée. La traduction que M. Martin en a faite, eſt à la vérité moins ſcrupuleuſe & moins ſerrée que celle de M. de Segrais ; mais en récompenſe elle eſt plus élégante, plus harmonieuſe & plus ſoutenue.

Les troupeaux engraiſſez ſous la main des Paſteurs ;
Les vertus de l'abeille amoureuſe des fleurs. MARTIN
Du jour & de la nuit ſouveraines Lumieres,
Qui meſurez du tems les routes régulieres ;
Bacchus, riche Cérès, qui des premiers mortels
Avez ſi juſtement obtenu des autels..
Venez à mon ſecours, immortelles Puiſſances,
Qui faites ou germer les diverſes ſémences,
Ou fleurir les vergers, ou végéter les plants,
Qui diſpenſez la pluye, & modérez les vents..
Au retour du Printems, quand les neiges fonduës
De la cime des monts dans les champs deſcenduës,
Ont attendri la terre, & que les doux zéphirs
Répandent dans les airs leurs amoureux ſoupirs,
Il faut que les taureaux, compagnons de nos peines,
Gémiſſent ſous le joug qui déchire nos plaines..
Autant qu'il eſt de fruits, autant eſt-il de fonds,
Chacun à chaque eſpece inutiles ou bons.
Là jauniſſent les bleds, & là les vins mûriſſent :
Là les prez tous les ans d'eux-mêmes reverdiſſent.
Ici ſe plaît le myrte, & là les orangers,
Et de fleurs & de fruits parfument nos vergers.
La Nature abondante, & juſte en ſes ouvrages,
A mis en divers lieux différens avantages.
Des Indes vient l'yvoire, & de Saba l'encens ;
La pourpre vient de Tyr ; Tmole abonde en ſaffrans,
Le Pont a des caſtors, l'Epire des cavales,
Que les courſes d'Elide ont fait voir ſans égales.

ARTIN.

A une Jalouſe.

L'Implacable Junon, la terrible Médée,
En proye aux mouvemens jaloux
Dont vous êtes ſi poſſédée,
Ont fait trembler, frémir leurs Amans, leurs Epoux.
Liſez de leurs fureurs l'hiſtoire déplorable ;
Liſez-la pour en profiter.
L'une s'eſt fait haïr, & l'autre redouter :
Mais pour ſe faire aimer, il faut ſe rendre aimable.

ENDROITS CHOISIS DE LA TRADUCTION DES GEORGIQUES.[1]

Du Livre I.

Deſſein de l'ouvrage. Invocation. Divers préceptes pour la culture des terres....

Je chante, Mecenas, les plaines jauniſſantes,
A l'ombre des ormeaux les vignes fleuriſſantes ;

1 Les Georgiques ſont le chef-d'œuvre de Virgile ; ſoit que l'on regarde avec quel art il a rempli d'ornemens une matiere qui en paroiſſoit ſi peu ſuſceptible, ſoit que l'on conſidére les épiſodes admirables qu'il a employées pour annoblir ſon ſujet. Les connoiſſeurs les ont toujours préférées à l'Enéïde : mais autant qu'un des deux ouvrages eſt au-deſſus de l'autre, autant eſt-il plus difficile de traduire en vers les Georgiques, que l'Hiſtoire d'Enée. La traduction que M. Martin en a faite, eſt à la vérité moins ſcrupuleuſe & moins ſerrée que celle de M. de Segrais ; mais en récompenſe elle eſt plus élégante, plus harmonieuſe & plus ſoutenue.

Les troupeaux engraiſſez ſous la main des Paſteurs ;
Les vertus de l'abeille amoureuſe des fleurs. MARTIN
Du jour & de la nuit ſouveraines Lumieres,
Qui meſurez du tems les routes régulieres ;
Bacchus, riche Cérès, qui des premiers mortels
Avez ſi juſtement obtenu des autels..
Venez à mon ſecours, immortelles Puiſſances,
Qui faites ou germer les diverſes ſémences,
Ou fleurir les vergers, ou végéter les plants,
Qui diſpenſez la pluye, & modérez les vents..
Au retour du Printems, quand les neiges fonduës
De la cime des monts dans les champs deſcenduës,
Ont attendri la terre, & que les doux zéphirs
Répandent dans les airs leurs amoureux ſoupirs,
Il faut que les taureaux, compagnons de nos peines,
Gémiſſent ſous le joug qui déchire nos plaines..
Autant qu'il eſt de fruits, autant eſt-il de fonds,
Chacun à chaque eſpece inutiles ou bons.
Là jauniſſent les bleds, & là les vins mûriſſent :
Là les prez tous les ans d'eux-mêmes reverdiſſent.
Ici ſe plaît le myrte, & là les orangers,
Et de fleurs & de fruits parfument nos vergers.
La Nature abondante, & juſte en ſes ouvrages,
A mis en divers lieux différens avantages.
Des Indes vient l'yvoire, & de Saba l'encens ;
La pourpre vient de Tyr ; Tmole abonde en ſaffrans ;
Le Pont a des caſtors, l'Epire des cavales,
Que les courſes d'Elide ont fait voir ſans égales.

MARTIN. Telles étoient les loix de ce vaſte Univers,
Et de tous les climats les partages divers,
Lorſque Deucalion y jetta la ſemence
Des fertiles cailloux dont l'homme prit naiſſance;
L'homme animal ſervile, hélas! à peine né,
Qu'au travail de la terre il ſe vit condamné.
Suis donc, mortel, des Dieux l'arrêt irrévocable;
Cultive de tes mains la terre labourable:
Promene la charuë, & les coutres tranchans
Sur le dos ſpacieux des plus fertiles champs.
Tout obéit, tout céde à la peine obſtinée.
Si le terroir eſt gras, commence avec l'année
A creuſer tes ſillons, afin que tout l'été
Eſſuyant des ſoleils la brûlante clarté,
Le nombre & l'embarras des inutiles herbes
N'y faſſe point mourir l'eſpérance des gerbes.
S'il eſt maigre, il ſuffit d'entamer ſe ſillon
Dans le tems que l'Arcture entre ſur l'horiſon,
De peur que les longs jours, & les chaleurs poudreuſes
N'altérent trop le ſein des terres ſabloneuſes.
Garde-toi de ſemer dans ton champ blé ſur blé,
Crains que de trop de charge il ne ſoit accablé;
Content de la moiſſon qu'il t'a deux fois donnée,
Ne lui demande pas une troiſiéme année:
Que ſi le revenu d'un fonds trop limité
T'empêche d'en ſouffrir la longue oiſiveté,
La Terre eſt toujours mere, & ſi-tôt qu'on la flate,

Sensible à nos besoins, elle n'est pas ingrate ;
La nouveauté des grains releve sa langueur, MART
Et le repos lui rend sa premiere vigueur.
Surtout n'épargne point le fumier ni la cendre,
Dans les champs fatiguez on n'en peut trop répandre.
L'expérience apprend qu'elle est l'utilité
D'allumer la campagne à la fin de l'été,
D'abandonner au cours des flammes pétillantes,
Le chaume qu'ont laissé les faucilles brillantes.
Ou la terre par-là s'engraisse, & dans son sein
Digere l'aliment dont se nourrit le grain ;
Ou par ses soupiraux de ce feu secouruë,
Evapore ou recuit ce qu'elle a d'humeur cruë.

. . . . . .

Mais il pleut nuit & jour, les champs sont inondez,
Les vents mols, le ciel noir, les lunes pluvieuses ;
On ne voit que limon, & que terres fangeuses ;
Que faire, Laboureur ? l'art manque : par tes vœux
Appaise Jupiter, obtiens-en, si tu peux,
De pluvieux étez, & des hivers sans pluye :
Que l'un mouille la terre, & que l'autre l'essuye :
Nos bleds ne craignent point la poudre des hivers ;
Elle les rend plus beaux, plus épais & plus verds.
C'est par-là qu'en Mœsie, au pied du Mont Gargare,
La récolte assouvit l'espoir le plus avare.
A peine cependant tes enfans, ô Cérès,

MARTIN.

Oſent lever leur tête [1] hors du ſein des guérets,
S'étendre, ſe pouſſer, ſortir de leur ſémence,
Qu'un eſſain d'ennemis s'oppoſe à leur naiſſance;
La bardane, l'ivroye au ſuc impétueux,
La ronce, le chardon ſe hériſſent contre eux.
Ils avortent, les uns étouffez par le nombre,
Les autres de langueur ſous les arbres à l'ombre;
Ceux-ci battus du vent tombent en un matin,
Et ceux-là des oiſeaux deviennent le butin;
Sont brûlez des chaleurs, & de l'âpre nielle,
Qui des épis en fleur eſt la peſte cruelle.
Aux armes, Laboureur, fais marcher les rateaux
De la voix & de l'arc écarte les oiſeaux:
Du pluvieux ſolſtice implore les nuages,
Et de ton champ couvert retranche les ombrages;
Autrement, mépriſé d'un voiſin opulent,
Tu te verras forcé de retourner au gland.
Mais ſans nous arrêter à ces ſujets de larmes,
Pour attaquer la terre as-tu des bonne armes,
Le coutre, la charuë, une herſe, un rateau?
As-tu pour la moiſſon & faucille & fléau?
As-tu de ces traîneaux la peſante machine
Que fit rouler Cérès dans la terre Eleuſine,
Hotte, clayon, corbeille, & cent meubles divers

[1] *Tête* que l'Auteur ne fait ici que d'une ſillabe, en a néceſſairement deux devant *hors* où l'h eſt aſpirée.

Faits

Faits de verges de houx, & d'oſiers encor verds ?
Le van où le bled ſaute, & la paille s'envole, MARS
Du pouvoir de Bacchus myſtérieux ſymbole ?.
Que l'aire où tu veux battre & ramaſſer le grain
Soit ſpacieuſe, ouverte, & ſous un ciel ſerain ;
Que le ſol en ſoit fait d'une terre triée,
Et d'un ciment viſqueux étroitement liée.
Roules-y le cylindre, afin de l'applanir,
Et des quatre côtez l'égaler & l'unir.
Qu'il ſoit dur, que le poids de la batte l'affaiſſe,
De peur qu'il n'aille en poudre, & que l'herbe n'y craiſſe,
Et qu'un tas ennemi d'animaux ſouterrains
N'en perce le glacis, ne fourage les grains.
Prévoyant les beſoins de la lente vieilleſſe,
La fourmi les amaſſe en ſa verte jeuneſſe :
Le timide mulot en comble ſes greniers,
Et la taupe les ſerre au fond de ſes terriers.
Pour hâter le légume aux ſaiſons pareſſeuſes,
Le groſſir dans le ſein de ſes gouſſes trompeuſes,
Le rendre ſucculent, plus tendre, plus moëlleux,
Plus facile à s'ouvrir au gré des moindres feux ;
J'ai vû choiſir la graine & plus forte & plus vive,
La tremper dans le nitre, & dans le marc d'olive ;
Mais il faut tous les ans ces ſoins réïterer,
Ou l'on voit tous les ans le fruit dégénérer.
La Nature ſe prête à l'humaine ſageſſe ;
Mais laſſe, elle s'enfuit auſſi-tôt qu'on la laiſſe.

Reprend ſon premier cours, ainſi que le bateau
N. Que le bras des rameurs fait aller contre l'eau ;
Dès qu'il perd le ſecours de l'aviron humide,
S'abandonnant au fil de la vague rapide,
Il revient ſur ſa route avec légereté,
Et deſcend encor plus qu'il n'étoit remonté..
Ce n'eſt que dans l'Hyver aux heures inutiles,
Qu'on voit les Laboureurs ſous leur chaume tranquiles,
Boire enſemble, & goûter avecque liberté
Les fruits délicieux que leur donne l'Eté ;
Et dans les longs repas où la ſaiſon convie,
Oublier les chagrins de leur pénible vie.
C'eſt le tems cependant qu'ils ramaſſent le gland,
La verdoyante olive, & le myrte ſanglant ;
Qu'ils tendent des filets au ramier, à la grive,
Et dardent dans les bois la biche fugitive ;
Quand les fleuves groſſis roulent ſur les glaçons,
Et que la neige épaiſſe enſevelit les monts.

Deſcription d'un orage.

J'AI vû le Ciel couvert & chargé de nuages,
Mêler les tourbillons de grêles & d'orages ;
Se convertir en pluye, & perdre dans les eaux
Nos plants & nos moiſſons, le travail des taureaux
Le bled déraciné flotte dans le déluge,
Les animaux ſurpris demeurent ſans réfuge,
Tout eſt mer ; les ruiſſeaux, les fleuves débord

Les torrens descendus ont les champs inondez.
Cependant Jupiter dans la nuit qui l'enserre, MART.
Fait voler les éclairs & gronder le tonnerre :
La Terre s'en émeut, chancelle sur son poids,
Les timides oiseaux s'envolent dans le bois ;
Le lion effrayé rentre dans sa caverne,
Et l'homme audacieux se cache & se prosterne.
Ce Dieu les laisse craindre, & choisissant le dos
Du sourcilleux Rhodope, ou du superbe Athos,
De son bras tout-puissant lance le feu du foudre
Sur le front du rocher qu'il veut réduire en poudre:
La pluye en même tems redouble, & les autans
Redoublent dans les airs leurs souffles éclatans ;
Les rivages lointains de leur bruit retentissent,
Et des sombres forêts les demeures mugissent.

Signes de pluye ou de vent.

QUAND la Lune commence à rassembler ses feux,
Si le croissant enclos dans un ciel nébuleux
Ne montre qu'à regret ses cornes pâlissantes,
La pluye inondera les plaines florissantes :
Si son front est chargé de l'ardente couleur
Que sur les plus beaux teints allume la pudeur ;
Et que l'air soit sans bruit, la Nature consulte
Où les vents déchaînez porteront le tumulte.

Divers prodiges arrivez à la mort de César.

QUAND on frappa César au milieu du Sénat,
Le Soleil eut horreur de cet assassinat :

Ne s'éclipſa-t'il pas, & ce ſiécle infidelle
N'eut-il pas lieu de craindre une nuit éternelle?
On vit du Mont Ethna les gouffres flamboyans,
Couvrir le ciel de braiſe & de feux ondoyans:
* Des bruits d'armes en l'air le Danube étonnerent;
La Terre s'entr'ouvrit, & les Alpes tremblerent:
Le Tybre s'arrêta; d'épouvantables voix
Sortirent du ſilence & de l'ombre des bois.
Il fut vû dans la nuit des images errantes
De fantômes hideux & d'ombres gémiſſantes:
Le Pô loin de ſon lit, de ſes rapides eaux
Inonda la campagne, & noya les troupeaux.
On vit l'air embraſé de ſiniſtres Cometes,
Et du courroux des Dieux mille marques muetes.
Auſſi bien-tôt après Pharſale vit aux mains
Une ſeconde fois Romains contre Romains.
Le Ciel ſouffrit encor que la triſte Italie
Engraiſsât de ſon ſang les champs de Theſſalie.
Les Laboureurs un jour dans ces plaines creuſans,
Parmi les dards rongez de la rouille & des ans,
Trouveront ces grands os qu'ont laiſſé ſous la terre
Les Héros qui ſont morts en cette horrible guerre.
Vous Romule & Veſta, vous Dieux nos protecteurs,
Si vous n'arrêtez pas le cours de ces malheurs,
Du moins conſervez-nous ce jeune & vaillant homme,
Qui vient de ſoutenir la querelle de Rome.
Eh quoi! ne ſçaurions-nous obtenir le pardon

MARTIN.

De l'outrage qu'aux Dieux a fait Laomédon ?
Le Ciel eſt-il jaloux ? Le Ciel eſt-il injuſte ? MARTI
Veut-il après Céſar nous enlever Auguſte ?
Et ſans égard aux biens qu'il prépare aux mortels,
Si jeune l'appeller à l'honneur des autels ?
Il n'eſt pas encore tems ; la juſtice bannie,
Le crime autoriſé, la licence impunie ;
Les ſanglantes fureurs de Bellone & de Mars ;
Les champs abandonnez, les Laboureurs épars ;
Tant de forfaits nouveaux, de volé, de parricides ;
De Peuples révoltez, & d'Alliez perfides ;
De l'Eufrate & du Rhin les armemens divers ;
Prêts à fondre ſur nous des bouts de l'Univers ;
Ne le rendent-ils pas ici-bas néceſſaire ?
Il n'a pas accompli les choſes qu'il doit faire.
Ce n'eſt que dans l'orage au milieu des rochers ;
Que l'on connoît l'adreſſe & le cœur des Nochers.

DU LIVRE II.

Avantages du Printems.

Tout renaît au Printems, au Printems tout boutonne :
La terre eſt en amour, ſon ſein s'ouvre & groſſit
Aux premieres faveurs dont le Ciel l'attendrit.
Une féconde pluye en ſa maſſe épanchée,
Alimente des fruits la ſemence cachée,
L'air retentit du chant des amoureux oiſeaux ;

MARTIN. La joyeuſe Venus ranime les troupeaux ;
Les humides Zéphirs de leurs douces haleines,
Font germer de nos champs les ſpacieuſes plaines.
Tout ſe réchauffe enfin, tout brûle d'enfanter ;
D'une douce liqueur tout ſe ſent humecter.
Le Soleil eſt plus beau, les forêts reverdiſſent ;
L'herbe tendre paroît, les fleurs s'épanouiſſent :
La vigne ne craint plus les Autans pluvieux,
Ni des froids Aquilons le ſouffle injurieux ;
Son pampre s'élargit, & le bourgeon s'efforce
De rompre la priſon de ſa preſſante écorce.
Ou je me trompe, ou tels furent les premiers jours
Qui du tems fugitif commencerent le cours.
Oui, le Printems ouvroit ſa brillante carriere ;
Quand le bétail naiſſant reſpira la lumiere ;
Que les hommes cruels, au fer accoutumez,
Furent de toutes parts ſur la terre ſemez,
Dans la voûte du Ciel les étoiles placées,
Et dans le fond des bois les bêtes diſperſées.
Tout étoit tendre encor dans ce jeune Univers ;
Rien n'eût pû ſoutenir la rigueur des Hyvers,
Ni du brûlant Eté l'ardeur immodérée :
La dureté de l'un par l'autre tempérée,
Entretenoit dans l'air un calme frais & doux,
Pour qui même les vents ſuſpendoient leur courroux.

Bonheur de la vie champêtre.

MARTI

Heureux, cent fois heureux, ceux qui loin de la guerre,
Ne ſongent aujourd'hui qu'à cultiver la terre !
Que leur deſtin eſt doux s'ils goûtent leur bonheur,
Et mépriſent des Cours la trompeuſe grandeur !
Il eſt vrai que chez eux, aux heures d'audience,
On ne trouve jamais l'importune affluence
D'un peuple interreſſé, qui dès le point du jour
S'empreſſe vainement de leur faire la cour.
Ils n'ont point de palais de ſuperbe ſtructure,
Ni de lambris ornez de ſçavante peinture,
Point d'habits parfumez de ſuſpectes odeurs,
De ſucs Aſſyriens empruntans les couleurs ;
Point d'équipages vains, de ſuites magnifiques
D'eſclaves, de valets ennemis domeſtiques.
Ils ont en récompenſe une ſécurité,
Que fonde de leurs mœurs la commune équité :
Ni trompeurs, ni trompez, ſans haine, ſans envie,
Dans l'honnête loiſir d'une innocente vie.
Riches de mille biens enfin que n'ont-ils pas ?
Leurs champs ſont plantureux, leurs pâturages gras :
Ils ont des lacs, des prez, des grotes, des fontaines,
Des troupeaux mugiſſans, des rivieres, des plaines,
Des bêtes dans leurs parcs, des poiſſons dans leurs eaux ;
Ils dorment à leur aiſe à l'ombre des ormeaux :

La Jeuneſſe travaille, & la Vieilleſſe prie ;
MARTIN. La piété chez eux en tout tems eſt chérie :
On y rend les honneurs qui ſont dûs aux autels.
Ils furent en un mot les derniers des mortels,
Chez qui prête à s'enfuir dans la voûte étoilée,
Se retira long tems la Juſtice exilée.
Champs, agréables champs, vos bois & vos fontaines
Régleront déſormais mes plaiſirs & mes peines :
Je cueillerai vos fleurs, vivrai de votre fruit,
Content d'être éloigné de la gloire & du bruit.
Que ne ſuis-je déja ſur les bords du Sperchie,
Dans les champs de la Thrace ou de la Theſſalie !
Que ne ſuis-je ſur l'Hœme, ou dans les frais valons
Qui s'étendent au pied de ces fertiles monts ?
Qui conduira mes pas ſur la croupe où s'écarte
Le troupeau vagabond des Bacchantes de Sparte ?
Que fait-on dans la ville, & quels ſont nos emplois ?
Y vit-on aujourd'hui comme on fit autrefois ?
Les uns ſuivant de Mars le métier homicide,
Et recherchant des Rois la faveur peu ſolide,
Ne ſongent qu'à forcer des murs & des remparts,
Et même dans la paix vont trouver les hazards :
Les autres du ſpectacle en tout tems idolâtres,
Vont du Théâtre au Cirque, & du Cirque aux Théâtres ;

Et

Et conſumant leur vie après de vains plaiſirs,
Sont toujours occupez d'inutiles déſirs:
D'autres courans des mers les plaines dangereuſes,
Dans le ſoin d'enrichir leurs familles nombreuſes.
Ceux-ci, pleins de ſoupçons, enterrent leurs tréſors;
Ceux-là pour en avoir tentent mille reſſorts:
L'un pille le Public, l'autre vole ſon pere;
L'autre trempe ſes mains dans le ſang de ſon frere,
Et pouſſé des fureurs d'un remords ſans pareil,
Va terminer ſes jours ſous un autre ſoleil.
L'innocent Laboureur dans ſa peine aſſiduë,
Remet tout ſon eſpoir au ſoc de ſa charuë,
Recueille tous les ans le fruit de ſon travail,
En nourrit ſa maiſon, en nourrit ſon bétail.
On ne voit point chez lui de richeſſe enviée,
De longue pauvreté, de miſére oubliée.
Rome & ſes interêts, la chûte des Etats,
L'Iſtre & l'Euphrate armez ne l'embaraſſent pas;
L'or, inſtrument fatal des haines fraternelles,
Ne lui cauſa jamais ni haines ni querelles;
Il ignore les noms de Greffe & de Barreau,
Et pour lui le Palais eſt un monde nouveau.
Aſſez content des biens que d'une main égale
Diſpenſe à ſes enfans la Terre libérale,
Il eſt riche en pâcage, il eſt riche en agneaux,
Il ſçait renouveller tous les ans ſes troupeaux:
L'hiver pour lui n'eſt pas une ſaiſon oiſive;

Il preſſe en ce tems-là la ſucculente olive,
Met ſes pourceaux au gland, entaſſe ſon fumier,
Dépouille des forêts le myrte & le cormier.
Il fait tondre en été les terres labourées,
Gémir ſous le fléau les javelles dorées :
L'Automne l'enrichit, & lui donne des fruits,
Que de l'été brûlant les ſoleils ont recuits;
Attendant que le ciel ſur les croupes vineuſes,
Acheve de mûrir les grapes pareſſeuſes.
Ses aimables enfans l'embraſſent tour à tour;
Il goûte les plaiſirs d'un innocent amour :
Il aime à voir aux champs, les mammelles pendantes,
Paître le long des bois les géniſſes errantes;
Les agneaux bondiſſans ſur l'herbage ſauter,
Et les boucs ennemis des cornes ſe heurter..
Il prépare des jeux, où le Paſteur diſpute
Le prix ambitieux de l'arc ou de la lute.
Les antiques Sabins en uſerent ainſi :
Remus étoit Paſteur, & Romulus auſſi.
C'eſt par-là que l'on vit s'accroître l'Etrurie,
Par-là que s'élevant ſur toute l'Heſpérie,
Rome devint l'amour des hommes & des Dieux,
Et renferma ſept monts dans ſes murs glorieux..

DU LIVRE III.

Qualitez naturelles à un bon cheval.

SON allure eſt aiſée, & ſon port orgueilleux.
Il franchit le premier les endroits périlleux :
Il oſe le premier des rivieres rapides
Traverſer en nageant les campagnes liquides,
. . . . . .
Tenter des ponts mal ſûrs les chemins inconnus,
Et marcher ſur le front des précipices nuds.
Incapable de crainte & de vaines allarmes,
S'il s'anime & s'émeut, ce n'eſt qu'au bruit des armes :
Les clairons que de loin il entend retentir,
Lui font dreſſer l'oreille, il brûle de ſortir ;
Impatient d'aller où la gloire l'appelle,
Il bat du pied, le feu dans ſes yeux étincelle,
Et ſort à gros bouillons de ſes naſeaux ouverts :
Le regard menaçant, des yeux ou noirs ou verds,
Un rein double, la taille & haute & traverſée,
Le jarret arrondi, la cuiſſe retrouſſée,
Les crins épais & longs ſur l'épaule flotans,
Un poitrail plein de nerfs, & de muſcles ſortans,
La croupe large & groſſe, & la tête petite,
De ce noble animal nous marquent le mérite.
Joints-y la corne dure, & le front étoilé,
Le poil ou rouge ou noir, ou l'aleſan brûlé ;

La triſte brebis bêle ; à ſes gémiſſemens
RTIN. Se mêlent du taureau les longs mugiſſemens.
Que vous ſert-il, hélas ! compagnons de nos peines,
D'avoir porté le joug, & labouré nos plaines ?
Les remedes nouveaux ſont d'un foible ſecours ;
L'art provoque le mal, loin d'arrêter ſon cours.

A peine de la corne effleurant les ſablons,
Plus vîte que l'Autan & que les Aquilons. MAR

Tout eſt ſujet à l'amour.

TOUT aime, de l'Amour tout ſuit les douces loix,
Ce qui nage dans l'eau, ce qui court dans les bois;
Les hommes, les troupeaux, les animaux ſauvages,
Les oiſeaux revêtus de différens plumages;
Tout aime, tout eſt plein des charmantes fureurs
Que ſon flambeau ſans ceſſe allume dans les cœurs.
Alors plus que jamais la tigreſſe eſt farouche;
Jamais de plus de ſang elle ne teint ſa bouche;
Jamais tant de carnage & d'horreur à la fois
N'étale la lionne errante dans les bois;
Jamais l'ourſe ne quête avec plus de furie:
Malheur à qui s'égare alors dans la Lybie!

Ravage cauſé par la peſte.

UNE corruption qui des bouts de l'Egypte
Paſſa juſqu'aux confins du Gérule & du Scythe,
Infecta tout à coup d'un mal contagieux,
L'air, les eaux, les forêts, & les fruits de ces lieux;
Et pendant une automne étendit ſes ravages
Sur l'innocent bétail, & les bêtes ſauvages.
L'oiſeau fendant les airs y trouve le trépas;
Le vol le plus léger ne l'en garantit pas:
La vipere ſe cache en des trous inutiles;
Les ſerpens étonnez demeurent immobiles.

La triſte brebis bêle ; à ſes gémiſſemens
ARTIN. Se mêlent du taureau les longs mugiſſemens.
Que vous ſert-il, hélas ! compagnons de nos peines,
D'avoir porté le joug, & labouré nos plaines ?
Les remedes nouveaux ſont d'un foible ſecours ;
L'art provoque le mal, loin d'arrêter ſon cours.

Conçu chez les Bretons, il naquit en Touraine.
Aujourd'hui prés d'Egmont, & le jour & la nuit, MLLE CAR
Il médite avec moi loin du monde & du bruit.
Entends-le, c'eſt l'ami de la Philoſophie.
Elle dit & s'envole; & CHRISTINE ravie,
Avide de ſçavoir, ne croit pas que jamais
Elle puiſſe aſſez tôt le voir en ſon palais.
Cependant enchanté du plaiſir de l'étude,
Jouiſſant de lui-même & de la ſolitude,
Le Sage en ce repos voudroit bien perſiſter;
Mais aux loix d'une Reine il ne peut réſiſter.
Tu quittes pour jamais ta charmante retraite,
Grand Homme; ainſi le veut du Ciel la voix ſecrete.
Pour inſtruire une Reine il s'avance à grand pas,
Croit aller à la gloire & court à ſon trépas.
Il arrive, & déja l'attentive CHRISTINE
Reçoit avidement ſa ſolide doctrine;
Ecoute avec tranſport le ſyſtême nouveau;
S'en ſert heureuſement de guide & de flambeau;
Et pour avoir le tems de l'écouter encore,
Retranche ſon ſommeil & devance l'Aurore.
Enfin par des ſentiers inconnus juſqu'alors,
Elle voit la Nature & connoît ſes reſſorts.
On dit qu'en ce moment la Nature étonnée,
Se ſentant découvrir en parut indignée.
Téméraire mortel, eſprit audacieux,
Apprends qu'impunément on ne voit point les Dieux.

LE DES-CARTES. Telle que dans un bain, fiere & belle Diane,
Vous parûtes aux yeux d'un trop hardi profane,
Quand cet heureux témoin de vos divins appas,
Paya ce beau moment par un affreux trépas.
Telle aux yeux de René ſe voyant découverte
La Nature s'irrite & conjure ſa perte,
Et d'un torrent d'humeurs qu'elle porte au cerveau,
Accable ce grand Homme, & le met au tombeau.

Si l'on ne veut pas recevoir une cauſe ſi poëtique de la mort de M. Deſcartes, en voici une autre meilleure pour la proſe, & qui eſt plus vraiſemblable. L'heure & le lieu que la Reine lui avoit donné pour l'entendre, étoit à cinq heures du matin dans ſa Bibliotheque : c'eſt-à-dire, en Suede, dans le fond de l'hiver, cinq ou ſix heures avant le jour, tems tout enſemble fort honorable & fort incommode pour le Philoſophe né, comme il le diſoit lui-même, dans les jardins de la Touraine. Il y avoit un mois que cela continuoit, quand il ſe trouva ſaiſi d'une grande inflammation de poumon, & d'une violente fiévre qui occupoit le cerveau par intervalle. Il demeuroit chez M. Chanut alors Ambaſſadeur de France : ils s'appelloient freres, & il y avoit effectivement entr'eux une amitié ancienne, ſincere & fraternelle. M. Chanut accourut à la chambre de ſon ami avec les Médecins de la Reine. Ils ne déſeſpererent pas de

Conçu chez les Bretons, il naquit en Touraine.
Aujourd'hui près d'Egmont, & le jour & la nuit, MLLE DE CART
Il médite avec moi loin du monde & du bruit.
Entends-le, c'eſt l'ami de la Philoſophie.
Elle dit & s'envole; & CHRISTINE ravie,
Avide de ſçavoir, ne croit pas que jamais
Elle puiſſe aſſez tôt le voir en ſon palais.
Cependant enchanté du plaiſir de l'étude,
Jouiſſant de lui-même & de la ſolitude,
Le Sage en ce repos voudroit bien perſiſter;
Mais aux loix d'une Reine il ne peut réſiſter.
Tu quittes pour jamais ta charmante retraite,
Grand Homme; ainſi le veut du Ciel la voix ſecrete.
Pour inſtruire une Reine il s'avance à grand pas,
Croit aller à la gloire & court à ſon trépas.
Il arrive, & déja l'attentive CHRISTINE
Reçoit avidement ſa ſolide doctrine;
Ecoute avec tranſport le ſyſtême nouveau;
S'en ſert heureuſement de guide & de flambeau;
Et pour avoir le tems de l'écouter encore,
Retranche ſon ſommeil & devance l'Aurore.
Enfin par des ſentiers inconnus juſqu'alors,
Elle voit la Nature & connoît ſes reſſorts.
On dit qu'en ce moment la Nature étonnée,
Se ſentant découvrir en parut indignée.
Téméraire mortel, eſprit audacieux,
Apprends qu'impunément on ne voit point les Dieux.

LE DES-ARTES.

Telle que dans un bain, fiere & belle Diane,
Vous parûtes aux yeux d'un trop hardi profane,
Quand cet heureux témoin de vos divins appas,
Paya ce beau moment par un affreux trépas.
Telle aux yeux de René ſe voyant découverte
La Nature s'irrite & conjure ſa perte,
Et d'un torrent d'humeurs qu'elle porte au cerveau,
Accable ce grand Homme, & le met au tombeau.

Si l'on ne veut pas recevoir une cauſe ſi poëtique de la mort de M. Deſcartes, en voici une autre meilleure pour la proſe, & qui eſt plus vraiſemblable. L'heure & le lieu que la Reine lui avoit donné pour l'entendre, étoit à cinq heures du matin dans ſa Bibliotheque : c'eſt-à-dire, en Suede, dans le fond de l'hiver, cinq ou ſix heures avant le jour, tems tout enſemble fort honorable & fort incommode pour le Philoſophe né, comme il le diſoit lui-même, dans les jardins de la Touraine. Il y avoit un mois que cela continuoit, quand il ſe trouva ſaiſi d'une grande inflammation de poulmon, & d'une violente fiévre qui occupoit le cerveau par intervalle. Il demeuroit chez M. Chanut, alors Ambaſſadeur de France : ils s'appelloient freres, & il y avoit effectivement entr'eux une amitié ancienne, ſincere & fraternelle. M. Chanut accourut à la chambre de ſon ami avec les Médécins de la Reine. Ils ne déſeſpererent pas de le

tir ; mais le malade jugea qu'il étoit frappé à
t. Cette penſée ne l'étonna point ; au contraire MLLE DES CARTES.
diſpoſa à ce grand paſſage avec un recueille-
it d'eſprit fort paiſible. Le matin il ſentit de
ides douleurs ; mais pendant plus d'une heure
en interrompit pas ſon ſilence : à la fin on l'en-
lit ſoupirer & ſe plaindre. Quand cela eut duré
lque tems, M. Chanut qui avoit paſſé la nuit
: lui, jugea à propos de l'interrompre pour dé-
ner l'ame du malade de la penſée de ſes dou-
s ; il s'approcha & d'une voix baſſe & douce lui
:

Quoi toujours des cris & des plaintes !
Un peu de mal vous ſurprend-il ?
Et par un eſprit trop ſubtil
Le prévenez-vous par vos craintes ?
n pouvez-vous ſouffrir les premieres atteintes ;
vous étonnez-vous à l'aſpect du péril ?

N'oublions jamais, mon cher frere,
Que la douleur & la miſére,
Du corps mortel que nous avons,
Et de la terre où nous vivons,
Sont l'appanage néceſſaire.
C'eſt un tribut que nous devons :
dons-le librement, & ſuivons ſans murmure
La conduite de la Nature.
e eſt bonne, elle eſt ſage, & ſes riches préſens,

LLE DES-ARTES.

ſpéculations, qu'elles la retirent preſque entierement des impreſſions que lui peut donner le corps; & telle a été mon étude pendant toute ma vie.

Même au milieu des maux dont ce corps eſt la proye,
Si j'oſe l'avouer, je goûte quelque joye.
Je ſens avec plaiſir que mon ame à l'écart
Voit les maux de mon corps & n'y prend point de part;
Que la Philoſophie en mon cœur cultivée,
Juſques à ce haut point a mon ame élevée;
Qu'avant que de la mort je ſente les efforts,
Mon eſprit eſt déja ſéparé de mon corps.
Mais de tous les ſecours, ſecours le plus ſolide,
Au chemin des douleurs j'ai l'Homme-Dieu pour guide.
Je connois que Dieu même au tourment vint s'offrir,
Que pour nous il ſe fit un plaiſir de mourir,
Et je murmurerois de ce peu que j'endure,
Moi, fils de la pouſſiere, & vile créature!
Non, j'atteſte ce Dieu qui m'écoute aujourd'hui,
Que c'eſt avec plaiſir que je marche après lui.
Qu'il redouble mes maux avec ma patience,
Afin que de plus près j'imite ſa ſouffrance.
Qu'il livre cette chair aux maux les plus cruels,
Qu'elle ſouffre, s'il veut, des tourmens éternels;

si long tems. Si la matiere subtile passant & repassant sans cesse au travers des corps les plus durs en enleve à la fin quelque partie solide, à plus forte raison le fera-t'il dans le corps des animaux. MLLE DE CARTE

Ce qu'elle fait dans l'or, dans le fer, dans les arbres,
Dans les rochers & dans les marbres,
Ne souffrirai-je pas qu'elle le fasse en moi ?
Serai-je seul au monde exempt de cette loi ?.
Pour mes cris, la douleur les tire de ma bouche,
Comme les sons du luth qu'une adroite main touche.
Ce n'est pas moi qui crie, & mon corps seulement
Sans moi, sans mon aveu, se plaint de mon tourment.
Je rends graces à la Nature,
Qui sans me donner lieu du plus léger murmure,
Usant de tous ses droits,
Pouvoit redoubler mille fois
Toutes les peines que j'endure.

Mais, poursuivit-il, quoiqu'il soit de l'institution de Dieu, quand il unit notre ame à une portion de matiere, qu'à l'occasion de certains mouvemens dans le corps, il naisse nécessairement dans notre esprit des sentimens vifs que l'on appelle douleur : cependant il est au pouvoir des hommes d'appliquer leurs ames à de si hautes & de si admirables

Eh ! j'aurois donc vêcu bien inutilement,
Si je n'avois appris à mourir un moment.

ILLE DES-CARTES.

M. CHANUT.

Vous me voyez saisi d'une extrême tristesse :
Je vois ce que je perds, & j'y pense sans cesse.
Mais me trouverez-vous raisonnable en ce point,
Je me pleure moi-même & ne vous pleure point :
Votre carriere est belle, elle est digne d'envie,
Comme un grand Conquérant au sortir de la vie,
Vous laissez l'Univers rempli de votre nom :
Combien de Rois au monde auront moins de renom !
Vous ne mourrez pas tout : de l'oubli garantie,
Toujours vivra de vous une illustre partie.
Tant que l'homme voudra sa raison cultiver,
Vos écrits de la mort sçauront se préserver :
Mais c'est moi que je plains ; seul, triste, inconsolable,
Comment réparerai-je une perte semblable !

M. DESCARTES.

L'absence sera courte, & nous nous rejoindrons ;
Au céleste séjour nous nous retrouverons.
Là dans son vrai pays mon ame libre & pure,
Sans jetter désormais les yeux sur la Nature,
Verra bien-tôt en Dieu qui lui donne la loi,
Qui le doit emporter des Anciens ou de moi.

Je

Pourvû que ſur mon ame il jette un œil propice,
Mon cœur avec plaiſir lui fait ce ſacrifice.

MLLE DE CARTES

En cet endroit M. Deſcartes ſembla vouloir ſe repoſer, ſoit qu'il fût fatigué d'un ſi long enthouſiaſme, ou que ſes douleurs l'empêchaſſent de continuer; & ce ne fut que quelques heures après que voyant M. Chanut, qui un peu éloigné de lui ne pouvoit retenir ſes larmes, il l'appella & lui tendant la main, lui dit:

Etes-vous étonné de voir mourir des hommes?
Mon frere, avez-vous donc oublié qui nous ſommes?
Eh! que fais-je aujourd'hui qu'obéir à mon ſort,
Et remplir mon deſtin qui me doit à la mort?
Conſentez que je paye à cette heure derniere
Ce que je dûs dès-lors que je vis la lumiere.
Payons de bonne grace: & n'eſt-ce pas aſſez,
Pour en être content, que dix luſtres paſſez?
Moins longs furent les jours du Vainqueur de l'Aſie;
L'Homme-Dieu vêcut moins, la ſource de la vie:
Lui par qui tout ſubſiſte, enfin lui qui vêcut
Arbitre de ſon ſort autant qu'il le voulut.
Ainſi par la vertu & non par la durée,
Notre vie ici-bas doit être meſurée:

Eh ! j'aurois donc vêcu bien inutilement,
Si je n'avois appris à mourir un moment.

ILLE DESCARTES.

M. CHANUT.

Vous me voyez ſaiſi d'une extrême triſteſſe :
Je vois ce que je perds, & j'y penſe ſans ceſſe.
Mais me trouverez-vous raiſonnable en ce point,
Je me pleure moi-même & ne vous pleure point :
Votre carriere eſt belle, elle eſt digne d'envie,
Comme un grand Conquérant au ſortir de la vie,
Vous laiſſez l'Univers rempli de votre nom :
Combien de Rois au monde auront moins de renom !
Vous ne mourrez pas tout : de l'oubli garantie,
Toujours vivra de vous une illuſtre partie.
Tant que l'homme voudra ſa raiſon cultiver,
Vos écrits de la mort ſçauront ſe préſerver :
Mais c'eſt moi que je plains ; ſeul, triſte, inconſolable,
Comment réparerai-je une perte ſemblable !

M. DESÇARTES.

L'abſence ſera courte, & nous nous rejoindrons ;
Au céleſte ſéjour nous nous retrouverons.
Là dans ſon vrai pays mon ame libre & pure,
Sans jetter déſormais les yeux ſur la Nature,
Verra bien-tôt en Dieu qui lui donne la loi,
Qui le doit emporter des Anciens ou de moi.

Je

Je vais voir décider la cauſe des atômes,
La matiere premiere & ſes divers ſymptômes,
Les formes d'Ariſtote & tous ſes accidens,
Mes tourbillons enfin & mes trois élémens.
Qui voit la vérité, voit d'une même vûë,
Des contraires erreurs la foule confonduë.
Mais je perds la raiſon, mon ame en ce ſaint lieu,
Sans doute en voyant Dieu, ne penſera qu'à Dieu.

MLLE D CARTE

A ces mots le Malade ſe tut, & après avoir embraſſé M. Chanut avec tendreſſe, & lui avoir dit le dernier adieu, il dicta une lettre pour ſes deux freres, Conſeillers au Parlement de Bretagne; où, entr'autres choſes, il leur recommande de pourvoir à la ſubſiſtance de ſa nourrice, dont il avoit toujours eu ſoin pendant ſa vie. Puis ſe retournant vers ſon Confeſſeur, il paſſa cinq ou ſix heures qu'il vêcut encore, en de continuels actes de piété & de religion.

L'Ombre de M. Deſcartes à Mademoiſelle de la Vigne.

MERVEILLE de nos jours, jeune & ſage Héroïne;
Qui, ſous les doux appas d'une beauté divine,
Cachez tant de vertu, d'eſprit & de ſçavoir,
Ne vous étonnez pas qu'un Mort vous vienne voir.
Si je pus autrefois, pour une jeune Reine
Dont je connoiſſois peu l'ame inégale & vaine,

LLE DES-ARTES.

Abandonner des lieux ſi fleuris & ſi verds,
Pour aller la chercher au pays des hivers;
Je devois bien pour vous quitter ces climats ſombres,
Où, loin de la lumiere, errent les pâles Ombres.
Quelqu'eſpace entre nous que mettre le trépas,
Pour être auprès de vous, que n'entreprend-on pas,
Je n'ai pû vous entendre eſtimer mes ouvrages,
Et vous voir, chaque jour, en feuilleter les pages,
Sans ſentir en mon cœur tout ce qu'on peut ſentir
Dans le ſéjour glacé d'où je viens de partir.
Depuis que de mes jours je vis couper la trame,
Aucun autre plaiſir n'avoit touché mon ame:
J'apprenois, il eſt vrai, que pluſieurs grands Eſprits
Liſoient avec eſtime & goûtoient mes écrits;
Mais je voyois toujours régner cette ſcience,
Ou plutôt cette fiere & pénible ignorance,
Par qui, d'un vain ſçavoir placé mal-à-propos,
Un eſprit s'accoutume à ſe payer de mots;
Par tout cette orgueilleuſe, avec ſon Ariſtote,
Des Sçavans de ce tems eſt encor la marote:
Tout ce qu'on dit contre elle eſt une nouveauté,
Et ſans autre examen doit être rejetté:
Comme ſi les erreurs où furent ces grands Hommes,
Méritoient du reſpect dans le ſiécle où nous ſommes;

Et ceſſant d'être erreurs par leur antiquité,
Avoient enfin preſcrit contre la vérité.
Mais je ſens que bien-tôt ce tems va diſparoître :
Bien-tôt tous les Sçavans me vont avoir pour Maître :
Tout ſuivra votre exemple, & par vous quelque jour,
J'aurai de mon côté la Sorbonne & la Cour.
Ces grandes véritez, qui parurent nouvelles,
Paroîtront déſormais claires, ſolides, belles :
Tel Docteur, qui ſans vous n'auroit jamais cédé,
Dès que vous parlerez, ſera perſuadé.
Quand la vérité ſort d'une bouche auſſi belle,
Elle force bien-tôt l'eſprit le plus rebelle :
Et manqua-t-on jamais à la faire goûter,
Lorſqu'avec tant de grace on ſe fait écouter ?
J'apperçois nos deux noms, toujours joints l'un à l'autre,
Porter chez nos neveux ma gloire avec la vôtre ;
Et j'entends déja dire en cent climats divers,
Deſcartes & la Vigne ont inſtruit l'Univers....

Réponſe de Mademoiſelle de la Vigne à l'Ombre de Deſcartes.

Si j'oſois, grand Génie, en croire vos paroles,
Ombre, ſi vos ſermens n'étoient toujours frivoles,
Quel eſpoir flateroit mon eſprit & mon cœur !
Que je me promettrois de ſcience & d'honneur !

LLE DES-ARTES.

Je verrois par mes ſoins la vieille erreur détruite,
L'Ecole, avec la Cour, heureuſement inſtruite;
Et tout le monde enfin, par ma voix excité,
Dans vos doctes Ecrits chercher la vérité.
En vain me flatez-vous d'une telle promeſſe,
J'y répondrai fort mal, je connois ma foibleſſe;
Je n'ai d'un vieux Docteur, ni l'air, ni les façons,
Et ne me ſens point propre à donner des leçons.
Aux grandes véritez je puis céder ſans peine;
Mais de les débiter je ne ſuis pas ſi vaine.
Je laiſſe à nos Sçavans l'art de les étaler,
Et je ne les apprends que pour n'en point parler....

Sévérité de l'ami, préférable aux complaisances du flateur.

TES1

QUE j'aime d'un ami le langage sévére !
Que je hais le discours flatteur
D'un esclave, d'un imposteur,
Qui me trompe en voulant me plaire !
Perfide, loin de m'éclairer,
Tu ne cherches qu'à m'égarer
Par tes discours foibles & lâches ;
Tu me livres la guerre en m'annonçant la paix ;
Les véritez que tu me caches
Sont des larcins que tu me fais. 1

Riches avares, détrompez-à l'heure de la mort.

QUE je plains le sort des avares
A qui l'avide soif des biens
Fournit pour s'enrichir mille nouveaux moyens,
Toujours injustes & barbares !
Leur richesse ne fait qu'irriter leurs désirs ;
Ils ne goûtent jamais de solides plaisirs ;

LOUIS, *qui n'eut jamais d'éga.,*
Et deux jeunes Héros avec une Héroïne.
Tant de matiere & tant de choix,
En sept vers tout d'une tirade,
C'est mettre plus que l'Iliade
Dans une coquille de noix.

1 *Meliora sunt vulnera diligentis, quàm oscula blandientis.* Prov.

TESTU.

nu, le fit tomber dans une langueur qui le mit hors d'état de s'appliquer davantage à aucune étude sérieuse.. Le Public a toujours fait cas des Poësies de M. l'Abbé TESTU; cependant un fameux Critique de nos jours semble avoir affecté d'en parler avec mépris. N'auroit-il pas confondu notre Auteur avec un autre Abbé Testu, dit *de Mauroi*, dont le nom & les vers sont oubliez depuis long tems?

Sur la naissance de M. le Duc de Bourgogne.

DU Fils, du Pere & du Grand-Pere
Célébrons le bonheur en ce banquet [1] fameux.
Que le Grand-Pere est grand! que le Fils est heureux!
Du Petit-Fils il n'est rien qu'on n'espere:
Il aura les vertus & l'esprit de sa Mere.
Qu'il étonnera nos Neveux,
[2] S'il trouve encor des conquêtes à faire!

1 Chez Madame la Duchesse de Richelieu, où M. l'Abbé TESTU, animé par la joye des Convives, fit sur le champ même ce Madrigal.

2 Mademoiselle de Scudery fit à l'occasion de cet impromptu les vers suivans:

Il faut une adresse divine
Pour louer dans un Madrigal,

Sévérité de l'ami, préférable aux complaisances du flateur. TESTU.

QUE j'aime d'un ami le langage sévére !
Que je hais le discours flatteur
D'un esclave, d'un imposteur,
Qui me trompe en voulant me plaire !
Perfide, loin de m'éclairer,
Tu ne cherches qu'à m'égarer
Par tes discours foibles & lâches ;
Tu me livres la guerre en m'annonçant la paix ;
Les véritez que tu me caches
Sont des larcins que tu me fais. [1]

Riches avares, détrompez-à l'heure de la mort.

QUE je plains le sort des avares
A qui l'avide soif des biens
Fournit pour s'enrichir mille nouveaux moyens,
Toujours injustes & barbares !
Leur richesse ne fait qu'irriter leurs désirs ;
Ils ne goûtent jamais de solides plaisirs ;

LOUIS, *qui n'eut jamais d'éga.,*
Et deux jeunes Héros avec une Héroïne.
Tant de matiere & tant de choix,
En sept vers tout d'une tirade,
C'est mettre plus que l'Iliade
Dans une coquille de noix.

[1] *Meliora sunt vulnera diligentis, quàm oscula blandientis.* PROV.

Toujours quelque ſouci les ronge
TESTU. Et lorſque la mort vient diſſiper leur ſomme
Ces fragiles tréſors qu'ils poſſédoient en ſon
Echappent de leurs mains au tems de leur ré

Lettre 2 *ſur les conquêtes de* LOUIS XI

DANS le tems que les Zéphirs
Se levant avec l'Aurore,
Renouvellent leurs ſoupirs
Pour le ſervice de Flore :

Que tout l'Olympe ſe dore ;
Et qu'aux innocens plaiſirs
Mille fleurs qu'on voit éclore
Invitent tous les déſirs :

Je penſois au bord de Loire
Que la plus brillante gloire
Ne valoit pas mon repos ;

Et mon audace étoit telle,
Que je plaignois les Héros
Qui ne vivent que pour elle.

J'étois dans ce moment tout occupé du b

1 *Dormi erunt ſomnum ſuum, & nihil invenerunt viri divitiarum in manibus ſuis.* Pſal.

2 Cette Lettre fut écrite de la campagne à une per
la Cour.

Par tout où ce grand courage
Voudra répandre l'orage,
Il trouvera tout ſoumis ;
Et pour lui faire la guerre,
Dans quel endroit de la terre
Aura-t'il des ennemis ?

Rien n'eſt égal à ſa gloire :
Je vais par tout l'Univers
Travailler à faire croire
Tant d'évenemens divers.
Mais toi, quitte ce rivage,
Et ſans languir davantage
Dans un ſi ſombre repos,
Va ſur les bords de la Seine
Chanter, à perte d'haleine,
Cet invincible Héros.

A ces mots la Déeſſe diſparut. J'eus beau la ſuivre des yeux à la trace de quelques rayons qu'elle laiſſa derriere elle, je la perdis de vûë, & je ſentis dans ce moment qu'elle emportoit avec elle toute ma joye & tout mon repos. Quoi donc ? m'écriai-je alors, ſera-t-il dit que je languirai dans ce déſert, & que je vivrai pour moi ſeul, ſans prendre part à la gloire d'un ſi grand Prince, dans le tems que tout l'Univers applaudit à ſes victoires ?

[ESTU.

Eût oſé former l'envie
De cueillir tant de lauriers ?

Les plus ſuperbes rivieres
Cédent aux loix du Vainqueur,
Et ſont de foibles barrieres
Pour arrêter ce grand cœur.
Le Rhin qui roule ſes ondes
Orgueilleuſes & profondes,
Et tous ſes flots mutinez,
Sont un rempart inutile
Qui ne peut ſervir d'azile
Aux Bataves étonnez.

Ceux que l'intérêt engage
Avec ces peuples mutins,
Laiſſent crever le nuage
Sans irriter les Deſtins.
Ils ſont témoins de la gloire
Et reſpectent la victoire
De ce Héros ſans pareil :
Le Lion craint ſa menace,
Et l'Aigle n'a pas l'audace
De regarder ce Soleil.

Quelle digue eſt aſſez forte,
Et qui peut ſe garantir
De l'ardeur qui le tranſporte,
S'il veut la faire ſentir ?

Par tout où ce grand courage
Voudra répandre l'orage,
Il trouvera tout ſoumis ;
Et pour lui faire la guerre,
Dans quel endroit de la terre
Aura-t'il des ennemis ?

Rien n'eſt égal à ſa gloire :
Je vais par tout l'Univers
Travailler à faire croire
Tant d'évenemens divers.
Mais toi, quitte ce rivage,
Et ſans languir davantage
Dans un ſi ſombre repos,
Va ſur les bords de la Seine
Chanter, à perte d'haleine,
Cet invincible Héros.

TESTU

A ces mots la Déeſſe diſparut. J'eus beau la ſuivre des yeux à la trace de quelques rayons qu'elle laiſſa derriere elle, je la perdis de vûë, & je ſentis dans ce moment qu'elle emportoit avec elle toute ma joye & tout mon repos. Quoi donc ? m'écriai-je alors, ſera-t-il dit que je languirai dans ce déſert, & que je vivrai pour moi ſeul, ſans prendre part à la gloire d'un ſi grand Prince, dans le tems que tout l'Univers applaudit à ſes victoires ?

TESTU. Ce penſer m'accabla d'une ſombre triſteſſe:
Et mon cœur en fut abbatu :
Ce que juſques ici j'avois pris pour vertu,
Me parut langueur & molleſſe.

Ce ſéjour où j'avois trouvé tant de charmes, commence à me devenir odieux. Je n'ai plus de goût pour le ſilence de mes bois, & je me dis à toute heure, qu'il eſt honteux de fuir le monde, quand il a de ſi grandes choſes à nous faire voir.

Plus je médite & je conſulte,
Malgré ce qu'autrefois tous les Sages ont dit;
Plus je tiens qu'il eſt beau de ſe plaire au tumulte,
Quand un Conquérant fait ce tumulte & ce bruit.

Mais encore quel Conquérant, qui commence & achève ſes conquêtes preſqu'en même tems!

Ainſi des hautes montagnes
Tombe un torrent furieux,
Qui ravageant les campagnes
Se fait paſſage en tous lieux.
D'une courſe ſi rapide
Le vaillant & le timide
Ont une égale terreur :
Tout céde à ſa violence,
Plus on lui fait réſiſtance,
Plus on reſſent ſa fureur.

Il me ſemble que je n'ai plus rien à dire aux arbres & aux rochers, que j'entretenois autrefois avec tant de plaiſir : & je ne trouve plus rien qui me puiſſe plaire ſur les bords de la Loire, depuis que j'ai entendu dire ce qui s'eſt paſſé ſur les bords du Rhin. TESS

Le criſtal d'une fontaine,
Le brillant éclat des fleurs,
Ne m'échauffent plus la veine;
Ma Muſe m'appelle ailleurs.

De Flore ni du Zéphire,
De l'Autore & de ſes pleurs,
Je n'occupe plus ma lyre;
Ma Muſe m'appelle ailleurs.

Que la Nymphe Echo ſoupire
Et rediſe ſes douleurs;
J'ai d'autres choſes à dire,
Ma Muſe m'appelle ailleurs.

Je ſuis donc réſolu de quitter mon déſert pour aller m'inſtruire du détail de ces glorieux évenemens, dont la ſeule idée m'a rempli d'admiration; mais avant que d'exécuter mon deſſein, je m'adreſſe à vous pour ſçavoir ſi le récit que l'on m'a fait eſt véritable. Il y auroit de l'imprudence à moi de m'embarquer ſur la parole d'une Déeſſe, qui

comme vous ſçavez, ne dit pas toujours vrai, &
ESTU. qui même dans cette occaſion ne m'a rien dit de vraiſemblable. Mais n'en demeurez pas-là, je vous conjure, & ne penſez pas que je vous en quitte pour me confirmer les nouvelles que la Renommée eſt venuë m'apprendre dans ma ſolitude. Mandez-moi en même tems ſi les autres choſes que l'on m'écrit tous les jours de ce grand Prince, ſont véritables; & s'il joint à tant de qualitez héroïques toutes celles qui gagnent les cœurs, toutes les vertus & tous les agrémens de la vie privée.

Ce n'eſt pas ſans ſujet que je tiens ce propos.
Sans parler du ſiécle où nous ſommes,
Dans les ſiécles paſſez ſouvent de grands Héros
Ont été de très-petits hommes.

Il falloit entendre parler de leurs combats & de leurs victoires pour s'en former une grande idée. Dans la vie civile & partout ailleurs, c'étoient des hommes du commun qui ſe retrouvoient confondus dans la foule. Si je m'en rapporte aux relations que l'on me fait tous les jours, il n'en eſt pas ainſi de notre Héros : il n'a pas beſoin d'être regardé dans une certaine diſtance; plus on l'approche plus on l'admire.

Son air, ſon abord engage,
Il plaît, il charme; il ſurprend:

L'Eternel a pris naiſſance,
L'Impaſſible eſt tourmenté ;
Le Verbe eſt dans le ſilence,
Et le Soleil ſans clarté.

Les divines Prophéties
S'expliquent dans ce moment,
Et ſont bien-tôt éclaircies
Par ce merveilleux Enfant.
Une Mere Vierge & pure,
En bannit l'obſcurité :
Les ombres & la figure
Font place à la vérité.

Bergers, qui, d'un ſoin fidéle,
Avez l'œil ſur vos troupeaux,
A cette grande nouvelle
Accordez vos chalumeaux :
Chantez des Hymnes ſacrées
Pour ce divin Rédempteur,
Qui des brebis égarées
Eſt le ſouverain Paſteur.

Pour briſer toutes nos chaînes,
Il s'eſt mis dans les liens,
Et s'eſt chargé de nos peines
Pour nous combler de ſes biens :
Celui devant qui les Anges
Tremblent éternellement,

ESTU.

Eſt enfermé dans des langes
Sous la forme d'un enfant.

Ne tardez point, allez, Mages,
A cet Enfant glorieux
Faire de juſtes hommages
De vos tréſors précieux :
Suivez l'aſtre favorable
Qui luit pour vous éclairer :
Allez voir dans un étable
Le Dieu qu'il faut adorer.

Jadis Adam, par ſon crime,
Avoit réglé notre ſort :
Le Monde étoit la victime
Du démon & de la mort.
Mais, ô faute ſalutaire !
Crime illuſtre & glorieux,
Qui nous donne un Dieu pour Frere,
Et qui fait les hommes Dieux !

Dieu ne nous a faits que pour lui, & nous ne pouvons trouver qu'en lui ſeul notre repos.

C'EST un effet de ta juſtice
Que le pécheur qui ſuit le monde & ſes appas,
N'aime jamais rien ici-bas
Qui ne devienne ſon ſupplice.

TEETU

L'Eternel a pris naiſſance,
L'Impaſſible eſt tourmenté ;
Le Verbe eſt dans le ſilence,
Et le Soleil ſans clarté.

Les divines Prophéties
S'expliquent dans ce moment,
Et ſont bien-tôt éclaircies
Par ce merveilleux Enfant.
Une Mere Vierge & pure,
En bannit l'obſcurité :
Les ombres & la figure
Font place à la vérité.

Bergers, qui, d'un ſoin fidéle,
Avez l'œil ſur vos troupeaux,
A cette grande nouvelle
Accordez vos chalumeaux :
Chantez des Hymnes ſacrées
Pour ce divin Rédempteur,
Qui des brebis égarées
Eſt le ſouverain Paſteur.

Pour briſer toutes nos chaînes,
Il s'eſt mis dans les liens,
Et s'eſt chargé de nos peines
Pour nous combler de ſes biens :
Celui devant qui les Anges
Tremblent éternellement,

Est enfermé dans des langes
Sous la forme d'un enfant.

Ne tardez point, allez, M
A cet Enfant glorieux
Faire de justes hommages
De vos trésors précieux :
Suivez l'astre favorable
Qui luit pour vous éclairer :
Allez voir dans un étable
Le Dieu qu'il faut adorer.

Jadis Adam, par son crime,
Avoit réglé notre sort :
Le Monde étoit la victime
Du démon & de la mort.
Mais, ô faute salutaire !
Crime illustre & glorieux,
Qui nous donne un Dieu pour
Et qui fait les hommes Dieux !

Dieu ne nous a faits que pour lui, & nous
vons trouver qu'en lui seul notre rep

C'est un effet de ta justice
Que le pécheur qui suit le monde & ses ap
N'aime jamais rien ici-bas
Qui ne devienne son supplice.

ODE.

Malheur de la Guerre.

MAU
CROI

CONRART, quand finiront ces guerres obſtinées,
Qui depuis deux fois dix années
Coûtent tant de pleurs à nos yeux ?
Entendrons-nous toujours l'aigre ſon des trompettes ?
Et les douces muſettes
Sont-elles pour jamais abſentes de ces lieux ?

Les obſcures forêts & les antres humides,
Pour cacher nos Bergers timides,
Ont à peine aſſez de buiſſons :
De chardons hériſſez nos plaines ſont couvertes ;
Et nos granges déſertes
Attendent vainement le retour des moiſſons.

De combien de châteaux & de citez ſuperbes
A-t'on mis à l'égal des herbes
Les murs juſqu'aux aſtres montez !
Que le glaive en nos champs a fait de cimetieres !
Et combien nos rivieres
On vû mêler de ſang à leurs flots argentez !

Vain fantôme d'honneur, c'eſt pour toi que l'épée,
Sans ceſſe au maſſacre occupée,

MAUROIX.

A mis tant de guerriers à bas :
C'eſt pour toi qu'au mépris des plus mortelles armes
Ils volent aux allarmes,
Et ſemblent n'avoir peur que de ne mourir pas.

Etrange aveuglement à la race des hommes!
Pourquoi, malheureux que nous ſommes,
Avancer la fin de nos jours ?
D'où ſe forme en nos cœurs cette brutale envie
D'abréger une vie
Dont le plus long eſpace a des termes ſi courts?

La Mort de ſes rigueurs ne diſpenſe perſonne:
L'auguſte éclat d'une couronne
Ne peut en exempter les Rois :
N'eſpére pas, CONRART, que ton mérite extrême,
Ni la Muſe qui t'aime
Te mettent à couvert de ſes fatales loix.

Ta ſageſſe, il eſt vrai, fait honneur à notre âge;
Mais de quelque rare avantage
Dont un mortel ſoit revêtu,
Son terme eſt limité; le Nocher de la Parque,
Dans une même barque
Paſſe indifféremment le vice & la vertu.

ODE.

Malheur de la Guerre.

MAUCROIX

CONRART, quand finiront ces guerres obſtinées,
Qui depuis deux fois dix années
Coûtent tant de pleurs à nos yeux ?
Entendrons-nous toujours l'aigre ſon des trompettes ?
Et les douces muſettes
Sont-elles pour jamais abſentes de ces lieux ?

Les obſcures forêts & les antres humides,
Pour cacher nos Bergers timides,
Ont à peine aſſez de buiſſons :
De chardons hériſſez nos plaines ſont couvertes ;
Et nos granges déſertes
Attendent vainement le retour des moiſſons.

De combien de châteaux & de citez ſuperbes
A-t'on mis à l'égal des herbes
Les murs juſqu'aux aſtres montez !
Que le glaive en nos champs a fait de cimetieres !
Et combien nos rivieres
On vû mêler de ſang à leurs flots argentez !

Vain fantôme d'honneur, c'eſt pour toi que l'épée,
Sans ceſſe au maſſacre occupée,

MAUROIX.

A mis tant de guerriers à bas :
C'eſt pour toi qu'au mépris des plus mortelles armes
Ils volent aux allarmes,
Et ſemblent n'avoir peur que de ne mourir pas.

Etrange aveuglement à la race des hommes!
Pourquoi, malheureux que nous ſommes
Avancer la fin de nos jours ?
D'où ſe forme en nos cœurs cette brutale envie
D'abréger une vie
Dont le plus long eſpace a des termes ſi courts ?

La Mort de ſes rigueurs ne diſpenſe perſonne:
L'auguſte éclat d'une couronne
Ne peut en exempter les Rois :
N'eſpére pas, CONRART, que ton mérite extrême,
Ni la Muſe qui t'aime
Te mettent à couvert de ſes fatales loix.

Ta ſageſſe, il eſt vrai, fait honneur à notre âge;
Mais de quelque rare avantage
Dont un mortel ſoit revêtu,
Son terme eſt limité; le Nocher de la Parque,
Dans une même barque
Paſſe indifféremment le vice & la vertu.

un Ami qui vouloit l'engager à ſe marier.

AMI, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propoſe ;
Mais toutefois ne preſſons rien,
Prendre femme eſt étrange choſe ;
Il faut y penſer mûrement.
Gens ſages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'eſt fait prudemment
Que d'y penſer toute ſa vie.

M. de MAUCROIX étant venu fort jeune à Paris, ſuivit
reau juſqu'à l'âge de trente ans. On voulut alors l'en-
à ſe marier ; mais au grand étonnement de tous ſes
, il prit l'habit Eccléſiaſtique, & fut auſſi-tôt pourvû
Canonicat & d'un Prieuré.

A FOSSE.

Que je ſerois heureux d'y borner mon envie !
Mais que je crains, belle Silvie,
Qu'un jour je ne veuille être aimé !

A la même.

Vous m'ordonnez de vous écrire,
Mais votre libre humeur qui ne cherche qu'à ri
Veut qu'un ſtile enjoué vous exprime mes feux.
Pour ſatisfaire votre envie,
Rendez-moi donc, belle Silvie,
Plus content, ou moins amoureux.

Sur une belle voix & de beaux yeux.

En vain d'une amoureuſe flamme
La raiſon devant vous ſonge à garder une ame ;
Votre voix, belle Iris, par les ſoins les plus dou
Endort ſa vigilance, & trompe ſes allarmes,
Tandis que vos yeux pleins de charme
Percent nos cœurs de mille coups.

A la même, en lui envoyant des fleurs.

Auprès de votre teint, dont l'éclat eſt ſi dou
Ces fleurs vont voir d'abord tout leur éclat s
teindre :
Mais, belle Iris, qui peut les plaindre
Elles vont mourir près de vous.

Jalouſie.

LA FOSSE.

QUEL chagrin me ſaiſit ! que mon ame eſt troublée !
Iris va dans une aſſemblée,
Où mon Rival l'attend, & ſuivra tous ſes pas.
Il n'en eſt point aimé, ſi j'en crois cette Belle ;
Mais le bonheur d'être auprès d'elle
Doit-il être pour ceux qu'elle n'écoute pas ?

Sur un Portrait.

TELLE fut celle dont les charmes
Mirent toute la Grece en armes.
Trop heureux le Berger qui fut ſon favori !
Mais ſi la belle Grecque eut eu cet air modeſte,
Pâris à ſa Patrie eût été moins funeſte ;
Le reſpect l'eût fait taire, & lui ſeul eût peri.

Le bonheur inutile.

DEVANT moi l'aimable Climene
Ne montre que froideur, & me regarde à peine.
Loin de moi j'apprends que ſon cœur
Rend à mes feux plus de juſtice.
Amour, ſouffres-tu ce caprice ?
Ne ſera-s-tu jamais préſent à mon bonheur ?

Fosse.

Sur l'Amour & la Fortune.

O Deſtin des mortels ! ô miſére infinie !
Le Ciel, dès le premier juſques au dernier jour,
Nous ſoumet à la tyrannie
De la Fortune, ou de l'Amour.
L'Amour eſt un enfant, la Fortune une femme :
Tous deux ſont aveugles & fous :
Tous deux changent ſans ceſſe & de viſage & d'ame.
Sous deux Maîtres pareils quels biens trouverions-nous ?

Sur Didon.

DIDON, tes deux maris te comblent de douleurs.
Le premier meurt, tu fuis; le ſecond fuit, tu meurs.[2]

Sur les portraits de Mademoiſelle Chéron.

PAR les mêmes couleurs ſon adreſſe féconde
Y diſtingue, à ſon choix, ſexe, âge, brune, blonde.
Douceur, fierté, ſouris, dédain, joye, ou langueur,
Et ſur l'air du viſage étale tout le cœur.

---

1 Ce Madrigal eſt traduit de l'Eſpagnol de Chriſtoval de Caſtilejo.

2 On ne peut rendre plus littéralement & avec plus de préciſion ce diſtique Latin, déja cité :

Infelix Dido, nulli bene nupta marito,
Hoc premunte fugis, hoc fugiente peris.

Jalouſie.

LA FOSS

QUEL chagrin me ſaiſit ! que mon ame eſt trou-
blée !
Iris va dans une aſſemblée,
Où mon Rival l'attend, & ſuivra tous ſes pas.
Il n'en eſt point aimé, ſi j'en crois cette Belle ;
Mais le bonheur d'être auprès d'elle
Doit-il être pour ceux qu'elle n'écoute pas ?

Sur un Portrait.

TELLE fut celle dont les charmes
Mirent toute la Grece en armes.
Trop heureux le Berger qui fut ſon favori !
Mais ſi la belle Grecque eut eu cet air modeſte ;
Pâris à ſa Patrie eût été moins funeſte ;
Le reſpect l'eût fait taire, & lui ſeul eût peri.

Le bonheur inutile.

DEVANT moi l'aimable Climene
Ne montre que froideur, & me regarde à peine.
Loin de moi j'apprends que ſon cœur
..... Rend à mes feux plus de juſtice.
Amour, ſouffres-tu ce caprice ?
Ne ſera-t-il jamais préſent à mon bonheur ?

Sur l'Amour & la Fortune.

A Fosse.

O Deſtin des mortels ! ô miſére infinie !
Le Ciel, dès le premier juſques au dernier jour,
Nous ſoumet à la tyrannie
De la Fortune, ou de l'Amour.
L'Amour eſt un enfant, la Fortune une femme :
Tous deux ſont aveugles & fous :
Tous deux changent ſans ceſſe & de viſage & d'ame.
Sous deux Maîtres pareils quels biens trouverions-nous ?

Sur Didon.

DIDON, tes deux maris te comblent de douleurs.
Le premier meurt, tu fuis ; le ſecond fuit, tu meurs. [2]

Sur les portraits de Mademoiſelle Chéron.

PAR les mêmes couleurs ſon adreſſe féconde
Y diſtingue, à ſon choix, ſexe, âge, brune, blonde,
Douceur, fierté, ſouris, dédain, joye, ou langueur ;
Et ſur l'air du viſage étale tout le cœur.

1 Ce Madrigal eſt traduit de l'Eſpagnol de Chriſtoval de Caſtilejo.

2 On ne peut rendre plus littéralement & avec plus de préciſion ce diſtique Latin, déja cité :

Infelix Dido, nulli bene nupta marito,
Hoc præeunte fugis, hoc fugiente peris.

Sur un Portrait du Roi, qui d'une main ſoutient un globe, & de l'autre une Egliſe. LA FOSS

A l'aſpect de ce front, où Mars s'eſt peint lui-même,
France, bénis l'Auteur de ta gloire ſuprême;
Que la triſte Héréſie en pâliſſe d'effroi.
Le voici ce Héros qui l'oblige à ſe rendre;
Qui fait, pour ton bonheur, tout ce qu'on peut attendre
D'un Pere, d'un Chrétien, d'un Conquérant, d'un Roi.

ELEGIE.

Sur les plaiſirs aiſez.

Oui, les plaiſirs aiſez touchent ſeuls mon envie:
Sur eux ſeuls eſt fondé le bonheur de ma vie.
. . . . . .
. . . . . .
Je ris de ces Amans, dont l'âme opiniâtre
Contre un objet cruel fait gloire de combattre;
Qui veulent que la glace irrite leurs ardeurs,
Et goûtent mieux un bien aſſaiſonné de pleurs.
Quiconque eſt ſi bizarre au choix de ſes délices,
Doit ne ſe promener qu'auprès des précipices,
Doit n'aimer le printems qu'après de longs hivers,
Doit, au mépris des fleurs, dont nos prez ſont couverts,

SE. Or, pouvois-je chez vous en goûter les doux charmes,
Vous qui par votre exemple, & par vos entretiens,
Des tendres cœurs décriant les liens,
Inſpirez encor vos allarmes
A la jeune Beauté miſe par vous au jour,
Et lui mettez en main les armes,
Dont vous ſçavez vaincre l'Amour?
Certe elle a fait ſous votre empire,
Un progrès bien digne de vous.
Un Amant lui vient-il, d'un air ſoumis & doux,
Découvrir en tremblant ſon amoureux martyre;
Elle ne montre à ſes yeux nul chagrin:
Mais elle le regarde avec un air malin,
Le quitte ſans rien dire, en hauſſant les épaules,
Puis ſe met à chanter, ou par un ſaut badin
Répond à ſes diſcours frivoles.
J'enrageois de bon cœur de voir ainſi chez vous
Condamner un penchant ſi doux.
Hé! qui t'empêchoit de le ſuivre,
(Me direz-vous ici) t'avois-je pas donné
Un Amant avec qui vivre?
Oui, le tour eſt, ma foi, d'un eſprit raffiné.
Vous me l'aviez choiſi ſi groſſier, ſi ruſtique,
Qu'on voyoit bien que votre envie unique
Etoit de dégoûter mes jeunes ſentimens
De l'amour & des amans.
Et puis, ne tient il qu'à dire:

croit-on qu'il fût un plus heureux deſtin ?
j'en entretenois, ſur les branches d'un hêtre, LA-FOSSE
Moineau, dont l'eſprit me parut fort moral.
is, bannis, dit-il, ce ſouvenir fatal ;
nge déſormais que tu n'as plus de maître.
eut, à moins de frais, goûter un ſort plus doux.
grain de chénevi, qu'on trouve parmi l'herbe,
Eſt d'un goût plus exquis pour nous,
ces mets qu'on nous offre en un palais ſuperbe.
chambre fort belle étoit l'heureux ſéjour
u pouvois voler & jouer tout le jour :
Mais cette chambre, en ſon enceinte,
Limitoit ta courſe contrainte.
vois bien ce bois ſi beau, ſi ſpacieux,
Où tout me plaît, où tout m'attire ;
S'il falloit que l'on me vînt dire,
e ſortiras plus de ces aimables lieux,
Fais-y pour jamais ta demeure ;
Auſſi-tôt ce bois à mes yeux
Ne paroîtroit qu'un ſéjour ennuyeux,
ne étroite priſon où je mourrois ſur l'heure.
bornes à mon vol je ne veux que les cieux.
De ce diſcours, je le confeſſe,
Je goûtai la ſolidité,
Et puis lorſque vers la tendreſſe
On ſe trouve auſſi porté
Que les oiſeaux de mon eſpece,
un cœur, ſans l'amour, point de félicité.

LA FOSSE.

Or, pouvois-je chez vous en goûter les doux charmes,
Vous qui par votre exemple, & par vos entretiens,
Des tendres cœurs décriant les liens,
Inſpirez encor vos allarmes
A la jeune Beauté miſe par vous au jour,
Et lui mettez en main les armes,
Dont vous ſçavez vaincre l'Amour?
Cette elle a fait ſous votre empire,
Un progrès bien digne de vous.
Un Amant lui vient-il, d'un air ſoumis & doux,
Découvrir en tremblant ſon amoureux martyre;
Elle ne montre à ſes yeux nul chagrin:
Mais elle le regarde avec un air malin,
Le quitte ſans rien dire, en hauſſant les épaules,
Puis ſe met à chanter, ou par un ſaut badin
Répond à ſes diſcours frivoles.
J'enrageois de bon cœur de voir ainſi chez vous
Condamner un penchant ſi doux.
Hé! qui t'empêchoit de le ſuivre,
(Me direz-vous ici) t'avois-je pas donné
Un Amant avec qui vivre?
Oui, le tour eſt, ma foi, d'un eſprit raffiné.
Vous me l'aviez choiſi ſi groſſier, ſi ruſtique,
Qu'on voyoit bien que votre envie unique
Etoit de dégoûter mes jeunes ſentimens
De l'amour & des amans.
Et puis, ne tient il qu'à dire:

Vîte,

:e, aimez cet amant qui vous aime aujourd'hui,
Et pour lui d'abord on ſoupire ? LA FOSS.
ne-t'on, ou par l'ordre, ou par les yeux d'autrui ?
as ces réfléxions j'avois l'ame plongée,
De divers ſoucis rongée,
and un Zéphir, ſans doute envoyé par l'Amour,
Que j'implorois chaque jour,
:anle une fenêtre, & l'eut bien-tôt ouverte.
ſus prompte à ſaiſir l'occaſion offerte.
)ars, & le ſuivant dans le vague des airs,
:rive dans un bois, où des arbres divers
L'épaiſſe & verte chevelure,
Le murmure des clairs ruiſſeaux,
t fait le plus beau lieu de toute la Nature.
Dans tout le bois, en un moment,
rrut de bec en bec la nouvelle certaine
'il venoit d'arriver une Pariſienne,
Jeune, & dit-on, d'un air charmant;
: bruit auſſi-tôt des oiſeaux de tout âge,
De tout ſexe, de tout plumage,
De toutes ſortes de noms,
Viennent de tous les environs.
On me regarde, on m'examine.
Ils me trouvoient certains airs fins, touchans,
Dans le regard, dans le port, dans la mine.
ju'ils convenoient tous que l'on n'a point aux champs.
ris ſur leur louange une nouvelle audace.

LA FOSSE.

Je déployai mes aîles à leurs yeux,
Et par un vol ingénieux,
Dans les airs auſſi-tôt je trace
Ces chiffres amoureux, ces cercles ſi charmans,
Qu'en un bal, avec tant de grace,
Sçait former votre fille au ſon des inſtrumens.
Pour m'applaudir, chacun battoit des aîle
Et par-là je déplus beaucoup à quelques Belles.
Une allouette ſurtout,
Voyant ſon amant prendre goût
Aux agrémens de ma perſonne,
Me dit d'un ton malin : bel oiſeau de Paris,
Montrez-nous quelque eſſai de votre voix m
gnonne,
Du nouvel Opera n'auriez-vous rien appris ?
Comme l'on ſçait, celles de mon eſpece
Sçavent mieux aimer que chanter ;
Et la Jalouſe crut, trouvant cette fineſſe,
Que ma voix alloit tout gâter.
Mais je rabatis bien ſon caquet & ſa gloire.
Je m'apprêtai, je pris mon ton,
Et je leur chantai ſans façon
Un air qui me vint en mémoire,
Un air tendre & touchant, que d'un génie aiſé
Votre fille, en charmes féconde,
A nouvellement compoſé.
Que vous dirai-je enfin ? Je ravis tout le monde.
Surpriſe & confuſe à la fois,

L'Allouette en perdit la voix,
Apprenant par cette avanture
Qu'en moi vos ſoins heureux corrigeoient la nature.
C'eſt ainſi que je ſçus des hôtes de ce bois
Charmer & l'oreille & la vûë,
Et je n'y vêcus pas long tems ſans faire choix
D'un amant qu'attache à mes loix
Une ardeur ſincere, aſſiduë....
Mais je ſuis contrainte à finir.
Adieu, je l'apperçois venir.

LA FOSS

Les Etoiles conjurées contre le Soleil.

[1] LES aſtres indignez de voir en ſa carriere,
Le Soleil étouffer leur plus vive lumiere,
De l'Univers charmé ſeul attirer les yeux,
N'aguére, en leur fureur, troublerent tous les Cieux.
Mais ſurtout Jupiter enflammé de furie,
Et cet aſtre fameux qui luit ſur l'Heſperie,
De la ſédition donnerent le ſignal.
L'un ne veut point de Maître, & l'autre point d'égal.
Tous demandent leur part aux honneurs de la Terre.
L'Envie au Ciel heureux fait-elle auſſi la guerre?
Auſſi-tôt de grandeur & d'éclat différens,
De leurs cercles ſortis, on les voit tous errans.

[1] Ce Poëme allégorique eſt traduit du Latin du R. P. Commire.

LA FOSSE.

Nul n'eſt plus fixe alors. La fureur les emporte,
Et chez Mercure accourt la brillante cohorte.
Le ſilence & la nuit aidoient à leur deſſein.
Le premier des poiſſons, dans un tranſport ſoudain,
Jettant l'œil ſur ſa queuë encor toute brûlée,
Clairs flambeaux de l'Olympe, éclatante aſſemblée,
De quels honteux affronts, dit-il en gémiſſant,
Nous accable aujourd'hui le Soleil tout-puiſſant?
C'eſt lui ſeul en tous lieux, qu'on aime, qu'on révére,
S'il ne quitte le Ciel, qu'y prétendons-nous faire?
Toi-même, Jupiter, que le plus haut deſtin
Fit du Pere des Dieux le fils & le voiſin,
Combien de fois, hélas! frappé de ſa lumiere,
T'a-t'on vû pâliſſant retourner en arriere?
Ton Aigle, dont le vol ſuivoit partout ta voix,
Les yeux tournez vers lui, ſemble implorer ſes loix,
Dans ſon reſpect rebelle eſt jaloux de la Terre,
Et voudroit en ſes mains remettre le tonnerre.
Et toi brillant Veſper, bel aſtre, à qui toujours
L'avantage étoit dû de devancer ſon cours,
Aux yeux de l'Occident confus de tes diſgraces,
Ne t'aſſervit-il pas à marcher ſur ſes traces?
C'eſt lui, qui de la Lune obſtacle injurieux,
Arrêta tout à coup ſon char victorieux,
Lorſque pouſſant plus loin ſes limites fatales,
Il reſſerroit le cours des Etoiles Auſtrales.
Le Bélier dépouillé deux fois de ſa toiſon,
Adore maintenant ſon pouvoir & ſon nom.

Aux antres, aux rochers, aux arbres, aux fontaines, LA FC
Les yeux noyez de pleurs, je raconte mes peines.
Echo, ſeule ſenſible à mes vifs déplaiſirs,
Dans un antre voiſin imite mes ſoupirs.
Souvent du haut d'un roc élevé dans la nuë,
Vers le vaſte Océan tournant ma triſte vûë,
Aux vents, aux flots, aux Dieux j'adreſſe ces diſcours
Répetez mille fois, & mépriſez toujours.
O vaſte mer, & vous, aimables Néréïdes,
Portez-moi ſur les bords où vont mes vœux rapides:
Ou pour un malheureux ſi c'eſt trop demander,
Par un naufrage au moins que j'y puiſſe aborder.
Combien de fois, preſſé de mes douleurs mortelles,
Ai-je dit aux Zéphirs, dont j'enviois les aîles:
Doux Vents, qui devez voir la belle Amaryllis,
Contez-lui les regrets du fidéle Daphnis!
Qu'ainſi ſur les rochers des hautes Pyrénées,
Ne ſe briſent jamais vos aîles fortunées:
Qu'ainſi le Dieu du jour, au gré de vos ſouhaits,
Diſſipe devant vous les nuages épais.
Combien de fois, hélas! quand d'une aîle rapide,
Eurus, en ſe jouant, friſoit la plaine humide,
Lui dis-je, O toi qui viens de l'aimable ſéjour,
Où régne la Beauté pour qui je meurs d'amour,
Dis-moi, de ſon Daphnis ſe ſouvient-elle encore?

DE LA FOSSE.

TRADUCTION DE L'IDILLE DE BUCHANAN,

O formoſa Amarylli, &c.

[1] O belle Amaryllis, déja loin de tes yeux
Sept hivers, ſept étez m'arrêtent dans ces lieux:
Mais j'atteſte d'Amour la puiſſance immortelle,
Que ni de ſept hivers la froidure cruelle,
Ni de ſept longs étez la brûlante chaleur,
En changeant l'Univers, n'ont point changé mon cœur.
De mes tendres chanſons toi ſeule es la matiere,
Soit lorſque le Soleil commence ſa carriere,
Soit lorſqu'au fond des bois on fuit l'ardeur du jour,
Soit quand la triſte Nuit vient régner à ſon tour;
Et quand tout eſt caché ſous ſes nuages ſombres,
Toujours je te crois voir au travers de ſes ombres,
Je te parle, t'embraſſe, & des ſonges charmans
Retracent à mes yeux nos plus heureux momens.
Mais dès que le ſommeil a quitté ma paupiere,
Mes chagrins renaiſſans ainſi que la lumiere,
Je quitte ma cabanne, & ſeul au fond des bois,
Guidé par ma douleur qui fait trembler ma voix,

[1] Cette traduction du chef-d'œuvre de Buchanan, a ſes beautez; mais elle eſt fort inférieure à celle que M. Richer, ſi connu par ſes Fables, nous a donnée depuis de la même Idylle.

Aux antres, aux rochers, aux arbres, aux fontaines, LA F
Les yeux noyez de pleurs, je raconte mes peines.
Echo, ſeule ſenſible à mes vifs déplaiſirs,
Dans un antre voiſin imite mes ſoupirs.
Souvent du haut d'un roc élevé dans la nuë,
Vers le vaſte Océan tournant ma triſte vûë,
Aux vents, aux flots, aux Dieux j'adreſſe ces diſcours
Répetez mille fois, & mépriſez toujours.
O vaſte mer, & vous, aimables Néréïdes,
Portez-moi ſur les bords où vont mes vœux rapides:
Ou pour un malheureux ſi c'eſt trop demander,
Par un naufrage au moins que j'y puiſſe aborder.
Combien de fois, preſſé de mes douleurs mortelles,
Ai-je dit aux Zéphirs, dont j'enviois les aîles:
Doux Vents, qui devez voir la belle Amaryllis,
Contez-lui les regrets du fidéle Daphnis!
Qu'ainſi ſur les rochers des hautes Pyrénées,
Ne ſe briſent jamais vos aîles fortunées:
Qu'ainſi le Dieu du jour, au gré de vos ſouhaits,
Diſſipe devant vous les nuages épais.
Combien de fois, hélas! quand d'une aîle rapide,
Eurus, en ſe jouant, friſoit la plaine humide,
Lui dis-je, O toi qui viens de l'aimable ſéjour,
Où régne la Beauté pour qui je meurs d'amour,
Dis-moi, de ſon Daphnis ſe ſouvient-elle encore?

Mais lui, ſans répliquer, plus fier, plus je l'implore,
Fosse. D'un murmure inſultant m'explique ſon courroux,
S'enfuit. Un froid mortel glace mon cœur jaloux.
Ainſi je me conſume ; ainſi Bergers, Bergeres,
Et Nymphes & Sylvains, danſant ſur les fougeres,
En vain penſent charmer mes ennuis rigoureux ;
La belle Amaryllis a ſeule tous mes vœux.
Cependant quoique triſte, errant, inconſolable,
A Lyciſque, à Mélis j'ai pû paroître aimable :
Lyciſque, dont on vante & la danſe & la voix ;
Mélis, dont l'eſprit doux ſçait faire aimer ſes loix ;
Iberes toutes deux, riches & dans un âge
Qui du plus vif éclat fait briller un viſage.
Leurs meres ſouhaitant que je les puiſſe aimer,
Les excitent ſans ceſſe au ſoin de me charmer ;
Tandis que ſecondant leurs yeux & leurs careſſes,
Leurs peres en ſecret me font mille promeſſes,
Me propoſent pour dot cent brebis, cent agneaux,
Par moi-même choiſis dans leurs nombreux troupeaux.
Mais ni ces cent agneaux offerts avec leurs meres,
Ni les diſcours flatteurs de ces jeunes Bergeres,
Ni plaintes, ni préſens, ni d'autres biens promis,
N'ont pû tenter ce cœur à toi ſeule ſoumis.
Comme ſur les roſeaux l'emporte ce haut chêne,
Le Printems ſur l'Hiver, & ſur l'Hébre la Seine,
Autant Amaryllis, par l'éclat de ſes yeux,
Surpaſſera toujours les Nymphes de ces lieux.

Souvent dans ces ruiſſeaux que groſſiſſent mes larmes
La Fol
La ſoigneuſe Mélis vient conſulter ſes charmes,
Se teindre les cheveux, m'y tendre des liens,
Et puis vient à mes yeux faire briller les ſiens.
Elle croit bien me plaire, & ſans doute elle eſt belle.
Pourquoi tous ces chagrins, inſenſé, me dit-elle?
Que te ſert chaque jour de verſer tant de pleurs?
Notre terre pour toi peut avoir des douceurs.
Prends de ces fruits, jouis des biens dont elle eſt pleine,
Et quitte une eſpérance & ſi lente & ſi vaine.
Souvent, quand pour danſer au ſon du chalumeau,
La Jeuneſſe, à l'envi, s'aſſemble ſous l'ormeau,
Tandis qu'indifférent je regarde la fête,
Je vois qu'auprès de moi Liciſque exprès s'arrête,
Et feignant par hazard de me tourner le dos,
Sur un air en danſant, elle ajuſte ces mots:
Il faut de Néméſis [1] redouter la puiſſance.
Néméſis venge auſſi les Amours qu'on offenſe.
J'ai vû, moi, qu'un Chaſſeur, d'un vain déſir épris,
Négligeant pour un cerf un dain qu'il auroit pris,
N'a rapporté le ſoir, en faiſant ſa retraite,

1 Néméſis, fille de la Nuit & de l'Océan, étoit regardée chez les Anciens comme une Déeſſe qui a ſoin de punir l'orgueil immodéré des hommes.

Ni le cerf qu'il vouloit, ni le dain qu'il regrete.
t Fosse. J'ai vû moi-même, un jour, un Berger dédaigneux,
Pour avoir un hautbois qui ſeul flattoit ſes vœux,
D'un frêle chalumeau mépriſer l'harmonie;
Il n'eut ni l'un ni l'autre, & ſa fierté punie
Vit qu'un autre Berger, pour le confondre mieux,
Du même chalumeau vint jouer à ſes yeux.
C'eſt ainſi, Néméſis, qu'éclate ta vengeance,
Ainſi tu ſçais tromper une vaine eſpérance.
Tels & d'autres diſcours, par les vents emportez,
Ces Belles, à l'envi, m'ont ſouvent répétez.
Mais tout ſera plutôt changé dans la nature,
Les Zéphirs, les ruiſſeaux perdront leur doux murmure,
On n'eſtimera plus les roſes ni les lis,
Quand je n'aimerai plus la belle Amaryllis.
De mon cœur amoureux l'ardeur tendre & fidelle
A commencé par elle, & finira par elle.

A. S. A. S. MADAME LA PRINCESSE DE TOSCANE,

A l'occaſion d'une Comédie qu'elle compoſa, & qu'elle fit repréſenter ſecrettement par des Dames de ſa Cour, elle-même y jouant le perſonnage d'une Eſclave.

POURQUOI, belle Princeſſe, envier à nos yeux
De votre eſprit divin les efforts glorieux?
Dans le fond d'un palais, loin de nous renfermée

Vous eſpérez en vain tromper la Renommée ;
En vain vous écartez la foule des témoins
D'un ſpectacle galant préparé par vos ſoins ;
Malgré vous, la Déeſſe inviſible & préſente,
Vous a vûë au milieu d'une troupe charmante,
Et d'un geſte & d'un ton par les Graces dictez,
De votre propre ouvrage animer les beautez.
Quelle fut ſa ſurpriſe ! & quel plaiſir pour elle,
D'en aller aux neuf Sœurs apprendre la nouvelle !
On ſçait, Muſes, dit-elle, on ſçait que mille fois
Du nom de VIOLANTE ont retenti vos bois.
Sa beauté, ſon eſprit ne peut plus vous ſurprendre ;
Mais qui peut concevoir ce que je viens d'entendre ?
Souvent de la Nature empruntant les couleurs,
De feintes paſſions nous ont tiré des pleurs :
Mais ceux qui ſur la Scene, en leurs doctes ouvrages,
En offrent à nos yeux de ſi vives images,
Par épreuve ont connu ce que leur Art décrit,
Et leur cœur peut ſans peine inſtruire leur eſprit.
Quel plus rare prodige ! Une jeune Princeſſe,
A qui le ferme appui de ſa haute ſageſſe
Fit toujours ignorer ces tranſports violens,
Qui ſoumettent un ame à l'empire des ſens ;
A nos regards charmez en trace une peinture,
Où le cœur attendri reconnoît la Nature.
D'un Epoux, il eſt vrai, plus charmant que l'Amour
Le mérite la ſçut enflammer à ſon tour ;
Mais de ces feux contens, ſans trouble, ſans foibleſſe,

LA FO

Le Théâtre à regret expoſe la tendreſſe.
Fossr. Il faut aux vils mortels conduits par leur penchant
Du malheur qui le ſuit faire un tableau touchant;
Il faut les effrayer par l'exemple funeſte,
Ou du crime de Phédre, ou des fureurs d'Oreſte;
Et lorſque d'un Héros on leur peint la vertu,
S'il n'eſt des paſſions ou du ſort combattu,
De l'aſſiette d'un cœur ſi ferme, ſi tranquile,
On offre à leur foibleſſe un modele inutile;
La vertu de ſi haut bleſſe leurs yeux jaloux,
Leur ſemble inacceſſible, & les rebutte tous.
Ainſi d'un ton plaintif, ſous l'habit d'une eſclave,
Expoſée aux rigueurs d'un deſtin qui la brave,
VIOLANTE aujourd'hui nous montre en ces revers
L'innocente Vertu qui gémit dans les fers.
O Peuples, quel bonheur, de voir votre Princeſſe
Du cœur humain pour vous revêtir * la foibleſſe!
De l'Amour & du Sort ſubir ainſi les coups,
Pour vous montrer en ſoi ce qu'il faut craindre en vous!
Mais vous, ſçavantes Sœurs, par des chants dignes d'elle,
Rendez un juſte hommage à ſa gloire immortelle,
Publiez à l'envi l'excès de ſes bontez.
VIOLANTE n'eſt pas de ces vaines Beautez,
Qui préparant aux cœurs des fers & des allarmes,
Ne s'occupent jamais que du ſoin de leurs charmes.
De cette même main qui fait de ſes cheveux

Les liens d'un Epoux, digne objet de ſes vœux,
Elle ſçait vous donner les marques les plus cheres
Du zéle qui l'attache à vos ſacrez myſteres.
C'eſt ainſi qu'autrefois le ſecond des Céſars,
D'un accueil favorable honorant les beaux Arts,
De cette même main qui lança le tonnerre,
Dont le bruit à ſes loix ſoumit toute la Terre,
Traçoit un docte ouvrage, où le ſort inhumain
Forçoit le fier Ajax à ſe percer le ſein.
Elle dit, & ſoudain les échos du Permeſſe
Retentirent des cris & de chants d'allegreſſe:
De ſon onde plus pure il verſa les tréſors,
Et les lauriers plus verds fleurirent ſur ſes bords.

ODES

TRADUITES D'ANACRÉON.

Sur ſa Lyre.

DE [1] Cadmus & des fils d'Atrée
En vain je veux chanter les noms.
Ma lyre aux Amours conſacrée,
Ne me rend que d'amoureux ſons.

1 Il étoit fils d'Agénor Roi de Thébes, & frere d'Europe que Jupiter avoit enlevée. Agénor ne ſçachant ce que ſa fille étoit devenuë, commanda à Cadmus de l'aller chercher partout, & de ne point revenir ſans la ramener avec lui. Ce fut dans cette recherche que la fortune lui fit naître tant d'avantures décrites dans les Métamorphoſes d'Ovide.

LE FOSSE.

L'autre jour de cordes nouvelles
Je venois de la remonter,
Et je m'efforçois de chanter
Les entrepriſes immortelles,
Qu'Hercule ſçut exécuter.
Je cherchois des tons dignes d'elles :
Mais, en dépit de mes efforts,
Sous mes doigts les cordes rebelles
Réſonnoient d'amoureux accords.
Hercule, Cadmus, fils d'Atrée,
Adieu donc, adieu pour toujours.
Ma lyre aux Amours conſacrée,
Ne peut chanter que les Amours.

Sur la Roſe.

JOIGNONS au doux jus de Bacchus
Les fleurs qu'Amour chérit le plus.
La bouteille à la main, couronnons-nous de roſes
Pour unir & chanter ces deux aimables Dieux.
La Roſe eſt le charme des yeux ;
C'eſt la reine des fleurs dans le printems écloſes :
Elle eſt le plus doux ſoin de Flore & des Zéphirs ;
C'eſt l'ouvrage de leurs ſoupirs.
L'Amour en eſt paré danſant avec les Graces.
Je veux, Pere du Vin, je veux ſuivre les traces
De ce Dieu, comme toi, le plaiſir des mortels.
Je veux, ceignant mon front de cette fleur charmante,

Avec la Beauté qui m'enchante,
ſer, la lyre en main, autour de tes autels, LA FOS

L'Amour pris.

Les Muſes lierent un jour
Avec des fleurs le Dieu d'Amour;
Et pour mieux empêcher ſa fuite,
Le livrerent à la Beauté.
De ſa priſon Vénus inſtruite,
Avec des dons vint au plus vîte
Leur demander ſa liberté:
Mais en vain il fut racheté.
Il ne ſort plus d'un lieu qu'habite
L'eſprit joint avec la beauté.

Le Printems.

Voyez les Graces au printems
De roſes couronner leurs têtes;
Voyez de ſes états flotans
Neptune éloigner les tempêtes.
plongeons réjouis ſe baignent dans les eaux,
ataillons volans en l'air paſſent les gruës;
re du jour répand ſes rayons les plus beaux,
Et diſſipe les ſombres nuës.
: brille dans nos champs d'herbe & de fleurs
couverts.
l'olivier pouſſe, & la vigne rampante,
d contre le chaud ſur ſa grappe naiſſante

L'abri de ſes feullages verds :
LA FOSSE. Tout rit, tout nous promet une année abond

Sur un Songe.

JE ſongeois cette nuit qu'au gré de mes déſi
Je courois dans un pré brillant de fleurs nouve
Et que mon dos portoit des aîles,
Dont je devançois les Zéphirs.
Cupidon, par mépris de ma courſe légere,
Met du plomb à ſes pieds, me pourſuit & m'at
Ce ſonge eſt ſans doute un myſtere,
Où le ſort de mon cœur eſt peint.
Je vois qu'après avoir couru de Belle en Belle
Sans qu'aucune jamais ait fixé mon amour,
Celle que je ſers en ce jour.
Doit me rendre à jamais fidelle.

EXTRAIT DE MANLIUS, TRAGED

Amitié conſtante & inébranlable....

[1] JE ſçai me garantir de cette erreur comm
De trahir mes amis trahis par la Fortune ;
J'aime Servilius. S'il oſe s'en flater,
Je prendrois pour afront que l'on en pût dout
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux qu'o
D'un Sénat inhumain l'injuſte violence ?

[1] C'eſt Manlius Capitolinus qui parle à Valerius, ſul, dans la Scene III. du I. Acte.

Et ſuis-je criminel quand, par un doux accueil, LA FO
J'appaiſe leur courroux qu'irrite ſon orgueil ?
C'eſt moi, c'eſt mon appui qui les conſerve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un ſeul homme,
Des miſéres d'autrui ſoigneux de ſe charger,
Offre à tous une main prompte à les ſoulager.
D'une pitié ſi juſte eſt-ce à vous de vous plaindre ?
Si c'eſt une vertu qu'en moi l'on doive craindre,
Si du Peuple, par elle, on ſe fait un appui,
Pourquoi ſuis-je le ſeul qui l'exerce aujourd'hui ?
Que ne m'enviez-vous un ſi noble avantage ?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t'il pas, par les mêmes bienfaits,
De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits ?
Ne peut-on du Sénat appaiſer les allarmes,
Qu'en affligeant le Peuple, en mépriſant ſes larmes ?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitemens,
Du ſalut d'un Etat ſont-ils les fondemens ?
Mes bienfaits vous font peur ! Et d'un eſprit tranquile,
Vous regardez l'excès du pouvoir de Camile !
A l'Armée, à la Ville, au Sénat, en tous lieux,
De charges & d'honneurs on l'accable à mes yeux !
De la paix, de la guerre il eſt lui ſeul l'arbitre.
Ses Collegues ſoumis, & contens d'un vain titre,
Entre ſes ſeules mains laiſſant tout le pouvoir,

Semblent à l'y fixer exciter ſon eſpoir.
FOSSE. D'où vient tant de reſpect, d'amour pour ſa conduite?
Des Gaulois à ſon bras vous imputez la fuite.
Vos éloges flateurs ne parlent que de lui:
Mais que deveniez-vous avec ce grand appui,
Si dans le tems que Rome aux Barbares livrée,
Ruiſſelante de ſang, par le feu dévorée,
Attendoit ſes ſecours loin d'elle préparez,
Du Capitole encor ils s'étoient emparez?
C'eſt moi qui prévenant votre attente frivole,
Renverſai les Gaulois du haut du Capitole.
Ce Camile ſi fier ne vainquit qu'après moi
Des ennemis déja battus, ſaiſis d'effroi.
C'eſt moi, qui par ce coup préparai ſa victoire,
Et de nombreux ſecours eurent part à ſa gloire.
La mienne eſt à moi ſeul, qui ſeul ai combatu;
Et quand Rome empreſſée honore ſa vertu,
Ce Sénat, ces Conſuls, ſauvez par mon courage,
Ou d'une mort cruelle, ou d'un vil eſclavage,
M'immolent, ſans rougir, à leurs premiers ſoupçons
Me font de mes bienfaits gémir dans les priſons;
De mille affronts enfin flétriſſent, pour ſalaire,
La ſplendeur de ma race, & du nom Conſulaire.

TRADUCTION DU PSEAUME II.

LA FOS

Quare fremuerunt gentes.

1 QUEL ſujet de courroux, quelle nouvelle injure
e tant de Nations excite le murmure ?
ue prétend leur fureur ? quel frivole deſſein
mis à tant de Rois les armes à la main ?
ebelles au vrai Dieu, corrupteurs téméraires
e la Loi, que ſon Verbe a tranſmiſe à leurs Peres,
u jaloux que le Ciel partout ſoit mon appui,
attaquent-ils à moi, pour ſe venger de lui ?
auvons-nous, diſent-ils, des fers qu'on nous ap-
prête ;
la honte du joug dérobons notre tête :
étruiſons un bonheur qui nous bleſſe les yeux.
lais le Maître éternel de la Terre & des Cieux,
ira des vains projets que leur bouche m'annonce,
t ſes foudres feront entendre ſa réponſe.
a diſcorde & l'effroi troubleront leur Conſeil.
: verrai de leur haine avorter l'appareil.
'eſt moi, c'eſt moi qui ſuis, par ſon ordre ſublime,
e la ſainte Sion le Prince légitime ;
'eſt moi qui publierai, qui défendrai ſes lois.
: trouve un fils en toi, m'a dit ce Roi des Rois,
ujourd'hui dans ton Dieu tu vas trouver un Pere.

1 C'eſt le Roi qui parle.

Faite, ton bras foudain armé de mon tonne
Briſera tes jaloux, comme on briſe le verre
D'un opprobre éternel tu les verras couverts
Ramper ſervilement ſous le poids de tes fer

Vous donc, à qui ma gloire eſt un mortel ou
Du Dieu, qui me protege, entendez le lang
Fiers Monarques, ſouffrez qu'une ſainte ter
Tourne en amour pour lui votre noire fureu
Venez mettre l'orgueil qui vous ſçut trop ſé
Aux pieds de ces autels, que vous vouliez dé
Quand il fait dans les airs tonner ſon fier cou
Heureux, qui tout à lui, n'en peut craindre les

REGNARD.

JEAN-FRANÇOIS REGNARD, Parisien, Lieutenant des Eaux & Forêts, & des Chasses de Dourdan, Trésorier de Fran... est mort au mois de Septembre 709. âgé de 52 ans, dans son Château e Grillon.. Il eut dans sa jeunesse une si rande passion pour les voyages, qu'il parourut la plus grande partie de l'Afrique algré lui. Il fut pris entre Nice & Marille par des Algeriens, & mené en esclavage. Son Patron l'employa les cinq ou ix premiers mois à ramer ; mais ayant apris qu'il sçavoit faire quelques ragouts, il e mit à la cuisine.. M. REGNARD reçut enin dix mille livres pour payer sa rençon, t fut ainsi libre après un an de captivité. A eine étoit-il de retour à Paris, qu'il se vit ngagé par Messieurs de Fercour & de Corbron, à voyager de nouveau. Ils alle-

GNARD. teur d'avoir pris ſa défenſe en galant homme & en homme d'eſprit.

SATIRE. 1

Contre les Maris.

NON, chere Eudoxe, non; je ne puis plus me taire;
Je veux te détourner d'un hymen téméraire.
D'autres filles ſans toi vendant leur liberté,
Se chargeront du ſoin de la poſtérité;
D'autres s'embarqueront ſans crainte du naufrage;
Mais toi, voyant l'écueil ſans quitter le rivage,
Tu n'iras point, eſclave aſſervie à l'Amour,
Sous le joug d'un Epoux t'engager ſans retour,
Ni d'un ſervile uſage approuvant l'injuſtice,
De tes biens, de ton cœur, lui faire un ſacrifice,

1 L'Auteur a mis à la tête de cette Satyre l'avertiſſement que voici. *Quelque choſe que je diſe contre le Mariage, mon deſſein n'eſt pas d'en détourner ceux qui y ſont portez par une inclination naturelle; mais ſeulement de faire voir que les dégouts & les chagrins qui en ſont preſque inſéparables, viennent pour l'ordinaire plutôt du côté des Maris que de celui des Femmes, contre le ſentiment de M. Deſpréaux. J'eſpere qu'en faveur de la cauſe que j'entreprends, on excuſera les défauts qui ſe trouveront dans cette Satyre: je me flatte du moins que les Dames ſeront pour moi, & à l'abri d'une ſi illuſtre protection, je ne crains point les traits de la critique la plus envenimée.*

Abandonner

Abandonner ton ame à mille ſoins divers,
Et toi-même à jamais forger tes propres fers. REGNAI
Ne t'imagine pas que l'ardeur de médire
Arme aujourd'hui ma main des traits de la Satire,
Ni que par un Cenſeur [1] le beau Sexe outragé
Ait beſoin de mes Vers pour en être vengé.
Ce Sexe plein d'attraits, ſans ſecours & ſans armes,
Peut aſſez ſe défendre avec ſes propres charmes;
Et les traits d'un Critique affoibli par les ans,
Sont tombez de ſes mains ſans force & languiſſans.
Mon eſprit autrefois enchanté de ſes rimes,
Lui comptoit pour vertus ſes ſatiriques crimes,
Et livroit avec joie à ſes nobles fureurs
Un tas infortuné d'inſipides Auteurs;
Mais je n'ai pû ſouffrir qu'une indiſcrete veine
Le forçât, vieux athlete, à rentrer dans l'Arêne,
Et que laiſſant en paix tant de mauvais écrits,
Nouveau Prédicateur, il vînt en cheveux gris,
D'un eſprit peu Chrétien, blâmer de chaſtes flammes,
Et par des Vers malins nous faire horreur des Femmes.
Si l'Hymen après ſoi traîne tant de dégouts,
On n'en doit imputer la faute qu'aux Epoux.
Les Femmes ſont toujours d'innocentes victimes,

1 M Deſpréaux a fait une Satire contre les femmes, & tout le monde ſçait que ce n'eſt pas ſon plus bel endroit.

Que des loix d'interêt, que de fauſſes maximes
Immolent lâchement à des Maris trompeurs ;
On ne s'informe plus ni du ſang, ni des mœurs.
Criſpin roux & Manceau, vient d'épouſer Julie ;
Il eſt du genre Humain & l'opprobre & la lie ;
On trouveroit encore à quelque vieux pilier
Son dernier habit verd pendu chez le Fripier.
Par ſes concuſſions fatales à la France,
Il a déja vingt fois affronté la potence ;
Mais cent vaſes d'argent parent ſes longs buffets,
Avec peine un Milan traverſe ſes guérets ;
Que faut-il davantage ? aujourd'hui la richeſſe
Ne tient-elle pas lieu de vertu, de nobleſſe ?
Et pour faire un Epoux que voudroit-on de plus
Que dix Terres en Beauce, avec cent mille écus ?
Regarde Dorilas, cet échapé d'Eſope,
Qu'on ne peut diſcerner qu'avec un microſcope ;
Dont le corps de travers & l'eſprit plus mal fait,
D'un [1] Therſite à nos yeux retracent le portrait ;
Que t'en ſemble, dis-moi ? Penſes-tu qu'une fille,
Qui n'a vû cet Amant qu'à travers une grille,
Et qui depuis dix ans nourrie à Port-Royal,
A paſſé du parloir dans le lit nuptial,

---

1 *Le dos courbé, l'œil louche, & les pieds inégaux*
Déformoient de l'un à l'autre les membres inégaux.

C'eſt le portrait qu'Homere fait de ce Therſite dans l'I

Puiſſe garder long tems une forte tendreſſe
En faveur d'un Mari d'une ſi rare eſpece ; REGNAR
Quand la Ville & la Cour préſentent à ſes yeux
Des flots d'Adorateurs qui la méritoient mieux ?
Mais je veux que du Ciel une heureuſe influence,
Raſſemble en ton Epoux & mérite & naiſſance ;
Infortuné Joueur, il perdra tous tes biens,
Qu'un Contrat malheureux confond avec les ſiens.
Entrons dans ce Brelan, où s'arrête à la porte
De laquais mal payez la maligne cohorte ;
Vois les cornets en l'air jettez avec tranſport,
Qu'on veut rendre garants des caprices du ſort :
Vois ces pâles Joueurs, qui pleins d'extravagance,
D'un Deſtin inſolent affrontent l'inconſtance,
Et ſur trois dez maudits, liſent l'arrêt fatal
Qui les condamne enfin d'aller à l'Hôpital.
Pénétrons plus avant ; vois cette table ronde,
Autel que l'Avarice éleva dans le monde,
Où tous ces forcenez ſemblent avoir fait vœu
De ſe ſacrifier au noir Démon du Jeu.
Vois-tu ſur cette carte un Contrat diſparoître,
Sur cette autre un Château prêt à changer de Maître?
Quel ſoudain déſeſpoir ſaiſit ce malheureux,
Que vient d'aſſaſſiner un coupe-gorge affreux ?
Mais fuyons ; ſous ſes pieds tous les parquets gémiſſent,
De ſermens tout nouveaux les plafonds retentiſſent,
Et par le ſort cruel d'une fatale nuit,

Je vois enfin Galet[1] à l'aumône réduit.
REGNARD. Sa femme cependant de cent frayeurs atteinte,
Boit chez elle à longs traits & le fiel & l'absynthe,
Ou traînant après soi d'infortunez enfans,
Va chercher un asile auprès de ses parens.
Harpagon est atteint de toute autre folie,
Le Ciel l'avantagea d'une femme accomplie,
Il reçut pour sa dot plus d'écus à la fois
Qu'un balancier n'en peut réformer en six mois.
Sa femme se flattoit de la douce espérance,
De voir fleurir chez elle une heureuse abondance;
Elle croyoit au moins que deux ou trois amis
Pourroient soir & matin à sa table être admis.
Mais Harpagon aride, & presque diaphane,
Par les jeûnes cruels auxquels il se condamne,
Ne reçoit point d'amis aux dépens de son pain;
Tout se ressent chez lui des langueurs de la faim.

---

[1] Fameux Joueur qui avoit gagné au jeu des sommes immenses, qu'il reperdit dans la suite. Un coup de dez lui enleva l'Hôtel de Sulli, qui étoit sa derniere ressource, & qu'il avoit fait bâtir à Paris, dans la ruë Saint Antoine. Regnier a fait mention de ce Joueur dans sa quatorziéme Satire.

Gallet a ses raisons; & qui croira son dire,
Le hazard pour le moins lui promet un Empire;
Toutefois au contraire étant léger & net,
N'ayant que l'espérance & trois dez au cornet,
Comme sur un bon fonds de rente & de recettes,
Dessus sept ou quatorze il assigne ses dettes.

r fournir aux frais d'un habit néceſſaire,
nme lui demande une ſomme légere, REGNA
ſage ſoudain prend une autre couleur,
lets ſont en butte à ſa mauvaiſe humeur;
rice bien-tôt, au teint livide & blême,
n coffre de fer va s'aſſeoir elle-même.
ıe le point ouvrit il abonde en raiſons;
ɔtes ſans payer ont vuidé ſes maiſons,
rent venu du Nord la maligne influence,
ſſonné ſes fruits avec ſon eſpérance,
fougueux torrens inondans ſes vallons,
ɔyé ſans pitié l'honneur de ſes ſillons.
oujours rétif, rien ne fléchit ſon ame;
voir un habit, il faudra que ſa Femme
e que la Mort le mettant au cercueil
ſe enfin porter un ſalutaire deuil.
ourquoi, diras-tu, cette injuſte querelle?
ɔux ſont-ils faits ſur le même modelle?
n'eſt-il pas exempt de ces défauts
viens de tracer dans tes picquans tableaux?
d, il eſt bien fait, généreux, noble & ſage;
ſe ruiner ſon propre honneur l'engage.
que la Victoire un laurier à la main,
:ra LOUIS ſur les rives du Rhin;
s Zéphirs nouveaux les fécondes haleines
verdir nos bois & refleurir nos plaines;
ets importuns, bizarrement ornez,
airain bruyant partout environnez,

Sous des tapis brodez ſe ſuivant à la file,
ARD. A pas majeſtueux traverſeront la Ville.
Tout le peuple attentif au bruit de ces mulets,
Verra paſſer au loin, furtouts, fourgons, valets,
Chevaux de main fringans, inſultant à la terre;
Pompe digne en effet des Enfans de la Guerre!
Mais pour donner l'eſſor à ce noble embarras,
Combien chez le Notaire a-t'il fait de Contrats?
Les joyaux de ſa Femme ont été mis en gage;
D'un ſomptueux Buffet le pompeux étalage,
Que du débris commun il n'a pû garantir,
Rentre chez le Marchand d'où l'on l'a vû ſortir.
Pour aſſembler un fonds de deux mille piſtoles,
Combien, nouveau Protée, a-t'il joué de rôles?
Combien a-t'il fait voir que le plus fier Guerrier,
Eſt bien humble aujourd'hui devant un Uſurier?
Il part enfin, & mene avec lui l'abondance;
Tout le Camp ſe reſſent de ſa noble dépenſe;
Des Cuiſiniers fameux pour lui fournir des mets,
Epuiſent chaque jour les mers & les forêts.
Que fait ſa Femme alors dans le fond d'un Village?
Elle va ſans argent déplorer ſon veuvage,
Dans ſes jardins déſerts promener ſa douleur,
Et des champs pareſſeux exciter la lenteur.
On voit ſix mois après tout ce train magnifique,
Réduit à la moitié, revenir foible, étique:
On voit ſur les chemins l'équipage en lambeaux,
Des mulets décharnez, des ombres de chevaux;

Qui dans ce triſte état n'oſant preſque paroître,
En vont droit au marché chercher un nouveau REGN
maître.
Cependant au printems il faut recommencer ;
Il faut, ſur nouveaux frais, emprunter, dépenſer.
Mais nous verrons bien-tôt une liſte cruelle,
Du trépas de l'Epoux apporter la nouvelle ;
Et pour payer enfin de triſtes Créanciers,
Ne laiſſe après lui qu'un tas de vains lauriers.
C'eſt d'autres Maris, volages, infidelles,
Patigans damerets, tyrans nez des ruelles ;
Qu'on voit, malgré l'Himen & ſes ſacrez flambeaux,
Enrôler chaque jour ſous de nouveaux drapeaux,
Qui d'un cœur plein de feux à leur devoir con-
traires,
Recenſent follement des Beautez étrangeres :
Dont ſoin toujours preſſant de leurs galans exploits
En vingt lieux différens les appelle à la fois.
Cathon dans Paris court à bride abatuë ;
Malheur à qui pour lors eſt à pied dans la ruë !
D'un & d'autre côté ſes chevaux bondiſſans,
Font un déluge de bouë inondent les paſſans.
Tout fuit aux environs, chacun cherche un aſile ;
Avec plus de viteſſe il traverſe la Ville,
Que ces Couriers poudreux que l'on vit les premiers
Du combat de Nerwinde apporter les lauriers,
Qui de la Victoire emprunterent les aîles,
Pour en donner au Roi les premieres nouvelles.

GNARD.

De cet empreſſement le ſujet inconnu
Quel eſt-il en effet ? Hé quoi l'ignore-tu ?
Il va, fade amoureux, de Théâtre en Théâtre,
Expoſer un habit dont il eſt idolâtre ;
Dans le même moment on le retrouve au Cours
Hors la file, au grand trot, il y fait pluſieurs tours ;
Tout hors d'haleine enfin il entre aux Thuilleries,
Cherchant partout matiere à ſes galanteries ;
Il reçoit tous les jours mille tendre billets ;
Ses bras ſont juſqu'au coude entourez de portraits.
Je voudrois bien, Eudoxe, abrégeant la matiere,
Calmer ici ma bile, & finir ma carriere ;
Mais puis-je ſupprimer le portrait d'un Epoux,
Qui ſans ceſſe agité de mouvemens jaloux,
Et paré des dehors d'une tendreſſe vaine,
Aime, mais d'un amour qui reſſemble à la haine?
Alidor vient ici s'offrir à mon pinceau ;
Il eſt de ſa moitié l'Amant & le boureau ;
Partout il la pourſuit, ſans ceſſe il la querelle ;
Il ne peut la quitter, ni demeurer près d'elle.
L'Erreur au double front, le dévorant ennui,
Les funeſtes ſoupçons volent autour de lui :
Un geſte indifférent, un regard ſans étude,
Va de ſon cœur jaloux aigrir l'inquiétude.
Sans ceſſe il ſe conſume en projets ſuperflus,
Il voit, il entend tout, il en croit encor plus..
Qu'un folâtre Zéphire avec trop de licence
Des cheveux de ſa femme ait détruit l'ordonnance.

. main s'arme auſſi-tôt du fer & du poiſon ;
'un prétendu rival il veut tirer raiſon : REGNARD.
la crainte des loix ſuſpend ſa frénéſie ,
)ur l'immoler cent fois il lui laiſſe la vie ;
ans quelque affreux Château , retraite de hiboux ,
ont quelque jour peut-être il deviendra jaloux ,
la traîne en exil comme une criminelle ,
: pour la tourmenter il s'enferme avec elle.
ans ce ſauvage lieu des vivans ignoré ,
'un foſſé large & creux , doublement entouré ,
ette triſte victime , affligée , éperduë ,
ir les funeſtes bords croit être deſcenduë ,
)rſque la Parque enfin répondant à ſes vœux ,
ient terminer le cours de ſes jours malheureux.
omme-moi , ſi tu peux , quelque Mari ſans vice ,
a Muſe eſt toute prête à lui rendre juſtice.
ra-ce Licidas , qui met avec éclat
femme en un Couvent par Arrêt du Sénat ,
qui trois mois après devenu doux & ſage ,
:lébre en un Parloir un ſecond mariage ? .
uel champ , ſi je parlois d'un Epoux furieux ,
ui profanant ſans ceſſe un chef d'œuvre des
Dieux ,
ſe dans les tranſports de ſa rage cruelle ,
)rter ſur ſon Epouſe une main criminelle !
uel mérite après tout , quels titres ſouverains
endent donc les Maris & ſi fiers & ſi vains ?
ſent-ils ſe flater qu'un contrat autentique

Leur donne sur les cœurs un pouvoir tyrannique?
GNALD. Tendent-ils que brutaux, peu complaisans, fâcheux,
Avares, négligez, débauchez, ombrageux,
Parez du nom d'Epoux ils feront fiers de plaire?
Non, chere Eudoxe, non; & je ne puis m'en taire.
Après tous ces portraits bien ou mal ébauchez,
Et tant d'autres encor que je n'ai pas touchez;
Si dans des Vers picquans Juvenal en furie
A fait passer pour fou celui qui se marie,
D'un esprit plus sensé, concluons aujourd'hui
Que celle qui l'épouse est plus folle que lui.

FLECHIER.

Esprit Flechier, [illegible] Pierre Flechier, [illegible] Fabrique de Mimet, [illegible] Pays Quarante de l'Académie Françoise, [illegible] Prédicateur ordinaire du Roi, [illegible] Ministre de la parole divine, [illegible] Traducteur fidèle & orné, Poëte même par amusement, à l'exemple de Saint Grégoire de Nazianze & de Synésius, a mêlé quelquefois aux occupations sérieuses de son ministère les vains ornemens de la Poësie. Les ornemens [illegible] n'affoibliront point dans [illegible] majesté & la sainteté [illegible] éloquence, quoique parés [illegible]

1 Voyez le discours prononcé à l'Académie Françoise le 30 Janvier 1711, par M. l'Abbé [illegible] lorsqu'il fut reçu à la place de M. FLECHIER.

2 Histoire de l'Empereur Théodose, pour M. le Dauphin. Oraisons des Cardinaux Commendon & Ximenès.

FLECHIER. l'art & le génie peuvent donner, fut toujours Chrétienne & solide. Sçavant dans toutes les espéces d'érudition, il les employa à l'édification de l'Eglise, & faisant servir à la décoration du Temple de Dieu les dépouilles même profanes, il consacra les Lettres humaines par le saint usage qu'il en sçut faire. Tant de vertus étoient encore rehaussées par sa modestie. Il fuyoit les louanges avec le même soin que les autres les recherchent; il s'attiroit les respects & l'amour des ennemis même de l'Eglise; il ramena les brebis égarées de son troupeau, autant par sa douceur & par sa bonté, que par l'attrait de son éloquence; il sçut conserver avec ses amis une égalité d'humeur & de sentimens qu'on ne voit guéres parmi les hommes; & consommer sa course comme les bons Evêques la doivent finir, dans les fonctions de l'Episcopat & dans les devoirs de la résidence.

1 M. FLECHIER mourut en son Evêché le 16 Février 1710. âgé de 78 ans.

L'Hercule François.

POUR te repréſenter, après tes grands exploits,
Ce n'étoit pas aſſez d'un Hercule Gaulois :
Invincible LOUIS, ſous qui le Monde tremble,
Il falloit avoir peint tous les Héros enſemble.
Mais ces portraits, mêlez de tant de demi Dieux,
Confondroient nos eſprits, & laſſeroient nos yeux.
Souffre qu'Hercule ſeul ſe conſacre à ta gloire,
Qu'il compare ſa Fable avecque ton Hiſtoire ;
Et que, voyant ſon nom par le tien effacé,
Il confeſſe aujourd'hui que tu l'as ſurpaſſé.
Il dompta du Lion la rage envenimée,
Dans les ſombres détours des forêts de Némée ;
Et tu viens de dompter le Belgique Lion,
Qui reſpirant le meurtre & la rébellion,
Nourri depuis long tems de ſang & de carnage,
Auprès de ſes marais redoutoit ton courage,
Il ſembloit exciter, par ſes rugiſſemens,
Tous les Peuples voiſins au ſecours des Flamans.
Hercule triompha du Géryon d'Eſpagne,
Renverſa ſes châteaux, déſola ſa campagne :
Les Tyrans de la Terre en tremblerent d'effroi.
C'eſt un travail pour lui, ce n'eſt qu'un jeu pour toi.
Tu cours, ſans t'émouvoir, au milieu des allarmes :
Rien ne peut s'oppoſer au bonheur de tes armes.
Tournay, ſans t'arrêter, reconnut ton pouvoir ;
Tu n'eus qu'à l'inveſtir, & qu'à te faire voir,

Devant le vil foumis, malgré la résistance ;
ARTHUR. Et, malgré ta fierté, implora ta clémence.
Quelque tems reposa pour avoir imité,
La mort maintient de la vérité.
Elle ravit, mortel, de ton char de la Gloire,
Et le modeste honneur des arcs de ta victoire :
Marcher sur les remparts à demi foudroyez,
Renverser, en passant, les Peuples effrayez :
Pour de nouveaux combats remis tes armes prêtes,
Et marcher promptement de nouvelles conquêtes.
Flandre, admire plus ce Monarque puissant,
Qui fait l'art de la valeur en le divertissant.
Lorsque ses ennemis redoutent sa puissance,
Hercule, tout ce tems, admire sa vaillance.
Ce Héros aujourd'hui n'est plus ce qu'il étoit ;
Et pressé sous le fais de monde qu'il portoit,
Il perd également la force & le courage,
Et cherche sur la terre un Roi qui le soulage ;
Qu'il vienne l'aider comme un Atlas nouveau,
Et veuille le charger d'un si pesant fardeau.
Il l'a trouvé, Louis jeune, ardent, redoutable ;
Dans les nobles travaux toujours infatigable,
Et tout prêt à ranger le Monde sous sa loi,
A qui pouvoit-il mieux le remettre qu'à toi ?
De cent Rivaux armez les forces obstinées
Auront beau se ligues contre ses destinées ;
Pour punir l'injustice & l'orgueil des humains,
Le grand Alcide a mis sa massuë en tes mains,

Qui doit faire aux Tyrans une immortelle guerre,
Après avoir dompté les monſtres de la Terre. FLECHII
Le poids du monde entier ne te chargera pas :
La vaillante Bellone & la docte Pallas,
Seront, en ce travail, tes compagnes fidelles :
Grand Roi, tu régneras & tu vaincras par elles ;
Et tu ſeras toujours, au gré de tes ſouhaits,
Arbitre de la guerre, arbitre de la paix.
Au bien de tes Sujets ton ame eſt occupée :
Tu portes dignement & le ſceptre & l'épée.
La Victoire eſt toujours prête à te couronner ;
Tu ſçais l'art de combattre, & l'art de gouverner.
Ta force & ta valeur égalent ta prudence,
Ou tu domptes l'Eſpagne, ou tu régles la France :
Tu tiens ou tu réduits des Peuples ſous ta loi,
Et tu fais le Héros auſſi-bien que le Roi.
Vois ces beaux monumens de triomphe & de gloire,
Où l'on dreſſe déja le plan de ton Hiſtoire :
Où l'Art ingénieux a déja travaillé
Sur cent pierres de jaſpe ou de marbre taillé.
Quatre fleuves aſſis ſur leur moite rivage,
Sur des urnes panchez, couronnez de feuillage,
Verſent à gros bouillons leur liquide criſtal ;
Et recueillant leurs eaux dans un même canal,
T'ouvrent tous les chemins de l'Empire de l'Onde,
Et t'offrent les tréſors de l'un & l'autre Monde.
Ces flots de marbre ſec vont, ce ſemble, couler ;
Et ces Dieux de métal ſemblent vouloir parler,

ECHIER.

Extrait d'un Eloge de LOUIS LE GRAND.

SOUS les titres pompeux d'une illuſtre fortune
Souvent les plus grands Rois n'ont qu'une ame commune.
Le Deſtin les éleve à ce ſuperbe rang,
Et ne les y maintient que par les droits du ſang.
On aime leur grandeur, ſans aimer leur perſonne;
Ils n'ont que cet éclat qui vient de la couronne,
Et connus par leurs noms plus que par leurs exploits,
Ils ne ſeroient plus rien s'ils ceſſoient d'être Rois.
Mais le Prince fameux qui régne dans la France,
Joint les droits du mérite aux droits de la naiſſance;
Par lui-même il eſt grand plus que par ſes Ayeux;
Le trône qu'il remplit en eſt plus glorieux;
Son ame eſt au deſſus de ſa grandeur ſuprême;
La vertu brille en lui plus que le diadême;
Et quoiqu'un vaſte Etat ſoit ſujet à ſa loi,
Le Héros en LOUIS eſt plus grand que le Roi.

Apoſtrophe à Rome.

NON, Rome, tu n'es plus au ſiécle des Céſars,
Où parmi les horreurs de Bellone & de Mars,
Tu portois ton orgueil ſur la Terre & ſur l'Onde;
Et bravant le deſtin des Puiſſances du monde,

Tu

Tu faiſois voir en pompe aux Peuples étonnez
Des Souverains captifs, & des Rois enchaînez..
Tout cet éclat paſſé n'eſt qu'un éclat frivole ;
On ne redoute plus l'orgueil du Capitole,
Et les Peuples inſtruits, charmez de tes vertus,
Adorent ta grandeur, & ne la craignent plus.

FLECHIER.

LAINEZ.

LAINEZ.

ALEXANDRE LAINEZ, né à Chimay, ville du Haynault, eſt mort à Paris le 18 Avril 1710. âgé de ſoixante ans. Il étoit originaire d'Eſpagne, de la même famille que le fameux Pere Lainez, ſecond Général de la Compagnie de JESUS. Jamais perſonne ne fit mieux que lui les honneurs de la table & de la converſation. Une connoiſſance profonde de l'Antiquité, jointe à une mémoire prodigieuſe; un eſprit naturel, vif & inépuiſable ſur toutes ſortes de ſujets, le faiſoient également rechercher à la Ville & à la Cour: mais n'avoit pas M. LAINEZ qui vouloit.. Quoiqu'il ait fait un aſſez grand nombre de Vers, nous n'en avons d'imprimez, que ceux que M.

* Volume in-12. imprimé en 1720. & réimprimé en 1722. avec des augmentations conſidérables, grand & petit in-12.

u Tillet, ami particulier de l'Auteur a ıſérez dans ſa Deſcription [1] du Parnaſſe 'rançois. La vie de notre délicat Epicu- ien y eſt détaillée avec toutes ſes circonſ- ınces. Le lecteur trouvera bon qu'on l'y envoye. LAINE

CHANSONS.

I.

Un ruiſſeau m'endormoit en tombant dans la Seine :
lille oiſeaux m'éveilloient, & ranimoient ma veine :
ne Aurore naiſſante éclairoit un chemin,
'où le Zéphire & Flore avec leur douce haleine
iſoient néger ſur moi la roſe & le jaſmin :
apperçûs tout-à-coup la Beauté que j'adore ;
J'oubliai les ruiſſeaux,
Je n'ouis plus d'oiſeaux,
Je ne vis plus de Flore,
: roſes, de jaſmins, de Zéphir, ni d'Aurore.

II.

Ah! que je ſuis content de mon [1] amour nouvelle!
Que de charmes! que d'agrémens!

[1] Amour eſt ici pour Maîtreſſe.

AINEZ.

Elle eſt jeune, brillante, aimable & naturelle;
Et quoique peu fidelle,
La volage fait mille amans,
Qui, ſans être jaloux, n'ont du goût que pour elle.
Qu'elle enchante dans ce repas!
Qu'elle fait entre nous une agréable guerre!
A tant d'attraits, à tant d'appas,
Quoi vous ne la connoiſſez pas?
Voyez-la briller dans mon verre.

III.

CHANSONS, que la table a vû naître,
Vous avez crû peut-être
Que Bacchus vous donnoit le jour.
Bacchus, ſa ſuite a beau paroître,
L'ingrate Iris n'eſt plus ce qu'elle devroit être,
Ma voix ni mon eſprit n'ont plus le même tour:
Hélas! chanſons, je commence à connoître
Que vous étiez les enfans de l'Amour.

IV.

APOLLON & Bacchus,
Parmi les flacons & les luths,
Aujourd'hui m'ont juré qu'ils alloient en Champagne,
Et qu'ils n'abandonneroient plus
Haut Villé, Rheims & la Montagne.
Grands Dieux! ſi vous voulez ranimer nos concerts

Souvenez-vous d'être fidelles ;
)tre feu divin tout languit dans nos vers, LAINEZ.
Tout languit dans nos airs :
ſi vous manquez, plus de chanſons nou-
:lles.

V.

La Fable entre mille plaiſirs,
le flots badins conduits par des Zéphirs,
tre une Venus de l'écume de l'Onde :
Gréce murmure, ou que la Fable gronde,
La Champagne, le verre en main,
:t des Preſſoirs que ſa liqueur inonde,
naître aujourd'hui de la mouſſe du vin.

VI.

Que tout refleuriſſe
Dans ce beau ſéjour,
Jonquille & narciſſe ;
Que tout rajeuniſſe
Aux yeux de l'Amour ;
Que la Faveur repoſe
Dans les bras du Loiſir :
Que Flore ſur la roſe
Pour elle ſeule éclоſe,
Vienne avec le Plaiſir
Couronner le Zéphir.

AINEZ.

Madrigal.

Le tendre Apelle un jour, dans ces jeux ſi vantez,
Qu'Athénes autrefois conſacroit à Neptune,
Vit briller ſur ſes bords, à l'envi cent Beautez;
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de ſa Venus un portrait immortel:
Hélas! s'il avoit vû la divine MARTEL, 1
Il n'en auroit employé qu'une.

1 Ci-devant Mademoiſelle Coulon, dont l'eſprit & la beauté ont fait l'admiration de tout Paris.

Mlle CHERON.

ELISABETH-SOPHIE CHERON, de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, épouſa en 1692. Jacques le Hay, Ingénieur du Roi. Son pere Henri Chéron, Peintre, lui apprit ſon Art; & elle profita ſi bien de ſes leçons, qu'à vingt ans l'écoliere étoit déja au deſſus du Maître. M. de Piles dans la vie des Peintres dit que Mademoiſelle CHERON a exécuté quelques tableaux d'Hiſtoire, & fait pluſieurs deſſeins d'après l'Antique, qui ſont fort eſtimez.. Elle apprit l'Hébreu, pour mieux entrer dans les ſens des Pſeaumes qu'elle vouloit traduire; & l'eſſai [1] qu'elle en donna en 1693. eut une approbation uni-

Mlle CHERON.

[1] Volume *in*-8°. enrichi de belles eſtampes, inventées & gravées par Louis Cheron ſon Frere. Le portrait de Mademoiſelle CHERON, qui étoit une Brune fort aimable, eſt à la tête de cet Ouvrage.

LLECHERON.

verſelle. Son Poëme intitulé *les Ceriſes renverſées*, quoique bien écrit, n'a pas également plû à tout le monde.. L'Académie des *Ricovrati* de Padouë lui envoya des Lettres d'Académicienne en 1699. & lui donna le ſurnom d'Erato.. Elle eſt morte à Paris le 3 Septembre 1711. âgée de 64 ans.

PSEAUME LXXIII.

Miſére du Peuple Juif dans les derniers tems de la captivité de Babylone. Temple & Prêtres du Seigneur en proye à la fureur des Idolâtres.

POURQUOI dans les ennuis d'une longue ſouffrance, [1]
Bannis, infortunez,
Nous laiſſes-tu, Seigneur, ſi loin de ta préſence
Aux pleurs abandonnez?

Cette noble Sion qui fut ſi floriſſante
Dans ſa proſpérité,
C'eſt elle qu'aujourd'hui nous voyons gémiſſante
Dans la captivité.

[1] *Ut quid, Deus, repuliſti, &c.*

C'eſt

peu : nos fiers ennemis se font encor la guerre :
Son culte est abolî,
ils, que ce Dieu soit par toute la Terre
Pour jamais en oubli.

puniras-tu point leur orgueil, leur blasphème,
Leurs projets inhumains
t-ils porter jusqu'à ton trône même
Leurs sacrilèges mains

Seigneur, délivrons notre immortelle image
Sauve-nous du trépas.
nous n'avons plus ni Prophète, ni Juge
Qui conduise nos pas.

ous de Pharaon brûler l'orgueil impie,
Et l'on vit ces déserts
rnent au Levant l'ardente Ethiopie,
De cadavres couverts.

ndis le rocher, une abondante source
En rejaillit soudain :
uver Israel, tu suspendis la course
Du rapide Jourdain.

e espérance, ô Dieu ! doit-elle être bannie ?
Et n'es-tu pas toujours
ont autrefois la puissance infinie
Vint à notre secours ?

Le grand aſtre du jour, & la naiſſance Aurore
IE- Par tes mains ſont formez ;
Et ces brillans flambeaux dont le Ciel ſe décore,
Par toi ſont allumez.

La Terre eſt ton ouvrage, & les mers ſont bornées
Par tes ordres conſtans :
Tu veux que les ſaiſons, l'une à l'autre enchaînées
Nous partagent les tems.

Ce pouvoir ſouverain qui fait trembler la Terre,
Fais le ſentir, Seigneur,
Aux peuples inhumains qui nous livrent la guerre
Avec tant de fureur.

A ces tigres cruels, à ces lions terribles,
N'expoſe plus nos jours.
Malheureux! Serions nous dans ces déſerts horribles
Exilez pour toujours ?

Vil rebut de la mort, opprobre de la vie,
Dévouez aux douleurs ;
Ne reverrons-nous plus notre chere Patrie,
Digne objet de nos pleurs ?

IMITATION DU PSEAUME CX.

Sur le retour des Juifs à Jéruſalem, après ſ & dix ans de captivité à Babylone.

1 QUEL tranſport imprévû s'empare de n

1 *Lætatus ſum in his quæ dicta ſunt mihi, &*

Quoi ? Je verrois encor ce Temple glorieux,
La célébre Maiſon du Dieu que je réclame !
Je reverrois Sion, le bien de mes ayeux !
Tout annonce à mon cœur cette heureuſe nouvelle :
Oui, tout m'annonce en ce grand jour,
Dans la fin de nos maux, un Dieu toujours fidelle.
Par des chants de joye & d'amour
Signalons, à l'envi, notre reconnoiſſance :
Béniſſons, à l'envi, notre Libérateur. 1
Que les peuples, ſoumis à ſon obéiſſance,
D'un Monarque ſi bon ſoutiennent la puiſſance ;
Et que ſes jours, filez de la main du Seigneur,
Soient prolongez pour leur bonheur.
Et toi, Jéruſalem, puiſſes-tu, toujours Sainte,
Voir, en tout tems, la paix régner en ton enceinte !
Daigne le Ciel, pour toi prodigue de ſes biens,
Ne donner qu'un eſprit, qu'un cœur à tous les tiens !

MLLE C
RO

CANTIQUE D'HABACUC.

Ce Prophète prédit la déſolation prochaine de la Judée par Nabuchodonoſor ; la captivité du Peuple Juif ; la priſe de Babylone par Cyrus ; & enfin la délivrance de ce même Peuple, figure de la Rédemption du Monde par JESUS-CHRIST.

2 JE t'entends, ô voix formidable !
Voix de mon Dieu, j'écoute en frémiſſant ;

1 Cyrus.
2 *Domine, audivi auditionem, &c.*

LLE CHIRON.

Qui bravent ton courroux avec tant d'arrogance,
Répands tes indignations. 1

Mais je te vois terrible, & ta colere éclate.
Des épaiſſes forêts les pins ſont arrachez :
L'orgueilleux & rapide Euphrate,
Au plus creux de ſon lit voit ſes ſablons ſéchez.
Les ſommets eſcarpez des plus hautes montagnes
S'égalent aux raſes campagnes :
Les céleſtes flambeaux, d'un voile épais couverts,
S'arrêtent au milieu de leur vaſte carriere ;
Et tes traits enflammez répandent dans les airs
Une foudroyante lumiere.

La Terre par ſes tremblemens
Fait ſortir des enfers les flammes agitées ;
Dans leurs gouffres profonds les eaux précipitées
Redoublent leurs mugiſſemens.
Cependant garantis de ce mortel orage,
Notre Libérateur nous tire d'eſclavage ;
Il romp nos fers comme tu l'as promis :
Babylone devient ſa premiere conquête,
Et ſuperbe Vainqueur, il écraſe la tête
Du plus fier de nos ennemis. 2

1 Le privilege de la Poëſie ne ſçauroit preſcrire ici contre l'uſage qui n'admet point le mot d'*indignation* au pluriel, outre que ce mot a mauvaiſe grace en vers.

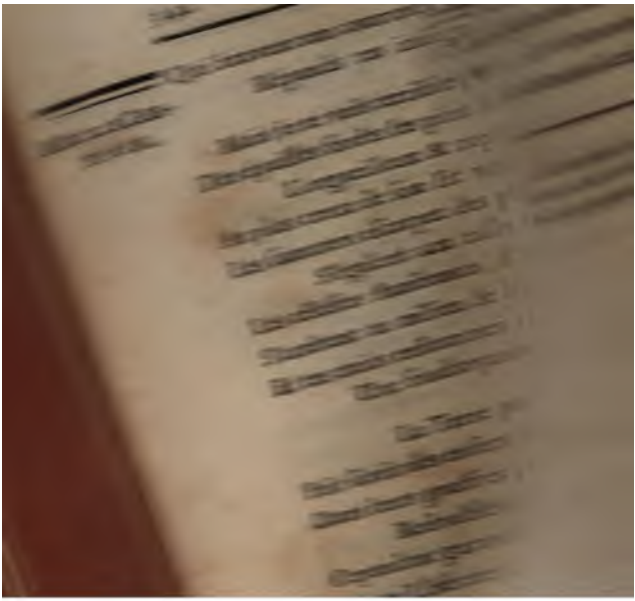
2 Baltaſar.

nme on voit l'aſſaſſin, qui ſoulant ſa vengeance,[1]
Nage dans le plaiſir affreux
rger à l'écart le foible malheureux,
n'oppoſe à ſes coups ni cris ni réſiſtance:
ême ces méchans[2] qui nous ont dévorez,
De notre ſang ſont enyvrez.
SEIGNEUR, ne leur fais point de grace.
leurs ſcep tres briſez, leurs grands noms confondus,
Anéantis avec leur race,
le ſiécle à venir ne ſe connoiſſent plus.
. . . . . .

ſi cet avenir que Dieu me fait entendre,
Se montre à mes ſens déſolez.
i dans les ſecrets qui me ſont révélez
écouvre les maux qu'Iſraël doit attendre.
id Dieu, qui nous punis, Dieu juſte, ſi tu veux
mes yeux ſoient témoins de ces jours malheureux,

[1] Ce terme ſuppoſe toujours quelque injure reçûë, & il eſt point ici queſtion. Celui de *cruauté*, de *rage*, ou que autre équivalent, eût été plus juſte, mais il falloit.

[2] Ceci eſt entendu de Balthazar dernier Roi de Baby-



Comme on voit l'aſſaſſin, qui ſoulant ſa vengeance, [1]
Nage dans le plaiſir affreux
D'égorger à l'écart le foible malheureux,
Qui n'oppoſe à ſes coups ni cris ni réſiſtance :
De même ces méchans [2] qui nous ont dévorez,
De notre ſang ſont enyvrez.
SEIGNEUR, ne leur fais point de grace.
Que leurs ſceptres briſez, leurs grands noms confondus,
Anéantis avec leur race,
Dans le ſiécle à venir ne ſe connoiſſent plus.
. . . . . .

Ainſi cet avenir que Dieu me fait entendre,
Se montre à mes ſens déſolez.
Ainſi dans les ſecrets qui me ſont révélez
Je découvre les maux qu'Iſraël doit attendre.
Grand Dieu, qui nous punis, Dieu juſte, ſi tu veux
Que mes yeux ſoient témoins de ces jours malheureux,

MILLI RO

1 Ce terme ſuppoſe toujours quelque injure reçûë, & il n'en eſt point ici queſtion. Celui de *cruauté*, de *rage*, ou quelque autre équivalent, eût été plus juſte, mais il falloit rimer.

2 Ceci eſt entendu de Balthazar dernier Roi de Babylone.

Soumis à tes decrets, j'adore ta puiſſance.
MLLE CHERON. Je bénirai ton Nom, rempli d'un ferme eſpoir,
Que dans peu tu nous feras voir
Du malheureux Jacob l'heureuſe délivrance. 1

1 M. Rouſſeau eſtimoit ſi fort cette Piece, qu'il l'a fait imprimer à la ſuite de ſes Poëſies Sacrées, dans l'Edition in-4°. qui a paru quelque tems avant ſa mort.

LA FARE.

CHARLES-AUGUSTE, Marquis DE LA FARE, Comte de Laugerre, Baron de Balaruc.... & Capitaine des Gardes du Corps MONSIEUR, nâquit au Château de Igorge en Vivarez, & mourut à Paris Palais Royal le 29 Mars 1712. âgé de ans. Rouſſeau nous donne une aimable e de l'eſprit & du caractere du Marquis LA FARE dans l'Ode IX. qu'il lui eſſe, & dont voici la premiere ſtrophe.

LA FAR

Dans la route que je me trace,
LA FARE, daigne m'éclairer;
Toi, qui dans les ſentiers d'Horace
Marches ſans jamais t'égarer;
Qui par les leçons d'Ariſtipe,
De la ſageſſe de Chryſippe
As ſçû corriger l'âpreté,
Et telle qu'aux beaux jours d'Aſtrée,
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

A FARE.

M. le Marquis DE LA FARE ſçavoit mieux que perſonne animer & rendre vifs juſqu'à la fin les plaiſirs de la table. Sa converſation étoit toujours aimable, toujours intéreſſante, parce qu'elle étoit toujours agréablement variée. Au reſte le goût particulier que Meſſieurs de Vendôme avoient pour lui, eſt la preuve la moins équivoque que l'on puiſſe donner de ſon mérite. Outre ſes Poëſies, qui malheureuſement ſont en très-petit nombre, M. DE LA FARE nous a laiſſé des [1] *Mémoires ſur les principaux évenemens du régne de* LOUIS LE GRAND, juſqu'en l'année 1694.... Ils ſont écrits d'un ſtile aiſé, net & concis.

Sur ſes Vers.

PRÉSENS de la ſeule Nature,
Amuſemens de mon loiſir,
Vers aiſez, par qui je m'aſſure
Moins de gloire que de plaiſir;

1 Ils ont été imprimez en un volume *in*-12. aux dépens de Gaſpar Friſch, Rotterdam 1716.

Coulez, enfans de ma pareſſe :
Mais ſi d'abord on vous careſſe, LA FARE.
Refuſez-vous à ce bonheur.
Dites qu'échappez de ma veine
Par hazard, ſans force & ſans peine,
Vous méritez peu cet honneur.

Chanſon ſur l'air, un Inconnu...

En vain je bois pour calmer mes allarmes,
Et pour chaſſer l'amour qui m'a ſurpris ;
Ce ſont des armes
Pour mon Iris :
Le vin me fait oublier ſes mépris,
Et m'entretient ſeulement de ſes charmes.

A Madame la Comteſſe de Caylus.

M'ABANDONNANT à la triſteſſe,
Sans eſpérance, ſans déſirs,
Je regrettois les ſenſibles plaiſirs
Dont la douceur enchanta ma jeuneſſe.
Sont-ils perdus, diſois-je, ſans retour ?
Et n'es-tu pas cruel, Amour,
Toi que je fis, dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laiſſer terminer le cours
Par l'ennuyeuſe indifférence !
Alors j'apperçus dans les airs
L'Enfant Maître de l'Univers,

Qui plein d'une ivre inhumaine,
Me dit en fouriant, TYRCIS, ne te plains plus;
Je vais mettre fin à ta peine,
Je ne prononce un regard de CAILUS.

ODES TRADUITES D'HORACE.

L'Auteur reproche à la Maitresse son inconstance & l'engage à cesser de le tourmenter.

, DIS-MOI, PYRRHA, quel eſt cet Amant fortuné,
Tout parfumé d'odeurs, & de fleurs couronné;
Pour qui, ſans autre ſoin de te rendre plus belle,
Ta ſimplicité naturelle
Laiſſe flotter tes blonds cheveux;
Et qui dans une grotte, où ton amour l'appelle,
Croit de tous les mortels être le plus heureux?
Helas! quand il verra ſon vaiſſeau trop fragile,
Agité par les vents, prêt à ſe renverſer,
On l'entendra bien-tôt pouſſer
Vers le Ciel ſa plainte inutile,
Lui qui par ſa crédulité,
Sur la foi de ton cœur voguoit en ſureté.

---

1 *Quis multâ gracilis te puer in rosâ*
Perfusus liquidis urget odoribus
Grato, Pyrrha, sub antro? Od. V. L. I.

Le Noble a traduit cette Ode & quelques autres du même Auteur, mais d'un ſtile froid & diffus.

LA FARE.

Malheur, Beauté trop inconſtante,
Malheur à qui tu parois ſi charmante!
Pour moi, dans le port arrivé,
Je ſuis à l'abri de l'orage;
Et j'offre de bon cœur aux Dieux qui m'ont ſauvé
Tout le débris de mon naufrage.

La mort eſt inévitable, & il n'y a ni vertus, ni talens qui nous en puiſſent exempter.

1 POSTHUME, de nos ans que la fuite eſt légere!
Que la Mort indomptée, & la Vieilleſſe auſtere
Avancent vers nous à grands pas!
L'éclat de ta vertu, que dans Rome on révere,
Ne les touchera pas.

Vainement tes déſirs, pieux & légitimes,
Tâcheront de fléchir par cent mille victimes
Du Dieu des Morts le cœur d'airain:
Géryon & Titye au fond des noirs abîmes,
Le réclament en vain.

Il les tient enfermez par cette eau déteſtable,
Dont à chaque mortel, innocent ou coupable,
Né Berger, ou du ſang des Rois,
Le paſſage terrible n'eſt permis qu'une fois.

1 *Eheu fugaces, Poſthume, Poſthume, Labuntur anni....* Od. XIV. L. II.

LA FARE.

En vain on fuit de Mars la main enſanglantée,
Et des vents du Midi la vapeur empeſtée,
Il faut deſcendre chez les Morts ;
Du Cocyte il faut voir l'eau noire & déteſtée,
Et ſes funeſtes bords.

Il faut te ſéparer de ton Epouſe aimable,
Et de cette maiſon, de ce bois agréable,
Que les ſiécles firent * exprès :
Tu n'en remporteras, poſſeſſeur peu durable,
Qu'un funébre cyprès.

Un héritier alors, plus heureux & plus ſage,
Fera de tes tréſors un magnifique uſage ;
Répandra des flots de vin vieux,
Qu'avoit ſous cent verrouils conſervé, d'âge en âge,
Le ſoin de tes ayeux.

ODE.

Réflexions d'un Philoſophe ſur une belle campagne.

Plus on obſerve ces retraites,
Plus l'aſpect en eſt gracieux.
Eſt-ce pour l'eſprit, pour les yeux,
Ou pour le cœur qu'elles ſont faites ?
Je n'y vois rien de toutes parts,
Qui ne m'arrête & ne m'enchante ;

Tout y retient ; tout y contente
Mon goût, mon choix & mes regards.

LA FARE.

Quand je regarde ces prairies,
Et ces bocages renaiſſans,
J'y mêle aux plaiſirs de mes ſens
Le charme de mes rêveries.
J'y laiſſe couler mon eſprit,
Comme cette onde gazouillante,
Qui ſuit le chemin de ſa pente,
Qu'aucune loi ne lui preſcrit.

Je vois ſur des côteaux fertiles,
Des troupeaux riches & nombreux.
Ceux qui les gardent ſont heureux,
Et ceux qui les ont ſont tranquilles.
S'ils ont à redouter les loups,
Et ſi l'hiver vient les contraindre,
Ce ſont-là tous les maux à craindre :
Il en eſt d'autres parmi nous.

Nous ne ſçavons plus nous connoître,
Nous contenir encore moins.
Heureux, nous faiſons par nos ſoins,
Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.
Notre cœur ſoumet notre eſprit
Aux caprices de notre vie.
En vain la raiſon ſe récrie :
L'abus parle, tout y ſouſcrit.

FARE.

Ici je rêve à quoi nos Peres
Se bornoient dans les premiers tems.
Sages, modeſtes, & contens,
Ils ſe refuſoient aux chimeres.
Leurs beſoins étoient leurs objets,
Leur travail étoit leur reſſource;
Et le repos, toujours la ſource
De leurs ſoins & de leurs projets.

A l'abri de nos ſoins profanes,
Ils élevoient, religieux,
De ſuperbes temples aux Dieux,
Et pour eux de ſimples cabanes.
Renfermez tous dans leur état,
Et contens de leur deſtinée,
Ils la croyoient plus fortunée
Par le repos que par l'éclat.

Ils ſçavoient à quoi la Nature
A condamné tous les humains.
Ils ne devoient tous qu'à leurs mains,
Leur vêtement, leur nourriture.
Ils ignoroient la volupté,
Et la fauſſe délicateſſe,
Dont aujourd'hui notre moleſſe
Se fait une félicité.

L'interêt & la vaine gloire
Ne dérangeoient pas leur repos.

Ils

Ils aimoient plus dans leurs Héros
Une vertu qu'une victoire.
Ils ne connoiſſoient d'autre rang
Que celui que la vertu donne,
Le mérite de la perſonne
Paſſoit devant les droits du ſang.

Dès qu'ils ſongeoient à l'hyménée,
Leur penchant conduiſoit leur choix;
Et l'amour ſoumettoit les loix
Aux devoirs de la foi donnée.
En amour leurs plus doux ſouhaits
Se bornoient au bonheur de plaire;
Leurs plaiſirs ne leur coûtoient guére,
Les Saiſons en faiſoient les frais.

En amitié quelle conſtance!
Quels ſoins! quelle fidélité!
Ils étoient en ſincérité,
Ce qu'on eſt en fauſſe apparence.
S'étoient-ils donnez, ou promis?
Leurs cœurs jaloux de leurs promeſſes,
Voloient au devant des foibleſſes,
Et des beſoins de leurs amis.

Quel fut ce tems! quel eſt le nôtre!
Entre deux amis aujourd'hui,
Quand l'un a beſoin d'un appui,
Le trouve-t'il toujours dans l'autre?

ARE

Eſclaves de tous nos abus,
Victimes de tous nos caprices,
Nous ne donnons plus qu'à des vices
Les noms des premières vertus.

Dégoûtez des anciens uſages,
Entêtez de nos goûts nouveaux,
Loin de ſonger à nos troupeaux,
Nous détruiſons nos pâturages.
Nous changeons nos prez en jardins,
En parterres nos champs fertiles,
Nos arbres fruitiers en ſtériles,
Et nos vergers en boulingrains.

Heureux habitans de ces plaines,
Qui vous bornez dans vos déſirs,
Si vous ignorez nos plaiſirs,
Vous ne connoiſſez pas nos peines.
Vous goûtez un repos ſi doux,
Qu'il rappelle le tems d'Aſtrée.
Enchanté de cette contrée,
J'y reviendrai vivre avec vous.

Mlle BERNARD.

CATHERINE BERNARD, née à Rouen, de l'Académie de *Ricovrati* de Padouë, vint s'établir à Paris, où elle ſe fit bientôt connoître de pluſieurs perſonnes célébres dans la République des Lettres. M. de Fontenelle, entre autres, ſe fit un plaiſir d'être en liaiſon d'amitié avec cette Demoiſelle, & de cultiver l'heureux talent qu'elle avoit reçu de la Nature pour la Poëſie. Elle a remporté trois fois le prix de Vers à l'Académie Françoiſe, & autant de fois à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouſe. Des deux Tragédies qu'elle a faites (*Laodamie & Brutus*) la derniere, quoique foiblement écrite, eut un grand ſuccès. Mademoiſelle BERNARD n'en ſeroit pas ans doute demeurée-là, ſi Madame de Pontchartrain qui l'aimoit, & qui lui en donnoit même de ſolides marques de tems

MLLE BERNARD

LLEBER-
IARD.

en tems, ne l'eût détournée de travailler pour le Théâtre. Louis XIV. l'honora d'un Brevet de penſion de deux cens écus. On ne connoît d'Ouvrages en proſe de ſa façon, qu'*Eléonore d'Yvrée*, & *le Comte d'Amboiſe*, qu'elle a donnez au Public ſous le titre de Nouvelles.. Cette Demoiſelle eſt morte à Paris en 1712.

MADRIGAL.

QUAND le ſage Damon dit que d'un trait mortel
L'Amour bleſſe les cœurs, ſans qu'ils oſent ſe plaindre,
Que c'eſt un Dieu traître & cruel;
L'Amour pour moi n'eſt point à craindre.
Mais quand le jeune Athis me vient dire à ſon tour,
Ce Dieu n'eſt qu'un enfant, doux, careſſant, aimable,
Plus beau mille fois que le jour:
Que je le trouve redoutable!

Bouquet.

VOLEZ, tendres Zéphirs, que votre douce haleine
Au milieu de l'Eté ramene le Printems;
Faites éclore dans nos champs
Des fleurs dignes de ma Climene.
Quoi! vous ne voulez pas répondre à mes déſirs?
Eh bien, à vos refus, il faut que mes ſoupirs

Se plaignent tendrement des maux qu'elle me cauſe ;
Et puiſque cette ingrate a refuſé mon cœur,
Je veux, par le ſecours d'une métamorphoſe,
Que pour la mieux tromper, il ſe transforme en fleur.

MLLEBI NARI

Epitaphe de Madame la Marquiſe d'Hendicour.

CY-GIST le triſte corps de l'illuſtre DE PONS.
Dans le ſein du Très-Haut ſa grande ame repoſe,
Tandis qu'en ces bas lieux nous ne nous occupons
Qu'à répandre des pleurs, dont ſa perte eſt la cauſe.

Loin d'ici tous ces vains tréſors,
Qu'on reçoit en naiſſant des mains de la Nature :
Ce qui ne brille qu'au dehors,
N'eſt qu'une agréable impoſture.

DE PONS fut inſenſible aux fragiles appas
Dont les Graces l'avoient ornée :
A de plus nobles ſoins ſon ame deſtinée,
De l'auſtere vertu ſuivoit partout les pas.
Dans ſa plus brillante jeuneſſe,
Elle ſçut, aux yeux de la Cour,
Joindre à beaucoup d'attraits encor plus de ſageſſe ;
Le reſpect fit taire l'amour ;
Et ſes adorateurs crurent trouver en elle
Une Divinité mortelle.
Sa main, prompte à répondre à ſon cœur généreux,

En vous lisant on voit comme on devient malheureux.

PHILIX-TRATE.

Heureux génie, subtile intelligence ;
La main de la beauté vous éclaire le flambeau,
Avec elle dans le tombeau
A mis sa plus chère espérance.
Grand Dieu, vos terribles décrets
Sont pour nous une nuit profonde :
Mais lorsque on voit tarir des plus riches bienfaits
Une source toujours féconde,
Peut-on encore les regrets ?
Quand on hait le bonheur du monde,
On devrait se haïr soi-même.

Epître à Louis.

SIRE, deux cents ans sont bien nécessaires
Au bonheur de l'état, au bien de vos affaires,
Que dans ma poche vous ne puissiez mettre
Les Indes Alliée & du Roi & du Pape ?
A vos armes, grand Roi, ils peuvent travailler,
Si pour vaincre l'effort de leur barbare rage
Il faut des deux cents ans,
Je ne les demanderai plus.
Ne pouvant aux combats pour vous perdre la vie,
Je voudrais me creuser une illustre tombeau ;
Et j'offrais une mort d'un genre tout nouveau,
Mourir de faim pour la patrie.
SIRE, sans ce secours tout sauvera votre loi,
Et vous pouvez en croire Apollon sur sa foi.

ort n'a point pour vous démenti ſes oracles.
puiſqu'il vous promet miracles ſur miracles, MLLE BERNARD.
s-moi vivre & voir tout ce que je prévoi.

FABLE ALLEGORIQUE.

L'Imagination & le Bonheur.

MAGINATION, Amante du Bonheur,
ceſſe le déſire, & ſans ceſſe l'appelle :
s ſur elle il exerce une extrême rigueur,
it pour ſes déſirs, il eſt peu fait pour elle.
s ſa tendre jeuneſſe elle alla le chercher
Juſques dans l'amoureux empire ;
s lorſque du Bonheur elle crut approcher,
Le ſoupçon, le jaloux martyre,
La délicateſſe encore pire,
lain à ſes tranſports le vinrent arracher.
s un âge plus mûr, du même objet charmée.
Au palais de l'Ambition
crut ſatisfaire encor ſa paſſion ;
elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,
ôme du bonheur, & pure illuſion.
dans le pays qu'habite la Richeſſe,
Séjour agréable & charmant,
va demander ſon fugitif Amant,
y vit l'Abondance, elle y vit la Molleſſe,
Avec le Plaiſir enchanteur ;
Il n'y manquoit que le Bonheur.

SEELEBERNARD.

La voilà donc encor qui cherche & ſe promene:
Laſſe des grands chemins, elle trouve à l'écart
Un ſentier peu battu qu'on découvroit à peine.
Une Beauté ſimple & ſans art,
Du lieu preſque déſert étoit la Souveraine;
C'étoit la Piété. Là, notre Amante en pleurs
Lui raconta ſon avanture:
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs;
Vous verrez le Bonheur, c'eſt moi qui vous l'aſſure,
Lui dit la Fille ſainte; il faut, pour l'attirer,
Demeurer avec moi, s'il ſe peut, ſans l'attendre.
Sans le chercher; au moins, ſans trop le déſirer:
Il arrive auſſi-tôt qu'on ceſſe d'y prétendre,
Ou que dans ſa recherche on ſçait ſe modérer.
L'Imagination à l'avis ſçut ſe rendre;
Le Bonheur vint ſans différer.

Progrès de la Religion Chrétienne.

MARTYRS, de l'infernale rage
Vous rendez l'effort impuiſſant:
Vous expirez avec courage;
Vous triomphez en expirant.
De votre ſang, ſource féconde,
Je vois, pour le bonheur du Monde,
Sortir un Peuple de Chrétiens.
La Croix partout eſt arborée;
Votre mémoire eſt conſacrée,
Et vos tyrans ſont nos ſoutiens.

N.***

N***.

Sur la mort d'un jeune homme très-ſage.

CY gît l'aimable de COURCELLE,
Que la Mort aveugle & cruelle,
Ravit au printems de ſes jours,
Qui méritoient un ſi long cours:
Si comme il fut doué d'une extrême ſageſſe,
La Mort le crut aſſez âgé,
Puiſqu'il étoit avantagé
Du plus beau don de la vieilleſſe.

Sur les Diſcours de M. de la Motte, de l'Académie Françoiſe.

QUELLE pompe! quelle harmonie!
Quel choix de mots intéreſſans!
La Langue a trouvé ſon génie,
Rien n'arrête ou trouble le ſens.
D'un ſtile également rapide,
Suivant la raiſon qui le guide,
Il plaît, il attache, il ſurprend:
De ſa matiere toujours maître,
Du moindre ſujet il fait naître
Tout ce que l'Art a de plus grand.

LIVRE XIV.

REGNIER.

NIER.

FRANÇOIS-SERAPHIN REGNI DESMARAIS, [1] fils de Jean B gnier, Ecuyer, Seigneur D marets l'Enclouſe, & autres li ſituez au village de Barateau en Xainton eſt né à Paris le 13 Août 1732. Il fit études à Nanterre chez les Chanoines R guliers de Saint Auguſtin, dont ſon onc maternel Charles Faure étoit Géné après en avoir été le Réformateur. E 1650. il ſuivit ſon Pere qui étoit Secreta de M. de la Vieuville, Surintendant de Finances, au voyage que la Cour fit alor Après la mort du Surintendant, ſon pe

1 Cet abrégé eſt extrait preſque tout entier des Mém res que l'Auteur nous a donnez lui-même de ſa vie.

le mit auprès de M. le Comte de l'Iſlebonne, Prince de la Maiſon de Lorraine.. R
Le jeune REGNIER s'attacha depuis au Duc[1] de Bournonville, qui le mena avec lui à Saint Jean de Luz, où il vit toutes les cérémonies du mariage.. A ſon retour à Paris, ſe voyant oiſif, & ſe ſentant du génie pour les Langues, il apprit l'Eſpagnol & l'Italien avec le ſeul ſecours des Livres.. En 1662. il ſuivit à Rome M. le Duc de Créqui, en qualité de Sécretaire de l'Ambaſſade; & jamais homme, dans un pareil poſte, n'a rendu des ſervices plus réels ni plus ſignalez. Le Roi, pour récompenſe, lui donna en 1668. le Prieuré de Grammont près Chinon, & l'engagea ainſi prendre l'état Eccléſiaſtique auquel il ne penſoit pas.. En 1670. il fut élu tout d'une voix par l'Académie Françoiſe à la place de M. Cureau de la Chambre.. En 1672.

[1] Il étoit Chevalier d'honneur de la Reine MARIE-THERESE, & Gouverneur de Paris: mais ayant été enveloppé dans la diſgrace de M. Fouquet, il fut obligé de ſe défaire de ſes charges.

REGNIER. M. Colbert le pria d'accompagner M. le Marquis de Seignelai à l'expédition que LOUIS XIV. fit en Hollande.. En 1675. les RR. Peres Jéſuites l'engagerent à traduire en notre Langue [1] *le Traité de la perfection chrétienne*, par Rodriguez. En 1678. il fut pourvu de l'Abbaye de Saint Laon de Thouars, de l'Ordre des Chanoines Réguliers de Saint Auguſtin.. En 1680. l'Abbé REGNIER accompagna M. le Duc de Créqui envoyé par le Roi à la Cour de Baviere, pour le mariage de Monſeigneur le DAUPHIN avec MARIE-ANNE-VICTOIRE, ſœur de l'Electeur. En courant la poſte dans les bois de Haye, il ſe rompit une fauſſe côte, ce qui ne l'empêcha pas, deux jours après ſon arrivée à Munik, de reprendre la poſte pour apporter au Roi le contrat de mariage.. Il traverſa, dans la même année, toute la Fran-

1 Cette traduction, beaucoup plus exacte, plus fidelle, & plus élégante que celle de Port-Royal, eſt la ſeule des deux qui ſe liſe aujourd'hui.

ce depuis Paris juſqu'à Bayonne & à Saint Jean de Luz, avec M. le Marquis de Seignelai.. En 1686. il donna au Public les Inſcriptions Latines & Françoiſes qu'il avoit faites, à la ſollicitation du Duc de la Feüillade, pour la Place des Victoires; & il y joignit la deſcription de tout le Monument.. Ayant traduit les Odes d'Anacréon en Italien, M. l'Abbé REGNIER les mit au jour en 1693. & les dédia à l'Académie [1] *de la Cruſca*, qui en reconnoiſſance fit mettre ſon [2] portrait dans la ſalle où elle tenoit ſes aſſemblées.. En 1705. il alla à Vitré aux Etats de Bretagne avec Meſſieurs les Ducs d'Albret & de la Trimouille. Les Etats l'inviterent à leur aſſemblée par deux Députez de l'Egliſe, deux de la Nobleſſe, & deux du Tiers-Etat, le Héraut à leur tête.. Dans la mê- REGNI

1 Elle lui avoit envoyé des Lettres d'Académicien en 1667.

2 L'Envoyé de Florence, qui étoit alors à Paris, le fit peindre par ordre du Prince Gaſton, Protecteur de l'Académie *de la Cruſca*.

MADRIGAUX.

I.

J'Aimois de votre teint l'éclatante fraîcheur ;
J'aimois de vos beaux yeux la douceur engageante ;
Et je vous trouvois si charmante,
Que pour vous disputer mon cœur,
Ma raison étoit impuissante.
Mais il court par le monde un méchant bruit de vous,
Que si-tôt qu'un Amant vous parle de sa peine
Vous l'allez dire à votre Epoux :
Etes-vous indiscrete ou vaine ?
Je ne le sçaurois démêler ;
Mais, Doris, vous aurez beau plaire,
Si vous n'apprenez à vous taire,
Vous n'aurez plus guére à parler.

II.

Malgré votre froideur extrême,
L'Amour commence à vous charmer ;
Et si déja votre cœur n'aime,
Du moins il est bien prêt d'aimer.
Séduite cependant par de vieilles chimeres
De devoir, de gloire & d'honneur,
Vous en suivez toujours les maximes austeres.

tez qu'il a l'art de leur donner. Son esprit naturellement poli, avoit été cultivé par l'étude & par un travail presque continuel. Maître de son expression & de son stile, soit dans ses grands ouvrages, soit dans une infinité de petites Pieces, qui lui servoient de délassement, il sçavoit y mettre toutes les graces dont la matiere étoit susceptible. On y voit partout la simplicité & le naturel, joints à l'élégance & à la noblesse.. Tous ces talens étoient relevez dans M. l'Abbé REGNIER par une droiture & un amour du vrai, dont on ne le vit jamais s'écarter.. Son amitié par-là faisoit honneur à ceux qu'il appelloit ses bons amis, parce qu'il ne la leur donnoit, que quand il reconnoissoit en eux ces mêmes qualitez, ausquelles il accordoit son estime. Il est mort à Paris le 6 Septembre 1713. âgé de quatre-vingt-un an.

REG

GNIER.

MADRIGAUX.

I.

J'Aimois de votre teint l'éclatante fraîcheur;
J'aimois de vos beaux yeux la douceur engageante;
Et je vous trouvois si charmante,
Que pour vous disputer mon cœur,
Ma raison étoit impuissante.
Mais il court par le monde un méchant bruit de vous,
Que si-tôt qu'un Amant vous parle de sa peine
Vous l'allez dire à votre Epoux:
Etes-vous indiscrete ou vaine?
Je ne le sçaurois démêler;
Mais, Doris, vous aurez beau plaire;
Si vous n'apprenez à vous taire,
Vous n'aurez plus guére à parler.

II.

Malgré votre froideur extrême,
L'Amour commence à vous charmer;
Et si déja votre cœur n'aime,
Du moins il est bien prêt d'aimer.
Séduite cependant par de vieilles chimeres
De devoir, de gloire & d'honneur,
Vous en suivez toujours les maximes austeres.

Mais l'aimable & rare défaut
Que celui de la jeune Flore,
De ne connoître pas encore
Ce qu'elle eſt, & ce qu'elle vaut !

REGNI.

VIII.

OTRE eſprit, qui vous ſert au gré de vos déſirs,
s les pays perdus ſe forme cent plaiſirs ;
oute votre joye eſt là-deſſus fondée :
s, Iris, ces plaiſirs qu'en vain vous vous formez,
Et que vous n'avez qu'en idée,
lez-vous en effet les poſſeder ? aimez.

IX.

OTRE départ me laiſſe une douleur profonde.
u, ſoyez heureuſe, & tout me ſera doux :
:ment quelquefois ſongez que rien au monde
Ne me peut rendre heureux ſans vous.

X.

m'étois fait de vous une idée admirable,
Sur la foi d'un ſimple récit :
Je vois plus qu'on ne m'en a dit ;
Vous êtes cent fois plus aimable,
: tout l'Univers vous méritez les vœux :
quelques qualitez dont vous ſoyez pourvûë,
Je ne croi pas fort malheureux
Ceux qui ne vous ont jamais vûë.

Ce qu'on aimoit d'abord avec chaleur,
Il vient un tems qu'on ne l'aime plus gu
Quand l'un des deux cependant perſéver
Quel déſeſpoir! quel ſujet de douleur!

J'en puis parler; car j'aime avec ardeur;
Ma paſſion n'eut jamais de tiédeur;
Loin de s'éteindre, elle augmente au cont
Avec le tems.

Vous qui faiſiez toute votre douceur
D'être adorée avec tant de ferveur;
Vous qui m'aimiez, vous qui m'êtes ſi ch
Vous ſans qui rien ne me peut jamais pl
Puis-je eſpérer de ravoir votre cœur
Avec le tems?

Autre.

QUAND on fait bien, j'éleve juſqu'aux c
Le bien qu'on fait; & je ſuis curieux
Que le mérite ait ſon juſte ſalaire.

Je ne vais point gloſer ſur une affaire,
Quand on fait bien.

REGNI

Nos Généraux ont bien fait en tous lieux ;
Autant de Chefs, autant de demi-Dieux ;
Et nos ſoldats, que n'ont-ils point ſçû faire ?
Qu'on rend ſon nom, ſon pays glorieux,
Quand on fait bien !

SONNETS.

Sur la mort d'une Chate.

MENINE aux yeux dorez, au poil doux, gris & fin,
La charmante Menine, unique en ſon eſpece ;
Menine, les amours d'une illuſtre Ducheſſe,
Et dont plus d'un mortel envioit le deſtin.

Menine qui jamais ne connut de Meſin,
Et qui fut en ſon tems des Chates la Lucrece ;
Chate pour tout le monde, & pour les Chats tigreſſe,
Au milieu de ſes jours en a trouvé la fin.

Que lui ſert maintenant que dédaigneuſe & fiere,
Jamais d'aucun matou, ſur aucune goutiere,
Elle n'ait écouté les amoureux regrets ?

La Parque étend ſes loix ſur tout ce qui reſpire ;
Et de ne rien aimer tout le fruit qu'on retire,
C'eſt une triſte vie ; & puis la mort après.

REGNIER.

Comment il faut enviſager le paſſé & l'avenu

Le miroir qui parle à mes yeux
Me tient tous les jours ce langage ;
Vous voyez que vous êtes vieux,
Ne vous flattez pas davantage.

La Nature eſt prudente & ſage.
Obéiſſez-lui, c'eſt le mieux :
Tout homme, en tout tems, en tous lieu
Doit ſe conformer à ſon âge.

Il me parle ainſi tous les jours :
Moi vers la mort, à ce diſcours,
Je tourne auſſi-tôt mes penſées ;

Et j'enviſage tout d'un tems,
Sans regret les choſes paſſées,
Sans chagrin le terme où je tends.

FABLE.

Le Berger & la Prairie.

Au mois de Mai ; (c'eſt le mois des beau
jours,
Celui des fleurs & des tendres Amours)
Certain Berger, le long d'une Prairie,
Que la ſaiſon rendoit toute fleurie,
Cueilloit des fleurs : pourquoi ? pour ſon plaiſir
Peut-être auſſi que c'étoit pour en faire

Une guirlande, au gré de ſon déſir,
Pour quelque jeune & charmante Bergere; REGNIER.
Car il prenoit grand ſoin de bien choiſir.
Quoi qu'il en ſoit, la moiſſon étoit belle;
A la Prairie elle parut nouvelle;
Elle en aima les brillantes couleurs;
Et ſa ſurpriſe en la voyant fut telle,
Que ſans ſonger que tout cela vînt d'elle,
Où prenez-vous, dit-elle, tant de fleurs?

Demander où je puis prendre
Tout ce que je vous écris
De fin, de nouveau, d'exquis,
De délicat & de tendre;
IRIS, c'eſt m'interroger,
Comme autrefois la Prairie
Sur la récolte fleurie
Interrogeoit le Berger.

ODE TRADUITE D'ANACRÉON.

Sur la Vieilleſſe.

MON front ſe ride, & mes cheveux blanchiſſent,
Et tous mes ſens chaque jour s'affoibliſſent.
Adieu les jeux, les plaiſirs & l'amour:
J'irai dans peu ſur la rive infernale;
Et quand je ſonge au ténébreux ſéjour,
Je ſuis ſaiſi d'une horreur ſans égale;

REGNIER.

On y descend à toute heure du jour ;
Mais du Destin l'ordonnance fatale,
En interdit pour jamais le retour.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE,

1 *Donec gratus eram tibi.*

L'AMANT.

QUAND j'avois le don de te plaire,
Et que de tant d'Amans engagez sous ta loi,
Tu ne favorisois que moi,
Je t'aimois d'une amour sincere ;
Je vivois plus heureux qu'un Roi,
Et la Déesse de Cythere
M'eût semblé moins belle que toi.

LA MAITRESSE.

Tant que pour moi tendre & fidelle,
Tu m'aimas d'une égale ardeur ;
Que je régnois seule en ton cœur,
Et que seule à tes yeux j'étois aimable & belle ;
Je ne sçavois rien que t'aimer ;
Mon bonheur surpassoit celui d'une mortelle,
Et le bel Adonis n'auroit pû me charmer.

1 De tous ceux qui ont traduit ou imité en notre Langue cette Ode si célébre, aucun n'en a mieux rendu toutes les graces que M. l'Abbé REGNIER.

Je

Une guirlande, au gré de ſon déſir,
Pour quelque jeune & charmante Bergere; RE
Car il prenoit grand ſoin de bien choiſir.
Quoi qu'il en ſoit, la moiſſon étoit belle;
A la Prairie elle parut nouvelle;
Elle en aima les brillantes couleurs;
Et ſa ſurpriſe en la voyant fut telle,
Que ſans ſonger que tout cela vînt d'elle,
Où prenez vous, dit-elle, tant de fleurs?

Demander où je puis prendre
Tout ce que je vous écris
De fin, de nouveau, d'exquis,
De délicat & de tendre;
IRIS, c'eſt m'interroger,
Comme autrefois la Prairie
Sur la récolte fleurie
Interrogeoit le Berger.

ODE TRADUITE D'ANACRÉON.

Sur la Vieilleſſe.

MON front ſe ride, & mes cheveux blanchiſſent,
t tous mes ſens chaque jour s'affoibliſſent.
dieu les jeux, les plaiſirs & l'amour:
rai dans peu ſur la rive infernale;
quand je ſonge au ténébreux ſéjour,
ſuis ſaiſi d'une horreur ſans égale:

REGNIER.

LA MAITRESSE.

Quoique le Berger qui m'engage
Soit plus beau même que l'Amour,
Et que tu ne ſois qu'un volage,
Que tout met en fureur, à qui tout fait ombr
Qu'aurois-je à ſouhaiter, après un tel retour,
Que de vivre avec toi juſqu'à mon dernier jou

JE LE CROI BIEN, JE N'EN CROI RIEN.

Sur divers ſujets.

QUE tels & tels paſſent pour bien écri
Et qu'en public ils brillent de bien dire,
Je le croi bien :
Mais qu'au travail d'autrui bien ſouvent ils
doivent
Toute la gloire qu'ils reçoivent ;
Je n'en croi rien.

Qu'un honnête homme, une fois en ſa
Faſſe un Sonnet, une Ode, une Elégie ;
Je le croi bien :
Mais que l'on ait la tête bien raſſiſe,
Quand on en fait métier & marchandiſe ;
Je n'en croi rien.

Qu'un Avare amaſſe avec peine
Les écus centaine à centaine ;
Je le croi bien :

Mais que l'héritier plus habile,
Ne les dépense mille à mille ; REGN
Je n'en crois rien.

Qu'en public plus qu'un autre un Médecin éclate,
and il ſçait mieux citer Galien, Hyppocrate ;
Je le crois bien :
is qu'il ſoit dans ſon art plus expert, plus habile,
le deuil plus qu'un autre il n'a rempli la Ville ;
Je n'en crois rien.

Que le Clergé chaque jour à la Meſſe,
Autour du Roi dévotement s'empreſſe ;
Je le crois bien :
Mais qu'il ne ſonge au Bénéfice
Autant ou plus qu'au Sacrifice ;
Je n'en crois rien.

Que bien ſouvent un pere de famille
Tarde à donner un époux à ſa fille ;
Je le crois bien :
Mais que bien-tôt, s'il la fait trop attendre,
Elle n'ait ſoin de lui donner un gendre ;
Je n'en crois rien.

Que Doris ſemble morte aux plaiſirs, à la joye,
ue ſon Directeur ſoit le ſeul qui la voye ;
Je le crois bien :
Mais que ces ſortes de retraites

REGNIER.

Ne donnent à gloſer aux malins interprêtes ;
Je n'en crois rien.

Qu'il ſe trouve une femme inſigne en pruderie,
Qui ne voudroit pour rien faire galanterie ;
Je le crois bien :
Mais que quelquefois cette Prude
Ne trouve ſon métier bien rude ;
Je n'en crois rien.

Qu'Iris, quand on lui dit qu'on l'aime,
En témoigne un chagrin extrême ;
Je le crois bien :
Mais qu'Iris ne fût pas ravie
D'avoir même chagrin tous les jours de ſa vie ;
Je n'en crois rien.

Qu'aux Beautez jeunes & fleuries
Tout devienne agrément juſqu'aux minauderies ;
Je le crois bien :
Mais que quand dans leurs yeux la jeuneſſe s'efface,
Ce qui fut agrément ne devienne grimace ;
Je n'en crois rien.

Qu'on voye ici ſur le beau teint des Belles
Briller l'éclat de mille fleurs nouvelles ;
Je le crois bien :
Mais que ſouvent & leurs lis & leurs roſes
Ne ſoient des fleurs ſous la toilette écloſes ;
Je n'en crois rien.

Que le Samedi chez Clarice
La raiſon commande au caprice ; REGNIER.
Je le crois bien :
Mais qu'à coup ſûr, dès le Dimanche,
Le caprice n'ait ſa revanche ;
Je n'en crois rien.

L'Attelage.

LA Route de la Vie humaine
De mauvais pas eſt toute pleine.
Pour m'en tirer facilement,
Voici ce que je fais ; j'attelle
A cette voiture mortelle,
Que je conduis au monument,
La Juſtice premierement,
Qui marche toujours rondement,
Et la Charité ſans laquelle
Elle iroit moins légerement.
La vérité, l'Indépendance,
N'ayant qu'un ſimple & léger frein,
Sont au devant & vont bon train,
Loin du chemin de l'Opulence ;
A la volée eſt la Santé,
Qui jointe avec le Badinage,
Me fait franchir avec gayté,
Tous les mauvais pas du voyage.
Je n'aurai rien à deſirer
Ni du Sort, ni de la Nature,

GNIER.

Ne donnent à gloſer aux malins interprêtes ;
Je n'en crois rien.

Qu'il ſe trouve une femme inſigne en pruderie
Qui ne voudroit pour rien faire galanterie ;
Je le crois bien :
Mais que quelquefois cette Prude
Ne trouve ſon mêtier bien rude ;
Je n'en crois rien.

Qu'Iris, quand on lui dit qu'on l'aime,
En témoigne un chagrin extrême ;
Je le crois bien :
Mais qu'Iris ne fût pas ravie
D'avoir même chagrin tous les jours de ſa vie ;
Je n'en crois rien.

Qu'aux Beautez jeunes & fleuries
Tout devienne agrément juſqu'aux minauderies ;
Je le crois bien :
Mais que quand dans leurs yeux la jeuneſſe s'efface,
Ce qui fut agrément ne devienne grimace ;
Je n'en crois rien.

Qu'on voye ici ſur le beau teint des Belles
Briller l'éclat de mille fleurs nouvelles ;
Je le crois bien :
Mais que ſouvent & leurs lis & leurs roſes
Ne ſoient des fleurs ſous la toilette éclôſes ;
Je n'en crois rien.

Avec des gens de mérite & de ſens :
Mais il faut vivre avec tant d'autres gens, REGNIER
Qu'elle en devient ennuyeuſe & péſante.
Quant à paſſer du repos au réveil,
Puis ne rien faire, & redormir encore,
En attendant le retour de l'Aurore,
Autant vaudroit dormir d'un long ſommeil.
Le ſeul emploi qui reſte à la Vieilleſſe,
Emploi divin, c'eſt de vaquer ſans ceſſe
A louer Dieu : mais ne vaut-il pas mieux
L'aller louer, pur eſprit, dans les Cieux ?
Que fais-je donc maintenant ſur la terre,
Où les plaiſirs pour moi ne ſont plus faits ?
Où tant de maux au Mortels font la guerre ?
J'aſpire au Ciel où réſide la Paix ;
Où les plaiſirs, dont nous n'avons que l'ombre,
Toujours nouveaux, & ſans fin & ſans nombre,
Tiennent l'eſprit dans le raviſſement ;
Où l'on jouït de tout ce que l'on aime ;
Où dans le ſein de la Vérité même,
La ſoif du vrai s'étanche à tout moment.

EGLOGUE.

AMINTE, LICIDAS, DAPHNIS.

DAPHNIS.

SUR le bord d'un ruiſſeau, dont l'onde fraîche
& pure

EGNIER.

D'un valon ſolitaire entretient la verdure,
Aminte & Licidas, en gardant leurs troupeaux,
Accordoient leur muſette au murmure des eaux.
Ils aimoient ardemment deux Bergeres charmantes,
Et pour en célébrer les graces différentes,
Ils s'étoient défiez à qui le mieux des deux
Chanteroit dans ſes vers la gloire de ſes feux.
Quand le ſage Daphnis, qui ſçavoit quelle flamme
L'amour depuis long tems allumoit dans leur ame,
Aux troupeaux des Bergers ayant joint ſon troupeau,
Vint s'aſſeoir auprès d'eux ſur le bord du ruiſſeau.
Entr'eux au même inſtant le défi recommence:
Et dès qu'il eut fait voir qu'il leur prêtoit ſilence,
Aminte le premier, en l'honneur de ſes fers,
Plein d'un noble tranſport, commença par ces Vers.

AMINTE.

Il n'eſt rien de pareil à l'Objet que j'adore,
Et des bords du Couchant au lever de l'Aurore,
Du Nord juſqu'au Midi, le céleſte flambeau,
Le Soleil qui voit tout, ne voit rien de ſi beau.

LICIDAS.

Il n'eſt rien de pareil à celle qui m'enchante;
Elle ſeule eſt aimable, elle ſeule eſt charmante;
Et l'œil de l'Univers, le bel aſtre du jour,

Qui ſi noirs, ſi beaux,
Flottoient par anneaux,
Juſqu'à la ceinture ?
Qu'eſt-ce enfin que j'ai
De tout l'équipage
Du jeune & bel âge ?
Tout a pris congé
Pour un long voyage,
Et me dit qu'il faut
M'apprêter bien-tôt
A plier bagage.
A la vérité,
Ce n'eſt pas la traite
Dont je m'inquiéte :
Bien ou mal monté,
Elle eſt bien-tôt faite ;
L'important de tout
C'eſt le gîte au bout.

REGNIER.

Des avantages de la Vieilleſſe.

APRE'S le printems gracieux
De la jeuneſſe aimable & vive,
J'ai paſſé dans la vie active
De l'âge mûr & ſérieux ;
Et maintenant, devenu vieux,
J'employe une vieilleſſe oiſive,
A jouir des fruits précieux

REGNIER.

De ma raiſon que j
Plaiſirs des cœurs
Plaiſirs vifs délici
De la belle & vain
Vous ne valez pas
De tranquillité, d
Que goûte une fai
Qui n'a ni crainte

A quoi l'on doit aſpirer

QU'AI-JE à préſent
A voir lever & couch
Je l'ai tant vû ſortir
Je l'ai tant vû s'y plo
Que quelque grand, &
Que ſoit toujours un
Il n'a plus rien déſorn
Il me faudroit un Op
Ai-je à jouir des plai
Le tems n'eſt plus des
Le tems n'eſt plus des
Depuis long tems tou
Ai-je à percer & les
Le verre en main, e
L'âge où je ſuis n'eſt
Au Dieu du vin, qu
Malgré douze ans aj
Je trouverois la vie

Deux Serins d'un plumage & d'un chant merveilleux : REGNIE
De ſi loin que Philis par leur nom les appelle,
Ils viennent à ſa voix en trémouſſant de l'aîle ;
Ils volent ſur ſa tête, ils volent ſur ſon ſein,
Ils boivent dans ſa bouche, & mangent dans ſa main.

AMINTE.

Je n'oſe rien offrir à la belle Climene ;
Climene, noble & fiere, a les préſens en haine :
Mais l'ingrate ſurtout rebute avec rigueur
Celui qu'à tout moment je lui fais de mon cœur.

LICIDAS.

Philis m'a dit cent fois, de mon amour touchée,
A vos jours, à vos feux ma vie eſt attachée.
J'aimerai, je vivrai, puiſqu'un ſort bienheureux
Rend ſi chers à Philis & mes jours & mes feux.

AMINTE.

La beauté de Climene à l'aimer me convie ;
Sa rigueur me contraint d'abandonner la vie.
J'aimerai, je mourrai, puiſque le même ſort,
Qui m'engage à l'amour, me condamne à la mort.

LICIDAS.

Philis a les yeux noirs, doux, brillans, pleins de flamme ;

EGNIER.

D'un valon ſolitaire entretient la verdure,
Aminte & Licidas, en gardant leurs troupeaux,
Accordoient leur muſette au murmure des eaux.
Ils aimoient ardemment deux Bergeres charmantes
Et pour en célébrer les graces différentes,
Ils s'étoient défiez à qui le mieux des deux
Chanteroit dans ſes vers la gloire de ſes feux.
Quand le ſage Daphnis, qui ſçavoit quelle flamme
L'amour depuis long tems allumoit dans leur ame,
Aux troupeaux des Bergers ayant joint ſon troupeau,
Vint s'aſſeoir auprès d'eux ſur le bord du ruiſſeau.
Entr'eux au même inſtant le défi recommence:
Et dès qu'il eut fait voir qu'il leur prêtoit ſilence,
Aminte le premier, en l'honneur de ſes fers,
Plein d'un noble tranſport, commença par ces Vers.

AMINTE.

Il n'eſt rien de pareil à l'Objet que j'adore,
Et des bords du Couchant au lever de l'Aurore,
Du Nord juſqu'au Midi, le céleſte flambeau,
Le Soleil qui voit tout, ne voit rien de ſi beau.

LICIDAS.

Il n'eſt rien de pareil à celle qui m'enchante;
Elle ſeule eſt aimable, elle ſeule eſt charmante;
Et l'œil de l'Univers, le bel aſtre du jour,

lévres de Climene admirez la couleur,
eu de la grenade eſt moins vif que le leur. REGN

LICIDAS.

itre jour ma Philis danſoit dans la prairie ;
tout ſous ſes beaux pas l'herbe devint fleurie ;
troupeau qui paiſſoit oublia de manger,
l'amour les Sylvains penſerent enrager. *

AMINTE.

itre jour dans un bois la charmante Climene,
intoit une chanſon du vieux Paſteur Silene ;
ruiſſeau qui bruyoit ſur de petits cailloux,
ila dans ce moment d'un murmure plus doux ;
Roſſignols perchez ſous les tendres feuillages,
ateux d'être vaincus ceſſerent leurs ramages ;
r devint plus ſerein, & les plus doux Zéphirs,
r mieux ouir ſa voix, retinrent leurs ſoupirs.

LICIDAS.

ind d'un lin mol & doux chargé ſur ſa quenouille,
lis entre ſes doigts tord la blonde dépouille,
:mble que le lin en devienne plus beau,
ju'il s'aille ranger de lui-même au fuſeau.

AMINTE.

mene aime des fleurs l'agréable mélange ;
:'eſt avec tant d'art que ſa main les arrange,

GNIER. Qu'on diroit que les lis, les œillets, les jaſmins
En deviennent plus beaux en paſſant par ſes mains.

LICIDAS.

Philis ſçait manier & la laine & la ſoye,
Et c'eſt avec tant d'art que ſa main les employe,
Qu'on diroit qu'à l'ouvrage elle-même autrefois
Minerve ait pris plaiſir de lui former les doigts.

AMINTE.

Minerve & les neuf Sœurs ont élevé Climene,
Et ne l'ont pas bornée à la ſoye, à la laine.
Leur art n'enſeigne rien aux plus ſçavans eſprits,
Qu'il ne l'ait à Climene également appris.
Elle ſçait de quel ſang chaque fleur on vit naître,
Quel Dieu, quel accident changea leur premier être,
D'où naiſſent les Autans qui gâtent les vergers,
D'où naiſſent les Zéphirs qui plaiſent aux Bergers,
D'où la brillante Iris, avec ſon arc d'opale,
Emprunte les couleurs qu'à nos yeux elle étale,
D'où ſe forme la pluye, & ce qui groſſit l'air,
La cauſe du tonnerre, & celle de l'éclair :
Elle connoît enfin de la Sœur & du Frere
Les divers changemens & la courſe légere ;
Mais elle ignore, hélas ! le pouvoir de l'Amour.
Puiſſent faire mes ſoins qu'elle l'apprenne un jour!

LICIDAS.

Graces à la fortune à mes vœux complaiſante,
Ma Philis en amour eſt un peu plus ſçavante ;

Son eſprit, je l'avouë, encor peu curieux,
N'a jamais pénétré dans les ſecrets des Cieux : REGNI.
Mais auſſi qu'à jamais la belle les ignore,
Pourvû qu'elle connoiſſe à quel point je l'adore,
Qu'elle ſçache m'aimer & répondre à mes feux ;
Elle eſt aſſez ſçavante, & je ſuis trop heureux..

DAPHNIS.

Vous avez l'un & l'autre, avec même avantage,
Célébré dans vos Vers, votre illuſtre eſclavage.
Que toujours Licidas, des mêmes traits percé,
Béniſſe le pouvoir des yeux qui l'ont bleſſé..
Que le fidéle Aminte aime toujours Climene,
Jamais plus digne objet ne peut cauſer ſa peine ;
Et quand un feu ſi beau brûle une fois un cœur,
Rien n'a droit que la mort d'en éteindre l'ardeur.
Mais, Bergers, ſi l'amour qui tous deux vous enflamme,
A quelque autre penſer ſouffre place en votre ame,
Juſques au grand LOUIS élevez votre voix,
Et ne l'employez plus qu'à chanter ſes exploits.
C'eſt lui qui dans nos champs, dont le Ciel l'a fait maître,
Fait que ſans peur des loups nos troupeaux peuvent paître,
Et qui par mille ſoins & par mille bienfaits,
Ramene en nos hameaux l'abondance & la paix.
Jeune, ſage, vaillant, ſur les traces d'Alcide,

Il marche d'un pas ferme, & d'un cœur intrépide;
REGNIER. D'Alcide, qui jadis dans nos champs, dans nos bois,
Aux Bergers de ſon tems fit révérer ſes loix.
De cent monſtres cruels qui nous faiſoient la guerre,
On l'a vû comme lui délivrer notre terre,
On le voit comme lui, par des travaux ſans fin,
A l'immortalité s'applanir le chemin.
Maître de toute choſe & maître de lui-même,
La gloire eſt de ſon cœur la paſſion ſuprême;
La gloire eſt de ſes vœux le principal objet,
Et de vos Vers pour lui ſera l'ample ſujet.
Quelques lauriers pourtant que votre main lui cueille,
De myrthes amoureux mêlez-y quelque feuille;
L'ardeur dont pour la gloire il brûle nuit & jour,
Ne rend pas ſon grand cœur ennemi de l'amour.
Ainſi parla Daphnis. Les Bergers ſe leverent;
Et chaſſant leurs troupeaux, au hameau retournerent.

A M. l'Evêque de Meaux, lorſqu'il étoit Précepteur de Monſeigneur le Dauphin, Fils unique de LOUIS XIV.

ILLUSTRE & grand Prélat, dont la rare éloquence
Et le profond ſçavoir font honneur à la France,
Et dont un grand Monarque a voulu faire choix,
Pour apprendre à ſon Fils ce qui fait les grands Rois;

Quoique très-éclairé dans ce haut miniſtere,
Recevez les avis que vous donne un Confrere ; REGNIER
Et ſongez que tout homme en un poſte pareil,
Quelque habile qu'il ſoit, a beſoin de conſeil.
Pour inſtruire le Prince & former ſon enfance
A toutes les vertus dignes de ſa Naiſſance,
Vous feuilletez les Grecs, vous liſez les Romains,
Et leurs doctes écrits ſont toujours dans vos mains ;
Soit que l'aſtre du jour répande ſa lumiere,
Soit que la Lune au Ciel fourniſſe ſa carriere,
Sur les Livres colé, vous tâchez, en tout tems,
D'y chercher au DAUPHIN de grands enſeignemens.
Mais pourquoi, ſans beſoin, vous donner tant de peine,
Et prendre des détours d'une ſi longue haleine ?
Dans la noble carriere, où ſous vos yeux il court,
Je vous ouvre un chemin & plus ſûr & plus court.
Pour inſtruire le Fils, étudiez le Pere ;
Propoſez-lui ſans ceſſe un ſi grand exemplaire * ;
Et quel autre pourroit le mieux former jamais
Aux vertus de la Guerre, aux vertus de la Paix ?
De ſes vaillans Héros quoi que la Grece chante,
De ſes fameux enfans quoi que Rome nous vante,
Et de quelque vertu qu'enfin l'Antiquité
Ait pû laiſſer l'exemple à la poſtérité ;
Trouveriez-vous pour lui d'aſſez parfaits modeles
Dans le Vainqueur de Monde, ou dans celui d'Arbelles,

EGNIER.

Ou dans les plus grands Rois, dont les faits éclatans
Ont garanti les noms de l'outrage du tems ?
Pour le Fils de LOUIS, pour celui qui doit être,
Après le Grand LOUIS, de l'Univers le Maître ;
Il n'eſt point de modéle aſſez noble, aſſez grand ;
Que LOUIS juſte, bon, libéral, conquérant,
Grave dans les Conſeils, profond, impénétrable,
Dans ſes juſtes deſſeins toujours inébranlable,
Doux envers ſes Sujets, fier à ſes ennemis,
Doux encore envers eux, dès qu'il les voit ſoumis ;
Magnifique en préſens, en palais, en ſpectacles,
Conſtant à ſurmonter toute ſorte d'obſtacles,
Amateur des beaux Arts, du Sçavoir protecteur,
Et de l'Art militaire ardent reſtaurateur.
Par ſon exemple ſeul, mieux que par mille exemples
Il ſçaura protéger la ſainteté des Temples ;
Il ſçaura ſoutenir & ſes droits & ſon rang,
Contraindre ſes Sujets à ménager leur ſang,
Rendre à ſes Alliez, à l'ombre de ſes armes,
Leurs Etats affermis contre toutes allarmes,
Elever le mérite aux emplois ſignalez,
Se choiſir prudemment des ſerviteurs zélez,
Entretenir toujours dans le ſein de la France
Une tranquille paix, une heureuſe abondance ;
Faire craindre partout la majeſté des loix,
Et ſeul d'un vaſte Etat ſoutenir tout le poids.
Du Monarque ſurtout propoſez-lui ſans ceſſe
La bonté, la douceur, la profonde ſageſſe :

Son eſprit, je l'avouë, encor peu curieux,
N'a jamais pénétré dans les ſecrets des Cieux : REGNI
Mais auſſi qu'à jamais la belle les ignore,
Pourvû qu'elle connoiſſe à quel point je l'adore,
Qu'elle ſçache m'aimer & répondre à mes feux ;
Elle eſt aſſez ſçavante, & je ſuis trop heureux.

DAPHNIS.

Vous avez l'un & l'autre, avec même avantage,
Célébré dans vos Vers, votre illuſtre eſclavage.
Que toujours Licidas, des mêmes traits percé,
Béniſſe le pouvoir des yeux qui l'ont bleſſé.
Que le fidéle Aminte aime toujours Climene,
Jamais plus digne objet ne peut cauſer ſa peine ;
Et quand un feu ſi beau brûle une fois un cœur,
Rien n'a droit que la mort d'en éteindre l'ardeur.
Mais, Bergers, ſi l'amour qui tous deux vous enflamme,
A quelque autre penſer ſouffre place en votre ame,
Juſques au grand LOUIS élevez votre voix,
Et ne l'employez plus qu'à chanter ſes exploits.
C'eſt lui qui dans nos champs, dont le Ciel l'a fait maître,
Fait que ſans peur des loups nos troupeaux peuvent paître,
Et qui par mille ſoins & par mille bienfaits,
Ramene en nos hameaux l'abondance & la paix.
Jeune, ſage, vaillant, ſur les traces d'Alcide,

Lorſque Jaſon, vaillant, plein d'une noble ardeur,
Jaſon. Trouve tout poſſible au-deſſous de ſon cœur;
Jaſon-il vaut Louis ſous la ville fameuſe,
Qui prit autrefois nom du trajet de la Meuſe;
Montre-t-il la prudence & ſes ſoins glorieux
A conduire un grand ſiege, a tout voir par ſes yeux;
Peint-on un vrai Prince, actif, infatigable,
Vigilant, intrépide, humain, facile, aimable;
Tel enfin que les Dieux en tout tems l'ont trouvé,
Et tel que l'Univers l'a cent fois éprouvé.
Dans ce vaſte tableau, ſi quelque Critique
Cherche à voir ſi le Peintre a quelque point ſi s'expoſe;
Qu'il ſonge, peut-être, il en ſçait quelque choſe,
Qu'il ne parle pas, par folie & par facilité;
Qu'il ſuive votre exemple, l'Etat, la vérité.
Puiſque le ſentiment, votre emploi vous l'ordonne,
Que le grand Roi ne doit pas expoſer ſa perſonne:
Le Peintre a-t-il tort, oſera blâmer Louis;
N'épargnera pas le Pere en préſence du Fils;
Et n'aura-t-il enfin aucune choſe à faire,
Pour corriger le Fils du ſeul défaut du Pere.
Le Traité de cette ſorte aux devoirs d'un grand Roi,
Deſtiné pour donner à l'Univers la loi,
Il ſçaura quel chemin peut conduire à la gloire,
Lorſque du grand Louis il ſçaura bien l'hiſtoire.

ADUCTION DE LA SCENE DU PASTOR FIDO, REGNII

Care Selve beate.

HEUREUX séjour de l'innocence,
Sombres & solitaires bois,
régne le repos, le calme & le silence,
Qu'avec plaisir je vous revois !
Si tel étoit l'ordre suprême,
Que je pusse vivre à moi-même
En quel lieu j'aimerois le mieux,
ie changerois pas vos paisibles ombrages
Contre les bienheureux bocages
Habitez par les demi-Dieux.
Les biens que la Fortune étale,
Sont plutôt des maux que des biens ;
ins des présens du Sort, que de pompeux liens
D'une servitude fatale.
Plus les Dieux en ont accordé,
ins on jouit des dons de leur main libérale ;
Et par une erreur générale,
les possede moins qu'on n'en est possedé.
Dans la belle saison de l'âge
Que sert à la félicité
: illustre naissance, une rare beauté !
Que sert la gloire d'être sage !
e sert un grand domaine, un fertile héritage !
Et que sert d'avoir à souhait
us les biens que le Sort peut donner en partage,

REGNIER.

Si le cœur n'eſt pas ſatisfait !
Heureuſe une Bergere aimable,
Qui n'a pour couvrir ſon beau corps,
Qu'une étoffe, à peine capable
D'en cacher aux yeux les tréſors !
Pauvre de tous les biens dont la Fortune ordonne,
Mais riche de tous ceux que la Nature donne,
Elle a tout, ſans poſſeder rien ;
Nul vain déſir ne la tourmente ;
Et ſans s'appercevoir qu'elle manque de bien,
Elle vit pauvre, mais contente.
Des dons de la Terre & du Ciel
Elle entretient les dons de la ſage Nature,
Elle vit de lait & de miel,
Elle ſe rafraîchit & ſe lave d'eau pure ;
Et la ſource qui ſert à la déſalterer,
La conſeille aux beaux jours de fête,
Quand d'un chapeau de fleurs voulant parer ſa tête,
Au lever du Soleil elle va s'y mirer.
Qu'il tonne, qu'il grêle, qu'il vente,
Elle n'y prend nul interêt.
Tout l'accommode, tout lui plaît ;
Elle vit pauvre, mais contente.
Elle n'a qu'un ſoin ſeulement,
Soin délicieux & charmant,
Exempt de trouble & de contrainte ;
Tandis que ſes moutons, dans la plaine écartez ;
Sous la garde des chiens paiſſent l'herbe ſans crainte,

Son

Son Amant eſt à ſes côtez,
. lui parle des maux dont il reſſent l'atteinte ; REGNI
Et pendant qu'il lui fait ſa plainte,
: tient ſes beaux yeux ſur les ſiens arrêtez,
n'eſt point un Amant qu'ait deſtiné pour elle
La dure autorité des loix ;
C'eſt un Amant tendre & fidelle,
Dont elle & l'Amour ont fait choix.
is deux ſous un ormeau, confident de leur flamme,
Ils paſſent les jours à s'aimer ;
e feu dans les yeux, la tendreſſe dans l'ame,
goûtent des plaiſirs qu'on ne peut exprimer.
Il ne lui dit rien qu'il ne ſente ;
: lui laiſſe voir juſqu'au fond de ſon cœur ;
n ne trouble jamais leur mutuelle ardeur ;
Elle vit pauvre, mais contente.
O cent & cent fois heureux ſort,
Que vous êtes digne d'envie !
O ſimple & bienheureuſe vie,
Toute autre vie eſt une mort !

Sur les Miniſtres.

ÇAVOIR à chaque choſe impoſer ſon vrai nom,
N'appartient qu'au Sage, dit-on.
Cependant c'eſt la multitude,
C'eſt-à-dire ce ſont les fous,
Qui les ont preſque impoſé tous.

Que par un ſentier âpre & rude,
Où l'on ne ſe maintient que par la ſervitude,
Et d'où preſque toujours on eſt précipité.
Tant qu'on demeure en place, une foule in
tune,
Qui d'un homme élevé ſuit toujours la fortu
Le garde preſque à vûë en tout tems, en tous l
Il ne reſpire l'air qu'au travers de la preſſe,
Qui s'ouvre & ſe reſſerre au tour de lui ſans
En vain actif, laborieux,
Il ne s'accorde pas un moment de relâche;
Il ſuccombe le jour ſous le poids de ſa tâche
Et la nuit le ſommeil ſe refuſe à ſes yeux.
Le Public cependant, ſans garder de meſure,
Exerce à tout propos la plus aigre cenſure
Sur les évenemens divers,
Jugeant de tout à l'avanture,
Et le plus ſouvent de travers.
C'eſt toujours au hazard, jamais au ſçavoir f

Comment s'aveugle-t'on aſſez
Pour eſtimer heureux ceux qu'on y voit placez ? REGN

EPITRE MORALE.

En vers de nouvelle meſure.

VOUS êtes, TIMANDRE, en inquiétude
A quoi je m'occupe en ma ſolitude :
J'y goûte en repos l'innocent plaiſir,
Que donne un heureux & profond loiſir ;
Et l'employant tout à me rendre ſage,
Je tâche d'en faire un utile uſage.
Pour y parvenir je lis & relis
Des Romains, des Grecs, les ſages écrits :
Je vois dans leurs vers comme dans leur proſe,
Ce que chacun d'eux croit ſur chaque choſe ;
Et quand, plein d'ardeur pour la vérité,
J'ai ſur leurs écrits long tems médité ;
Et qu'enfin je ſens que las de ſa tâche,
L'eſprit a beſoin de quelque relâche,
Je quitte l'étude, & j'erre ſans choix,
Tantôt dans les prez, tantôt dans les bois.
Au pied de mes murs, vers l'endroit que dore
De ſes premiers feux la naiſſante Aurore,
Juſques vers l'endroit que vont éclairant
Les derniers rayons du Soleil mourant,
S'étend un côteau qui partout préſente
Un ombrage frais, une douce pente.

EGNIER.

C'eſt-là, plus ſouvent qu'en nulle autre part,
Que je me promene au gré du hazard ;
Et qu'en liberté je rends & j'attire
L'air tranquille & pur que l'on y reſpire,
Tandis qu'à mes yeux cent objets offerts,
Peignent à la fois cent tableaux divers.
Le chant des oiſeaux, le cours d'une eau vive,
Des noires fourmis la famille active,
Une ſauterelle, un ver, un grillon,
Le vol d'une mouche, ou d'un papillon,
Une herbe, un épi qu'en rêvant j'arrache ;
Tout m'amuſe alors, ſans que rien m'attache,
Ni que mon eſprit, ailleurs diſſipé,
En aucune ſorte en ſoit occupé ;
Mais tel qu'un oiſeau dreſſé pour la chaſſe,
Des airs tout à coup fend le vague eſpace,
Se plaît quelque tems à prendre l'eſſor,
Puis vient au reclame, & rechaſſe encor :
Tel ayant fini ſa courſe incertaine,
Mon eſprit diſtrait vers moi ſe ramene ;
Et d'objet en autre alors m'élevant,
Sur les grands ſujets je m'en vais rêvant.
Je regarde en gros toute la Nature ;
J'en obſerve l'ordre & l'architecture,
Et cherche à ſçavoir quels ſecrets reſſorts
Font mouvoir ſi juſte un ſi vaſte corps.
De l'air & du feu, de l'eau, de la terre
L'éternelle paix, l'éternelle guerre ;

Son Amant eſt à ſes côtez,
Qui lui parle des maux dont il reſſent l'atteinte ;
Et pendant qu'il lui fait ſa plainte,
Elle tient ſes beaux yeux ſur les ſiens arrêtez,
Ce n'eſt point un Amant qu'ait deſtiné pour elle
La dure autorité des loix ;
C'eſt un Amant tendre & fidelle,
Dont elle & l'Amour ont fait choix.
Tous deux ſous un ormeau, confident de leur flamme,
Ils paſſent les jours à s'aimer ;
Et le feu dans les yeux, la tendreſſe dans l'ame,
Ils goûtent des plaiſirs qu'on ne peut exprimer.
Il ne lui dit rien qu'il ne ſente ;
Elle lui laiſſe voir juſqu'au fond de ſon cœur ;
Rien ne trouble jamais leur mutuelle ardeur ;
Elle vit pauvre, mais contente.
O cent & cent fois heureux ſort,
Que vous êtes digne d'envie !
O ſimple & bienheureuſe vie,
Toute autre vie eſt une mort !

Sur les Miniſtres.

SÇAVOIR à chaque choſe impoſer ſon vrai nom,
N'appartient qu'au Sage, dit-on.
Cependant c'eſt la multitude,
C'eſt-à-dire ce ſont les fous,
Qui les ont preſque impoſé tous.

REGNIER. Conſervent, quand l'âge a leur poil blanchi,
De l'hyver des ans l'eſprit affranchi.
Le reſte paîtri d'argile groſſiere,
Tout entier vieillit avec la matiere;
Et n'a pour partage en un corps caſſé,
Qu'une raiſon trouble, un eſprit glacé.
Les ſens affoiblis, les forces uſées,
Les veines que l'âge a preſque épuiſées,
Les muſcles tremblans, les nerfs ſans chaleur,
Sont de l'homme alors le moindre malheur.
Alors aux déſirs qui le dévorerent,
Et qui nuit & jour ſon repos troublerent,
La crainte ſuccede, & plus que jamais
Il eſt nuit & jour ſans repos ni paix.
La mort qu'à toute heure il croit voir préſente
Lui remplit l'eſprit, d'horreur, d'épouvante.
Mais quoi qu'il redoute après le trépas,
Content de trembler, il n'y pourvoit pas.
Voilà quel eſt l'homme, & comment ſans ceſſ
Le déſir l'agite, ou la peur le preſſe:
Heureux qui pourroit ſe régler ſi bien,
Qu'il ne déſirât ni ne craignît rien!
Mais parce qu'en vain l'humaine foibleſſe,
Voudroit parvenir à tant de ſageſſe,
Je tâche du moins de former mon cœur
A ne rien vouloir avec trop d'ardeur;
Je tâche d'ôter le maſque & la feinte
Aux objets trompeurs qui font notre crainte

Et je m'étudie à me rendre heureux,
Moins en rempliſſant qu'en bornant mes vœux. REGNIER
Enfin plein d'ardeur d'apprendre à bien vivre,
De ſçavoir que fuir, de ſçavoir que ſuivre;
Je m'applique tout à régler mes mœurs,
A me bien guérir de toutes erreurs,
Et me rendre l'ame innocente & ferme,
Pour ne craindre rien à mon dernier terme.
Mais quoi? ſi l'on trouve en toute ſaiſon
Si peu de reſſource en notre raiſon;
Si le plus ſouvent on rencontre en elle
Un appui mal ſûr, un aide infidelle;
Que fais-je en formant un pareil deſſein,
Qu'un projet frivole, ou qu'un ſonge vain?
C'eſt au Ciel, Timandre, au Ciel que réſide
La paix, la ſageſſe & le bien ſolide;
Et c'eſt vers le Ciel que pour être heureux,
L'homme doit tourner ſon cœur & ſes vœux.

ODES.

Sur le Mariage.

De votre tendreſſe trompée,
Ceſſez de plaindre le malheur;
C'eſt trop avoir l'ame occupée
D'une trop frivole douleur.

A l'heureux Epoux de Sylvie
Vous portez envie aujourd'hui;

Et ce sera demain à lui
A vous devoir porter envie.

Sous le joug l'hymen l'a rangé,
Et de vos amours l'a fait maître :
Mais de tous deux bien-tôt, peut-être,
Par l'hymen vous serez vengé.

Quand une fille, déja grande,
Commence à sentir ce qu'elle est ;
C'est un mari qu'elle demande,
Et le meilleur, c'est le plus prêt.

Dans les premiers tems, il lui semble
Que les Cieux sont pour elle ouverts :
Vient-on à se brouiller ensemble ?
Elle se croit dans les Enfers.

Lui, qui d'abord sans retenuë
S'abandonnoit à ses désirs,
Trouve aussi qu'à la continuë,
L'hymen a de fades plaisirs.

De part & d'autre, dans la suite,
On perd le goût & la raison ;
Et par l'humeur, par la conduite,
L'un verse à l'autre du poison.

C'est un combat à toute outrance,
Qu'un mariage malheureux ;

De victoire nulle eſpérance,
Que par la mort de l'un des deux.

Un hymen de tous points ſortable,
Eſt au contraire à déſirer ;
Et c'eſt un lot ineſtimable :
Mais il eſt encore à tirer.

Ainſi nul ne met à la Banque,
Qui ne ſe flatte de l'avoir ;
Mais comme on tire toujours blanque,
Quelqu'un doute du billet noir.

Quelque autre s'imagine encore
Que la boëte où les billets ſont,
Eſt comme celle de Pandore,
Où l'eſpérance étoit au fond.

Mais de ſa boëte infortunée
Sortit de maux un moindre eſſain,
Que la boëte de l'hyménée
N'en répand ſur le genre humain.

Tels que ſous un ciel triſte & ſombre,
Dans l'âpre ſaiſon des glaçons,
Sur la terre tombent ſans nombre
De neige les épais flocons :

Tels ſur les triſtes mariages
Tombent les chagrins, les dégoûts,

Regardez comme toutes deux
Leur mise dans un petit creux.
Et d'un brin d'herbe l'une couverte,
Voyez les autres accourir,
Qui semblent regreter la perte
De celle qui vient de mourir.

Voulez-vous voir, belle Climene,
L'objet du monde le plus beau,
Panchez-vous sur le bord de l'eau,
Vous pourrez vous y voir sans peine:
Toutefois en vous regardant,
Du beau chasseur qui s'aima tant
Redoutez le malheur insigne:
Son avanture me fait peur,
Quoique la terre soit indigne
D'avoir une si belle fleur.

Regardez vers cette avenuë,
Vous voyez que sensiblement,
Sans qu'on s'apperçoive comment,
La terre s'ouvre & se remuë.
Climene, qu'il est dangereux,
Quand on fait naître de beaux feux,
De se piquer d'être insensible!
Les Dieux aiment à se venger;
Ecoutez, & s'il est possible,
Apprenez à vous corriger.

Cette taupe qui va ſans ceſſe
Gratant la terre avec ſes mains,
Jadis chez des peuples lointains
Fut une très-belle Princeſſe.
Le Soleil dans le cours qu'il fait,
N'éclairoit rien de ſi parfait
Depuis l'Inde juſqu'à la Seine ;
Et tout ce qui vit ſes beaux yeux,
Devint la conquête certaine
De leurs charmes impérieux.

Mais entre tous ceux dont la flamme
Se ſignala juſqu'au tombeau,
Un Prince vaillant, jeune & beau,
L'adora de toute ſon ame.
Que ne fit-il point chaque jour
Pour lui témoigner ſon amour,
Et mériter d'être aimé d'elle ?
Mais ni ſon ſang, ni ſa valeur,
Ni ſon amour tendre & fidelle,
Ne purent lui toucher le cœur.

Fiere de ſa beauté ſuprême,
Et cruelle à tous ſes Amans,
Elle borna ſes ſentimens
A ne rien aimer qu'elle-même.
Cent fois pour éviter leurs yeux,
En des jardins délicieux
Elle chercha le frais & l'ombre ;

Et dans le ſéjour qu'elle y fit,
Les ſeuls Zéphirs furent du nombre
Des ſoupirans qu'elle y ſouffrit.

Là ſans aucune inquiétude
Des maux que cauſoient ſes rigueurs,
Parmi les arbres & les fleurs
Elle chercha la ſolitude.
Le jeune Prince cependant,
Conſumé d'un déſir ardent,
Paſſoit de cruelles journées;
Enfin réduit au déſeſpoir,
Et preſſé par ſes deſtinées,
Il voulut tenter de la voir.

Un jour qu'à l'ombre d'un bocage
Planté de myrthes amoureux,
Elle jouoit à mille jeux
Avec des filles de ſon âge;
Le Prince entre ſecretement,
(Car que ne peut point un Amant)
Se jette aux pieds de la cruelle;
Et déja tranſporté d'amour,
Il lui diſoit qu'éloigné d'elle
Il mouroit mille fois le jour.

Hé bien, meurs, répond l'inhumaine,
Avec un viſage indigné.
Alors le Prince infortuné

Sent qu'il perd la voix & l'haleine :
L'excès d'une juſte douleur
Lui glace le ſang dans le cœur ;
Il pâlit, il tombe, il expire ;
Et ſemble dire en expirant,
Qu'il bénit ſon cruel martyre,
Puiſqu'il peut la voir en mourant.

Une ſi funeſte avanture
Fit dans les prez ſécher les fleurs ;
Chaque myrthe en jetta des pleurs
A travers ſon écorce dure :
Le Ciel auparavant ſi pur,
S'envelopant d'un voile obſcur,
De douleur en verſa des larmes :
Elle ſeule, ſans s'altérer, *
Vaine du pouvoir de ſes charmes,
A ſes pieds le vit expirer.

Mais ſa cruelle indifférence
Pour un Amant mort à ſes yeux,
Provoque le courroux des Dieux,
Et ſollicite leur vengeance.
Alors tout d'un coup elle ſent
Qu'un effort ſecret & puiſſant
Lui ravit ſa forme premiere ;
Déſormais ſon corps ſe réduit
A moins d'eſpace & de matiere,
Et de ſes yeux le jour s'enfuit.

REGNI

REGNIER.

Ses yeux, dont la beauté funeſte
De tant de cœurs troubla la paix,
Ses yeux s'éteignent pour jamais,
Et nulle apparence n'en reſte.
L'habit qu'elle portoit alors,
S'attache partout ſur ſon corps,
Et partout en ſa peau ſe change;
Et tel qu'il fut de velours noir,
Avant ce changement étrange,
Tel on peut encore le voir.

C'eſt ainſi que les Dieux voulurent
Que cet outrage fût vengé;
Ses mains ſeules n'ont point changé,
Et ſont encor ce qu'elles furent.
On voit auſſi comme autrefois,
Que pour les jardins & les bois
Elle a toujours la même attache;
Mais par un ſecret mouvement,
Sous terre ſans ceſſe elle cache
La honte de ſon chagement.

Mais le Dieu viſible du monde,
Déja plus ſupportable aux yeux,
Dans un cercle plus ſpacieux
Etend ſa lumiere féconde:
Déja ſes courſiers lumineux
Sentent s'élever au tour d'eux
Les vapeurs de la mer voiſine.

Et les ſecouant de leur crin ;
Répandent ſur nous en bruine,
Le froid & dangereux ſerein.

RENI

Pour aller trouver ſon Amante
Avec plus de pompe & d'éclat,
D'or, de lumiere & d'incarnat
Il trace une route brillante.
La Nymphe dont il eſt charmé,
L'attend dans un bain parfumé,
Pour ſe rendre à ſes yeux plus belle :
Et par les heures depuis peu,
Elle a fait tirer devant elle
Un rideau de couleur de feu.

Admirez de quelle viteſſe
Il court vers le moite élément ;
Qu'il va bien de l'air d'un Amant,
Qui s'apperçoit que l'heure preſſe !
Ainſi le Dieu qui fait aimer,
Sçait également tout charmer,
L'air & le ciel, la terre & l'onde ;
Tout céde à ſes divins appas.
Voulez-vous être ſeule au monde,
Dont le cœur ne ſe rende pas ?

A M. Péliſſon.

Lorsqu'a la ſuite de la Cour,
Vous paſſez la nuit & le jour,

REGNIER.

Dans le bruit, dans l'inquiétude,
Et que négligeant les neuf Sœurs,
Vous êtes privé des douceurs
De la retraite & de l'étude;
Moi je goûte ici les plaisirs
Qu'on trouve dans la solitude,
Quand d'un esprit réglé l'on borne ses désirs.

Dans un lieu du bruit retiré,
Où, pour peu qu'on soit modéré,
On peut trouver que tout abonde;
Sans amour, sans ambition,
Exempt de toute passion,
Je jouis d'une paix profonde;
Et pour m'assurer le seul bien
Que l'on doit estimer au monde,
Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour rien.

Je compte pour rien les trésors
Que l'Inde étale sur ses bords
Aux vœux de l'avarice humaine;
Les grandeurs qui sont parmi vous,
Tant d'amans & tant de jaloux,
Je les compte pour chose vaine;
Et compte enfin pour un malheur,
Tout ce qu'on acquiert avec peine,
Qu'on possede en tremblant, qu'on perd avec douleur.

REGNIER.

Qui peut dire les ſoins cuiſans
Qui dévorent les Courtiſans,
Et quel noir chagrin les dévore;
Il peut dire combien de pleurs
L'Aurore verſe ſur les fleurs,
Quand le jour commence d'éclore:
Il peut compter les feux des cieux,
Les ſables du rivage More,
vertus de LOUIS, & ſes faits glorieux.

De mille déſirs agitez,
Du bonheur d'autrui tourmentez,
Jamais contens de la Fortune,
Ils n'ont ſur les effets divers
De ſes faveurs, de ſes revers,
Ni ſageſſe, ni force aucune; *
Et quand le Soleil ſort des flots,
Et quand il fait place à la Lune,
r eſprit inquiet n'a jamais de repos.

De peur de devenir comme eux,
D'un commerce ſi dangereux,
Songez, ACANTE, à vous défaire:
Mais j'ai tort; & ne ſçai-je pas
Combien vous faites peu de cas
De ce qui ſéduit le vulgaire.
Et que charmé du ſeul LOUIS,
Vous faites votre unique affaire
pprendre à nos neveux ſes exploits inouïs?

REGNIER.

Vous leur apprendrez les combats,
Par qui des Bataves ingrats
Il a remporté la victoire ;
Ils liront, pleins d'étonnement,
Contre l'Ibere & le Flamand
Combien il s'eſt acquis de gloire ;
Et des hauts faits d'un ſi grand Roi
Plus fidelle ſera l'hiſtoire,
Plus ils auront ſujet d'en ſoupçonner la foi.

Vous le peindrez aux tems futurs,
Foudroyant les ſuperbes murs,
Qui tirent leur nom de la Meuſe.
Ni tel le plus grand des Céſars,
Lorſqu'il renverſoit les remparts,
Dont l'Auvergne eſt encor fameuſe ;
Ni tel, lorſqu'aux murs Tyriens
Il portoit une guerre affreuſe,
N'étoit point Alexandre à la tête des ſiens.

Mais comment pourrez-vous jama
Avec d'aſſez fidelles traits,
Peindre ſa ſageſſe admirable,
Sa valeur, ſa noble fierté,
Sa conſtance, ſa fermeté.

Pour moi, j'ai tenté quelquefois
D'élever juſqu'à lui ma voix, RAISON
Et d'en dire ce que je penſe :
Mais inſtruit par mon vain effort,
Qu'à mon ſujet je faiſois tort,
Je céde à cette expérience ;
Et de peur de le ravaler,
J'admire & j'adore en ſilence
Vertus que ma voix ne ſçauroit égaler.

A la Raiſon.

RAYON céleſte, flamme pure,
Portion de la Divinité,
Dont le Maître de la Nature
Fit préſent à l'humanité :
Toi, qui nous fais ce que nous ſommes,
Toi, qui fais diſtinguer les hommes
Du reſte de tant d'animaux ;
Dont, ſans toi ſeule, le partage
Sur le nôtre auroit l'avantage
De plus de biens, de moins de maux.

Raiſon, toujours aimable & belle,
Et ſeule digne de charmer,
Seule, que la race mortelle
Devroit ſuivre & devroit aimer ;
C'eſt toi qui fais vivre tranquilles
Les Sociétez & les Villes ;
C'eſt toi qui formes leurs liens,

GNIER.

Et qui donnes des loix certaines
Pour faire moins ſentir les peines,
Pour faire mieux goûter les biens.

A ton aſpect épouvantée,
Diſparoît, comme une vapeur,
La troupe des maux enfantée
Par le vain démon de la peur:
Tu diſſipes, par ta préſence,
Tout ce que l'aveugle ignorance
Verſa d'erreurs dans nos eſprits:
Seule de tout tu vois la cauſe;
Seule tu ſçais à chaque choſe
Donner ſon véritable prix.
Rien de ce que la Terre enferme
Ne ſçauroit t'éblouir les yeux,
Toi qui, d'une paupiere ferme,
Portes tes regards juſqu'aux Cieux.
O Raiſon! ſeul bien véritable!
Raiſon, par qui l'homme eſt ſemblable
A l'Auteur même de ſon ſort!
Feu divin, lumiere de l'ame,
Fais luire en moi toujours ta flamme,
Eclaire-moi juſqu'à la mort.

Sur l'Ambition.

QUAND la jeuneſſe ardente & vaine
Commençoit d'allumer en vous

Ces feux ſi picquans & ſi doux,
Le charme des cœurs & la peine;
Alors plein de jeunes déſirs,
Vous ne connoiſſiez de plaiſirs
Que ceux qu'un tendre amour inſpire;
Et comptant le reſte pour rien,
Du ſujet de votre martyre
Vous faiſiez votre unique bien.

Un ſoin plus noble vous dégage
De votre longue paſſion;
Mais guéri par l'ambition,
Vous croyez être libre & ſage.
Vous l'êtes pourtant auſſi peu
Que quand vous étiez tout en feu
Pour l'objet de votre tendreſſe:
C'eſt toujours, ſous des noms divers,
Eſclavage, folie, yvreſſe;
Vous n'avez que changé de fers.

Pour ceux à qui de chaque choſe
La raiſon découvre le prix,
Et qui du ſeul vrai ſont épris
Sans qu'un faux éclat leur impoſe;
Les grandeurs que vous déſirez,
Les honneurs où vous aſpirez,
Sont un objet auſſi frivole
Que l'objet des vœux des enfans,

Un léger papillon qui vole,
Vous le paroiſſoit à vingt ans.

Qui ne rit de leur vaine joye,
Quand vers eux il vient à voler!
Qui ne rit de les voir brûler
Du déſir d'en faire leur proye!
Sans relâche ils courent après,
Et ſuivent ſon vol de ſi près,
Qu'ils portent les mains ſur ſes aîles:
Heureux qui peut avoir atteint
Sur la cime des fleurs nouvelles
L'inſecte de cent couleurs peint!

Ainſi dès l'âge le plus tendre
Tel eſt des hommes le deſtin,
Que leur état, à le bien prendre,
N'eſt qu'un tiſſu d'erreurs ſans fin.
Quoi que pour nous la raiſon tente,
Le plus ſouvent foible, impuiſſante,
Elle ne fait qu'un vain effort;
Et malades, toute la vie,
De crainte, d'eſpoir, ou d'envie,
Nous ne guériſſons qu'à la mort.

Contre les Impies.

Quel miracle en moi s'acheve!
Quel pouvoir prodigieux
Au deſſus de moi m'éleve;

Et me ravit dans les Cieux !
Déja, bien loin de la Terre, REGN
J'entends gronder le tonnerre
Dans le vague ſein des airs ;
Et déja, d'un vol rapide,
Je paſſe aux lieux où réſide
Le Maître de l'Univers.

De l'abîme de lumiere
Qui le ceint de toutes parts,
Il permet à ma paupiere
De ſoutenir ſes regards :
Il veut même que j'exprime,
D'une maniere ſublime,
Sa grandeur & ſon pouvoir.
Où ſont-ils les téméraires,
Qui combattent les Myſtéres
Qu'ils ne peuvent concevoir ?

Je vois le Seigneur lui-même
Dans toute ſa majeſté :
Je vois le pouvoir ſuprême
Dont tout autre eſt emprunté ;
La Sageſſe ſouveraine,
Qui de la Nature humaine
Fit le rachat précieux ;
Et l'adorable Génie
De qui l'amour infinie
Remplit la Terre & les Cieux.

De l'éternelle vengeance
Quels ſont les triſtes effets,
Lorſque l'humaine inſolence
L'irrite par ſes forfaits!
Au pied du Trône adorable,
Prête à frapper le coupable,
Elle tient le glaive en main;
Et pour tout réduire en cendre,
Un ſigne lui fait entendre
L'ordre du Dieu ſouverain.

Au même inſtant elle vole,
Et plus prompte qu'un éclair,
De l'un juſqu'à l'autre Pole,
Porte la flamme & le fer:
Par les villes qu'elle embraſe,
Et les têtes qu'elle écraſe
Elle venge le Très-Haut:
Apprends, impie, à connoître
Que l'Eternel eſt le Maître,
Et ſçait punir quand il faut.

Mais vous, dont l'ingratitude,
Contre le Ciel s'élevant,
Met aujourd'hui ſon étude
A nier le Dieu vivant;
Quand l'excès de votre crime
Vous plongera dans l'abîme
Où régne le déſeſpoir;

Alors vos coupables ames,
Du moins au milieu des flammes, REGNI
Confeſſeront ſon pouvoir.

Sur la Naiſſance de JESUS-CHRIST.

Nos deſtins vont changer de face :
Le Tout-puiſſant qui nous fait grace,
Ne nous regarde plus comme ſes ennemis.
Ciel, verſez la roſée, & vous féconde nuë,
L'heure bienheureuſe eſt venuë ;
Pleuvez enfin le Juſte à l'Univers promis.

Déja le Démon de la guerre
Eſt banni de toute la Terre,
Et laiſſe le champ libre à l'Ange de la paix.
Terre, ouvrez votre ſein, & hâtez-vous d'éclore
Celui que la Nature adore,
Et qui vient pour ſauver les hommes qu'il a faits.

Une origine criminelle
Infectoit la race mortelle,
Et le péché d'un ſeul paſſoit en chacun d'eux :
C'eſt ainſi que l'on voit un fleuve dans ſa courſe,
Trouble du limon de ſa ſource,
Juſques à l'Océan rouler ſes flots bourbeux.

Que ne peut un amour extrême !
Il peut tout, il peut d'un Dieu même
Faire un homme ſujet aux douleurs, à la mort :
Le Verbe ſe revêt de l'humaine miſére,

NIER.

Et dans le ſéjour qu'elle y fit,
Les ſeuls Zéphirs furent du nombre
Des ſoupirans qu'elle y ſouffrit.

Là ſans aucune inquiétude
Des maux que cauſoient ſes rigueurs,
Parmi les arbres & les fleurs
Elle chercha la ſolitude.
Le jeune Prince cependant,
Conſumé d'un déſir ardent,
Paſſoit de cruelles journées;
Enfin réduit au déſeſpoir,
Et preſſé par ſes deſtinées,
Il voulut tenter de la voir.

Un jour qu'à l'ombre d'un bocage
Planté de myrthes amoureux,
Elle jouoit à mille jeux
Avec des filles de ſon âge;
Le Prince entre ſecretement,
(Car que ne peut point un Amant)
Se jette aux pieds de la cruelle;
Et déja tranſporté d'amour,
Il lui diſoit qu'éloigné d'elle
Il mouroit mille fois le jour.

Hé bien, meurs, répond l'inhumaine,
Avec un viſage indigné.
Alors le Prince infortuné

Sent qu'il perd la voix & l'haleine :
L'excès d'une juſte douleur
Lui glace le ſang dans le cœur ;
Il pâlit, il tombe, il expire ;
Et ſemble dire en expirant,
Qu'il bénit ſon cruel martyre,
Puiſqu'il peut la voir en mourant. REGNIER

Une ſi funeſte avanture
Fit dans les prez ſécher les fleurs ;
Chaque myrthe en jetta des pleurs
A travers ſon écorce dure :
Le Ciel auparavant ſi pur,
S'envelopant d'un voile obſcur,
De douleur en verſa des larmes :
Elle ſeule, ſans s'altérer, *
Vaine du pouvoir de ſes charmes,
A ſes pieds le vit expirer.

Mais ſa cruelle indifférence
Pour un Amant mort à ſes yeux,
Provoque le courroux des Dieux,
Et ſollicite leur vengeance.
Alors tout d'un coup elle ſent
Qu'un effort ſecret & puiſſant
Lui ravit ſa forme premiere ;
Déſormais ſon corps ſe réduit
A moins d'eſpace & de matiere ;
Et de ſes yeux le jour s'enfuit.

REGNIER.

Ses yeux, dont la beauté funeſte
De tant de cœurs troubla la paix,
Ses yeux s'éteignent pour jamais,
Et nulle apparence n'en reſte.
L'habit qu'elle portoit alors,
S'attache partout ſur ſon corps,
Et partout en ſa peau ſe change;
Et tel qu'il fut de velours noir,
Avant ce changement étrange,
Tel on peut encore le voir.

C'eſt ainſi que les Dieux voulurent
Que cet outrage fût vengé;
Ses mains ſeules n'ont point changé,
Et ſont encor ce qu'elles furent.
On voit auſſi comme autrefois,
Que pour les jardins & les bois
Elle a toujours la même attache;
Mais par un ſecret mouvement,
Sous terre ſans ceſſe elle cache
La honte de ſon chagement.

Mais le Dieu viſible du monde,
Déja plus ſupportable aux yeux,
Dans un cercle plus ſpacieux
Etend ſa lumiere féconde:
Déja ſes courſiers lumineux
Sentent s'élever au tour d'eux
Les vapeurs de la mer voiſine;

Et les ſecouant de leur crin ;
Répandent ſur nous en bruine, REGNIE.
Le froid & dangereux ſerein.

Pour aller trouver ſon Amante
Avec plus de pompe & d'éclat,
D'or, de lumiere & d'incarnat
Il trace une route brillante.
La Nymphe dont il eſt charmé,
L'attend dans un bain parfumé,
Pour ſe rendre à ſes yeux plus belle :
Et par les heures depuis peu,
Elle a fait tirer devant elle
Un rideau de couleur de feu.

Admirez de quelle viteſſe
Il court vers le moite élément ;
Qu'il va bien de l'air d'un Amant,
Qui s'apperçoit que l'heure preſſe !
Ainſi le Dieu qui fait aimer,
Sçait également tout charmer,
L'air & le ciel, la terre & l'onde ;
Tout céde à ſes divins appas.
Voulez-vous être ſeule au monde,
Dont le cœur ne ſe rende pas ?

A M. Péliſſon.

Lorsqu'a la ſuite de la Cour,
Vous paſſez la nuit & le jour,

REGNIER.

Dans le bruit, dans l'inquiétude,
Et que négligeant les neuf Sœurs,
Vous êtes privé des douceurs
De la retraite & de l'étude ;
Moi je goûte ici les plaiſirs
Qu'on trouve dans la ſolitude,
Quand d'un eſprit réglé l'on borne ſes déſirs.

Dans un lieu du bruit retiré,
Où, pour peu qu'on ſoit modéré,
On peut trouver que tout abonde ;
Sans amour, ſans ambition,
Exempt de toute paſſion,
Je jouis d'une paix profonde ;
Et pour m'aſſurer le ſeul bien
Que l'on doit eſtimer au monde,
Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour ri

Je compte pour rien les tréſors
Que l'Inde étale ſur ſes bords
Aux vœux de l'avarice humaine ;
Les grandeurs qui ſont parmi vous,
Tant d'amans & tant de jaloux,
Je les compte pour choſe vaine ;

REGNIER.

Qui peut dire les ſoins cuiſans
Qui dévorent les Courtiſans,
Et quel noir chagrin les dévore;
Il peut dire combien de pleurs
L'Aurore verſe ſur les fleurs,
Quand le jour commence d'éclore:
Il peut compter les feux des cieux,
Les ſables du rivage More,
ertus de LOUIS, & ſes faits glorieux.

De mille déſirs agitez,
Du bonheur d'autrui tourmentez,
Jamais contens de la Fortune,
Ils n'ont ſur les effets divers
De ſes faveurs, de ſes revers,
Ni ſageſſe, ni force aucune; *
Et quand le Soleil ſort des flots,
Et quand il fait place à la Lune,
: eſprit inquiet n'a jamais de repos.

De peur de devenir comme eux,
D'un commerce ſi dangereux,
Songez, ACANTE, à vous défaire:
Mais j'ai tort; & ne ſçai-je pas
Combien vous faites peu de cas
De ce qui ſéduit le vulgaire.
Et que charmé du ſeul LOUIS,
Vous faites votre unique affaire
pprendre à nos neveux ſes exploits inouïs?

IGNIER.

Et qui donnes des loix certaines
Pour faire moins ſentir les peines,
Pour faire mieux goûter les biens.

A ton aſpect épouvantée,
Diſparoît, comme une vapeur,
La troupe des maux enfantée
Par le vain démon de la peur:
Tu diſſipes, par ta préſence,
Tout ce que l'aveugle ignorance
Verſa d'erreurs dans nos eſprits:
Seule de tout tu vois la cauſe;
Seule tu ſçais à chaque choſe
Donner ſon véritable prix.
Rien de ce que la Terre enferme
Ne ſçauroit t'éblouir les yeux,
Toi qui, d'une paupiere ferme,
Portes tes regards juſqu'aux Cieux.
O Raiſon! ſeul bien véritable!
Raiſon, par qui l'homme eſt ſemblable
A l'Auteur même de ſon ſort!
Feu divin, lumiere de l'ame,
Fais luire en moi toujours ta flamme,
Eclaire-moi juſqu'à la mort.

Sur l'Ambition.

QUAND la jeuneſſe ardente & vaine
Commençoit d'allumer en vous

Ces

Ces feux ſi picquans & ſi doux,
Le charme des cœurs & la peine;
Alors plein de jeunes déſirs,
Vous ne connoiſſiez de plaiſirs
Que ceux qu'un tendre amour inſpire;
Et comptant le reſte pour rien,
Du ſujet de votre martyre
Vous faiſiez votre unique bien.

Un ſoin plus noble vous dégage
De votre longue paſſion;
Mais guéri par l'ambition,
Vous croyez être libre & ſage.
Vous l'êtes pourtant auſſi peu
Que quand vous étiez tout en feu
Pour l'objet de votre tendreſſe:
C'eſt toujours, ſous des noms divers,
Eſclavage, folie, yvreſſe;
Vous n'avez que changé de fers.

Pour ceux à qui de chaque choſe
La raiſon découvre le prix,
Et qui du ſeul vrai ſont épris
Sans qu'un faux éclat leur impoſe;
Les grandeurs que vous déſirez,
Les honneurs où vous aſpirez,
Sont un objet auſſi frivole
Que l'objet des vœux des enfans,

Un léger papillon qui vole ;
Vous le paroiſſoit à vingt ans.

Qui ne rit de leur vaine joye,
Quand vers eux il vient à voler !
Qui ne rit de les voir brûler
Du déſir d'en faire leur proye !
Sans relâche ils courent après,
Et ſuivent ſon vol de ſi près,
Qu'ils portent les mains ſur ſes aîles :
Heureux qui peut avoir atteint
Sur la cime des fleurs nouvelles
L'inſecte de cent couleurs peint !

Ainſi dès l'âge le plus tendre
Tel eſt des hommes le deſtin,
Que leur état, à le bien prendre,
N'eſt qu'un tiſſu d'erreurs ſans fin.
Quoi que pour nous la raiſon tente,
Le plus ſouvent foible, impuiſſante,
Elle ne fait qu'un vain effort ;
Et malades, toute la vie,
De crainte, d'eſpoir, ou d'envie,
Nous ne guériſſons qu'à la mort.

Contre les Impies.

Quel miracle en moi s'acheve !
Quel pouvoir prodigieux
Au-deſſus de moi m'éleve ;

Et me ravit dans les Cieux !
Déja, bien loin de la Terre, REGI
J'entends gronder le tonnerre
Dans le vague ſein des airs ;
Et déja, d'un vol rapide,
Je paſſe aux lieux où réſide
Le Maître de l'Univers.

De l'abîme de lumiere
Qui le ceint de toutes parts,
Il permet à ma paupiere
De ſoutenir ſes regards :
Il veut même que j'exprime,
D'une maniere ſublime,
Sa grandeur & ſon pouvoir.
Où ſont-ils les téméraires,
Qui combattent les Myſtéres
Qu'ils ne peuvent concevoir ?

Je vois le Seigneur lui-même
Dans toute ſa majeſté :
Je vois le pouvoir ſuprême
Dont tout autre eſt emprunté ;
La Sageſſe ſouveraine,
Qui de la Nature humaine
Fit le rachat précieux ;
Et l'adorable Génie
De qui l'amour infinie
Remplit la Terre & les Cieux.

GNIER.

De l'éternelle vengeance
Quels ſont les triſtes effets,
Lorſque l'humaine inſolence
L'irrite par ſes forfaits!
Au pied du Trône adorable,
Prête à frapper le coupable,
Elle tient le glaive en main;
Et pour tout réduire en cendre,
Un ſigne lui fait entendre
L'ordre du Dieu ſouverain.

Au même inſtant elle vole,
Et plus prompte qu'un éclair,
De l'un juſqu'à l'autre Pole,
Porte la flamme & le fer:
Par les villes qu'elle embraſe,
Et les têtes qu'elle écraſe
Elle venge le Très-Haut:
Apprends, impie, à connoître
Que l'Eternel eſt le Maître,
Et ſçait punir quand il faut.

Mais vous, dont l'ingratitude,
Contre le Ciel s'élevant,
Met aujourd'hui ſon étude
A nier le Dieu vivant;
Quand l'excès de votre crime
Vous plongera dans l'abîme
Où régne le déſeſpoir;

Alors vos coupables ames,
Du moins au milieu des flammes, REGNIER
Confeſſeront ſon pouvoir.

Sur la Naiſſance de JESUS-CHRIST.

Nos deſtins vont changer de face :
Le Tout-puiſſant qui nous fait grace,
Ne nous regarde plus comme ſes ennemis.
Ciel, verſez la roſée, & vous féconde nuë,
L'heure bienheureuſe eſt venuë ;
Pleuvez enfin le Juſte à l'Univers promis.

Déja le Démon de la guerre
Eſt banni de toute la Terre ;
Et laiſſe le champ libre à l'Ange de la paix.
Terre, ouvrez votre ſein, & hâtez-vous d'éclore
Celui que la Nature adore,
Et qui vient pour ſauver les hommes qu'il a faits.

Une origine criminelle
Infectoit la race mortelle,
Et le péché d'un ſeul paſſoit en chacun d'eux :
C'eſt ainſi que l'on voit un fleuve dans ſa courſe,
Trouble du limon de ſa ſource,
Juſques à l'Océan rouler ſes flots bourbeux.

Que ne peut un amour extrême !
Il peut tout, il peut d'un Dieu même
Faire un homme ſujet aux douleurs, à la mort :
Le Verbe ſe revêt de l'humaine miſére,

REGNIER.

Lui qui régne égal à son Pere,
Et qui voit sous ses pieds la Nature & le Sor

Du haut de la voûte azurée,
Les Messagers de l'Empirée
L'annoncent aux Bergers, & rendent gloire à
L'air partout retentit du concert angélique,
Tandis que la troupe rustique,
Pour voir le Nouveau-né, s'approche d
Lieu.

C'est-là qu'enveloppé de langes,
Le Roi des hommes & des Anges,
Sous le corps d'un Enfant commence à voir l
Devant lui prosternée, une Vierge féconde
Sur le Dieu qu'elle a mis au monde
Arrête des regards de respect & d'amour.

Toi, dont l'Auteur de la Nature
A voulu prendre la figure,
Considére, Mortel, ce qu'il fait aujourd'hu
Songe que pour se rendre à toi-même sembl
Il prend la forme d'un coupable,
Et qu'il s'abaisse à toi pour t'élever à lui.

Honteux de tes erreurs passées,
Conçois désormais des pensées
Dignes de la fortune & du nom de Chrétien
Et vous, rendez hommage au Roi qui vi
naître,

Rois ; & venez tous reconnoître
ue devant cet Enfant votre pouvoir n'eſt rien. REGNIER.

Extrait des J'AI VU.

DEPUIS qu'à mourir deſtiné
J'ouvris les yeux à la lumiere,
Le Tourbillon où je ſuis né
ix fois-treize fois, pour fournir ſa carriere,
ans ſon cercle annuel ſur ſon axe tourné.
ai vû vingt-huit mille & cinq cens vingt journées,
'une éternelle main également bornées :
ai vû des millions de millions d'inſtans
ſſi-tôt dévorez qu'engendrez par le tems..
J'ai vû d'illuſtres deſtinées
re, comme épics mûrs, au printems moiſſonnées ;
les enfans des Rois paſſer de leur berceau
Dans l'obſcurité du tombeau.
J'ai vû des Têtes couronnées,
ur leurs propres Sujets à la mort condamnées,
Tomber ſous l'acier d'un bourreau..
ai vû la vanité s'élever juſqu'aux nuës,
ur des aîles de cire, en un moment fonduës.
ai vû l'ambition prendre un vol plus heureux,
monter par le crime au comble de ſes vœux..
J'ai vû, dans un court intervale,

REGNIER.

Une grande victoire être au Vainqueur fatale.
J'ai vû quel tréſor ont les Rois
Dans le cœur d'un peuple fidéle ;
Et de quelle reſſource au Trône qui chancéle,
Eſt un ſeul homme quelquefois.
J'ai vû long tems la France, éclatante de gloire
Faire voler le nom François
Sur les ailes de la Victoire.
J'ai vû le cours de ſes heureux exploits,
Et le fer & la faim la réduire aux abois.
J'ai vû ceux qu'un heureux orage
Avoit rejetté dans le port,
Croire alors avoir fait naufrage ;
Et déplorer ſur le rivage
La tranquillité de leur ſort.
J'ai vû les Nations, avides de carnage,
En faire un métier glorieux ;
Et des triſtes effets de leur funeſte rage,
Aller pompeuſement rendre graces aux Cieux.
O Paix ! fille du Ciel, viens te montrer aux hommes :
Viens calmer leurs noires fureurs.
En toi ſont tous les biens ; & la terre où nous ſommes,
N'eſt ſans toi qu'un ſéjour, un ſpectacle d'horreurs.

Est

Extrait du Voyage de Munick.

REGNIER

DÉJA nous avons vû le Danube inconſtant,
Qui tantôt Catholique, & tantôt Proteſtant,
Sert Rome & Luther de ſon onde;
Et qui comptant après pour rien,
Le Romain, le Luthérien,
Finit ſa courſe vagabonde
Par n'être pas même Chrétien.
Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien. 1

1 On ne ſçauroit peindre d'une façon plus ingénieuſe un fleuve qui arroſe dans ſa courſe des pays de différentes religions, Catholiques, Hérétiques & Infidelles.

BRULART.

BRULART.

FABIO[1] BRULART DE SILLERY, fils de Louis Brulart, Marquis de Sillery, & de Marie-Catherine de la Rochefoucault, naquit en Touraine le 25 Octobre 1655. A peine étoit-il ſorti de l'enfance, qu'il témoigna pour l'étude une auſſi forte paſſion que les jeunes gens en ont d'ordinaire pour le plaiſir. Il apprit avec une facilité merveilleuſe les Langues Grecque & Hébraïque, inſtruit dès-lors combien ces deux Langues ſont néceſſaires à qui veut puiſer la ſcience de la Religion dans les premieres ſources. Il reçut le bonnet de Docteur à l'âge de 27 ans, & fut nommé, quelque tems après, à l'Evêché de Soiſſons. La

1 *Fabio Chigi*, qui gouvernoit alors l'Egliſe ſous le nom d'Alexandre VII. le tint ſur les fonds de Batême, & lui donna le nom de *Fabio* par l'entremiſe de ſon Nonce en France, qui fut depuis le Cardinal Picolomini.

douceur & la charité (ces deux aimables vertus dont l'Apôtre compoſe le caractere d'un Evêque) étoient ſi familieres à M. de SILLERY, qu'elles ont été les vertus dominantes de ſa vie Epiſcopale.. Il aimoit l'Eloquence & la Poëſie, & il auroit ſans doute cultivé davantage ces beaux Arts, ſi le Paſteur uniquement occupé de ſes importantes fonctions, eût laiſſé à l'homme de Lettres le loiſir d'exercer ſes heureux talens.. Ce ſçavant & digne Prélat eſt mort le 20 Novembre 1714. âgé d'environ ſoixante ans. BRULAR

ODES.

Sur la Paix.

REVIENS, divine Paix, agréable eſpérance,
Fille de Jupiter, préſent des Immortels;
Déeſſe à qui l'on doit les plus ſacrez autels,
N'avons-nous point aſſez gémi de ton abſence!

Comme le Laboureur qui fend la plaine aride,
Déſire le retour des humides Zéphirs;
Ainſi nous t'attendons, ſource des doux plaiſirs;

ULART.

Viens revoir nos climats, prends Mercure pour guide.

Que ton char lumineux diſſipe les tempêtes,
Dont les noires vapeurs obſcurciſſoient les airs :
Fais ſucceder le calme aux orageux éclairs,
Change nos ſombres jours en de brillantes fêtes.

O qui m'arrêtera ſur les rives fleuries
D'un ruiſſeau qui s'enfuit ſur des ſables dorez !
Quand pourrai-je jouir de la fraîcheur des prez
Sans craindre des ſoldats les injuſtes furies !.

Mais Iris apparoît, & Phébus ſur la nuë
A fils d'or & d'azur trace mille couleurs ;
Cybele orne ſon front & d'épics & de fleurs ;
La Paix du haut Olimpe eſt déja deſcenduë.

Ses regards amoureux ont chaſſé les nuages,
Dont la guerre couvroit l'éclat des plus beaux jours.
Que déſormais les Ris, les Jeux & les Amours
Célébrent ſon retour ſous les épais ombrages.

L'Abondance aujourd'hui rend tous les biens au monde,
Et ramene avec ſoi les innocens plaiſirs.
Maintenant puiſſions-nous, exempts de vains déſirs,
Voir couler tous nos jours dans une paix profonde !

L'Amitié.

BRULAI

MINISTRE, pour qui se prépare
Cet autel, ce fatal bandeau ?
Déja dans une main barbare
J'apperçois le sacré couteau.
Oreste sur ce bord sauvage, [1]
Va rendre le sanglant hommage
Qu'exige le courroux des Dieux :
Le trépas n'a rien qui l'étonne ;
Et c'est à l'Amitié qu'il donne
Les pleurs qui coulent de ses yeux.

Victime d'une loi funeste,
Approche ; Thoas [2] a parlé.
Dieux ! quel spectacle ! un double Oreste
Vient s'offrir pour être immolé.
Quelle fureur & quelle yvresse !
Mais que de pleurs ! quelle tendresse !
Nos cœurs s'ouvrent à la pitié.

1 En Tauride. Il y avoit une coutume barbare & une loi sévere qui ordonnoit d'arrêter tous les étrangers qui arriveroient dans ce pays-là, pour les immoler sur l'autel de Diane ; car cette Déesse ne vouloit point d'autres victimes que des hommes dans les sacrifices qu'on lui offroit.

2 Grand Sacrificateur de Diane. Oreste & Pylade ayant été arrêtez & mis entre ses mains, il n'en condamna qu'un à la mort. Tous deux contesterent long tems à qui mourroit pour son ami : le sort en décida, & tomba sur Oreste. Voyez *l'Histoire Poëtique*, (derniere édition de 1750. depuis la page 305. jusqu'à la page 307.)

LART.

Briſons cet autel ſanguinaire ;
Et déſormais qu'on y révere
Le triomphe de l'Amitié.

Au gré de la libre Nature,
Les hommes épars & ſans loix,
Le jour, couroient à la pâture,
La nuit, s'enfonçoient dans les bois.
Amitié, tu les rends dociles :
Ils s'aſſemblent ; déja les Villes
S'élevent avec ton ſecours.
A ta voix, ces troupes groſſieres
Quittent leurs profondes tanieres,
Dont bien-tôt s'emparent les ours.

Ainſi le Monde en ſon enfance,
Se rendit à tes premiers traits.
Depuis, avec quelle abondance
Répands-tu ſur lui tes bienfaits !
La Pudeur, compagne d'Aſtrée,
S'enfuit ſur la voûte azurée :
Quel charme l'arrête ici-bas ?
La Candeur que ta voix rappelle,
La Paix, ta compagne fidelle,
Le Secret marche ſur tes pas.

Réponds-moi, Vainqueur de l'Aſie
Ton nom fit trembler l'Univers.

La Terre, de reſpect ſaiſie,
Vit ſes Monarques dans tes fers ; BRULA
Ton cœur trouvoit-il tant de charmes
Dans ces ſuccès mêlez d'allarmes ;
Qui flatoient ton ambition ?
Non : mais poſant ton diadême,
Tu goûtois le bonheur ſuprême
Dans l'amitié d'Epheſtion.

Vous qui ſur les pas d'Alexandre,
Briguez des honneurs immortels ;
Qui ſur les Provinces en cendre
Croyez ériger vos autels ;
Arrêtez, épargnez la Terre ;
Remettez aux Dieux leur tonnerre ;
L'amitié va combler vos vœux.
Si vous ne cherchez que la gloire,
Venez vous placer dans l'Hiſtoire,
Au rang des amis généreux.

Venez ; ces archives durables
Vous garantiront du trépas.
Que j'y lis des noms reſpectables !
Alcide, Damon, Pythias,
L'heureux Vainqueur [1] du Minotaure [2]

[1] Théſée, Roi d'Athenes, ami de Pirithous, Roi des Lapithes.
[2] Monſtre, moitié homme & moitié taureau.

ART. Ces Freres[a] amis qu'on implore,
Quand Eole agite la Mer;
Qui pour prix d'une amitié rare,
Tour à tour paſſent du Ténare
A la table du Jupiter.

Déeſſe, que chante ma lyre,
Je vois tous tes autels déſerts.
Un enfant uſurpe l'empire
Et les reſpects de l'Univers.
Les pleurs coulent en ſa préſence;
A nos yeux ſa feinte innocence
Laiſſe entrevoir un ris moqueur:
Ses traits partent d'une main ſûre;
Et la plus profonde bleſſure
Eſt ſa plus ſenſible faveur.

Ce Dieu, fatal auteur des charmes
Et des malheurs de Briſeïs,
Oſa même arracher les armes
Au fils valeureux de Thétis.
C'en étoit fait: les ports d'Aulide,
Des ſuperbes vaiſſeaux d'Atride
Auroient vû le honteux retour,
Si l'Amitié compatiſſante,

[a] Caſtor & Pollux. On les connoît encore aujourd'hui ſous le nom de la *Conſtellation des Jumeaux*. Voyez l'Hiſtoire Poëtique, page 177.

Enfin n'eût été triomphante
De tous les ſermens de l'Amour. BRULA.

A M. de Segrais.

VIENS revoir, cher SEGRAIS, nos moiſſons abondantes,
Viens voir leurs ondes d'or flotter ſur nos guérets ;
Et les épics courbez ſous leurs têtes peſantes,
Rendre hommage à Cérès.

Tout plaît dans nos déſerts ; nos longues avenuës,
Nos ormes, dont la cime eſt voiſine des cieux,
Et juſques aux rochers qui terminent nos vûës,
Tout y charme les yeux.

Nos torrens ſans fureur dans leurs chûtes ſuperbes,
Aux doux ſoupirs des vents mêlent le bruit des eaux ;
Et ſemblent ſeulement pour rafraîchir les herbes,
Tomber de nos côteaux.

Quand Jupiter du Ciel chaſſa l'antique Rhée,
L'injuſte ambition corrompit les mortels ;
Toutefois parmi nous la fugitive Aſtrée
Conſerva des autels.

Le redoutable Mars au champ de la Victoire
Orne ſes favoris d'un ſuperbe laurier :
Nous vivons dans nos bois contens de moins de gloire,
Le front ceint d'olivier.

CLART. Tandis que nous danſons dans les vertes campagnes,
Sous un ſombre feuillage, au bruit d'un clair ruiſſeau,
Nos chévres au ſommet des ſtériles montagnes,
Tondent quelque arbriſſeau.

Si d'un art ſomptueux l'opulente Aſſyrie
Ne teint point nos habits de brillantes couleurs,
Toujours, pour nous parer, l'émail de la prairie
Nous prodigue ſes fleurs.

Nos cabanes, SEGRAIS, ne ſont point magnifiques;
Nous dédaignons l'orgueil des alcoves dorez;
Nous poſſédons des bois, des muſettes ruſtiques,
Des moutons & des prez..

Faune, raméne-nous ce Berger, dont la gloire
D'un renom immortel illuſtre nos hameaux;
Et reçois pour préſent cette géniſſe noire,
Et ces deux chalumeaux.

Imitation d'un paſſage de la Satire X. de Juvenal.

Depuis les jours d'Adam juſqu'aux jours où nous ſommes,
Le véritable bien eſt déſiré des hommes;
Mais depuis ſi long tems vainement déſiré,
Le véritable bien eſt encore ignoré..
Chacun veut être riche, & c'eſt l'erreur commune;

Comme au bonheur ſuprême on court à la fortune :
Hé bien, de ſes faveurs quelle eſt l'utilité ? BRULART
Pour un peu plus d'éclat, moins de tranquillité..
Charmé d'un doux hymen, un époux témeraire
Par des vœux redoublez aſpire au nom de pere,
Qui n'ayant que des fils ingrats ou débauchez,
Mettra ſes vœux un jour au rang de ſes péchez.
Du barbare Néron la mere ambitieuſe,
S'il n'étoit Empereur, crut n'être pas heureuſe ;
Elle-même éprouva ſa premiere fureur,
Et le vit parricide auſſi-tôt qu'Empereur.

COULANGES.

COU-
LANGES.

PHILIPPES-EMANUEL DE COULANGES, Parisien, Conseiller au Parlement, & depuis Maître des Requêtes, est mort à Paris le dernier Janvier 1716. âgé de 85 ans. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, & qu'il parlât bien, il aimoit trop le plaisir & la liberté, pour s'attacher sérieusement à des Emplois qui demandoient de l'étude & de l'application. Etant Conseiller aux Enquêtes, on lui donna une affaire de peu de conséquence à rapporter : il ne s'agissoit que de la proprieté d'une marre d'eau entre deux paysans, dont l'un s'appelloit *Grapin*. M. DE COULANGES, qui ne s'étoit pas fort préparé, s'embarrassa dans son discours, & finit en disant : *Pardon, Messieurs; je me noye dans la marre à Grapin ; je suis votre serviteur.* Depuis ce tems-là il n'a rapporté ni au Parlement, ni au Con-

ſeil. Mais ſi faute de diſpoſition ou d'inclination pour la Robe, il n'y a pas fait de grands progrès, on peut dire que perſonne n'a plus brillé parmi les gens du monde. M. de Lamoignon, Avocat Général, & depuis Préſident à Mortier; M. le Chancelier Voiſin, avec qui il avoit été Maître des Requêtes, Meſdames de Leſdiguieres, de Louvois, de Sévigny & de la Fayette étoient du nombre de ſes plus intimes amis. La vivacité de ſon eſprit, jointe à l'humeur la plus aimable & la plus enjouée, animoit, égayoit la converſation partout où il ſe trouvoit. Une ſeule idée, agréable ou intereſſante, étoit pour lui matiere à chanſon. Les ſiennes ont plû & plairont toujours par cet air ſimple & naturel, ce tour facile & naïf qui les caractériſent. Tout y coule de ſource; tout y eſt dicté par le ſentiment.

CHANSONS.

A une Vieille fort parée.

VOus avez de riches manteaux;
Vous avez de belles cornettes;

COU-
ANGES.

Vous faites d'ornemens nouveaux
Toujours d'inutiles emplettes :
Mais de jeuneſſe, Iris, d'embonpoint & d'attraits
N'en ferez-vous jamais?

A un Avare.

Que votre ſort eſt malheureux
Avec cent mille écus de rente!
Hé quoi, pour en amaſſer deux,
A peine en dépenſez-vous trente.
Mais vous aurez de quoi vivre après votre mort;
J'en demeure d'accord.

A une jeune Perſonne fiere de ſa beauté.

Ces appas qu'en vous on admire,
S'en iront avec vos beaux jours :
Le tems qui fuit toujours
N'épargne rien de tout ce qui reſpire.
Malgré leurs yeux jadis ſi brillans & ſi doux,
Lyſe & Cloris ne ſont plus belles.
On les aima comme vous;
Comme elles vous plaiſez, vous paſſerez comme elles.

La Précieuſe à la promenade de la porte ſaint Bernard.

Quel ſpectacle indécent ſe préſente à mes yeux!

Des hommes vraymens nuds aux bords de la riviere
Me font évanouir. Hé de grace, ma chere,
Evitons cet objet affreux.
Allez vîte, cocher, retournons à la ville;
Je ſuis pâle, je ſuis débile;
Toutes les horreurs que je voi
Me feront renfermer pour plus d'un an chez moi.
Il faudroit par ordonnance
Réformer cet abus;
Et que le Roi là-deſſus
Fît une bonne défenſe
Aux gens de ſe baigner que chauſſez & vêtus.

COULANGES.

La Femme de qualité.

[a] APPELLEZ-MOI tout ſimplement
Par le nom que je porte:
Quiconque marche ſûrement
N'a pas beſoin d'eſcorte:
D'un vain titre on ſe fait honneur
Quand la nobleſſe eſt mince;
Et je le laiſſe de bon cœur
Aux Dames de Province.

[a] Cette Chanſon & la ſuivante ſont ſur l'air de *Joconde*.

La preuve en eſt connue ;
Et que tous nos premiers parens
Ont traîné la charruë :
Mais las de cultiver enfin
La terre labourée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

Sur l'air de l'Opera de Tancrede,

Le Plaiſir nous appelle,
Il faut l'écouter.

1 Je voudrois à mon âge,
Il en ſeroit tems,
Etre moins volage
Que les jeunes gens,
Et mettre en uſage
D'un Vieillard bien ſage
Tous les ſentimens.

---

1 L'Auteur avoit plus de quatre-vingt ans lorſqu'il fi

Je voudrois du viel homme
Etre ſéparé :
Le morceau de pomme
N'eſt pas digeré.
Gens de bien, gens d'honneur,
A votre ſçavoir faire
Je livre mon cœur ;
Mais laiſſez entiere
Et libre carriere
A ma belle humeur.

COU-
LANGES.

LIVRE XV.

GENEST.

GENEST.

CHARLES-CLAUDE GENEST, Parisien, Abbé de Saint Vilmer, Aumônier de S. A. R. Madame la Ducheſſe d'Orléans, Secretaire des Commandemens de M. le Duc du Maine, & l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, eſt mort à Paris le 20 Novembre 1719. âgé de 84 ans. [1] Philoſophe & Poëte à la fois, il ſçut répandre des graces & de la clarté ſur une matiere [2] également abſtraite & ſublime. Sa Trage-

1 Voyez la réponſe de M. le Marquis de Saint Aulaire à M. l'Abbé du Bos, ſucceſſeur de M. l'Abbé GENEST, à l'Académie Françoiſe le 3 Février 1720.

2 *Principes de Philoſophie, ou preuves naturelles de l'exiſtence de Dieu & de l'immortalité de l'ame.* Un des principaux avantages de cet excellent Poëme, c'eſt que l'Auteur y explique en vers ſon ſyſtême avec autant de netteté qu'aucun Philoſophe l'ait pû faire en proſe.

die de *Pénelope*, ſans parler de *Zélonide* & de *Joſeph*, plaît encore plus par le caractere vertueux de ſes principaux Perſonnages, que par le merveilleux des incidens, & par ſon dénouëment pathétique. Ainſi l'Auteur, dont le génie étoit auſſi ſage qu'élevé tiroit des ſpectacles même de quoi dédommager les mœurs de ce qu'ils ont de dangereux pour elles.. Senſible au mérite & aux talens rares, il ſe plut à les montrer dans tout leur jour. Frappé des exemples de vertu, il eut ſoin de les conſacrer par les peintures les plus vives & les plus touchantes. Homme de Cour & cependant ſimple, vrai & ſans affectation, il ſçut plaire à ce qu'il y a de plus grand & de plus délicat.. GENES

RENEST.

ENDROITS CHOISIS DE SES PIECES DE THÉATRE.

ZELONIDE.

Courage & magnanimité des femmes de Sparte.

QUELLE indigne pitié, quels ſoins injurieux
Prétendent malgré nous, nous bannir de ces lieux ? . 1
Si les femmes, ailleurs & foibles & craintives,
Dans le ſein du repos languiſſantes, oiſives,
Ont borné leur eſprit à des amuſemens,
Ont mis toute leur gloire en de vains ornemens,
Seigneur, d'un autre eſprit nous ſommes animées :
A de plus beaux deſſeins Sparte nous a formées.
Loin de vous retenir par des charmes trompeurs,
Sans ceſſe aux grands exploits nous animons vos cœurs ;
Nous voulons que l'amour les embraſe & les guide,
Pour prendre vers la gloire un eſſor plus rapide.
. . . . . .
Aider à ſoutenir un Trône qui chancelle ;
Sauver notre Patrie, ou nous perdre avec elle ;

1 La Ville de Sparte étant aſſiégée par Pyrrhus, on propoſa d'en éloigner les femmes, afin de les mettre à couvert de tout danger : *Zéloniде*, ou plutôt *Chélidonide*, ſecondée de ſes illuſtres Concitoyennes, rejetta cette propoſition. Acte II. Scene V.

Etonner l'Univers par notre fermeté ;
Voilà notre devoir, & notre ſureté. GENEST.
De l'Etat avec vous embraſſant la défenſe,
Compagnes & témoins de votre réſiſtance,
Nous vous diſputerons, par un commun effort,
Ou l'honneur du triomphe, ou l'honneur de la mort.

ACORATE.

Epargnez mes frayeurs, mon cœur vous en conjure :
Par vous, par mon amour ſi parfaite & ſi pure ;
Par tous ces Dieux auteurs du ſang dont vous ſortez,
Choiſiſſez un azile, éloignez-vous, partez.

ZELONIDE.

Que je m'éloigne, moi, votre Amante & Princeſſe !
Que j'aille mandier la pitié de la Grece !
Déplorer mon pays ſur des bords étrangers !
Attendre ſa ruine à l'abri des dangers !
Ah ! Seigneur, croyez-vous que ma gloire y conſente ?
Croyez-vous que du ſort la fureur menaçante
A cette indignité me faſſe recourir ?
Non, je ne fuirai point, puiſque je ſçai mourir.

PENELOPE.

Bel exemple de fidélité conjugale.

J'APPELLE en vain Ulyſſe. O fatale journée !
Pénelope, à quel choix te vois-tu condamnée ?

1 Cette Princeſſe eſt ſeule dans un veſtibule, qui regarde ſur la mer.

ENEST.

Non, mes perſécuteurs, non, le ſort en-courroi
Ne ſçauroient me réduire au choix d'un au
Epoux :
J'expirerai plutôt. Cette mer moins barbare
Rejoindra par ma mort deux cœurs qu'elle ſépai
Tu n'as donc point voulu, toi que j'ai tant prié
Me rendre le dépôt que je t'ai confié,
Neptune ? Eh ! plût au ſort que ta fureur avide
Eût étouffé ſous l'onde un raviſſeur [1] perfide,
Quand il alloit chercher au bord de l'Eurotas
La coupable [2] Beauté funeſte à tant d'Etats !
On ne m'auroit point vûë au déſeſpoir livrée,
Malgré mon tendre amour, d'Ulyſſe ſéparée,
Dans l'effroi, dans les pleurs, dans les gémiſſeme
De tant de triſtes jours compter tous les momen
La flamme a dévoré cette odieuſe Troye ;
J'ai vû des Grecs vengez le triomphe & la joye
Et le Ciel pour moi ſeule a gardé ſa rigueur :
Il refuſe à mes vœux le retour du vainqueur.
Eſt-il mort, ou vivant ? quelles rives lointaines
Me laiſſent ignorer ſes courſes incertaines ?
L'un promet ſon retour, l'autre l'a vû périr ;
Et l'on me fait ſans ceſſe & revivre & mourir.
Hélas ! il me ſembloit dans ce dernier orage,
Voir Ulyſſe mourant jetté ſur ce rivage.

1 Pâris, fils de Priam.
2 Helêne, femme de Ménélas.

Je pleure ſes malheurs ; je me tourmente : hélas ! GENE
Je puis ſouffrir pour lui des maux qu'il ne ſent pas.
Obſtacles & périls, peut-être imaginaires !
Cruels retardemens, peut-être volontaires !
Peut-être ſans ſonger à mes triſtes ſoupirs,
Un climat plus heureux arrête ſes déſirs ;
En des liens nouveaux les charmes d'une Amante..
Seroit-ce-là le prix d'une foi ſi conſtante ?
Mais puis-je me former ces injuſtes douleurs ?
C'eſt ſa mort trop certaine à qui je dois mes pleurs.

Déplorables ſuites de l'orgueil.

1 DES Grecs enorgueillis la flotte triomphante,
Partout des Dieux vengeurs ſentit la main peſante.
La mer n'a point de banc, de gouffre, ni d'écueil,
Qui de quelqu'un de nous ne montre le cercueil.
Sur de brûlans rochers Ajax bravant la foudre,
Dans les flots irritez tombe réduit en poudre ;
Le grand Agamemnon dans Argos retourné,
Par ſa femme en fureur ſe voit aſſaſſiné :
Mais le courroux des Dieux s'épuiſe ſur ma tête.
Chaſſé de mers en mers, jouet de la tempête,
J'ai vû dans le long cours d'un deſtin rigoureux
Tout ce que l'Univers a de monſtres affreux.
Après avoir bravé tant de morts inhumaines,
Cyclopes, Leſtrigons, Carybes & Sirenes ;

1 C'eſt Ulyſſe qui parle au Gouverneur de ſon fils.

Après m'être tiré des ſauvages déſerts,
ENEST. Des abîmes des flots, de l'horreur des Enfers,
Mes maux ſembloient finir dans l'Iſle de Corcyre.
On m'offre des vaiſſeaux, le vent propre m'attire:
Je parts; je vois l'Itaque, & mon cœur tranſporté
Croyoit enfin toucher à ſa félicité;
Quand preſſé de nouveau par un cruel orage,
Sur ces bords tant cherchez je fais encor naufrage.
Tout périt; je ſuis ſeul, déſarmé, ſans ſecours:
Mais j'eſpere en l'appui que j'éprouvai toujours.
Cette nuit m'a fait voir dans ſon horreur profonde,
Minerve dont la main me retiroit de l'onde..
Les Dieux verſent ſur nous, par un mêlange égal,
Le mal avec le bien, le bien avec le mal.

JOSEPH.

TRAGEDIE TIRÉE DE L'ECRITURE SAINTE.

Joſeph, comblé de gloire & d'honneurs, les délices & le ſalut de toute l'Egypte, s'eſtime malheureux de ne pouvoir ſoulager tous les Peuples de l'Univers.

AZANET *épouſe de Joſeph.*

L'UNIVERS attentif ne cherche qu'à vous plaire:
De ſes plus beaux rayons le Soleil vous éclaire.
A l'envi de nos ſoins on diroit que les Cieux
Aiment à ſignaler un jour ſi glorieux. [1]

[1] Jour de ſon triomphe.

Tout

Tout fléchit devant vous. L'Egypte vous contemple
Dans un dégré d'honneur qui n'eut jamais d'exemple. Gen.
Maître de vos deſtins, qu'auriez-vous ſouhaité
Qui pût accroître encor votre félicité ?
Songez, Seigneur, ſongez, pour en goûter les charmes,
Que vos biens au public n'ont point coûté de larmes.
Souvent le peuple voit s'élever à ſes yeux
Des coloſſes d'orgueil, des monſtres odieux,
Dont la fiere grandeur, les titres magnifiques,
Sont triſtement formez des miſéres publiques.
Tirans, dont le pouvoir n'inſpire que l'effroi,
Et dont les paſſions ſont la ſuprême loi.
Mais tout ce grand Etat vous aime & vous révére;
Des peuples & du Prince on vous nomme le pere.
Pharaon eſt heureux par vos ſages projets;
Il régne, & vous régnez en ſauvant ſes Sujets.
Le ſalut, le repos, la gloire de l'Empire,
Sont le fruit des conſeils que le Ciel vous inſpire;
Et ce qui rend enfin votre deſtin plus doux,
C'eſt que votre bonheur eſt le bonheur de tous.

JOSEPH.

Le Nil ne reſſent point cette effroyable guerre,
Que livre la Famine au reſte de la Terre :
Le ſuccès que le Ciel accorde à mes travaux,

Des peuples de l'Egypte a prévenu les maux :
GENESE. Mais dois-je me borner aux climats où nous
sommes ?
Madame, en d'autres lieux n'eſt-il point d'autres
hommes ?
Que de triſtes objets de loin viennent s'offrir !
Combien de malheureux je ne puis ſecourir !

Joſeph, toujours occupé de Jacob, demande à Dieu la grace de voir encore ce Pere ſi chéri.

TOUT ce qu'a fait pour moi ta ſainte Providence,
Grand Dieu, doit me remplir de joye & d'eſpérance.
Je crois qu'avec ce ſoin qui conſerva mes jours,
Sur mon pere Jacob ton œil veille toujours.
Mais pardonne, ô mon Dieu, pardonne ma foi-
bleſſe,
Qui ſemble quelquefois oublier ta promeſſe.
Tu choiſis Abraham, & voulus l'éclairer,
Pour connoître ton Nom, te ſervir, t'adorer.
Tu lui promis, Seigneur, que ſa race féconde,
De ſes enfans élûs rempliroit tout le monde ;
Et que toujours comblez de tes ſacrez bienfaits,
Ils chanteroient ton Nom, & ta gloire à jamais.
Mais, hélas ! on diroit qu'aujourd'hui leurs offenſes
Ont ramené ſur eux le tems de tes vengeances.
La faim qui détruit tout régne avec plus d'horreur,
Que n'en eut le déluge aux jours de ta fureur.
Sur les bords du Jourdain tout périt, & j'ignore

Ce que devient mon pere, & s'il reſpire encore.
Ma crainte rompt le cours de mes félicitez : GENES.
Découvre-moi ſur lui tes ſaintes volontez.

ODE.

Pour le ROY.

1 CELUI qui le premier, d'un penſer téméraire,
Traça ſur l'Océan le chemin des Nochers,
Craignit plus d'une fois les bancs & les rochers,
Et des vents ennemis redouta la colere.
Avec un timide effort
Il vogua le long du bord,
Il n'oſa s'expoſer à l'aſſaut des orages ;
Mais ayant affermi ſon cœur audacieux,
Il s'éloigna des ports, il quitta les rivages,
Et chercha ſeulement ſa route dans les Cieux.

De même tout brûlant, & l'ame toute épriſe
Du déſir de chanter le plus fameux des Rois,
Dans un projet ſi grand je m'arrêtai cent fois ;
Je craignis le danger qui ſuit cette entrepriſe.
Un effroi reſpectueux,
De mon zéle impétueux
Renferma dans mon ſein la chaleur immortelle :
Mais ce zéle enflammé va prendre un libre cours ;

1 Cette Ode fut préſentée par l'Auteur à Sa Majeſté au commencement de l'année 1672.

Il fuit, loin des humains, la Muſe qui m'appelle,
GENEST. Et qui du haut des Cieux me promet ſon ſecours.

Vous, mes heureux Rivaux, dont les efforts prétendent
Affranchir les grands noms de l'oubli rigoureux,
Vous, dis-je, qui tenez de ce Roi généreux
Ce précieux repos que vos veilles demandent;
Lorſque par tant de bienfaits
Il a comblé vos ſouhaits,
Vous tâchez d'inventer des louanges nouvelles:
Mais, ſans chercher en vain les belles fictions,
Que vous aurez d'honneur ſi vous êtes fidelles,
Et ſi vous égalez ſes grandes actions!

Quelle vive ſplendeur! quel abîme de gloire!
Quels rayons immortels environnent LOUIS!
Quels triomphes heureux, quels exploits inouis,
Dont il fait éclater le Temple de Mémoire!
Je le vois dès ſon berceau
Comme un Hercule nouveau,
De ſerpens écraſez s'ériger des trophées;
Et, pour ſes coups d'eſſai, je vois aux champs de Mars
Des Lions abattus, des Hydres étouffées,
Et l'Aigle impérieux tout percé de ſes dards.

Ces préludes ſont beaux; mais la ſuite eſt plus belle.

Je le vois animé d'une conſtante ardeur,
Chercher par la vertu la ſolide grandeur,
Et d'un Héros parfait devenir le modelle.
Depuis le célébre jour,
Où l'Hymenée & l'Amour
De ſa main foudroyante arracherent les armes,
A-t'il donné relâche à ſes nobles déſirs ?
Et ſon ame intrépide au milieu des allarmes,
A-t'elle moins de force au milieu des plaiſirs ?

Dans ce repos ſi doux & dans ces jours ſi calmes ;
Où rien n'oſe troubler ſon ſort victorieux,
Il prend de ſon Empire un ſoin laborieux,
Et même dans la paix il ſçait cueillir des palmes.
Toujours ſon cœur généreux
S'ouvre aux cris des malheureux,
A tout ce qui l'implore il prête ſa puiſſance.
N'a-t'il pas garanti du barbare Croiſſant
L'Aigle dont autrefois l'injuſte violence
Fondit ſur le berceau de ce Héros naiſſant ?

Mais quand de tous côtez ſes labeurs héroïques
Des monſtres furieux ont mis l'orgueil à bas,
Sous les verds oliviers la paiſible Pallas
Enrichit les François de ſes dons magnifiques.
Plein de ſes nobles projets,
Louis veut que ſes Sujets
Triomphent par l'eſprit ainſi que par l'épée :
Animez du beau feu de ſes divins regards,

GENES

NEST. A cent travaux divers leur main eſt occupée,
Et remporte auſſi-tôt le prix de tous les Arts.

Comme en ces belles nuits de nos fêtes charmantes,
Par de ſecrets reſſorts un art ingénieux,
D'un mouvement ſoudain, fait paroître à nos yeux
Du Théâtre changeant les Scenes ſurprenantes;
Au lieu de rochers brûlez,
Et de ces bords déſolez,
Où les ſables ardens ſont en monſtres fertiles,
Nous voyons tout d'un coup des champs couverts de fleurs,
Des temples, des palais, des fleuves & des villes,
Et des voûtes du Ciel les riantes couleurs.

Ainſi dans nos beaux jours, par de ſoudains miracles,
L'Etat renouvellé ſe forme & s'embellit;
Ces villes que LOUIS ou fonde, ou rétablit;
Ces travaux qui partout font de ſi grands ſpectacles;
Tous ces heureux changemens,
Tous ces ſages réglemens,
Qui conduiſent la France à ſon bonheur ſuprême,
Tout ſe fait tout d'un tems, d'un même ordre, en tous lieux;
Elle ſe méconnoît & s'admire elle-même,
Et trouve dans LOUIS la puiſſance des Dieux.

Ces palais ſomptueux, ces pompeux édifices,
Dont la cime orgueilleuſe éclate dans les airs;
Ces eaux qu'il fait couler en d'arides déſerts; GEN.
Ces jardins où les Dieux trouveroient leurs délices;
Les ſuperbes ornemens
De ces vaſtes bâtimens,
Où l'art & la Nature épuiſent leur richeſſe,
De l'une & l'autre Rome effacent les beautez;
Sûrmontent la ſplendeur de la ſçavante Grece,
Et tous ces grands palais que la Fable a chantez.

Les rochers ſourcilleux, les affreuſes montagnes,
A la voix de LOUIS ſe laiſſent applanir;
Par ſon commandement nos deux Mers vont s'unir,
Et des fleuves nouveaux arroſent nos campagnes.
Palémon voit, tout ſurpris,
Ouvrir de nouveaux abris
Aux navires battus de la fureur de l'onde;
Où l'on vit des écueils, on découvre des ports;
Et LOUIS fait céder tout le reſte du Monde,
Aux ouvrages fameux dont il pare nos bords.

De quel puiſſant Démon les forces étonnantes
Ont fourni pour la mer ces belliqueux apprêts,
Et fait ſi promptement de nos vertes forêts
Tant de mobiles forts, tant de villes flotantes?
Que de François courageux,
Sur l'élement orageux
Vont braver ces périls qu'ils bravoient ſur la terre!

NEST.

Louis les a changez en Pilotes ſçavans ;
Et ceux qui dans la paix ſoupiroient pour la guerre,
Ont du moins à combattre & les flots & les vents.

Le Rhin impétueux, ni les hauts Pyrenées,
Louis, ne bornent plus l'ardeur de tes François ;
Aux bouts de l'Univers ils vont porter tes loix,
Et faire triompher tes armes fortunées.
Le vaſte empire des eaux
Eſt couvert de tes vaiſſeaux,
Prêts à vaincre partout, prêts à tout entreprendre.
Qui peut les éviter ? Qui peut les ſoutenir ?
Il n'eſt point d'opprimez que nous n'allions défendre ;
Il n'eſt point de Tyrans que nous n'allions punir.

Ces Corſaires ſi fiers, dont la cruelle rage
Par tant d'actes ſanglans a diffamé les flots,
Et jetté plus de trouble au cœur des Matelots
Que le choc des écueils & l'horreur du naufrage :
Ces inſolens Africains,
De qui les vœux inhumains
Cherchoient inceſſamment le carnage & la proye,
Sont vaincus, ſont punis, & tombent dans tes fers ;
Contre eux juſqu'en leurs forts ton pouvoir ſe déploye,
Et tes ſoins glorieux en ont purgé les mers.

Déja l'heureux ſuccès de nos courſes lointaines
Du commerce opulent nous fait goûter le fruit ;

Sur mille grands vaiſſeaux que Neptune conduit,
Nous chargeons les préſens de nos fécondes plaines: GENE
Nous allons en ſoulager
Les beſoins de l'étranger,
A qui de ces faveurs le Ciel eſt plus avare :
Et nos heureux Nochers ramenent dans nos ports
Ce que l'aſtre du jour engendre de plus rare,
Ce que l'une & l'autre Inde ont de riches tréſors.

Lorſque nous ignorons les malheurs & les craintes,
Et que par tant de biens tous nos vœux ſont contens,
Louis ſonge aux revers des Deſtins inconſtans,
Et prévient de leurs coups les fatales atteintes.
Les Architectes de Mars,
Par d'imprenables remparts,
Défendent notre Empire, aſſurent nos conquêtes,
Et nos braves ſoldats, inſtruits par ce Héros,
Tiennent le bras levé ſur les ſuperbes têtes,
Qui voudroient de la France attaquer le repos.

Par quel effet ſoudain, par quels ſoins incroyables
Ces puiſſans boulevards ont-ils pû s'achever ?
Par quel charme inconnu voyons-nous élever
De ces corps menaçans les maſſes effroyables ?
Belges, à qui ce grand Roi
Avoit donné tant d'effroi,
Il vous fonde un bonheur d'éternelle durée ;

ENEST. Il hauſſe vos remparts qu'il avoit démolis ;
Et des peuples divers la force conjurée,
Ne ſçauroit déſormais en arracher les lys.

Il fait fleurir les loix dans ces grandes armées,
Qui ſont de l'Univers l'eſpoir ou la terreur ;
Sans traîner le ravage, & ſans ſemer l'horreur,
Aux ſeuls nobles aſſauts elles ſont animées.
L'Europe de toutes parts
Voit floter nos étendarts ;
LOUIS ſemble inonder les Provinces ſoumiſes ;
Mais Bellone avec lui perd ce qu'elle a d'affreux :
Il régne par l'amour dans les villes conquiſes,
Et ne fait des Sujets que pour les rendre heureux.

C'eſt ainſi qu'à Memphis prend ſa fameuſe courſe
Ce fleuve merveilleux qu'on a tant célébré,
De qui l'accroiſſement eſt toujours admiré,
Et de qui les humains cherchent en vain la ſource.
C'eſt ainſi qu'à gros bouillons
Le Nil couvre les ſillons,
Et fait bruire en tous lieux ſes ondes débordées :
Il s'étend, il s'épanche avec rapidité ;
Mais ſon cours, favorable aux plaines inondées,
Y répand l'allegreſſe & la fécondité.

Ce Conquérant ſi prompt, ce Vainqueur ſi rapide,
Peut de l'aube au couchant arborer ſes drapeaux ;
Mais il veut des lauriers auſſi juſtes que beaux,

t sur tous ses desseins c'est Thémis qui préside. GENEST,
Quand tout fléchit sous ses loix,
Il arrête ses exploits;
Des Etats ébranlez il finit les allarmes;
Son courage s'immole au salut des humains;
Sa clémence résiste au pouvoir de ses armes;
Sa pitié fait tomber la foudre de ses mains.

Malheur à l'injustice, & malheur à l'audace,
Qui voudront le contraindre à montrer son pouvoir:
Elles perdront bien-tôt leur insolent espoir,
Et sçauront qu'il n'est rien que LOUIS ne terrasse.
Du grand Monarque des Cieux
Le tonnerre furieux
Dans la froide saison semble épargner la terre;
Ses feux dans les frimats n'embrasent point les airs;
Mais LOUIS en tout tems fait ouir son tonnerre,
Et sçait lancer la foudre au plus fort des hivers.

Vous, rebelles Citez, orgueilleuses Provinces,
Qui venez d'éprouver la force de son bras;
Vous, que l'équité même & le droit des combats
Viennent d'assujettir au plus vaillant des Princes;
Je sçai vos fameux assauts;
Je sçai ses nobles travaux;
Je sçai de quelle ardeur il pressoit vos murailles,
Quel courage héroïque éclatoit dans ses yeux,

GENEST. Et qu'à cet air ſi grand, au milieu des batailles,
Les Troyens & les Grecs ont reconnu leurs Dieux.

Mais pourquoi s'engager en des ſujets ſi vaſtes ?
L'Univers eſt rempli de ces faits éclatans ;
Et pour les dérober aux injures des tems,
Mille ſçavantes mains les gravent dans nos Faſtes.
Pour mieux louer ce Vainqueur
Je ne chante que ſon cœur,
La ſource qui produit tant d'actes magnanimes :
J'y vois tout ce qui forme un parfait Potentat,
Qui trouve l'art d'unir, par ſes juſtes maximes,
La grandeur du Monarque au bonheur de l'Etat.

Quelle eſt l'activité de ce puiſſant Génie
Qui ſeul pourroit ſuffire à régir l'Univers ?
Quelle eſt, pour ſatisfaire à tant de ſoins divers,
Son immenſe étenduë, ou ſa force infinie ?
Quels ſont ces divins ſecrets,
Quels ſont ces ſages Decrets,
Qui cachent aux humains leur conduite profonde ?
Les yeux les plus perçans n'y trouvent point d'accès,
Et tant de grands deſſeins qui ſont le ſort du Monde,
Ne ſont jamais connus que par leurs grands ſuccès.

Depuis les premiers tems a-t'on vû des Monarques
Joindre tant de prudence à tant d'autorité,
Joindre tant de douceur à tant de majeſté,

Et briller à la fois par tant d'illuſtres marques?
Auſſi-tôt qu'il ſe fait voir,
Les cœurs ſentent ſon pouvoir,
Et pour le reconnoître il ſuffit de l'entendre :
Il eſt toujours égal, toujours ſemblable à ſoi ;
Jamais de ſa grandeur on ne le voit deſcendre ;
Il n'agit qu'en Héros, & ne parle qu'en Roi.

Les vices ſont détruits, ou n'oſent plus paroître ;
On n'entend plus ſouffler de vents ſéditieux ;
Il nous fait oblier ces monſtres odieux
Que ſa bonté ſévere empêche de renaître :
Le mérite floriſſant
Sous ce Roi juſte & puiſſant,
Voit ſans ceſſe aux bienfaits ouvrir ſes mains ſacrées ;
Et par ſes riches dons diſpenſez avec poids,
Les travaux couronnez, les vertus honorées,
Font leur plus digne prix de l'honneur de ſon choix.

Reine des Nations, France, quelle eſt ta gloire,
De poſſéder un Prince à qui tout eſt ſoumis,
Qui fait de toutes parts trembler tes ennemis,
Et fixe dans ton ſein la paix & la victoire ?
Un Prince dont les beaux jours
Te préparent un long cours
D'une félicité ſi ſolide & ſi belle ?
Du ſouverain bonheur tu touches le ſommet,

Et pour mieux assurer ta grandeur immortelle,
GENEST. Ce que donne LOUIS, son Dauphin le promet.

La Nymphe de Versailles au ROI.

[1] JE ne viens pas, grand Roi, par des chants de victoire
Aider la Renommée à publier ta gloire.
Qu'elle vante en tous lieux tes exploits inouis;
Je laisse le Vainqueur & ne veux que LOUIS.
Te verrai-je à la fin dépouillé de tes armes?
Te pourrai-je en repos raconter mes allarmes?
Quand l'Univers te louë, ô magnanime Roi,
Me sera-t'il permis de me plaindre de toi?
Oui je puis, d'un transport aussi juste que tendre,
Te reprocher les pleurs que tu m'as fait répandre,
Et mêler aux ennuis dont j'ai senti les traits,
L'aimable souvenir des biens que tu m'as faits.
Je me remets toujours ma campagne déserte,
D'épines hérissée, & de sables couverte,
Où dans une importune & triste obscurité
Je traînois sans plaisir mon immortalité,
Et ne voyois errer de bocage en bocage,
Que le chevreuil timide, ou la biche sauvage.
Mais depuis que le Sort, favorable à mes veux,

1 Cette Piéce fut présentée à Sa Majesté après son retour de la Campagne de 1672.

M'accorda l'heur de plaire à ton cœur généreux,
Les Nymphes des vallons, des montagnes, des plaines, GENEST.
Des forêts, des étangs, des prez & des fontaines,
D'un soin respectueux s'attachant à mes loix,
Ornerent mes jardins, mes terrasses, mes bois.
Dans le superbe enclos d'une ville nouvelle,
Je vis croître un palais de structure immortelle;
Tel qu'entre cent palais habitez par les Dieux
S'éleve le séjour du Monarque des Cieux.
A ses pieds orgueilleux une mer sans orages,
Exempte pour jamais d'écueils & de naufrages,
Ouvre une longue course à tes pompeux vaisseaux;
Qui de rames d'argent fendent le sein des eaux,
Et sans s'assujettir aux ordres des étoiles,
Déployent en tout tems la pourpre de leurs voiles.
L'onde prompte & facile à tes commandemens,
Etend deux larges bras vers deux palais charmans.
On épuisa pour l'un jusqu'aux climats barbares,
De tous les animaux les plus beaux, les plus rares;
L'autre, sous des rameaux toujours frais, toujours verds,
Dans l'âpre canicule, au plus fort des hyvers,
Arbitre des saisons, sans cesse fait éclore
Les plus riches trésors de Pomone & de Flore.
Si pour tromper l'ardeur du bel astre des jours,
L'on cherche de mes bois les merveilleux détours,
Pensant ne rencontrer sous leur feuillage sombre,

GENEST. Que l'aimable fraîcheur du zéphire & de l'ombre,
En quelques lieux ſecrets que l'on porte ſes pas,
Les Nayades en foule y montrent leurs appas.
Ni-ta grotte, LOUIS, plus richement parée
Que celle d'Amphitrite & celle de Nerée;
Ni ces riants baſſins, où l'Art induſtrieux
A fait vivre en métal les hommes & les Dieux,
Ne peuvent empêcher ces belles fugitives
De s'échapper partout, pures, fraîches & vives.
Ordonne ſeulement, prend ſoin de ſouhaiter;
Ces Nymphes à l'inſtant peuvent tout imiter,
Plus doctes que Protée à changer de figures,
Et ſurprendre les ſens de douces impoſtures.
Tantôt du tronc d'un arbre & de mille roſeaux,
Leur mobile cryſtal pouſſe de longs rameaux,
Et trace dans les airs par ſes élans rapides
Mille cercles fuyans, mille chiffres liquides;
Tantôt en élevant un humide rocher,
Sous ſa bruyante maſſe on les voit ſe cacher:
Et tantôt du concours des ondes jailliſſantes
Former un grand théâtre, & des ſcenes changeantes.
Enchanté par les yeux, l'Etranger, le François,
Paſſe, revient, s'arrête, & repaſſe cent fois,
Et s'écrie, en voyant tant d'objets qu'il admire,
Qu'on ne peut les compter, moins encor les décrire.
Hélas! qui le croiroit, que ces nobles plaiſirs
N'euſſent pas le pouvoir d'arrêter tes déſirs?

Qu'à

Qu'à de fieres vertus ton ame trop fidelle,
Me fît souffrir les maux d'une absence cruelle,
Qui me laissant en proye à de tristes regrets,
Pour moi de ces beaux lieux ternit tous les attraits?
. . . . . .
Je te revois enfin, & te revois encore
Rempli de nobles soins dont l'ardeur te dévore!
Hé bien, pense à la gloire, adore ses appas;
Mais pour l'aimer, LOUIS, ne me néglige pas;
Et pense quelquefois, au sein de la victoire,
Que Versailles un jour rehaussera ta gloire,
En faisant comparer aux mortels étonnez
Tes gestes éclatans, & ces lieux fortunez.
L'ambitieux désir du royal Diadême
N'a point fait, diront-ils, cette valeur suprême.
Il ne vint point du Nord, du séjour des frimats,
Pour s'ouvrir par le fer de plus heureux climats.
Un trône chancelant, & l'horreur du naufrage
Ne le forcerent point à trouver du courage.
Roi, fils de mille Rois, au comble des désirs,
Environné de biens, de pompe & de plaisirs,
Absolu, redouté, loin de toutes allarmes,
Maître de ses destins, en ces lieux pleins de charmes,
Si-tôt que la justice, ou l'honneur l'appelloit,
Aux plus affreux dangers son courage voloit.
Le bien de ses Etats, le bien commun du Monde,
Occupoient tour à tour sa sagesse profonde:

GENE

De ſa haute grandeur ces beaux lieux ſont témoins,
ENEST. Et c'étoit toutefois le moindre de ſes ſoins.

ODE. 1

Sur l'honneur que le Roi a fait à l'Académie Françoiſe, en acceptant la qualité de ſon Protecteur, & la logeant au Louvre.

UNE nouvelle joye, une gloire nouvelle,
Doctes Sœurs, vous engage à de nouveaux efforts:
Hauſſez votre voix immortelle,
Faites tout retentir de vos divins accords.
Des ſiécles précédens oubliez les exemples:
Si vous avez reçu de l'encens & des temples
De ces fameux Héros par vos mains couronnez,
Le plus parfait des Rois à ſon tour vous couronne:
Et l'aſile éclatant que ſa bonté vous donne,
Vaut mieux que les autels qu'ils vous avoient donnez.

On ſçait, Muſes, on ſçait votre premiere Hiſtoire;
Et que de l'Orient les Sages ſi vantez,
Ouvrant le chemin de la gloire,
Montrerent aux mortels vos naiſſantes beautez.

1 Cette Ode a remporté le Prix de Poëſie donné par l'ACADEMIE FRANÇOISE en l'année 1673.

On ſçait qu'aux doux climats de la ſçavante Grece,
De la cime du Pinde, & des bords du Permeſſe ;
Vos attraits adorez régnoient de toutes parts :
On ſçait qu'aux plus beaux jours de Rome triomphante,
Auguſte vous tendit une main careſſante,
Et vous fit trouver place au trône des Céſars.

Mais regardez la France en merveilles féconde ;
Si riche des tributs de la terre & des mers,
Paris, qui comme un autre monde,
Renferme dans ſes murs mille peuples divers.
Admirez ce palais, contemplez ces rivages,
Où l'Univers charmé vient rendre ſes hommages
Au ſuprême pouvoir d'un Roi victorieux ;
Et parmi tant d'éclat & de magnificence,
Avouez qu'au Ciel même, où vous prîtes naiſſance,
Auprès de Jupiter vous ne ſeriez pas mieux.

Ne craignez plus du Sort la haine conjurée ;
Ici vos bons deſtins pour jamais établis,
Auront l'éternelle durée,
Que le Ciel a promiſe à l'Empire des Lis.
On ne vous verra plus tremblantes ; allarmées ;
Au fier débordement des barbares Armées,
De vos lyres à peine emporter le débris ;
Du Vandale & du Scythe éprouver les outrages ;

GENE

De ſa haute grandeur ces beaux lieux ſont témoins,
ERNEST. Et c'étoit toutefois le moindre de ſes ſoins.

ODE. [1]

Sur l'honneur que le Roi a fait à l'Académie Françoiſe, en acceptant la qualité de ſon Protecteur, & la logeant au Louvre.

UNE nouvelle joye, une gloire nouvelle,
Doctes Sœurs, vous engage à de nouveaux efforts:
Hauſſez votre voix immortelle,
Faites tout retentir de vos divins accords.
Des ſiécles précédens oubliez les exemples:
Si vous avez reçu de l'encens & des temples
De ces fameux Héros par vos mains couronnez,
Le plus parfait des Rois à ſon tour vous couronne:
Et l'aſile éclatant que ſa bonté vous donne,
Vaut mieux que les autels qu'ils vous avoient donnez.

On ſçait, Muſes, on ſçait votre premiere Hiſtoire;
Et que de l'Orient les Sages ſi vantez,
Ouvrant le chemin de la gloire,
Montrerent aux mortels vos naiſſantes beautez.

1 Cette Ode a remporté le Prix de Poëſie donné par l'ACADEMIE FRANÇOISE en l'année 1673.

On ſçait qu'aux doux climats de la ſçavante Grece,
De la cime du Pinde, & des bords du Permeſſe,
Vos attraits adorez régnoient de toutes parts :
On ſçait qu'aux plus beaux jours de Rome triomphante,
Auguſte vous tendit une main careſſante,
Et vous fit trouver place au trône des Céſars.

Mais regardez la France en merveilles féconde ;
Si riche des tributs de la terre & des mers,
Paris, qui comme un autre monde,
Renferme dans ſes murs mille peuples divers.
Admirez ce palais, contemplez ces rivages,
Où l'Univers charmé vient rendre ſes hommages
Au ſuprême pouvoir d'un Roi victorieux ;
Et parmi tant d'éclat & de magnificence,
Avouez qu'au Ciel même, où vous prîtes naiſſance,
Auprès de Jupiter vous ne ſeriez pas mieux.

Ne craignez plus du Sort la haine conjurée ;
Ici vos bons deſtins pour jamais établis,
Auront l'éternelle durée,
Que le Ciel a promiſe à l'Empire des Lis.
On ne vous verra plus tremblantes, allarmées,
Au fier débordement des barbares Armées,
De vos lyres à peine emporter le débris ;
Du Vandale & du Scythe éprouver les outrages ;

GEN.

NEST. Et dans l'embraſement de vos plus chers ouvrages,
Au lieu de vos concerts, frapper l'air de vos cris.

Dans ce brillant palais, loin de toutes allarmes,
Sous la protection du plus puiſſant des Rois,
Vous n'entendrez le bruit des armes,
Que pour vous exciter à chanter ſes exploits.
Vous ſerez chaque jour heureuſement ſurpriſes
Au ſpectacle pompeux des Provinces conquiſes,
Des Tyrans ſurmontez, des Barbares défaits;
Et ſa valeur enfin calmant toute la Terre,
Les peuples apprendront qu'il ne cherchoit la guerre,
Que pour leur acquérir une éternelle paix.

Une tranquille paix, douce & délicieuſe,
Où Bellone oubliant l'uſage de ſes dards,
L'ame la plus ambitieuſe
Combattra ſeulement pour le prix des beaux Arts.
L'Amour ſeul aura droit de faire des conquêtes,
Tous les jours des humains ſeront autant de fêtes;
Les aſtres indulgens ſuivront tous nos déſirs;
Vos céleſtes concerts charmeront tous les âges,
Et vous inſpirerez aux cœurs les plus ſauvages
La joye & les vertus, la gloire & les plaiſirs.

Vous verrez triompher la ſçavante Aſſemblée,
Qui ſoutient de vos loix l'auguſte majeſté;
Et qui de vos tréſors comblée,

S'éleve ſur vos pas à l'immortalité.
Sous ces lambris dorez, au milieu des trophées, GENES.
Vous entendrez pouſſer à ces nouveaux Orphées
Des airs que vous pourriez vous-mêmes avouer.
Si jamais les François n'eurent un ſi grand Maître,
Leurs climats fortunez n'avoient jamais vû naître
Des Sujets mieux inſtruits en l'art de bien louer.

Redoublez leur ardeur; ſecondez leur envie,
En faveur du Héros mêlez vos chants aux leurs:
Chaque inſtant de ſa belle vie
Fait éclore pour vous une moiſſon de fleurs.
Voyez-le maintenir les loix renouvellées,
Accabler de bienfaits les Vertus rappellées,
Sur les monts applanis faire joindre les mers,
Redonner l'abondance aux campagnes ſtériles,
Changer d'affreux ſablons en de ſuperbes villes,
Et rouler à ſon gré le ſort de l'Univers.

Voyez de ſa valeur les incroyables preuves,
Et partout obéir à ſes commandemens
Les hommes, les remparts, les fleuves,
La rigueur des ſaiſons, l'orgueil des élémens.
Au généreux DAUPHIN étalez cette image;
Mais réglez les tranſports de ſon jeune courage;
Les triomphes du Pere empêchent ceux du Fils:
Enſeignez-lui du Roi la ſageſſe profonde;
Qu'il ſçache ſeulement l'art de régir le Monde;
Il n'aura rien à vaincre, & tout ſera ſoumis.

GENEST.

Mais dans le doux repos qui vous rend ſi charmantes,
Au ſommet du bonheur où vous allez monter,
Quels Hymnes, ô Vierges ſçavantes,
Envers le grand LOUIS pourront vous acquitter?
Tous vos arcs triomphaux, tous vos chants de victoire,
Tous vos ſoins vigilans à tracer ſon Hiſtoire,
De ſes rares faveurs ſont un ſurcroît nouveau;
Puiſque par ſes hauts faits fidellement guidées,
Vous allez ſurpaſſer vos plus grandes idées,
Et tout ce que votre Art eut jamais de plus beau.

*Sur les Ouvrages de M. de ***.*

PHILOSOPHE, galant, guerrier & politique,
En tout ce qui lui plaît il peut ſe transformer;
Et partout élevé, brillant, tendre, héroïque,
Il ſçait toujours inſtruire, il ſçait toujours charmer.

EPITRE.

A M. DE LA BASTIDE. 1

Il l'exhorte à abjurer les erreurs du Calviniſme.

LES peuples, les citez, les Provinces entieres
Ouvrent enfin les yeux aux divines lumieres;

1 Ce M. de la Baſtide eſt connu par ſa réponſe à M. l'Evêque de Meaux, par ſa reviſion des Pſeaumes de Marot & de

L'erreur s'évanouit. La ſainte Vérité,
D'un long aveuglement chaſſe l'obſcurité. GENEST.
Il eſt tems de ſe rendre, il eſt tems, LA BASTIDE;
Suis la voix qui t'appelle, & le jour qui te guide.
L'Egliſe eſt triomphante après tant de combats;
De ſon trône de gloire elle te tend les bras:
Je l'entends, je la vois te rechercher, te dire:
Viens, mon fils, mon cher fils, toi pour qui je ſoupire,
Toi dont la fuite injuſte & les égaremens
M'ont coûté tant de pleurs & de gémiſſemens.
Tu n'es point criminel. La faute eſt de tes peres,
Qu'un eſprit ſéducteur rendit mes adverſaires.
Trop malheureux enfans! Mais l'erreur doit finir.
Tu ſortis de mon ſein, tu dois y revenir.
C'eſt ainſi que s'explique une mere ſi tendre;
Tout parle en ſa faveur ſi tu la veux entendre.
Examine, conſulte & ſonge à réparer
Ce funeſte malheur qui t'en fit ſéparer,
La foi de ſiécle en ſiécle à nos ayeux tranſmiſe,
Les tenoit tous unis dans le ſein de l'Egliſe.
Quand d'un Moine apoſtat la folle ambition
Vint troubler cette paix, rompre cette union.

Beze; & par quelques autres ouvrages. Il ſortit de France en 1687. & mourut Calviniſte à Londres le 15 de Mars 1740. L'Epître que M. l'Abbé GENEST lui adreſſe eſt une des plus belles choſes que l'on puiſſe faire dans ce genre-là.

Comment nommeras-tu ſon audace rebelle ?
GENEST. Il déchire l'Egliſe, il s'acharne contre elle ;
Et voulant s'affranchir des droits qu'elle a ſur nous ;
Il ſe les attribuë ; & les prodigue à tous.
Plus de loix, de Paſteurs, de Chefs, ni de Conciles :
Leurs ſouverains Decrets deviennent inutiles :
Des cœurs enflez d'orgueil, des eſprits déréglez,
Entraînent après eux les peuples aveuglez.
La raiſon arrachée à ſon joug légitime ;
Court d'erreur en erreur, & d'abîme en abîme ;
Et chacun, à l'envi, ſignalant ſes fureurs,
Plus loin que ſes rivaux veut porter ſes erreurs.
Calvin, du premier rang inſolemment avide,
Trouve à ſon gré Luther trop foible & trop timide.
Sous le nom de Réforme il détruit les autels,
Et veut en abolir les honneurs immortels.
Quel eſprit l'animoit ? Montre-nous à quel titre
De la Religion il ſe rendit l'arbitre.
Parle, établis les droits qu'avoit ce ſéducteur,
Pour faire le Pontife & le Légiſlateur ?
Sur quelle miſſion, & par quel privilége
Des Myſtéres ſacrez faire un choix ſacrilége ?
Quoi ! par ſon ſeul caprice il viendra nous dicter
Ce qu'il faut recevoir, ce qu'il faut rejetter.
Dans cette foi divine où tout eſt grand, terrible,
Où pour les yeux mortels tout eſt inacceſſible,
Il viendra conſulter les rapports impuiſſans
D'une raiſon bornée, & de nos foibles ſens ?

L'Egliſe,

L'Egliſe, dira-t'il, fut long tems éclipſée ;
On vit ſa grace éteinte, & ſa gloire effacée. GENEST.
Quel blaſphême ! Où veut-on qu'elle eût pû ſe
cacher ?
Pour apprendre ſes loix où l'irions-nous chercher ?
Non, avec l'Eſprit Saint qui la rend infaillible,
Elle eſt toujours préſente, elle eſt toujours viſible.
Toujours ſur la montagne elle doit éclater.
Attendoit-on Calvin pour la reſſuſciter ?
Son Auteur l'a fondée unique, univerſelle,
Conſtante, incorruptible, immuable, éternelle.
Par les cruels efforts de ſes noirs ennemis,
Ses ſacrez fondemens ſe ſont mieux affermis :
Toujours des ſaints Docteurs les clartez aſſemblées
Montrent ſes véritez par le Ciel révélées ;
Les tems ont confirmé ſon empire abſolu,
Et les enfers armez n'ont jamais prévalu.
Si tu l'as méconnue, on te l'a déguiſée :
Par des préventions ton ame eſt abuſée.
Que je t'ai plaint ! Je ſçais dans quels faux préjugez
Dès vos plus tendres ans vos eſprits ſont plongez.
Autre obſtacle pour toi : ton adroite éloquence
A ſouvent de l'erreur embraſſé la défenſe ;
Et dans le cœur de l'homme un orgueil inconnu
L'attache à ſoutenir ce qu'il a ſoutenu.
S'il faut qu'il ſe rétracte, une gloire trompeuſe
Peint ce juſte devoir en foibleſſe honteuſe ;
Et de ſuivre un parti chancelant, abattu,

On ſe fait un honneur, & même une vertu.
GENEST. Pernicieux orgueil ! conſtance déplorable !
L'erreur eſt trop viſible & trop inſoutenable.
Car enfin, ſi chacun va ſe perſuader
Que des Myſtéres ſaints il peut ſeul décider :
Quels déſordres, ô Ciel ! Que de vagues diſputes !
D'égaremens honteux ! d'inévitables chûtes !
Ne frémiſſez-vous point quand vous enviſagez
La peine & les périls où vous vous engagez ?
Pour nous, qui nous fixons dans le ſein de l'Egliſe
Il ſuffit d'un cœur humble, & d'une ame ſoumiſe,
Seuls nous pouvons jouir d'un ſort tranquille & doux,
Et tous nos ſaints Docteurs ont médité pour nous.
Non que j'aille blâmer la ſçavante ſageſſe,
Pour louer l'ignorance, & flatter la pareſſe.
Je blâme ſeulement l'effort audacieux
D'un eſprit indocile, inquiet, captieux.
Des ſaintes Véritez ſongeons à nous inſtruire :
Mais apprenons ſurtout à nous laiſſer conduire.
LA BASTIDE, il eſt vrai, ce que l'on veut de toi,
Par ſes difficultez peut étonner ta foi :
Mais le propoſe-t'on à notre intelligence ?
Non, l'Egliſe ne veut que notre obéïſſance ;
Et nous ſommes heureux que ſon autorité
Fixe de nos eſprits la vaine liberté.
Reviens donc où tu vois de l'Egliſe régnante
Le pouvoir ſucceſſif, l'autorité conſtante ;

Abandonne un parti qui va t'abandonner ;
On t'en donne l'exemple, & tu dois le donner.
Toi, que la probité peut prendre pour modelle,
Ami tendre, ſincere, ardent, ſage, fidelle ;
Eſprit rare & charmant, né pour les grands emplois,
Et que ſouvent ton Prince honora de ſon choix,
Fais de ces dons du Ciel un ſalutaire uſage ;
Que ſa Grace en ton cœur acheve ſon ouvrage.
Réponds aux juſtes vœux, au zéle d'un grand Roi,
Inſtruit par la Sageſſe, animé par la Foi ;
D'un Roi victorieux, dont l'active prudence
Concerte ſes projets avec la Providence,
Et ſçait que le pouvoir n'eſt remis en ſes mains ;
Que pour le conſacrer au ſalut des humains.
Tant d'ennemis vaincus faiſoient peu pour ſa gloire ;
Il trouve en ſes Sujets ſa plus belle victoire.
A ceux qui ſans ſonger à leur aveuglement,
Dans le ſein de l'erreur dormoient négligemment,
Ce Roi fait éprouver l'heureuſe violence
Qui de ce froid ſommeil tire leur nonchalance ;
A ceux qui s'égaroient ſans vouloir s'égarer,
Il offre le flambeau qui doit les éclairer :
A ces cœurs endurcis que le ſecours irrite,
Qu'une erreur obſtinée entraîne & précipite,
Il montre ſa puiſſance, & d'un pieux effort,
Malgré leur déſeſpoir les pouſſe dans le port.

GENES

ENEST. Qu'ils ne ſe plaignent point que des ordres ſévéres
Révoquent les Edits accordez à leurs Peres.
Si le malheur des tems a pû les établir,
Un tems plus favorable a dû les abolir.
Pour le repos public ces loix furent dictées,
Pour le bonheur public elles ſont rétractées.
Quand la France livrée à ſon emportement,
Dans ſes ſanglantes mains tenoit l'acier fumant,
Et d'une aveugle erreur contre elle-même armée,
Exerçoit ſur ſon ſein ſa rage envenimée,
Les temples de l'erreur ſe purent élever;
Ce n'étoit qu'à ce prix qu'on pouvoit la ſauver:
Mais la même pitié qu'on eut alors pour elle,
De ſes malheurs paſſez la mémoire cruelle,
En détruiſant l'erreur, doit faire prévenir
Ceux qui pourroient encor menacer l'avenir;
Arracher ce levain des fureurs parricides,
Qu'enfantent les eſprits de nouveautez avides;
Dont les coups inhumains ſont d'autant plus mortels,
Que leur acharnement croit ſervir les autels.
Venez tous; achevez l'union déſirée,
Qui d'un commun bonheur nous promet la durée;
Et par qui cet Etat ſi craint & ſi puiſſant,
Doit être pour jamais tranquille & floriſſant,
Si c'eſt un ſang François qui coule dans vos veines,
Si pour les loix du Ciel, ſi pour les loix humaines,
Si pour votre pays, pour vous, pour vos neveux,

Votre eſprit peut jamais former d'utiles vœux ;
Qu'au pied des vrais autels votre retour ſincere GENE
Préſente de vos cœurs l'hommage volontaire.
Qu'un tendre amour ſuccede à votre injuſte effroi,
LOUIS agit pour vous plus en pere qu'en Roi :
Forcé dans ſes rigueurs, contraint dans ſes menaces,
Sa main eſt bien plus propre à répandre des graces.
Réunis avec nous dans une aimable paix,
Venez nous diſputer l'honneur de ſes bienfaits.
Bien-tôt de ce grand Roi la bonté généreuſe
Ne fera de l'Etat qu'une famille heureuſe,
Et nous va tous combler de ces biens précieux
Qu'à ſon auguſte régne ont réſervé les Cieux.

EXTRAIT DES PRINCIPES DE PHILOSOPHIE.

De la Vûë.

L'IGNORANT eſt frappé de même que le Sage.
Dans ces corps infinis à nos regards offerts,
Dans ces champs étoilez à nos yeux découverts,
Notre eſprit voit l'Auteur de cet immenſe ouvrage.
. . . . . .
Ces peuples différens de mœurs & de langages,
Qui du vaſte Océan occupent les deux bords,
Les Barbares les plus ſauvages
Entendent ces divins accords.

Avec quelle vaſte étenduë,
ENEST. Quelle variété s'exerce notre vûë ?
C'eſt le premier des ſens, le moins matériel ;
C'eſt le plus merveilleux, le plus univerſel ;
Dans ſa vîteſſe inconcevable,
C'eſt lui qui de l'eſprit ſuit mieux le mouvement,
Et ſe trouve le plus capable
De ſervir au raiſonnement.

De l'Aurore au Couchant le regard ſe promene ;
Par les feux de la nuit, par le flambeau des jours,
Nous ſommes éclairez ſur cette immenſe ſcene,
Qui toujours eſt la même, & qui change toujours.
Cet œil, du corps humain l'ornement & le guide,
Infatigable agent de l'eſprit curieux,
Vivant tableau, miroir ingénieux,
Montre en ſon petit cercle, & l'empire liquide,
Et l'immenſe voûte des Cieux.

. . . . . .

Si dans notre cerveau la lumiere étincelle,
Sans que rien du dehors aux yeux vienne éclater ;
Les couleurs y naîtront comme elle,
Sans qu'à l'extérieur on les faſſe exiſter.
Lorſque tout l'horiſon au matin ſe redore,
Qu'à l'aſpect du Soleil tout brille & ſe colore,
Songeons que les cieux ſi riants & ſi verds
N'ont point en eux l'émail dont ils ſemblent couverts.

Et ne voyons-nous pas que de l'eau ſimple & pure, GENEST.
Qu'un morceau de criſtal qu'en triangle on figure,
Où rien de coloré ne ſe peut concevoir,
Par de vives couleurs peuvent nous émouvoir ?
Donc ſéparons en toute choſe,
Le ſentiment d'avec ce qui le cauſe ;
Ne plaçons point dans un air pluvieux
Le cercle coloré qu'apperçoivent nos yeux.
. . . . . .
Obſervons avec ſoin notre œil, ce bel organe,
Par l'Ouvrier divin ſçavamment travaillé ;
C'eſt proprement un verre, & pûr & diaphane,
Pour ſervir à la vûë expreſſément taillé.
Enveloppé de la paupiere,
Il laiſſe entrer plus ou moins la lumiere.
Six muſcles différens ſervent à le mouvoir ;
Il s'applatit, s'allonge, & ſe hauſſe, & s'abaiſſe,
Le plaçant pour mieux recevoir
Les traits plus ou moins vifs qui nous viennent ſans ceſſe
Des objets que nous voulons voir.

La prunelle en eſt l'ouverture ;
Et par de prompts reſſorts ſerrez ou dilatez,
L'œil en changeant d'aſſiete, ou de figure,
Introduit ces rayons qui lui ſont préſentez.

Quand la prunelle au jour ouvre l'entrée,
NEST. Les trois humeurs, l'aqueuſe, la vitrée,
Et celle du milieu, lentille de criſtal,
Dans l'action de l'œil ont l'emploi principal.
Tranſparent au dedans, borné de ſes tuniques,
Les rayons envoyez d'un point de quelque objet,
Font en traverſant l'œil un ſi juſte trajet,
Que tous au même point viennent aux nerfs optiques.
D'un réſeau chaque orbite au fond eſt tapiſſé,
Par l'un & l'autre nerf en filets diſperſé;
Ils forment la réţine où l'atteinte eſt reçûë
Des objets éclairez, préſens à notre vûë.
Là ce ſens délicat fait ſes enchantemens;
Comme ſur une toile nuë,
Mille & mille tableaux naiſſent à tous momens.

Tant de ſujets placez dans la vaſte étenduë,
Qu'autour de nous nous voyons répanduë,
En ce petit eſpace impriment leurs portraits.
Autant que chacun d'eux nous touche de plus près,
Sous un plus grand volume une image eſt connuë;
Autant que de plus loin ils font ſentir leurs traits,
Cette même peinture à nos yeux diminuë;
Enfin plus ces objets de loin ſont apperçûs,
Plus des extrêmitez de leur ſuperficie
Ils viennent frapper l'œil par des angles aigus,
Et paroiſſent toujours plus foibles, plus confus.

Par trop d'éloignement l'image eſt obſcurcie,
Tant que ſa petiteſſe aboutiſſe en un point,
Elle ſe perd alors ; & l'œil ne la voint point..

GENI

De crainte qu'on ne s'imagine
Que d'un ſyſtême vain nous voulons nous flatter,
Si l'art humain s'efforce d'imiter
L'ouvrage d'une main divine,
Si ſous la forme d'œil une adroite machine,
Par un verre taillé nous peut repréſenter
L'effet de l'humeur criſtaline,
Et qu'on place un vélin au lieu de la rétine,
Où les rayons unis ſe puiſſent arrêter,
Des objets du dehors nous avons la peinture ;
Le vélin en reçoit les fidelles portraits,
Ainſi que dans notre œil chaque objet s'y figure
Avec ſes couleurs & ſes traits.

Par-là jugeons de l'œil & de ſes vrais uſages :
Il nous ſert ſeulement à former les images,
Autant qu'il eſt bien diſpoſé,
Et que par des vitres plus nettes,
Et par des tailles plus parfaites
La Nature l'a compoſé..

Aux Caméléons de Mademoiſelle de SCUDERI.

Vous vivrez à jamais au Temple de Mémoire :
SAPHO vous donne place en ſes divins Ecrits.
Sa main, qui des vertus ſçait diſpenſer le prix,

Va tracer votre aimable hiſtoire.

ENEET. On voit de vos tableaux ſes cabinets parez :
Partout dans des cadres dorez,
Le peintre ingénieux a mis ces riches toiles ;
Jamais d'un animal le ſort ne brilla tant ;
Et ceux qui ſont là haut transformez en étoiles,
Ont un bonheur moins éclatant.

CHAULIEU.

GUILLAUME AMFRYE DE CHAULIEU, Abbé d'Aumal, Prieur de Saint Georges [1] en l'Iſle d'Oléron, de Poitiers, de Renel & Saint-Etienne, Seigneur de Fontenay, naquit dans cette Terre en 1639. Son pere Jacques-Paul Amfrye de Chaulieu, étoit Maître des Comptes à Rouen & Conſeiller d'Etat à Brevet. Il avoit été employé par la Reine Mere & par le Cardinal Mazarin à l'échange de la Principauté de Sedan; & ce fut le ſuccès de cette négociation qui lia Meſſieurs de Chaulieu avec la Maiſon de Bouillon. Celui dont il s'agit ici eut l'avantage, preſque au ſortir du Col-

CHAU LIEU.

1 Ce Prieuré eſt d'environ 27 à 28 mille livres de rente. C'étoit M. le Grand-Prieur de Vendôme qui le lui avoit conferé, & c'eſt en partie aux bienfaits de ce Prince que M. l'Abbé DE CHAULIEU étoit redevable d'une aſſez groſſe fortune.

CHAULIEU.

lege, d'avoir entrée dans la meilleure compagnie; choſe bien avantageuſe, & même abſolument néceſſaire aux Gens de Lettres, qui ne devroient jamais écrire que pour elle.. M. le Duc, M. le Prince de Conti, & Meſſieurs de Vendôme honoroient de leur eſtime & même de leur amitié l'Abbé DE CHAULIEU; & ce fut ſurtout avec eux qu'il fit ces moiſſons abondantes de tours nobles & de mots heureux qui caracteriſent ſes Poëſies. S'il eſt quelquefois négligé juſqu'à ſe mettre au deſſus des régles de l'Art, il a je ne ſçai quoi d'original qui le diſtinguera toujours des Poëtes de profeſſion. Il ramenoit tout à la beauté des images, & au ſentiment: mais à juger de certaines maximes qu'il a répanduës dans quelques-unes de ſes Pieces, on croiroit volontiers que l'Auteur ſe picquoit un peu d'être ce que de certaines gens appellent *eſprit fort*. Il eſt mort à Paris dans ſa belle maiſon du Temple le 27 Juin 1720. âgé de quatre-vingt-quatre ans.

MADRIGAUX.

I.

QUE mon Berger me plaît ! mon ame en eſt ravie.
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, tout eſt plein d'agrément :
Qu'avec plaiſir j'ai fait ſerment
De paſſer avec lui le reſte de ma vie !

II.

JE vous attends toujours avec impatience.
Du plaiſir de vous voir mes yeux ſont enchantez,
Un moment loin de vos beautez
Me paroît une longue abſence.
Je ſens de ſecrets mouvemens,
Tels que ſi dans mon cœur s'allumoit une flamme.
Comment vous expliquer le trouble de mon ame ?
Je ne ſçai pas le nom des tranſports que je ſens.

III.

LE ſilence & la paix régnent dans ce boccage ;
Le calme de ce beau ſéjour
N'eſt troublé que par le ramage
Des hôtes de ces bois qui chantent leur amour.
Oiſeaux, dans l'ardeur qui me preſſe,
Hélas ! je ne puis comme vous

Exprimer par mes chants l'excès de ma tendreſſe,
CHAULIEU. Mais j'ai ſeul plus d'amour que vous n'en avez tous.

IV.

THEONE, tu voulois à la ſimple amitié
Réduire les ardeurs de ma naiſſante flamme ;
Et tu croyois avoir trop fait de la moitié,
D'écouter, ſous ce nom, les tranſports de mon ame.
Enfin tu rends juſtice à mon amour extrême,
Et le nom d'Amant m'eſt permis.
Ah ! combien je ſens que je t'aime,
Depuis que j'ai ceſſé d'être de tes amis !

V.

APRE'S de longs ſoupirs, j'ai flêchi ma Climene.
Depuis cet heureux jour, je ſens mourir un feu
Qui brûla tout le tems qu'elle fut inhumaine.
Hélas ! ſi tes plaiſirs, Amour, durent ſi peu,
Pourquoi, volage Amour, coûtent-ils tant de peine ?

VI.

MILLE fois plut touché d'un ruiſſeau qui murmure,
Que de tous ces vains ornemens,
Fils de l'art & de l'impoſture,
Je me fais des amuſemens
De tout ce qu'à mes yeux préſente la Nature.
Quel plaiſir de la voir rajeunir chaque jour !

Elle rit dans nos prez, verdit dans nos boccages, CHAULIEU.
Fleurit dans nos jardins, & dans les doux ramages
Des oiſeaux de nos bois elle parle d'amour.
Hélas! pourquoi faut-il, par une loi trop dure,
Que la jeuneſſe des ſaiſons,
Qui rend la verte chevelure
A nos arbres, à nos buiſſons,
Ne puiſſe ranimer notre machine uſée,
Rendre à mon ſang glacé ſa premiere chaleur,
A mon corps, à mes ſens, leur premiere vigueur,
Et d'eſprits tout nouveaux réchauffer ma penſée?

RONDEAU.

Sur la traduction des Métamorphoſes d'Ovide en Rondeaux par M. de Benſerade.

POUR les Rondeaux, Chants royaux & Balade,
Le tems n'eſt plus. Avec la vertugade
On a perdu la veine de CLE'MENT:
C'étoit un Maître, il rimoit aiſément;
Point ne donnoit à ſes vers l'eſtrapade.

Point il ne faut de brillante tirade,
De jeux de mots, ni d'équivoque fade;
Mais un facile & ſimple arrangement
Pour des Rondeaux.

Cela poſé, notre ami BENSERADE
N'eût-il pas fait beaucoup plus ſagement

CHAULIEU.

De s'en tenir à la pantalonade,
Que de donner au Public hardiment
Maint quolibet, mainte turlupinade
Pour des Rondeaux ? [1]

Stances mises en chant.

QUE de chagrins, de tourmens & d'allarmes,
Ingrate Iris, tes rigueurs m'ont coûté !
Faut-il encor que je verse des larmes
Pour déplorer ton infidélité ?

Tu me jurois une amour éternelle,
Et cependant tu me manques de foi !
Crois-tu trouver un Amant plus fidelle ?
Il n'en est point qui t'aime autant que moi.

Ce beau Berger, à qui tu voudrois plaire,
Sent pour Philis & pour toi même ardeur :
Quand tu m'aimois, la Reine de Cythere
N'eût pas trouvé de place dans mon cœur.

Tes faux sermens, ni tes trompeuses larmes,
N'ont pû ternir l'éclat de ta beauté :
Reviens, Iris ; en faveur de tes charmes
Je ferai grace à ta légereté.

1 Ce Rondeau, si célébre en son genre, fut le premier ouvrage qui fit connoître la finesse du goût de l'Abbé de CHAULIEU, & ses talens pour la Poësie.

r la fête que M. de Malezieux donna à Monſieur
& Madame la Ducheſſe du Maine, à Chaſtenay au mois de Juin 1703.

Quel eſt cet homme admirable,
Cet Opérateur ſi charmant,
Qui d'un ſpectacle agréable
Fait naître un enchantement ?

Des plaiſirs d'une Bergere
Il ſçait amuſer les Dieux :
A tant de talens de plaire
Je reconnois MALEZIEUX.

Parmi la magnificence
D'une fête de la Cour,
Tout reſpire l'innocence
Du plus champêtre ſéjour.

Ici la reconnoiſſance
Répond toujours aux bienfaits ;
Ni les ſiécles, ni l'abſence
Ne l'effaceront jamais.

DU MAINE ſi reſpectable,

M. de Malezieux ouvroit la fête ſous la figure d'un Opéur Ghinois, qui avoit toutes ſortes d'eſſences admirables. eigneurie de Fontenay, qu'il tenoit de la libéralité du ice & de la Princeſſe, fut l'occaſion de cette fête où il ala magnifiquement ſa reconnoiſſance.

[A U-
IEU.

Digne fille de cent Rois,
Se borne à paroître aimable,
Dès qu'elle eſt parmi nos bois.

Dans cette belle contrée
Tout Berger eſt Céladon,
Chaque Bergere eſt Aſtrée,
Et tout ruiſſeau le Lignon.

Nos beautez, pour toutes armes,
N'ont que le pouvoir des yeux;
L'art n'ajoute rien aux charmes
Qu'elles ont reçus des Cieux.

Leurs miroirs ſont nos fontaines;
Ainſi que des autres fleurs,
Les Zéphirs par leurs haleines
De leur teint font les couleurs.

Eloge de la vie Champêtre.

DESERT, aimable ſolitude,
Séjour du calme & de la paix,
Aſile, où n'entrerent jamais
Le tumulte & l'inquiétude.

Quoi! j'aurai tant de fois chanté,
Aux tendres accords de ma lyre,
Tout ce qu'on ſouffre ſous l'empire
De l'Amour & de la Beauté;

Et plein de la reconnoiſſance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laiſſerai dans le ſilence
Tes agrémens & tes bienfaits ?

C'eſt toi qui me rends à moi-même ;
Tu calmes mon cœur agité ;
Et de ma ſeule oiſiveté
Tu me fais un bonheur extrême !

Parmi ces bois & ces hameaux,
C'eſt-là que je commence à vivre ;
Et j'empêcherai de m'y ſuivre
Le ſouvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant déſirées,
J'ai connu vos illuſions ;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées.

La Cour ne peut plus m'éblouir :
Libre de ſon joug le plus rude,
J'ignore ici la ſervitude
De louer qui je dois haïr.

Fils des Dieux, qui de flateries
Repaiſſez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

A U-
EU.

Grote, d'où ſort ce clair ruiſſeau,
De mouſſe & de fleurs tapiſſée,
N'entretiens jamais ma penſée
Que du murmure de ton eau.

Banniſſons la flateuſe idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon ſçavoir faire & mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Ah ! quelle riante peinture
Chaque jour ſe montre à mes yeux,
Des tréſorts dont la main des Dieux
Se plaît d'enrichir la Nature !

Quel plaiſir de voir les troupeaux,
Quand le Midi brûle l'herbette, *
Rangez autour de la houlette,
Chercher l'ombre ſous les ormeaux !

Puis ſur le ſoir à nos muſettes
Ouir répondre les échos,
Et retentir tous nos côteaux
De hautbois & de chanſonnettes !

Mais hélas ! ces paiſibles jours
Coulent avec trop de vîteſſe ;
Mon indolence & ma pareſſe
N'en peuvent arrêter le cours.

Déja la Vieilleſſe s'avance,

Et je verrai dans peu la Mort
Exécuter l'arrêt du Sort
Qui m'y livre ſans eſpérance.

CHAU
LIEU.

Fontenay, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumiere,
Bien-tôt au bout de ma carriere,
Chez toi je joindrai mes ayeux.

Muſes, qui dans ce lieu champêtre
Avec ſoin me fites nourrir;
Beaux arbres, qui m'avez vû naître,
Bien-tôt vous me verrez mourir.

Sur la Retraite.

TOUT reſpire à la Cour l'erreur & l'impoſture :
Le Sage avant ſa mort doit voir la vérité.
Allons chercher des lieux où la ſimple Nature,
Riche de ſes ſeuls biens, ait toute ſa beauté.

C'eſt-là que jouiſſant de mon indépendance,
Je ſerai mon Héros, mon Souverain, mon Roi;
Et du peu que je vaux la flateuſe ignorance
Ne me laiſſera voir rien au deſſus de moi.

. . . . . .

Je conſulte ſouvent le criſtal d'un ruiſſeau :
Mes rides s'y font voir; par ces véritez dures
J'accoutume mes ſens à l'horreur du tombeau.

Cependant quelquefois un reſte de foibleſſe,
Rappellant à mon cœur quelques tendres déſirs,

CHAULIEU.

En dépit des leçons que me fait la vieilleſſe,
Me laiſſe encor jouir de l'ombre des plaiſirs.

Nos champs du ſiécle d'or conſervant l'innocence,
Nous ne la devons point à la rigueur des lois;
Sur la bonne foi ſeule on vit en aſſurance,
Et le guet ne fait point le calme de nos bois.

Ni le marbre, ni l'or n'embellit nos fontaines:
De la mouſſe & des fleurs en font les ornemens;
Mais ſur ces bords heureux, loin des ſoins & des peines,
Amarille & Daphnis de leur ſort ſont contens.

Ma retraite aux neuf Sœurs eſt toujours conſacrée:
Elles m'y font encore entrevoir quelquefois
Venus danſant au frais, des Graces entourée;
Les Faunes, les Sylvains & les Nymphes des bois.

Mais éloignant bien-tôt ces douces rêveries,
J'examine le cours & l'ordre des ſaiſons;
Et comment, tous les ans, à l'émail des prairies
Succedent les tréſors des fruits & des moiſſons.

Je contemple à loiſir cet amas de lumiere,
Ce brillant tourbillon, ce globe radieux;
Et cherche s'il parcourt en effet ſa carriere,
Ou ſi ſans ſe mouvoir il éclaire les cieux.

Puis de-là tout-à-coup élevant ma penſée
Vers cet Etre, du Monde & Maître & Créateur, CHAP. LIEU.
Je me ris des erreurs d'une Secte inſenſée,
Qui croit que le hazard en peut être l'auteur.

Extrait d'une Epître à M. le Marquis de la Fare.

Ami, de qui l'eſprit & délicat & fin,
Prompt en expédiens, en reſſources fertile,
Découvre d'un coup d'œil les moyens & la fin,
Tu ne trouveras rien qui ne te ſoit facile;
Et tu verras tes agrémens,
Rares aux gens d'Etat, & pourtant néceſſaires,
Des plus épineuſes affaires
Te faire des amuſemens.
Ainſi, parmi des mouvemens
Dont l'embarras paroît extrême,
Le Sage trouve des momens
Pour habiter avec lui-même.
Surtout que ta grandeur n'enfle point ton courage;
Avec un eſprit haut, mêle un accueil ſi doux,
Que qui de ta fortune auroit été jaloux,
Te pardonne tout l'avantage
De ſon odieuſe ſplendeur,
En faveur du modeſte uſage
Que tu feras de ta grandeur.
Mais hélas! quoi qu'on puiſſe faire,
La prudence ne ſert de rien;
La Fortune eſt femme & légere,

CHAULIEU.

Son caprice eſt ſon ſeul lien.
Des plus aimables Maîtreſſes
Elle a l'empreſſement & la vivacité ;
Mais ſes infidelles careſſes
Tiennent de leur légereté.
Tremble donc au milieu de la proſpérité :
Quand d'un mouvement de ſes aîles,
La volage Divinité
Portera ſes faveurs nouvelles
Chez un bien moins digne que toi,
Prêt à lui pardonner ſon manquement de foi,
Remets-lui les préſens dont ſes mains infidelles
T'avoient ſi richement doté ;
Et foulant aux pieds ſes largeſſes,
Préfére à l'éclat des richeſſes
Une honorable pauvreté.
C'eſt lorſque tu verras la troupe fugitive
De tous tes complaiſans diſparoître à tes yeux ;
Et leur amitié trop craintive
Qui te cherchoit partout, t'éviter en tous lieux.
A ces adverſitez oppoſe un front d'airain ;
Reçois d'un viſage ſerein
La nouvelle de ta défaite ;
Et fais, pour t'en venger, une prompte retraite.
Ne va point par des cris exhaler ta douleur ;
Qu'elle ſoit ſage & circonſpecte,
Et que ton ſilence reſpecte,
L'injuſtice de ton malheur.

Etouffe

Etouffe dans ton cœur tout retour de tendreſſe
Vers un objet ingrat de ta tendre amitié,
Et chaſſe, comme une foibleſſe,
L'indigne ſentiment d'aller faire pitié.
Va plutôt, d'une ame hardie,
Suivre le ſentier peu battu
De ceux qui, comme moi, bravent la perfidie
D'amis, dont le cœur abattu
Laiſſe le menſonge & l'envie
Attaquer la plus belle vie,
Et faire injure à la vertu.

A M. LE PRINCE D'AUVERGNE.

Fragment.

En vain la Nature épuiſée
Tâche à prolonger ſagement,
Par le ſecours d'un vif & fort tempéramment,
La trame de mes jours que les ans ont uſée;
Je m'apperçois à tout moment
Que cette mere bienfaiſante
Ne fait plus, d'une main tremblante,
Qu'étayer le vieux bâtiment
D'une machine chancelante.
Tantôt un déluge d'humeurs,
De ſucs empoiſonnez inonde ma paupiere;
Mais ce n'eſt pas aſſez d'en perdre la lumiere,
Il faut encor que ſon aigreur

Dans d'inutiles [1] yeux me forme une douleur,
MAUCLERC. Qui ſerve à ma vertu de plus ample matiere.
La goutte d'un autre côté
Me fait depuis vingt ans un objet de ſouffrance.
Que fais-je en cette extrêmité ?
J'oppoſe encor plus de conſtance
A cette longue adverſité,
Qu'elle n'a de perſévérance ;
Et m'accoutumant à ſouffrir,
J'apprends que la patience
Rend plus légers les maux que l'on ne peut guérir.
Au milieu cependant de ces peines cruelles,
De notre triſte hiver compagnes trop fidelles,
Je ſuis tranquille & gai. Quel bien plus précieux
Puis-je eſpérer jamais de la bonté des Dieux ?
Tel qu'un rocher, dont la tête
Egalant le mont Athos,
Voit à ſes pieds la tempête
Troubler le calme des flots ;
La mer autour bruit & gronde ;
Malgré ſes émotions,
Sur ſon front élevé régne une paix profonde,
Que tant d'agitations,
Et les fureurs de l'onde
Reſpectent à l'égal du nid des Alcyons....

[1] L'Auteur perdit la vûë quatre ans avant ſa mort.

AUTRE FRAGMENT DE LA MEME PIECE.

Le Poëte voit en esprit les Champs Elisées.

QUEL spectacle à mes yeux, & quel plaisir nouveau !
Dans un bois d'orangers qu'arrose un clair ruisseau,
J'apperçois Seignelay, je rencontre Béthune,
Esprits supérieurs, en qui la volupté
Ne déroba jamais rien à l'habileté,
Dignes de plus de vie & de plus de fortune.
Avec Gaston de Foix quelle Ombre se promene ?
Ah ! je le reconnois, c'est le jeune Turenne ;
Présent rare & précieux,
Que l'avare main des Dieux
Ne fit que montrer à la Terre.
Digne héritier du nom de ce Foudre de guerre,
A quel point de gloire & d'amour
Ne t'eussent point porté tes hautes destinées,
Si Mars jaloux de ta valeur,
A la fleur de tes ans ne les eût terminées !
Que vois-je près de toi ? c'est ta mere éperduë,
Tout-à-coup aux enfers depuis peu descenduë ;
Qui conservant pour toi ses tendres sentimens,
De ce fils si chéri vole aux embrassemens.
Marianne, [1] est-ce vous ? Le Ciel impitoyable

[1] Marianne de Mancini, niéce du Cardinal Mazarin, Ducheſſe de Bouillon, & l'une des plus belles & des plus ſpirituelles femmes de ſon ſiécle.

d'une façon si étrange dans la nôtre ?. Le Public a rendu justice à sa Tragédie de *Médée*, qui a d'assez beaux endroits ; & à ses Idylles, qui n'ont guére d'autres défauts que d'être trop longues.

IGE-
IRE.

EXTRAIT DE MÉDÉE, TRAGEDIE.

Il est telle femme offensée, qui maîtresse de sa vengeance, la porte aux derniers excès.

MINISTRES[1] rigoureux de mon courroux fatal,
Redoutables Tirans de l'Empire infernal,
Dieux, ô terribles Dieux du trépas & des ombres !
Et vous, peuple cruel de ces Royaumes sombres,

Sur un char éclatant vous étiez lors portée,
Que de vîtes moineaux d'une grace enchantée,
Par le milieu des airs avec rapidité
Emportoient sans obstacle, & d'une aile agitée,
Fendant avec ardeur la route présentée,
Pour amener ici du Ciel pour moi quitté
Leur Maîtresse invitée.

Toute la Piece est écrite à peu près du même stile. Pour traduire heureusement, & surtout en Vers, des Poëtes aussi célébres qu'Homere, Horace, Virgile, &c. il faut avoir ce goût, ce feu, ce génie, ce choix d'expressions, & cette élégance continuë qui fait le plus grand charme de leurs Ouvrages.

1 Médée évoque les Puissances de l'Enfer. Scene II. Acte IV.

Noirs enfans de la Nuit, mânes infortunez,
Criminels, ſans relâche à ſouffrir condamnez,
Barbare Tyſiphone, implacable Mégere,
Nuit, Diſcorde, Fureur, Parques, Monſtres, Cerbere;
Reconnoiſſez ma voix, & ſervez mon courroux.
Dieux cruels! Dieux vengeurs! je vous évoque tous.
Venez ſemer ici l'horreur & les allarmes.
Venez remplir ces lieux & de ſang & de larmes.
Raſſemblez, déchaînez tous vos tourmens divers;
Et, s'il ſe peut, ici tranſportez les Enfers.
On m'exauce; le Ciel ſe couvre de ténébres.
L'air au loin retentit de hurlemens funébres.
Tout redouble en ces lieux le ſilence & l'horreur.
Tout répand dans mon ame une affreuſe terreur.
Ce palais va tomber; la terre mugit, s'ouvre;
Son ſein vomit des feux, & l'Enfer ſe découvre.
Quel eſt ce Criminel qui cherche à ſe cacher?
Je reconnois Siſiphe à ce fatal rocher.
Témoin des maux cruels qu'on prépare à ſa race,
Il ſe cache de honte, & pleure ſa diſgrace.
Mais quels fantômes vains ſortent de toutes parts?
Que de ſpectres affreux s'offrent à mes regards?
Quelle Ombre vient à moi? que vois-je? c'eſt mon pere!
Quel coup a pû ſi-tôt lui ravir la lumiere?
Chere Ombre, apprends le-moi; ma fuite & ma fureur,

Hélas ! t'ont fait ſans doute expirer de douleur.
ANGE- Tends-moi les bras du moins... Mais quelle Om-
ERRE. bre ſanglante
Se jette entre nous deux, terrible & menaçante ?
. . . . . .
C'eſt mon frere. Oui, c'eſt lui : je le connois à peine.
Ah ! pardonne, chere Ombre, à ma rage inhumaine.
Pardonne ; l'amour ſeul a cauſé ma fureur :
Il fut ton aſſaſſin, il ſera ton vengeur ;
Et ſçaura t'immoler de ſi grandes victimes,
Qu'il obtiendra de toi le pardon de ſes crimes.
Le ſang... Tout diſparoît, tout fuit devant mes yeux.
Tyſiphone avec moi reſte ſeule en ces lieux.
Noire fille du Styx, Furie impitoyable,
Ah ! ceſſe d'attiſer mon courroux effroyable ;
Calme de tes ſerpens les affreux ſifflemens.
Tu ne peux ajouter à mes reſſentimens.
Ne ſonge déſormais qu'à ſervir ma vengeance.
Viens ſignaler pour moi ta rage & ta puiſſance.
Nuit, Styx, Hécate, Enfers, terribles Déïtez,
J'ordonne, obéïſſez.

Madrigal.

VENUS, je ſçais qu'Amour fugitif & rebelle,
S'eſt ſauvé de ton ſein, & ſe cache à tes yeux ;

Et que si l'on t'apprend l'endroit qui le recelle,
Tu promets de donner un baiser précieux
Pour prix de cet avis fidelle :
Donne-moi le baiser promis,
Ô Déesse ! ou plutôt ordonne
Que ma Maîtresse me le donne :
C'est dans ses beaux yeux qu'est son fils. [1]

[1] Ce Madrigal est une traduction du Marini, qui l'a imité d'une Idylle de Moschus, intitulée *l'Amour fugitif*.

G***.

Sur des Bosquets.

TROP aimables Bosquets, retraites plus prisées
Que celles que l'on feint dans les Champs Elysées,
Quelle sçavante main a construit vos berceaux ?
Les uns artistement se courbent en cerceaux,
Les autres en platfonds s'étendent sur la tête :
A suivre vos contours la branche est toujours prête ;
Et de son verd feuillage entourant vos réduits,
Fait dans les plus beaux jours les plus charmantes nuits.

ODES TRADUITES D'ANACRÉON.

ODE II.

La Beauté.

La Nature puissante & sage,
Donna la course au liévre & le vol aux oiseaux ;
Elle arma le front des taureaux,
Et remplit le lion de force & de courage.
Elle apprit aux poissons l'art de fendre les eaux ;
L'homme eut la prudence en partage ;
Et la femme, où l'on voit tant de timidité,

Que reçut-elle ? un don, qui foible en apparence, G***.
Surmonte toute autre puissance,
Quel fut-il ce don ? la Beauté.

ODE III.

L'*Amour mouillé*.

PENDANT que, la paupiere close,
Lassé du travail & du bruit,
L'homme tranquillement repose
Dans le silence de la nuit ;
L'Amour vint frapper à ma porte.
Qui heurte si tard de la sorte,
Criai-je en sursaut réveillé ?
Hélas ! c'est un enfant mouillé,
Reprit-il ; ouvrez, je vous prie :
Il pleut ; mes pas sont égarez :
Ne craignez rien ; de grace, ouvrez.
A ce discours l'ame attendrie,
Une lampe en main à l'instant,
Je cours ouvrir à cet enfant.
Ses ailes, son arc, & sa trousse
Me donnerent quelque soupçon :
Mais il avoit la mine douce,
Et l'air d'un aimable garçon.
Je le fais entrer, je l'essuye,
Je prends ses mains, & peu à peu
Je les réchauffe auprès du feu ;

En un mot, je lui rends la vie.
G**. Si-tôt que le froid l'eût quitté,
Voyons, me dit-il, ſi la pluye
A mon arc n'auroit rien gâté.
Après ces mots il ſe retire
Trois pas en arriere, & ſoudain
Me décoche un trait dans le ſein
Le coup fait, il ſe mit à rire;
Et me dit d'un air ſcélérat,
Félicite-moi, camarade;
Mon arc eſt en fort bon état:
Mais je crois ton cœur bien malade. 1

ODE VII.

L'Amour vainqueur.

CUPIDON, pour venger Aminte
De ma froideur pour ſes appas,
Prit une tige d'hyacinthe,
Et me dit de ſuivre ſes pas.
Je les ſuivois, non ſans murmure,
Par divers ſentiers hauts & bas;
Lorſqu'un ſerpent par ſa morſure
Me mit à deux doigts du trépas.
Je tombai; mais touché de ma langueur mortelle,

1 L'Ode originale eſt ſans contredit une des plus belles d'Anacréon; & de toutes les copies qui en ont paru juſqu'à préſent, celle-ci eſt la plus ſimple & la plus naturelle.

ieu la diſſipa du ſeul vent de ſon aîle,
t, en me levant doucement par le bras,
Auſſi pourquoi n'aimes-tu pas ?

ODE XXVI.

Sur les Buveurs.

LORSQUE j'ai le verre à la main,
Je chante & ne ſonge qu'à rire ;
Je m'imagine avoir l'Empire
Et les tréſors d'un Souverain.
Qu'un autre aille donc à la guerre,
ir le Champ de Mars qu'il finiſſe ſon ſort ;
moi, je cours au vin : garçon, vîte un grand verre.
Que ſi par un aimable effort
Bacchus me jette auſſi par terre,
noins l'on n'en meurt pas ; & chacun eſt d'accord
Qu'il vaut mieux être yvre que mort.

ODE XXVII.

Sur le Vin.

QUAND par le doux jus de la treille
Mon eſprit s'échauffe & s'éveille,
J'aime les bons mots & les vers ;
Et près de ma belle Maîtreſſe,
J'exprime par d'amoureux airs

G **.

Des ſentimens pleins de tendreſſe.
Loin de bannir la politeſſe,
Elle régle tous mes déſirs ;
Et jamais troublé par l'yvreſſe,
Je ne rougis de mes plaiſirs.

ODE XXX.

L'Amour captif.

UN jour les neuf ſçavantes Sœurs,
Par un aimable tirannie,
Après avoir lié l'Amour avec des fleurs,
Le donnerent en garde à la belle Uranie.
Venus, pour racheter ſon fils,
De ſa rançon offre le prix :
Mais s'étant fait une habitude
De ſa douce captivité,
Il préfére la ſervitude
Aux charmes de la liberté.

ODE XXXVII.

Le Printems.

VOYEZ comme dans le Printems
Le Ciel ranime toutes choſes ;
Voyez comme déja les roſes
Se parent de feux éclatans.
Le Soleil brille en ſa carriere
D'une plus riante lumiere ;

Le calme régne ſur la mer ;
Les oiſeaux ont repeuplé l'air : G***.
Sur ſa branche l'olive verte
Commence à naître de ſa fleur,
Et la terre d'épics couverte,
Flate l'eſpoir du Laboureur.
Mais ô Bacchus, mon eſpérance,
C'eſt de voir que ton fruit divin
Fleurit partout en abondance,
Et nous promet d'excellent vin.

ODE XL.

L'Amour picqué.

L'AMOUR picqué par une Abeille,
Au moment qu'il cueilloit une roſe vermeille,
Courut tout éploré dans les bras de Venus :
Ah ! ma mere, dit-il, je meurs ; je n'en puis plus.
Je viens d'être picqué par un ſerpent qui vole.
Venus, pour l'appaiſer le flate, le conſole ;
Enſuite riant de ſa peur,
Elle lui dit d'un ton mocqueur,
Si tu ne peux ſouffrir la légere bleſſure
Qu'une mouche fait ſur ta main,
Juge par-là des maux qu'endure
L'Amant dont tu perces le ſein.

ODE XLV.

G ** *Mars bleſſé.*

Comme Vulcain forgeoit de ces fléches cruelles
Qu'Amour envenime de fiel,
Et dont Venus guérit les atteintes mortelles,
En y mêlant un peu de miel ;
Mars entra dans la forge, & fier d'une victoire
Qui l'avoit couronné de gloire :
J'admire, lui dit-il, la peine que tu prends,
De fabriquer ſur ton enclume
Des traits plus légers que la plume,
Et propres à ſervir de jouets aux enfans.
L'Amour enflammé de colere,
Pour ſe venger du Dieu railleur,
D'un de ces mêmes traits le perce droit au cœur.
Venus ſourit du coup que ſon fils vient de faire ;
Mais pendant que Mars tâche en vain
D'arracher le trait de ſon ſein,
L'Amour charmé de voir les tourmens qu'il endure ;
Lui dit avec un air hautain :
Tu pourras bien ſouffrir long tems de ta bleſſure ;
Si ma Mere n'y met la main.

ODE LV.

Sur les Amans.

Comme l'on diſtingue aiſément
Un étranger par ſon viſage,

Par

Par ſon habit, par ſon langage,
De même on connoît un Amant.
En vain pour cacher ſa flamme
Il fait le myſtérieux ;
Je vois ce qu'il a dans l'ame
Dès qu'il ſe montre à mes yeux.

G

ODE LVI.

Les approches de la Mort.

La vieilleſſe affoiblit mes ſens.
Je n'ai plus ni cheveux, ni dents,
Et je touche à ma derniere heure.
Jour & nuit on m'entend gémir :
Quoi ! dis-je, faut-il que je meure ?
Ce ſeul penſer me fait frémir.
Sous mes pieds le Tartare s'ouvre,
Et ſe prépare à m'engloutir ;
La Mort de ſon ombre me couvre ;
Rien ne ſçauroit m'en garantir.
Adieu, doux plaiſirs, dont ma vie
Fut toujours mêlée & ſuivie.
L'Avare Achéron me retient,
Lieu plein d'horreur & de triſteſſe,
Où tous les hommes vont ſans ceſſe,
Mais d'où perſonne ne revient.

SAINT-GILES.

ILLES.

DE SAINT-GILLES, Sous-Brigadier des Mouſquetaires gris, étoit un homme qui penſoit beaucoup, & qui parloit peu. La plûpart de ſes Poëſies ont été imprimées dans un volume qui a pour titre, *la Muſe Mouſquetaire.* Il réuſſiſſoit ſurtout à faire des contes ; mais il n'étoit pas fort ſcrupuleux à l'égard du choix. Quelques-unes de ſes Parodies ſur des airs d'Opera ſont pleines d'eſprit & de feu. Les deux Pieces ſuivantes ont été regardées par les Connoiſſeurs comme le chef-d'œuvre de M. DE SAINT-GILLES. Il quitta le Service en 1706. & au grand étonnement de tous ſes amis, il prit l'habit de Capucin, qu'il a gardé juſqu'à ſa mort.

AU ROI.

Poëme. S. G1

GRAND Roi, qui dans le cours d'une éclatante vie,
As toujours surmonté les Destins & l'Envie,
Et qui toujours égal dans des succès divers,
Tiens fixez sur toi seul les yeux de l'Univers;
Mille Ecrivains fameux consacrant ta mémoire,
Du récit de tes faits ont embelli l'Histoire;
Et graces à l'éclat du nom qu'ils ont chanté,
Ont fait passer leur nom à l'immortalité.
C'est pour toi qu'Apollon leur dicta ses oracles.
On t'a vû dans leurs Vers enfanter les miracles;
Répandre tour à tour l'amour & la terreur;
Démolir en tous lieux les Temples de l'Erreur;
Aux Muses, qu'effrayoient les fureurs de Bellone,
Offrir un sûr asile à l'abri de ton trône;
Parcourir à grands pas la route des Héros;
Au bonheur de ton peuple immoler ton repos;
Pacifique Vainqueur, au milieu des allarmes,
Plaindre l'effet sanglant du succès de tes armes,
Et des maux que la guerre entraînoit après soi,
Consoler l'ennemi qui tomboit sous ta loi.
De ces traits mille Auteurs ont rempli leurs volumes:
Mais sans compter les traits échappez à leurs plumes,

Des merveilles qu'en toi nous vantent leurs écrits,
ILLES. S'ils ont peint tout l'éclat, ont-ils peint tout le prix!
Quelque brillans que ſoient tous les faits qu'on nous cite,
Leur motif & leur fin en ont fait le mérite.
Qu'ont de grand à mes yeux les ſuccès de ce Roi,
Qui partout a ſemé le déſordre & l'effroi;
Qui plus loin que l'Hydaſpe oſant porter la guerre,
A ſes vaſtes deſſeins a vû manquer la Terre!
Jaloux de mettre aux fers cent peuples abatus,
L'orgueil ſeul fut en lui le fond de ſes vertus.
Pour toi, ſans t'enyvrer de la vaine fumée,
Qu'aux Conquérans fameux promet la Renommée;
Occupé ſeulement du bien de tes Sujets,
Le ſoin de leur repos a conduit tes projets.
Quand partout, dans les champs de Mars & de Neptune,
Sous tes heureux drapeaux combattoit la Fortune;
Au milieu d'un bonheur qui paſſoit tes ſouhaits,
Ton peuple impatient ſoupira pour la paix.
Ton bras ceſſant alors d'épouvanter la terre,
Vint au pieds de la Paix dépoſer ſon tonnerre,
Et lui ſacrifiant le fruit de tes travaux,
Tu laiſſas des lauriers que t'offroient tes rivaux.
Depuis ces tems heureux, infidelle à ta gloire,
On a vû contre toi s'irriter la Victoire,

Et par le déſaveu de ſes premiers bienfaits,
Se venger des honneurs que tu rends à la Paix. S. Gi
Mais lorſque ſon courroux, ou plutôt ſon caprice,
De tes fiers ennemis appuya l'injuſtice,
Le Ciel, qui lui permit de borner tes exploits,
Avoit-il réſolu d'abandoner tes droits?
Des malheurs éclatans s'il t'ouvrit la carriere,
Il voulut découvrir ton ame toute entiere,
Et voir ſi ce Héros qu'admiroit l'Univers,
D'un viſage ſerein ſoutiendroit les revers.
Tel qu'un rocher tranquille au milieu de l'orage,
Contre les coups du Sort s'affermit ton courage.
A l'aſpect des périls, incapable d'effroi,
Tu vainquis les Deſtins qui luttoient contre toi.
La Foi qui t'animoit, ne parut pas moins pure,
Dans les coups imprévûs que ſentit la Nature;
Et ſur l'ordre du Ciel réglant tous tes ſouhaits,
Tu reçus tous les maux, comme autant de bienfaits.
Grand Roi, le juſte Ciel t'en doit la récompenſe;
Ses faveurs déſormais vont payer ta conſtance.
Déja plus favorable à tes exploits nouveaux,
La Victoire revient embraſſer tes drapeaux.
Dans les Belgiques champs, ſur un tas de victimes,
Tu l'as vûë expier ſon erreur & ſes crimes.
Puiſſe-t'elle à jamais, en rentrant ſous tes loix,

Défendre le parti du plus juſte des Rois !

GILLES. Que toujours ſur ſes pas, par la gloire animées,
Marchent comme autrefois tes puiſſantes Armées ;
Et que de ton bonheur tes rivaux éblouis,
Dans des ſuccès conſtans reconnoiſſent LOUIS.
Ou plutôt, quand le Ciel les livre à ta puiſſance,
Au ſoin de leur repos borne encor ta vengeance ;
Et dans les champs témoins de l'éclat de tes faits,
Viens réconcilier la Victoire & la Paix.

ODE.

La Chaſſe.

PRENDS un arc, Nymphe du Permeſſe ;
Charge ſur ton dos un carquois.
Epris d'une nouvelle yvreſſe,
Je veux te ſuivre dans les bois.
Que je t'aime, Nymphe propice !
Déja docile à mon caprice,
A mon gré tu guides mes pas.
Sous mes doigts ma lyre réſonne ;
Et de la Fille de Latone
Je vais célébrer les combats.

Toi, qui de ſang humain avide,
Du Styx as déſerté les bords ;
Loin d'ici, barbare Euménide,

Tu n'as point part à mes accords.
Ce n'eſt ni haine ni vengeance. S. Gill.
C'eſt le plaiſir & l'innocence,
Que reſpirent mes combattans;
Et l'aimable Paix qui les aime,
Préſide ſouvent elle-même
A leurs jeux hardis & ſanglans.

Ces jeux, amis de la Jeuneſſe,
Du vice écartent les aſſauts;
Ils nourriſſent la hardieſſe,
Ils ont fait les premiers Héros.
Sous les yeux d'un Centaure habile,
De ſa valeur le jeune Achille
Fit éclater les premiers traits:
Il prenoit les cerfs à la courſe;
Il domptoit la lionne & l'ourſe,
Avant qu'il ſecourût les Grecs.

Quand l'Innocence & la Juſtice
Habitoient parmi les Mortels,
La Terre à tous leurs vœux propice,
N'avoit point de monſtres cruels.
Le léopard, l'ours, la panthere,
Alors d'une faim meurtriere
Ne connoiſſoient point le tranſport;
Alors le foible en aſſurance,
Ne redoutoit point la puiſſance
Ni les outrages du plus fort.

ILLES.

L'homme ſouverain, équitable,
Trouvoit tout docile à ſa voix.
Mais hélas ! devenu coupable,
Que de rebelles à la fois !
Suivi par le peuple ſauvage,
Le lion s'excite au carnage,
Il rugit, il ſe bat les flancs ;
Le feu brille dans ſes prunelles ;
Et tous dans les troupeaux fidelles
Ils cherchent des repas ſanglans.

On taille la lourde maſſuë,
On courbe en arc un bois pliant ;
On y poſe la fléche aiguë,
Que le nerf envoye en ſifflant.
Par ce ſecours l'homme reſpire ;
Il ſemble reprendre l'empire
Qu'il eut dans le ſiécle innocent.
Il inſulte au lion terrible ;
Du ſanglier au crin horrible,
Il brave l'yvoire tranchant.

A peine la brillante Aurore
Du jour répand les premiers traits ;
Sur l'émail odorant de Flore
Une Nymphe tend des filets.
L'appas d'une abondante graine,
Déja de tous côtez amene

D'innocens

D'innocens oiſeaux en priſon.
La Nymphe ſaiſiſſant ſa proye,
Par des ris, enfans de la joye,
S'applaudit de ſa trahiſon.

Eſt-ce vous, Pomone immortelle,
Qui pour l'honneur de vos vergers,
Venez d'une ruſe nouvelle
Inſtruire ces jeunes Bergers?
Sur vos rameaux la glu perfide;
Trahit la tourterelle avide,
La grive, le ruſé moineau.
Sur le roſſignol on attente,
Lui qui pour tout mets ſe contente
D'un inutile vermiſſeau.

Quel bruit! la forêt embraſée
S'offre à mes regards allarmez.
D'une canne d'acier creuſée,
Cent nouveaux Chaſſeurs ſont armez.
Du ſoufre bruyant qu'elle cache,
Au gré du doigt, le feu détache
Un plomb qui part avec l'éclair.
On diroit que l'art téméraire,
A fait l'homme dépoſitaire
De la foudre de Jupiter.

Que l'oiſeau royal ſur ſes aîles

S. GILI

Monte juſqu'à l'aſtre du jour ;
Atteint de ces foudres nouvelles,
Il tombe au terreſtre ſéjour.
Qu'un fier ſanglier dans ſa rage,
Des chiens, des filets ſe dégage,
L'acier tonne, il ſçait l'arrêter.
Tendre Cypris, ô que de larmes
Autrefois de ſi ſûres armes
A vos yeux pouvoient éviter !

Un prodige encor ſe déploye. *
Je vois ſur la main du Chaſſeur
Le faucon, avide de proye,
L'épervier, l'autour raviſſeur.
Un prompt eſſor aux cieux les guide ;
Ils tombent tels qu'un trait rapide :
Malheur à qui vole ſous eux !
Quelle eſt cette amitié fidelle ?
L'adroit Chaſſeur qui les rappelle,
Partage la proye avec eux.

Mais le cor ſonne la retraite.
Sous les eaux l'aſtre du jour fuit.
Un repas ruſtique s'apprête,
Déja le feu chaſſe la nuit.
Déja des bêtes relancées
Les entrailles ſont diſperſées

Aux chiens, coureurs laborieux.
Des Chaſſeurs la noble cohorte,
Déja la coupe en main, s'exhorte
Aux exploits les plus glorieux.

L'aimable Dieu qui fait qu'on aime,
Pour eux daigne s'intereſſer.
Il vient, hardi Chaſſeur lui-même,
A table avec eux ſe placer.
Jeunes Chaſſeurs, oſez attendre
L'accueil le plus doux, le plus tendre,
Des Beautez qui charment vos yeux.
C'eſt de l'infatigable Alcide,
Et non de l'Echanſon timide,
Qu'Hébé fait le prix dans les Cieux.

Placet au ROI,

IL ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires;
Ce ſeroit un peu trop de curioſité :
Cependant l'autre jour ſongeant à mes miſéres,
Je calculois le bien de votre Majeſté.
Tout bien compté (j'en ai la mémoire récente)
Il doit vous revenir cent millions de rente;
Ce qui fait à peu près cent mille écus par jour.
Cent mille écus par jour en font quatre par heure.

Pour réparer les maux preſſans
ILLES. Que le tonnerre a fait à ma maiſon des champs,
Ne pourrois-je obtenir, SIRE, avant que je meure,
Un quart d'heure de votre tems ? 1

1 Cet ingénieux Placet eſt de M. Sanguin, à qui la Ville de Péronne ſe fait honneur encore aujourd'hui d'avoir donné la naiſſance. LOUIS XIV. lui fit une gratification de mille écus, & c'eſt ce qu'il demandoit à Sa Majeſté.

LE R. P.**

DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

ODES.

La Foudre.

D'Ou vient cet aſſemblage horrible
D'obſcurité, de vents, d'éclairs?
Quel trouble régne dans les airs?
Que m'annonce ce bruit terrible?
Tyſiphone aux brûlans cheveux,
Avec ſes redoutables feux
A-t'elle embraſé ce nuage?
Dieu du jour, ainſi qu'autrefois,
Vos courſiers écumans de rage,
D'un mortel ſuivroient-ils les loix?

Miniſtre du Dieu des tempêtes,
Foudre meurtriere, c'eſt toi
Que j'entends & que j'apperçoi,
Prête d'éclater ſur nos têtes.
Fille des mouvemens jaloux
De deux élémens en courroux,
Tu romps déja la forte digue.

Ces sillons de feu, ces horreurs
Qu'assemble une funeste ligue,
Sont le signal de tes fureurs.

Rempli d'une force inconnuë,
Spectateur d'un hideux fracas,
Perçant le séjour des frimats,
Je vole au-dessus de la nuë :
Je les vois ces deux fiers rivaux,
Se livrer de rudes assauts,
Dont mugit la voûte azurée.
Dieux ! avec quel choc & quel bruit
S'échappe une flamme enfoufrée,
Du sein d'une éternelle nuit ?

Flamme subtile & pénétrante,
Tourbillon, nuage fumant ;
A ton affreux mugissement,
La terre s'émeut, s'épouvante.
Tout frémit, un effroi soudain
Se répand sur le front d'airain
Du Monarque du noir Cocyte.
Neptune pressant ses chevaux,
Plein de la frayeur qui l'agite,
Cherche un asile au fond des eaux.

Ce Nourrisson des Euménides,
Artisan d'un projet fatal,
L'orgueil, par son souffle infernal,

Excita tes traits homicides.
Oui, c'eſt ce monſtre, qui jadis
Arma ces Mortels trop hardis
Que vit tomber la Theſſalie ;
Et de qui la rébellion,
Par une éclatante folie,
Fit voir Oſſa ſur Pélion.

Si la prudence ne l'anime,
Que peut la fougueuſe valeur ?
D'une capricieuſe ardeur,
Elle eſt la ſuperbe victime.
Déja ces Titans inſenſez,
Du haut de leurs monts entaſſez,
Voyoient le Ciel comme leur proye ;
Quand d'un effort impétueux,
Le carreau s'élance, & foudroye
Ces Coloſſes préſomptueux.

O trois fois heureux le bel âge,
Où ſur les charmes trop puiſſans
Du flateur empire des ſens
La raiſon avoit l'avantage !
Avec les Dieux l'homme d'accord,
Jouiſſoit d'un paiſible ſort,
Et ne craignoit point le tonnerre :
Rien ne troubloit ſes doux plaiſirs ;
Et ſur la face de la terre
Régnoient ſeulement les Zéphirs.

LE R.

P. **

Le Solitaire.

Loin de moi, ſuperbes portiques,
Elevez par la main des Arts;
Jardins ornez, toits magnifiques;
D'un vain peuple amuſez les avides regards.
Ici mes lambris ſont des hêtres:
Je vis ſans ſujets, mais ſans maîtres.
Les vaſtes mers, la terre & les cieux azurez,
Les miracles divers que produit la Nature,
Aux bords d'une onde qui murmure,
Occupent mon eſprit dans ces lieux ignorez.

Que les ſoucis, les vaines craintes,
Aſſiégent les palais des Grands;
Qu'ils en reſſentent les atteintes;
Que leurs propres déſirs leurs ſervent de tyrans;
Que du fier Démon du carnage
Tout ailleurs éprouve la rage:
Il ſemble reſpecter cet aimable ſéjour:
Sans crainte & ſans ſoucis, ſans ſoins & ſans allarmes,
Loin du bruit des Cours & des armes,
Je vois naître & mourir l'aſtre brillant du jour.

La Nuit étend ſes voiles ſombres:
Les Cieux de mille aſtres ſemez,
A travers ſes épaiſſes ombres,
De feux purs & nouveaux paroiſſent animez.

Au Très-Haut je rends mes hommages ;
Dans ces imparfaites images,
Mes regards étonnez découvrent sa splendeur ;
Et par un noble essor abandonnant la terre,
Je vais au-dessus du tonnerre,
De cet Etre suprême adorer la grandeur.

La nuit à pas lents se retire ;
Je n'entrevois qu'un jour douteux ;
L'air s'éclaircit, l'humide empire
Ne peut plus dérober le Soleil à nos vœux :
Son char attelé par les Heures,
S'éleve aux célestes demeures,
Dans le pompeux éclat du plus riche appareil :
Les oiseaux réveillez dans ces belles retraites,
S'unissent au son des musettes ;
Tout célébre à l'envi le retour du Soleil.

Ce grand astre me represente
La majesté de son Auteur ;
Et sa lumiere bienfaisante,
L'amour & les bontez d'un Dieu conservateur.
Roses, jasmins, héliotropes,
Cédres altiers, humbles hysopes,
Citez, plaines, déserts, vous partagez ses feux.
Avec un soin égal, Dieu couvre de son aîle
L'enfant soumis, l'enfant rebelle,
Et commande au Soleil de luire sur tous deux.

La mer ici paroît tranquille ;
P. ** Je puis à ſes flots applanis
Confier ma barque fragile,
Sans redouter des vents les efforts réunis.
Vain eſpoir ! les ondes mugiſſent,
Le jour pâlit, les vents frémiſſent,
La foudre gronde, éclate, embraſe les vaiſſeaux ;
Du monde ſéducteur image naturelle :
La mer eſt bien moins infidelle,
Je crains plus ſes douceurs que le calme des eaux.

Je tourne mes yeux vers la terre ;
Quelle foule d'êtres épars !
Ouvrages que ſon globe enſerre,
Faſtueuſes Citez, invincibles remparts,
Riches palais, vaſtes campagnes,
Hôtes des airs & des montagnes ;
Vous muets habitans de l'empire des Mers,
Et vous que ſon amour a faits pour le connoître ;
Mortels, adorez ce grand Maître,
Dont la ſeule parole enfanta l'Univers.

Solitudes impénétrables
Aux ardeurs du flambeau des Cieux,
Bois antiques & vénérables,
Temples, palais, autels de nos premiers ayeux ;
Mon ame, à votre ſeule vûë,
D'un ſaint reſpect ſe ſent émûë,

Avec vous, ſans témoins, j'aime à m'entretenir :
Couché nonchalamment ſous vos plus noirs om- LE R. P.
brages,
Je m'égare au-delà des âges,
Et perce dans le ſein du plus ſombre avenir.

Rien ne trouble ma paix profonde :
Que dis-je ? en ces lointains climats,
Je crois ſeul habiter le monde ;
Je décide à mon gré du deſtin des Etats.
Le bronze, rival de l'Hiſtoire,
En vain veut ſauver la mémoire
Des Princes, des Héros fameux par leurs exploits.
Le bronze céde au tems, ſes monumens périſſent ;
Et je vois qu'avec eux finiſſent
La gloire & la grandeur des Héros & des Rois.

Les ſaiſons, leur viciſſitude,
Dans le loiſir dont je jouis,
Font ſouvent mon unique étude :
Mes beaux jours, dis-je alors, ſont preſque évanouis.
Tandis que les prez reverdiſſent,
Mes cheveux plus rares blanchiſſent :
Les fleurs dans nos jardins renaiſſent tous les ans ;
Tous les ans je revois Flore, Cérès, Pomone ;
Je ſuis déja dans mon automne,
Et pour moi je ſens bien qu'il n'eſt plus de printems.

L'hiver attriſte la Nature,

R. P. **

Les oiſeaux n'ont plus de concerts ;
La terre a perdu ſa parure ;
Hériſſez de frimats nos champs ſont des déſerts.
Lorſque les ans, Beautez trop vaines,
Glaceront le ſang dans vos veines,
Vous perdrez ainſi qu'eux vos fragiles appas ;
Les Plaiſirs, les Amours ne ſuivront plus vos traces
Diſparoiſſant avec les Graces,
Vos lys mourront un jour, & ne renaîtront pas.

Ces torrens formez par l'orage,
Ces tourbillons impétueux,
Des vents l'effroyable ravage,
Ces monts couverts de glace, & ce ciel nébuleux,
Vers mon foyer tout me ramene ;
Là ſatisfait de mon domaine,
J'entends autour de moi gronder les aquilons ;
Et ſous le toit ruſtique, où le chaume me couvre
Humble toit, préférable au Louvre,
Je vois l'onde en courroux inonder les vallons.

Le monde ainſi s'écoule & paſſe :
Heureux qui ſçait le mépriſer !
Dès long tems ſon joug t'embarraſſe,
Qu'attends-tu, cher Ariſte ? oſe enfin le briſer.
Viens me voir dans ma ſolitude :
C'eſt-là que ſans inquiétude,
Nous pourrons à loiſir chercher la vérité.

Tu ſçais que rarement elle habite à la ville ;
Mais elle régne en cet aſile,
Où la vertu s'accorde avec la liberté.

Viens dans ces demeures chéries
De l'Innocence & de la Paix ;
Meres des douces rêveries,
Elles auront pour toi les plus puiſſans attraits.
Que l'Art prodigue les miracles
Dans ces éblouiſſans ſpectacles,
Qui tiennent des mortels les regards enchantez :
Une fleur qui s'entr'ouvre, un boccage, une plaine,
Le pur criſtal d'une fontaine,
Vaudront pour nous l'éclat des plus belles citez.

STANCES

A UN COURTISAN

*Sur la mort de M. B** ſous le nom de Daphnis.*

Il n'eſt point ici-bas de fortune durable.
Les chagrins, les douleurs troublent nos plus beaux jours ;
Et la Parque à nos vœux toujours inéxorable,
De nos ans fortunez termine enfin le cours.

Daphnis dans ſon bonheur vous fit peut-être envie :
Avec nous aujourd'hui vous déplorez ſon ſort,

De même finira la plus illuſtre vie ;
R. P. ** Heureux qui la finit par une ſainte mort !

Des faveurs de la Cour malheureux qui s'entête :
L'éclat de la grandeur diſparoît au cercueil,
Et des honneurs du monde eût-on atteint le faîte,
A ce terme fatal doit tomber notre orgueil.

DAPHNIS fut pour LOUIS plein d'ardeur & de zéle ;
Il ſçut ſe préſerver des vices de la Cour :
Fuſſiez-vous plus que lui ſage, conſtant, fidelle ;
Ce qu'il eſt maintenant, vous le ſerez un jour.

Aux maux des affligez il eut le cœur ſenſible ;
Son ſeul plaiſir étoit de faire des heureux :
Pour ſervir ſes amis il trouvoit tout poſſible,
Et ſembloit être né moins pour lui que pour eux.

Si de tendres regrets pouvoient fléchir la Parque,
DAPHNIS devroit ſa vie aux larmes de ſon Roi :
Mais elle eſt inſenſible ; & le plus grand Monarque
Ne peut non plus que nous ſe ſouſtraire à ſa loi.

1 Ces Stances ſont du R. P. Delmas, de la Compagnie de JESUS.

M. LE MARQUIS DE**.

FABLES.

La Chenille & le Ver à soye.

LA Chenille voulut jadis
Avec le Ver à soye entrer en concurrence,
Et par une extrême arrogance,
De son travail lui disputer le prix.
Sans tant de vains discours, choisissons un arbitre,
Lui dit le Ver d'un ton plus doux.
Que l'homme seul sur ce chapitre
Ait droit de juger entre nous.
Moi, j'y consens, répond cet orgueilleux insecte;
La justice en ce cas ne sera pas suspecte.
A se former une prison,
A l'envi, dès l'instant ils travaillent sans cesse;
L'une dans son tissu met toute son adresse;
L'autre, en faisant son peloton,
A la solidité joint la délicatesse;
Rien n'est si beau que sa riche toison.
Plus ils avancent leur ouvrage,
Plus ils approchent de la mort.
Pour l'un c'est un funeste sort,
Pour l'autre c'est un avantage.

Le procès ſans appel eſt bien-tôt terminé.
LE MARQ. DE **. Le fil de la Chenille eſt au feu condamné ;
Mais la coque du Ver eſt cueillie avec joie,
Et paſſe dans les mains d'un ouvrier fameux,
Qui voyant de cet or le tiſſu merveilleux,
A l'uſage des Rois le deſtine & l'employe.
Ceci s'adreſſe à vous, ambitieux Auteurs,
Qui penſez égaler & Racine & Moliere ;
Mais dont les froids Ecrits, rebut des acheteurs ;
A peine mis au jour, volent chez la Beuriere,
Ou reçoivent du feu leur plus grande lumiere.
En vain leur cherchez-vous quelques approbateurs ;
On connoît le prix d'un ouvage,
Par le débit & par l'uſage.

La Bouteille de ſavon.

CHAQUE âge a ſes plaiſirs ; & l'âge de l'enfance,
Pour avoir les moins grands, n'a pas les moins parfaits.
Sous mille différens objets,
Les plaiſirs n'ont de différence,
Qu'autant qu'ils ont coûté plus ou moins de ſouhaits.
Sur différens amuſemens,
Qui ſans mêlange de triſteſſe,
A la plus brillante jeuneſſe
Offroient mille plaiſirs charmans,

Le

Les boules de ſavon remportoient l'avantage.
Chaque enfant avoit ſon partage :
L'un tenoit la coquille & l'eau
Celui-ci le ſavon, & l'autre un chalumeau,
A leurs yeux aimable équipage.
Chacun diſoit : la bouteille eſt pour moi,
Même avant qu'elle fut formée ;
Et ſembloit fort content de ſoi,
Quoiqu'il n'attrapât que fumée.
Quande elle venoit quelquefois,
En s'élevant trop haut, à finir la querelle,
Ils s'écrioient tous d'une voix :
Ah ! qu'elle eſt belle ! ah ! qu'elle eſt belle !
Les uns en admiroient les diverſes couleurs.
Regardez, diſoient-ils, comme elle eſt jaune & verte.
D'autres les yeux en l'air, enviſageoient ſa perte,
Comme le plus grand des malheurs.
Tandis que la troupe enfantine
Goûte ces plaiſirs innocens,
Quelqu'un vient à paſſer ; ce quelqu'un examine
La folle ardeur de ces enfans ;
Et dans le prompt tranſport d'une juſte colere :
Hommes, dans ces enfans, dit-il, reconnoiſſez
Un défaut parmi vous, hélas ! trop ordinaire.
Aveugles comme vous, comme vous inſenſez,
Ils ſe laiſſent tromper par la ſeule apparence.
Encor les doit-on excuſer,

MARQ. DE **.

Et gardent-ils leur innocence,
Dans les jeux dont ſouvent on vous voit abuſ

Le Paon ſe plaignant à Junon.

L'OISEAU que Junon elle-même
Prit ſoin de rendre ſi parfait,
Par un ingratitude extrême,
Oſa lui reprocher un ſi rare bienfait.
D'un Roſſignol, dont le ramage
Annonçoit aux échos le retour du Printems
Sous le prochain feuillage,
Il envioit les tendres chants.
Quoi, dit-il, Déeſſe impuiſſante,
Devois-tu borner tes faveurs
A ce mêlange de couleurs,
Qui fait que partout on me vante?
Les Dieux laiſſent-il imparfaits
Leurs châtimens & leurs bienfaits?
Il ſe fût encor plaint, ſi Junon en colere,
N'eût d'un regard ſévere
Fait craindre à cet oiſeau jaloux,
D'éprouver ſon juſte courroux.
Dans cette fable on reconnoît ſans peine
L'eſprit de certains envieux,
De qui l'ingénieuſe haine,
De leur propre bonheur ſemble accuſer les Di
Ceux qui ſont en proye à ce vice,
Ne peuvent plus goûter de tranquilles douceu

Qu'à quelqu'autre le Sort partage ſes faveurs,
Le Sort leur fait une injuſtice ; LE MARQ DE**.
Les biens qu'ils ont n'ont plus pour eux d'appas.
Victimes d'une folle envie,
Ils conſument leur vie
A regretter ceux qu'ils n'ont pas.

Les Obſeques du Rat.

TOUT doit mourir. Ni grandeur, ni richeſſe,
Ne peuvent changer cette loi.
Un vieux Rat l'éprouva. Ce Rat par ſon adreſſe,
Amaſſa de quoi vivre en Roi.
Du bled tant qu'il vouloit, du fruit, force laitage,
Rien ne manquoit à ſon bonheur :
Heureux ſi par un bon uſage,
De tant de bien il ſe fût fait honneur !
Soit de faim, ſoit de maladie,
(Je ne ſçais pas lequel ce fut,)
L'animal avare mourut ;
On n'en fit pas l'anatomie.
Son fils qui ſe piquoit de généroſité,
Voulut, en rat de qualité,
Faire inhumer Monſieur ſon pere.
On convia toute la parenté ;
Cinq ou ſix Rats firent l'affaire.
Au convoi parut le premier
Le nouvel héritier.
Après lui, marchoit d'ordonnance,

ARQ. **.

Une douzaine de Souris,
Qu'on eût pris, à leur contenance,
Pour une bande d'Enfans gris.
On pleura proprement, à la nouvelle mode,
Sans pouſſer de lugubres cris;
Car on a changé de méthode
Dans les pleurs comme dans les ris.
Se livrer au tranſport, ce n'eſt plus la maniere.
Enfin tout fut nouveau dans ce nouveau convoi;
Et le mort enfermé dans ſa maiſon derniere,
Chacun s'en retourna chez ſoi.
Le fils va reconnoître auſſi-tôt l'héritage,
Qu'amaſſoit non pour ſoi le ménager vieillard.
D'abord s'offre à ſes yeux un grand morceau de lard,
Des noix, des pommes, du frommage.
Mangeons, dit-il, parlant à ſon fils Ratillon.
Que de tant épargner ton grand Pere eut raiſon!
Quoi, mon Papa? tandis que la douleur me ronge,
Dit le petit d'un ton chagrin,
Vous voulez déja que je ſonge
A dégarnir ce magaſin?
Attendons quelques jours, &... Non laiſſe-moi faire,
Mon fils, j'ai plus d'âge que toi;
Ne crains rien, en ſuivant un conſeil ſalutaire;
Tu peux t'en repoſer ſur moi.
D'un homme généreux la perte nous déſole:

A peine un Harpagon a-t-il fermé les yeux,
Qu'à ſes dépens on ſe conſole :
C'eſt-là le juſte ſort d'un avaricieux.

LE MA DE *

Le Singe & le Renard, Peintres.

De tout tems l'amour propre exerce ſon empire
Sur le foible cœur des humains ;
Et ſi c'étoit ici le lieu d'une ſatyre,
J'en pourrois bien donner des exemples certains.
Mais remontons aux ſiécles de nos peres.
La vérité jamais ne s'y dit ſans myſteres.
Au bon vieux tems, lorſque les animaux,
Parlant ainſi que nous, avoient mêmes défauts,
Un Singe, expert dans la Peinture,
Peignoit les animaux jadis,
Mais les peignoit comme ils étoient ſortis
D'entre les mains de la Nature.
Il fut bientôt décrédité,
Pour avoir été trop ſincere ;
Un mépris général fut le juſte ſalaire
De ſa ſotte ſincérité.
Tous prétendoient ſe voir dans un tableau flatté ;
Et tous ſe trouvoient peints ſelon la vérité :
Pouvoit-il eſpérer de plaire ?
Vis-à-vis, un Renard moins ſçavant, mais plus fin,
Et profitant de la ſottiſe
De ſon mal-aviſé voiſin,

Vendoit bien mieux ſa marchandiſe.
MARQ. DE ** Les Tygres & les Léopards,
Charmez de leur forme nouvelle,
Chez cet induſtrieux Apelle
Venoient de toutes parts.
Son pinceau chaque jour faiſoit mille merveilles;
Il donnoit au Lyon une aimable douceur;
A l'Aſne, il retranchoit la moitié des oreilles;
L'Ours devenu mignon, n'inſpiroit plus d'horreur.
A ce joli métier il fit ſi bien ſon compte,
Qu'en peu de tems devenu gros Seigneur,
Il avoua, quoiqu'à ſa honte,
Devoir moins ſa fortune au Peintre qu'au flatteur.

Fin du troiſiéme Volume.